This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

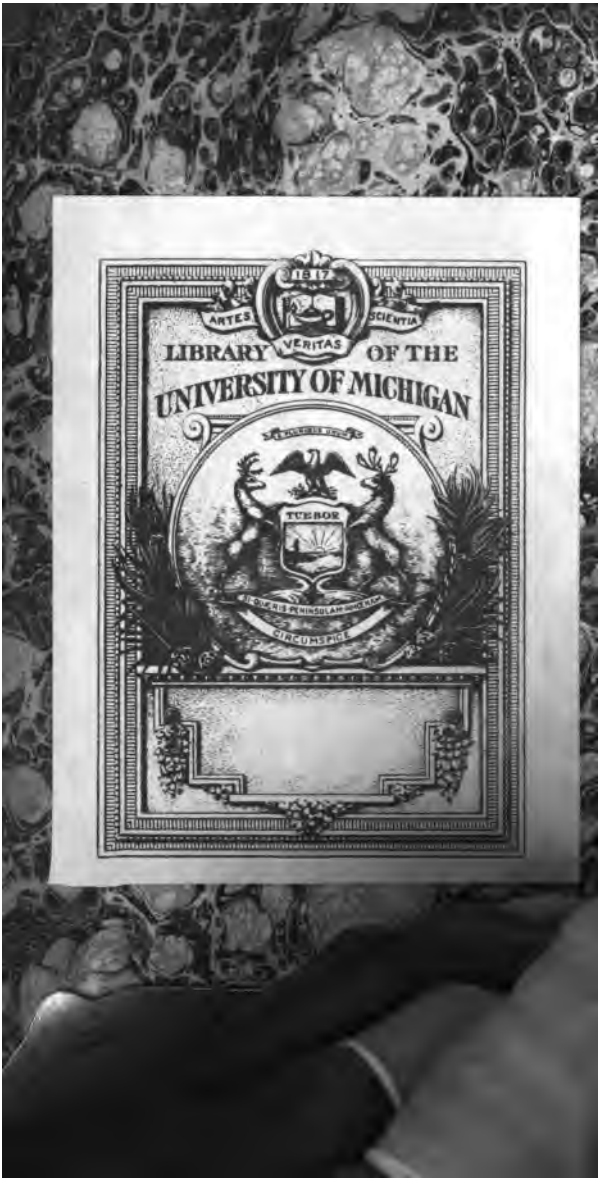
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

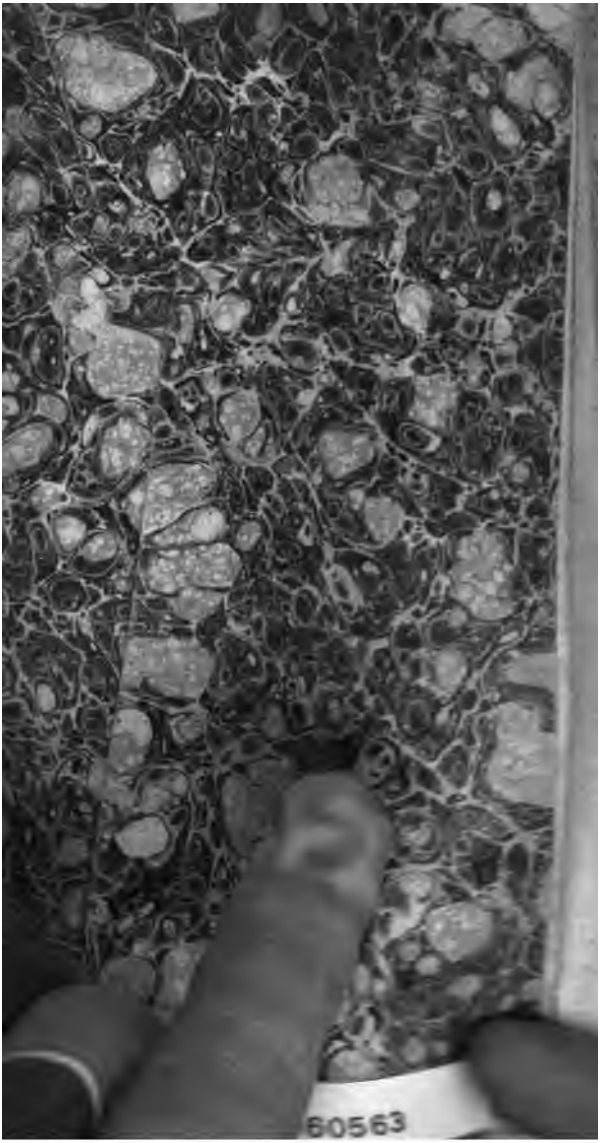
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


60563

Noviciat

1

Novicial

LA PARFAITE

RELIGIEUSE,

OUVRAGE

ÉGALEMENT UTILE

A TOUTES LES PERSONNES

Qui aſpirent à la perfection.

Par le R. P. MICHEL-ANGE MARIN,
Religieux Minime.

CINQUIEME ÉDITION,
Revûë & corrigée.

A AVIGNON,
Chez ALEXANDRE GIROUD, ſeul Imprimeur de Sa Sainteté.

M. DCC. LIII.

BX
2350.5
.M34
1753

747122 -190

PREFACE.

LEs Traités de piété ont cela de commun avec les Traités dogmatiques, qu'on ne doit point ſe piquer d'y dire des choſes nouvelles ; ce ſeroit donner dans l'erreur ou dans l'illuſion. La morale de JESUS-CHRIST marche d'un pas égal avec la foi. Nous croyons ce qu'on a toûjours crû, & nous enſeignons ce qu'on a toûjours enſeigné.

Lorſque l'on trouve dans un livre de piété ce qui a été dit dans pluſieurs autres, il ne s'enſuit pas que ce livre ſoit inutile. Par une ſuite néceſſaire du principe que nous venons d'établir, nous ne devons dire que ce qui a toûjours été dit, & il n'eſt point permis d'enſeigner une autre

doctrine que celle qui a été enſeignée dans tous les tems.

Puiſque c'eſt aux Religieuſes que nous addreſſons cet Ouvrage, elles y trouveront dans un ordre ſuivi l'œconomie de la conduite pieuſe qu'elles doivent garder pour répondre à l'excellence de leur vocation, la maniére de corriger leurs défauts, les vertus qu'elles doivent s'efforcer d'acquérir, l'uſage qu'elles doivent faire des moyens que la religion leur fournit pour leur ſanctification, le bonheur de celles qui ont aſſez de zéle & de courage pour y travailler efficacement.

Nous avons tracé toutes ces choſes par des maximes courtes & préciſes, afin de renfermer dans un petit volume ce qu'on ne trouve ailleurs qu'en liſant beaucoup. Cet ordre méthodique ſervira à aider leur mémoire & à y rappeller ce qu'elles ont appris par de longues lectures, & qu'elles ont pû aiſément oublier.

Les ſujets de piété n'ayant pour

but que de toucher le cœur, ſans s'attacher à flâter la curioſité de l'eſprit, il ſeroit inutile de rechercher dans celui-ci les ornemens d'une éloquence fleurie. Nous écrivons avec ſimplicité, & nous préſentons cet Ouvrage avec la même ſimplicité que nous l'avons écrit.

Comme ce n'eſt ici qu'un abregé, nous ne ſommes pas entrés dans un détail qui ne laiſſe rien à déſirer. On y trouvera les principes fondamentaux des vertus religieuſes; beaucoup de moyens de les pratiquer; & pour peu qu'on y faſſe attention, on pourra s'en faire l'application ſelon ſes beſoins.

Nous nous ſommes fixés à la voye commune de la perfection religieuſe, ſans entrer dans les voyes extraordinaires qui demanderoient une trop longue diſcution, & dont la connoiſſance eſt utile à peu de perſonnes. Celles que Dieu éleve à ces états pourront s'éclaircir dans leurs doutes, ou auprès d'habiles Direc-

teurs, ou dans les livres qui traitent de ces voyes ſublimes.

L'ordre que nous avons ſuivi eſt à peu près celui des Théologiens myſtiques. Nous parlons dans la premiére partie du renoncement au monde & à ſoi-même ; dans la ſeconde, des exercices de piété & de la pratique des vertus ; & dans la troiſiéme, de la vie intérieure & de l'amour de Dieu.

Du reſte, quoique cet Ouvrage ſoit addreſſé principalement aux Religieuſes, les perſonnes qui dans le monde aſpirent à la perfection, y trouveront également dequoi s'inſtruire & s'édifier.

LICENTIA

Reverendiſſimi Patris Generalis.

NOs Frater Robertus Boule' Ordinis Minimorum Generalis, tenore præſentium R. P. Michaeli-Angelo Marin, Sacræ Theologiæ Profeſſori emerito licentiam concedimus typis mandandi librum cui titulus eſt : *La Parfaite Religieuſe*, dummodò à duobus Ordinis noſtri Theologis per R. A. P. Provincialem nominandis approbetur. Datum Romæ in Regio noſtro Conventu ſanctiſſimæ Trinitatis die 6. Aprilis 1746.

Fr. Robertus Boule', Generalis.

Loco † Sigilli.

De mandato Rmi. Patris Generalis.

Fr. Jacobus Landieu Profecret.

PERMISSION

du très-Reverend Pere Provincial.

NOus Frere Pierre Duroure, Provincial des Minimes de la Province de Provence, vû la permiſſion du Reverendiſſime Pere Général, permettons au R. P. Michel-Ange Marin, ancien Profeſſeur de notre Ordre, de faire imprimer un livre qu'il a compoſé, qui a pour titre : *La parfaite Religieuſe*, pourvû qu'il ait été revû & approuvé par les RR. PP. Jacques Laurent Camaïou & Etienne Pelicier, Théologiens de notre Ordre par nous député à cet effet. En foi

dequoi avons ſigné les préſentes. Donné à Marſeille le 4. Avril 1747.

Fr. Pierre Duroure, Provincial.

Fr. Jean-Baptiste Gantelmy, Aſſiſtant Provincial.

Approbation des Théologiens de l'Ordre.

NOus avons lû par ordre du très-Reverend Pere Provincial un Livre intitulé: *La Parfaite Religieuſe*, compoſé par le R. P. Michel-Ange Marin Religieux de notre Ordre. Nous y avons trouvé le même zéle pour le ſalut des ames & la même douceur pour les porter à la perfection, que le public a déja admiré dans les précedens ouvrages du même Auteur. Nous avons d'autant plus ſujet d'eſpérer que celui-ci ſera bien reçu des perſonnes qui aiment ſincérement la vraye vertu, qu'il n'a d'autre objet que celui de la conſerver ou de la faire refleurir dans les Monaſtères des Religieuſes qui en ſont les plus sûrs aziles. D'ailleurs nous n'y avons rien trouvé qui ne nous ait paru conforme aux régles de la foi & des bonnes mœurs. A Avignon ce 6. Août. 1747.

Fr. Jean-Louis Besson, Correcteur du Couvent des Minimes d'Avignon.

Fr. Jacques-Laurent Camaïou, Théologien de l'Ordre des Minimes.

Fr. Etienne Pelicier, Théologien de l'Ordre des Minimes.

LA PARFAITE RELIGIEUSE.

PREMIERE PARTIE.

Du renoncement au monde, & à ſoi-même.

I.

LA Religieuſe eſt une perſonne qui a renoncé ſolemnellement au monde pour ſe dévoüer à JESUS-CHRIST, & que ce divin Maître a daigné recevoir au nombre de ſes épouſes ſacrées, par la grace de la vocation, qu'il lui a donnée. Elle peut comprendre par-là l'excellence de ſon état, & l'étenduë de ſes obligations.

II.

En conſequence d'une ſi inſigne faveur, une Religieuſe doit aimer & reſpecter ſouverainement ſon état. Elle doit entrer ſouvent dans des ſentimens d'admiration de la grace qu'elle a reçûë. Elle doit exciter ſon cœur à toute ſa reconnoiſſance envers ce

divin Epoux qui l'a choiſie ſur tant d'autres par une miſéricordieuſe préférence.

III.

Les Religieuſes qui oſent parler de leur état avec peu d'eſtime, & qui paroiſſent faire peu de cas des pratiques ſaintes qu'on y obſerve, doivent conſidérer que ce mépris tombe moins ſur leur état, que ſur JESUS-CHRIST même : elles prouvent par cette conduite que leur cœur eſt auſſi ingrat, que leur eſprit eſt dépourvû de religion. L. 3. c. 10

„ O état ſacré de la vie religieuſe, s'écrie „ le pieux Auteur du Livre de l'Imitation „ de JESUS-CHRIST, il nous rend cher à „ Dieu, égal aux Anges, terrible aux dé„ mons, & digne d'être honoré de tous les „ ſerviteurs de JESUS-CHRIST.

IV.

L'amour & le reſpect que nous exigeons de la Religieuſe pour ſon état, doivent s'étendre ſur tout ce qui eſt de la religion, ſur les moindres uſages du Monaſtère, comme ſur les regles eſſentielles ; ſur les cérémonies, ſur la clôture, ſur l'habit, ſur le voile. Ainſi nous liſons dans la vie d'une grande Sainte, qu'elle baiſoit quelquefois dans un excès de ſa ſainte joye les murailles de ſon Monaſtère, qui la ſéparoient du monde : & c'eſt dans ces ſentimens affectueux que les Religieuſes ne devroient jamais quitter ni reprendre leur habit & leur voile, ſans les baiſer avec dévotion.

V.

Par ce même amour de ſon état, la Re-

ligieuſe en doit ſoûtenir l'obſervance avec un grand zéle, tant par ſon exemple que par ſes ſoins. Elle doit être attentive à n'en point alterer la vigueur, elle doit ſe faire un devoir, & pour ainſi dire un point d'honneur devant Dieu de tranſmettre la diſcipline réguliére dans toute ſa pureté aux Filles qui viendront après elle.

VI.

Quelle gloire ſeroit rendue à JESUS-CHRIST, & quel bien pour une infinité de Filles, ſi cette ſainte émulation animoit le cœur de chaque Réligieuſe! Le zéle de de l'obſervance, le bon exemple ainſi perpétués, feroient des Monaſtères comme autant d'échelles myſtérieuſes de la terre au Ciel, où les Religieuſes montant ſucceſſivement par les dégrés des vertus, celles qui commenceroient d'y monter n'auroient qu'à ſuivre les autres pour arriver au Royaume céleſte.

VII.

Vous avez renoncé au monde par l'état que vous avez embraſſé, il faut conſequemment vous ſoûtenir dans ce renoncement, ſi vous ne voulez être infidéle à vos promeſſes; il faut vous obſerver tant au déhors qu'au dedans de vous-même, pour ne rien penſer ni ne rien faire qui ſe reſſente, ou qui dénote qu'il vous reſte de l'affection pour le monde que vous avez quitté.

VIII.

Pour donner une plus juſte idée de l'étenduë de ce renoncement, diſtinguons ici trois *ſortes de mondes* auxquels vous devez

renoncer. Le premier eſt le monde extérieur dont vous êtes ſéparée par le mur materiel de clôture. Le ſecond eſt une eſpêce de petit monde intérieur, renfermé dans l'enceinte du Monaſtère. La troiſiéme eſt ce monde domeſtique que chacun porte au-dedans de ſoi, compoſé d'un peuple de paſſions & de défauts. Plus vous vous dégagerez de ces trois mondes, plus auſſi vous avancerez dans la perfection, & vous goûterez les avantages de votre état.

IX.

Ne vous contentez pas du mur de clôture qui vous ſépare du monde, empêchez autant que vous le pourrez, que ce monde ne vienne par de fréquentes viſites troubler votre ſolitude, & interrompre la tranquillité de votre retraite. Si la charité vous porte à recevoir avec douceur & avec politeſſe les perſonnes qui viennent vous voir, votre renoncement ſolemnel au monde exige auſſi que vous ne faſſiez rien pour vous procurer des viſites inutiles.

X.

On ne ſçauroit trop recommander aux Novices & aux nouvelles Profeſſes de marquer dès le commencement aux perſonnes du déhors de l'éloignement pour ces viſites, & de les mettre ſur le pied de ne leur en faire que rarement. Il faut même qu'elles montrent de la fermeté dans leur réſolution, ſans égard aux plaintes & aux murmures qu'on pourroit faire. Si elles n'héſitent pas à déclarer qu'elles n'aiment pas à

paroître au parloir ſans néceſſité, peut-être que d'abord on les taxera de ſcrupule, & quelles auront ou des reproches ou des railleries à eſſuyer ; mais bientôt le monde ceſſera de les importuner, & l'eſtime que l'on concevra d'elles ſera auſſi grande, que le mépris qu'on fait d'une Religieuſe dans laquelle on apperçoit un empreſſement trop marqué pour les entretiens ſéculiers. " Si L. I. c. 21.
„ vous ſavez vous défaire des créatures
„ pour vivre plus retiré, dit l'Auteur de
„ l'Imitation de J. C., elles vous laiſſeront
„ bien-tôt faire ce que vous voudrez.

XI.

Que peut-on penſer d'une Religieuſe, qui court avec un air d'empreſſement & de diſſipation au parloir lorſqu'on l'y appelle ; qui témoigne aux gens du monde une joye extrême de leurs viſites ; qui leur fait des plaintes & des reproches ſur leurs longues abſences ; qui ſe repend en complimens & en diſcours ſuperflus, qui fait mille queſtions ſur tout ce qui ſe paſſe dans une Ville & ailleurs ; qui ſe répaît avec une avidité extraordinaire de toutes les nouvelles qu'on lui donne ? Une Religeuſe de ce caractère a-t'elle renoncé ſincerement au monde ? A-t'elle le veritable eſprit de ſon état ? Qu'elle ſeroit loüable de ne montrer qu'une modeſte retenuë, qu'indifférence pour les choſes du ſiécle, qu'un amour conſtant pour ſa retraite ! doit-elle craindre de s'expoſer par-là à paroître impolie ou farouche ? Non, mais la regularité de ſa conduite la

rendra très-agréable à Dieu, & ſera en même tems un ſujet d'édification pour le monde.

XII.

Une Religieuſe ne doit jamais paroître au parloir ſans s'être miſe auparavant ſous la protection de ſon divin Epoux & de la très-ſainte Vierge. Elle n'y doit demeurer qu'autant qu'elle ne peut s'en retirer avec bienſéance. Elle en doit ſortir avec autant d'empreſſement, qu'elle a dû avoir de la repugnance à y paroître. La fidélité à ces trois points empêchera que le parloir ſoit un obſtacle à ſa perfection.

XIII.

Une crainte raiſonnable, & une prudente défiance de ſoi-même, doivent toûjours accompagner la Religieuſe au parloir, & lui ſervir d'eſcorte. Elle doit y garder un maintien grave, ſérieux, & une contenance toute religieuſe. Elle doit éviter les éclats de rire, & reprimer la legereté des ſens, celle des yeux ſur-tout, par le frein d'une exacte modeſtie. Elle doit par ſes diſcours & par toute ſa conduite inſpirer aux perſonnes ſéculiéres du reſpect pour la ſainteté de ſon état; bien loin de recevoir elle-même aucune impreſſion dans ſon cœur de la contagion du ſiécle.

XIV.

N'affectez point dans le parloir un air trop libre & trop dégagé, ni des maniéres mondaines. Ne vous piquez pas de faire des reparties ingenieuſes, comme quelqu'un

qui veut faire montre de bel eſprit. Ne dites rien qui puiſſe vous attirer les applaudiſſemens, uniquement fondés ſur des qualités qui ne ſont que du goût des gens du monde.

XV.

Un Monaſtère dont les parloirs ſont peu frequentés, où les nouvelles du monde les plus répanduës ſont ignorées, où on ne va que pour recevoir de leçons de ſalut par des entretiens de pieté, un tel Monaſtère eſt la bonne odeur de JESUS-CHRIST, il eſt capable d'attirer les bénédictions du Ciel les plus abondantes ſur la Ville au milieu de laquelle il eſt ſitué. Il dépend de chaque Religieuſe en particulier de ſe conduire de telle ſorte par rapport aux parloirs, qu'on puiſſe appliquer cet éloge à ſon Monaſtère.

XVI.

Quelle vanité plus déplacée que celle d'une Religieuſe, qui voudroit en paroiſſant au parloir, ſe faire honneur de ſa figure, & qui mettroit ſon attention à en inſpirer aux autres, pour des graces qu'elle doit plûtôt craindre, que priſer. Il en eſt de même de celle qui ne ſauroit ſe montrer, ſans avoir auparavant ajuſté ſa robe & ſon voile avec une affectation outrée. Nous diſons que c'eſt une vanité déplacée, mais ne pourroit-on pas la qualifier à plus juſte titre de profanation, dans une perſonne qui a fait divorce avec le monde, pour ſe conſacrer à JESUS-CHRIST crucifié?

XVII.

Quand une Religieuſe ſort du parloir, elle doit tâcher d'oublier ce qu'elle y a entendu d'inutile. Plût-à-Dieu qu'elle pût oublier qu'on lui a fait une viſite ! Tout au moins elle doit ſe faire une loi de ne jamais repandre dans le Monaſtère les nouvelles du ſiécle qu'elle a appriſes, ſuppoſé qu'elle n'ait pû faire mieux que de les écouter.

XVIII.

Il ne doit pas ſuffire à une Religieuſe d'éviter les entretiens inutiles des perſonnes du monde, il faut de plus qu'elle s'efforce de bannir de ſon eſprit le ſouvenir du ſiécle qu'elle a quitté. Que ſeroit-ce, ſi s'en étant ſéparée par ſon entrée dans le Monaſtère, elle mettoit ſa complaiſance à y penſer, & en repaîſſoit volontairement ſon imagination ? Ne lui reprochetoit-on pas avec raiſon, qu'elle n'â fait en prenant le voile, que l'appareil extérieur du ſacrifice ? & ne pourroit-on pas la comparer à ces fruits d'une belle apparence, dont les vers ont gâté l'intérieur.

XIX.

Les Religieuſes chargées du ſoin des Penſionnaires, qui ſe piquent de les ajuſter ſelon les maximes de la vanité du ſiécle, & qui ne les regardent jamais avec plus de complaiſance, que lorſqu'elles ſont bien parées ; qui, ce qui eſt encore pire, les loüent ſur leur beauté, & leur inſpirent là-deſſus des retours d'amour propre ; ces Religieuſes, dis-je, ont autant l'eſprit du

monde que les Femmes mondaines, & font en même tems trois maux. Le premier eſt le préjudice qu'elles portent aux jeunes Demoiſelles, qu'elles entretiennent dans la vanité, tandis qu'on ne les leur a confiées que pour leur donner une éducation chrétienne. 2°. Elles détruiſent la réputation de leur Monaſtère dans l'eſprit des gens ſenſés, & qui ont la crainte de Dieu; puiſqu'ils ont droit par-là de le regarder plûtôt comme une école de mondanité, que comme un azile propre à conſerver les Filles dans l'innocence. 3°. Elles bleſſent leur conſcience, & la chargent devant Dieu des chûtes funeſtes que peut avoir une éducation ſi peu conforme aux régles de l'Evangile.

XX.

Une Religieuſe peut perdre aiſément l'eſprit de ſa vocation par la vanité qu'elle inſpire à une jeune Penſionnaire, qu'elle a ſous ſa conduite. Ne montre-t'elle pas d'abord, en prenant de la complaiſance à la parer, que ſon cœur goûte ces vanités? Ce goût ou cet amour ne peut-il pas croître dans ſon cœur, à meſure qu'elle ſe complaît à contempler davantage ſa jeune éleve ſi bien parée? Ces réflexions ne la conduiront-elles pas plus loin, & ne penſera-t'elle pas au plaiſir de paroître dans le monde avec une jolie figure, relevée par l'éclat des habits & des ajuſtemens? Que faut-il de plus pour lui inſpirer du mépris & du dégoût pour ſa clôture & pour ſon voile? Peut-être que ſi Dieu nous faiſoit connoître

neurs ? Pourquoi témoignez-vous de l'eſtime de ſes vanités ? Pourquoi parlez-vous avec tant de complaiſance de votre naiſſance, de vos parens, de vos alliances ? Si vous eſtimez tant ces prétendus avantages, il ne falloit pas y renoncer ; & ſi vous y avez renoncé, il n'en faut plus parler avec tant d'eſtime, il faut même les oublier bien loin de vous en faire honneur. De grandes Reines, d'auguſtes Princeſſes ont quitté les ſceptres, les couronnes, des riches palais, les honneurs de la ſouveraineté pour s'engager dans l'état que vous avez embraſſé ; & alors elles n'ont plus voulu ſe diſtinguer que par une humilité plus profonde.

XXV.

Le renoncement à l'eſprit & aux maximes du ſiécle, eſt comme le premier pas que la Religieuſe doit faire pour parvenir à vivre d'une vie toute intérieure. Il ſervira à lui faciliter le recuëillement dans la priere & l'Oraiſon Mentale, en éloignant d'elle la cauſe d'une foule de diſtractions inſéparables du commerce du ſiécle. Il lui épargnera la peine qui vient du trouble & de l'aridité du cœur, fruits ordinaires de ce contagieux commerce ; & enfin moins détourné par le monde, elle aura plus de loiſir pour vaquer à ſa perfection.

XXVI.

Ainſi dégagée du monde extérieur, une Religieuſe doit ſe prémunir contre ce que nous pouvons appeller un monde intérieur qui ne ſe gliſſe, & ne ſe ſoûtient que trop

dans certains Monaſtères. Ce monde eſt une diſſipation & un dérangement dans l'obſervance réguliere, qui vient de l'union de pluſieurs Religieuſes très-imparfaites, & qui étant atteintes chacune en particulier de beaucoup de défauts, s'y confirment & les entretiennent par leur liaiſon & leur exemple; ce qui n'eſt pas ſeulement un très-grand obſtacle à leur réformation, mais encore la cauſe funeſte de la perte éternelle de pluſieurs.

XXVII.

Une Religieuſe imbuë de l'eſprit de ce monde intérieur eſt toute diſſipée & s'épanche au-dehors en diſcours inutiles, en frivoles occupations, en ris immoderés, en perte de tems preſque continuelle. Son principal ſoin eſt de ſe mêler de ce qui regarde les autres, ſans autre ſujet que celui de ſatisfaire ſa curioſité ou ſa manie. Elle s'informe de tout ce qui ſe paſſe dans le Monaſtère, & le répand parmi les autres Sœurs avec la même légereté d'eſprit, & la même avidité qu'elle l'a appris. Elle ſe donne ſans peine & ſans ſcrupule la liberté de dire ſa penſée & ſon ſentiment ſur tout, & en toute rencontre, quelque ſuite fâcheuſe que ſon indiſcretion & ſon imprudence puiſſent avoir. Elle décide de la conduite de ſes Sœurs, & la critique ſelon ſon caprice, ou ſelon qu'elle eſt prévenuë à leur égard. Elle murmure ſans modération & ſans retenuë de celles qui ſont en charge, & leur prête aiſément des intentions peu droites

ſans même aucune vraiſemblance. Elle fait quelquefois de faux rapports capables d'altérer entiérement la charité parmi les Sœurs, & d'allumer le feu de la diſcorde. Elle ſe range toûjours du côté du relâchement contre celles qui ont à cœur l'obſervance réguliére. Elle ſuit en toute rencontre la voye de la nature & des paſſions, & ſi rarement celle de la grace, que la diſſipation, l'infidélité & la tiedeur font ſon principal caractère.

XXVIII.

De plus, une Religieuſe qui ſuit ce monde intérieur ne ſe contente pas de faire peu de cas des régles, & de les enfreindre impunement, elle porte les autres à y manquer, ou les mépriſe, ſi elles y ſont fidéles. Elle n'a ni goût, ni déſir des choſes de Dieu, ni aucune vûë de travailler à acquérir la perfection religieuſe. Elle ſe fait au contraire une eſpêce de point d'honneur de n'avoir point de dévotion, & regarderoit preſque comme une injure, ſi on lui diſoit qu'elle eſt dévote. Elle fait des railleries de celles qui le ſont, & porte même ſa malice juſqu'à tâcher d'en détourner celles qui veulent le devenir; ce qui eſt pour pluſieurs un ſujet de ſcandale. Elle ſe fait des amies aux dépens de la charité commune, & cauſe par cette union bien du dérangement dans le Monaſtère. Elle ne connoît ni humilité, ni pauvreté, ni obéïſſance, ni mortification, ni preſque aucune vertu religieuſe. C'eſt l'eſprit eſt le grand théâtre de la diſſipa-

tion. Son cœur eſt tout livré aux paſſions & aux affections terreſtres. Ses ſens ſont ouverts à tous les objets qui viennent les frapper. Son ame eſt comme ce champ dont il eſt parlé dans l'Ecriture, qui eſt couvert de ronces & d'épines, & qui n'eſt plus garanti par aucune muraille. Voilà de quels ſujets, plus ou moins défectueux, eſt compoſé ce que nous appellons le monde intérieur de quelques Monaſtères. Que ne doivent pas craindre pour leur ame les Religieuſes qui ſe reconnoîtront à ces traits. Prov. c. 24. v. 31.

XXIX.

La charité chrétienne doit porter une Religieuſe à excuſer celles de ſes Sœurs, qu'elle voit ſuivre le torrent de ce monde; & à moins que par le devoir de ſa charge elle ne ſoit en droit de les corriger, ou que l'aſcendant qu'elle auroit acquis ſur elles, ne lui fit préſumer de pouvoir les ramener à une conduite plus reglée, elle doit ſe contenter de prier Dieu qu'il change leur cœur. Elle doit s'abſtenir envers elles de tout ſentiment d'indignation & de haine, & ne jamais ſe livrer à ce zéle amer, plus propre à irriter le mal qu'à le guérir. Du reſte elle doit être en garde ſur elle-même pour ne jamais s'aſſocier à leur diſſipation, ni ſe laiſſer entrainer par leur mauvais exemple.

XXX.

Si vous voulez faire du progrès dans la vie ſpirituelle, bâtiſſez-vous comme dit l'Ecriture, une ſolitude dans la ſolitude même de Job. 13. v. 14.

votre cloître, où renfermée dans une retraite prudente, & dégagée de tout ce qui n'a point de rapport à votre perfection. vous viviez ſeule avec Dieu ſeul. Il n'eſt pas néceſſaire pour cela que vous vous ſépariez extérieurement des autres Sœurs, ni que vous affectiez de les fuir; mais il ſuffit que vous ne vous communiquiez qu'autant que les devoirs réguliers, la charité commune & la bienſeance l'exigent.

XXXI.

Il faut qu'autant qu'il eſt en votre pouvoir & que la charité n'en ſera point bleſſée, que vous tâchiez de vous paſſer des créatures, de les oublier & d'en être oubliée. Il faut que vous mettiez toute votre conſolation en Dieu, & à n'être connuë que de lui ſeul. Il faut enfin que vous ne ſoyiez avec les créatures, que parce que c'eſt la volonté de Dieu; & que ce ne ſoit jamais pour ſatisfaire le penchant que nous avons tous naturellement à connoître & à vouloir être connu.

XXXII.

Il ne ſuffit pas que vous détachiez votre cœur de l'affection aux créatures, vous devez de plus être bien aiſe que perſonne ne s'attache à vous, autrement votre détachement ne ſeroit qu'une illuſion, & n'auroit qu'une fauſſe apparence de vertu. Quelle eſpêce nouvelle de détachement, inconnu à tant de Saints & à tous les Maîtres de la vie ſpirituelle, ſeroit en effet celui par lequel vous croiriez avoir beaucoup fait de

n'être attachée à perſonne lors même que l'amour propre vous porteroit à déſirer que les autres le fuſſent à vous. Vous ſeriez très-loüable de conſacrer à Dieu ſeul les affections de votre cœur, mais ce ſeroit vous rendre coupable de larcin, que de vouloir vous acquerir les affections des autres, dont le cœur ne lui eſt pas moins dû tout entier que le vôtre.

XXXIII.

Les amitiés particulieres ne ſubſiſtent guére entre les Religieuſes, que la charité commune n'en ſouffre, & qu'on ne commette beaucoup de fautes. Une Religieuſe trop attachée à une autre en a l'eſprit preſque toûjours occupé; parce qu'elle a l'objet préſent, ſans que rien l'en diſtraiſe. Ainſi le ſouvenir de ſon amie la ſuit par-tout, au chœur comme à la chambre, à l'oraiſon comme à la récréation. Et comment, avec cette idée fixe & conſtante de la créature, jointe à l'inclination qui porte ſans ceſſe vers elle, une Religieuſe peut-elle jamais ſe recuëillir & s'élever à Dieu?

XXXIV.

Ce n'eſt pas le ſeul inconvénient qui réſulte de ces ſortes d'amitiés. Une Religieuſe qui en eſt liée, devient extrêmement ſenſible à tout ce qui regarde ſon amie, & s'en fait un ſujet continuel de ſoin & d'inquiétude, elle ſent par contre-coup tout ce qui la touche. Si ſon amie a eu une conteſtation avec une autre, ſi elle a eſſuyé quelque contradiction, on la voit auſſi-tôt prendre

l'affaire à cœur, & quelquefois avec plus de chaleur que cette amie. Elle épouſe ſa querelle & ſes averſions, elle prend ſa défenſe contre toutes les Sœurs & même contre la Supérieure, elle s'irrite, elle éclate en murmures, elle gronde, elle trouble toute la Maiſon ; il n'eſt preſque point d'excès fâcheux auxquels ſon amitié ne ſoit capable de la porter.

XXXV.

Voici un autre inconvénient qui n'eſt pas moins à craindre de ces amitiés privées. qu'une Religieuſe apperçoive que ſon amie manque à lui faire ſes confidences ordinaires, ou qu'elle évite de ſe trouver ſeule avec elle, qu'elle la regarde d'un air indifférent, qu'elle donne des marques d'affection à une autre Sœur ; alors quels troubles, quelles allarmes ne ſent-elle pas naître dans ſon cœur ! Quel dépit, quels reproches n'eſt-elle pas ſur le point de faire éclater ! Ou ſi elle ſait ſe contenir, le chagrin intérieur qui la dévore devient ſi violent, qu'il ſuffit pour la rendre ſérieuſement malade. Ainſi l'amertume qu'elle éprouve dans ſon amitié, prévaut aux vaines conſolations qu'elle ſe flâtoit d'y goûter.

XXXVI.

Un Monaſtère peut être regardé comme ſur le panchant de ſa ruïne quant à la diſcipline réguliére, lorſque l'abus des amitiés particuliéres y eſt devenu général ; parce que l'union commune, qui ne peut être ferme & durable que par la charité chré-

tienne, n'y ſubſiſte plus, & qu'en ſa place il n'y a plus qu'une union apparente, ſoûtenuë ſeulement par la bienſéance, la politeſſe mondaine, ou la politique : appuis trop foible pour maintenir la bonne harmonie, & avec elle la diſcipline exacte dans un Monaſtère. En conſequence de cette maxime, chaque Religieuſe qui ſe lie d'une étroite amitié avec une autre au préjudice de la charité commune, doit comprendre qu'elle donne par-là autant d'atteinte à l'obſervance réguliére qu'à la charité ; & que ſi les autres Sœurs imitent ſon exemple, elles cauſeront enfin la décadence d'une Maiſon que chacune devroit maintenir en honneur devant Dieu & devant les hommes aux dépens même de ſa vie.

XXXVII.

Oppoſons à un Monaſtère que les amitiés particuliéres ont diviſé, celui où la charité commune ſe maintient dans tous ſes droits. Dans le premier les ſoupçons, les défiances, les jalouſies, les murmures, les conteſtations, les aîgreurs s'y font ſentir journellement. L'eſprit de J. C. n'y regne plus, mais en ſa place régnent les paſſions & l'amour propre ; parce que toutes les liaiſons n'y ſont formées & cimentées que par l'affection naturelle, qui n'eſt qu'une recherche de ſoi-même dans la vaine ſatisfaction qu'on trouve à ſe lier d'amitié comme l'on fait. Mais dans les Monaſtères où la charité de J. C. unit les cœurs, toutes s'aiment également, elle ſe ſupportent cha-

ritablement, ſe préviennent, s'entr'aident, ſe ſervent cordialement; les murmures, les diſputes, les rancunes, les partis, les diviſions en ſont bannies. Si la charité vient par hazard à être altérée; ce n'eſt que légerement & ſans éclat, ou pour très-peu de tems; parce que toutes agiſſent de concert pour étouffer la moindre étincelle de diſcorde. La paix régne dans ces Monaſtères à la parfaite conſolation de toutes les Religieuſes qui y habitent; & c'eſt cette paix raviſſante que le monde, ni la vaine affection de la créature ne ſçauroit jamais donner. Phil. ch. 4. v. 7. Cette paix de J. C., qui comme dit le St. Apôtre, ſurpaſſe tout ſentiment.

XXXVIII.

De quels biens ſpirituels cette charité commune, oppoſé aux amitiés particuliéres, n'enrichit-elle pas un Monaſtère? Quels moyens puiſſans de s'avancer dans la pieté ne procure-t'elle pas aux Religieuſes? Par elles toutes s'aiment en Dieu & pour Dieu, & Dieu de ſon côté récompenſe cette ſainte & ſi pure amitié par des bénédictions de ſalut très-abondantes. C'eſt à la faveur de cette roſée céleſte qu'on voit croître parmi ces Religieuſes ſaintement unies, les fruits des vertus avec édification: plus elles ſont unies, plus elles ſont après Dieu leur mutuelle conſolation. Elles ſont par-là bien éloignées d'en chercher au-dehors dans de vains entretiens avec les perſonnes du monde; elles n'ont pas beſoin de ſe dédommager au parloir des inquiétudes qu'elles ſouffrent dans

l'intérieur du Monaſtère, puiſqu'elles y joüiſſent d'une profonde paix, & d'un merveilleux contentement avec les autres Sœurs. C'eſt à la faveur de cette charité qu'elles s'animent, s'encouragent, ſe ſoûtiennent dans la pieté, ſoit par les bons exemples qu'elles ſe donnent mutuellement, ſoit par les entretiens édifians qu'elles ont enſemble; ſoit parce que toutes concourent à la ſanctification de leurs Sœurs, que toutes y prennent part avec ardeur, que toutes enfin ſe réjoüiſſent de leur progrès dans la pefection, ainſi que le leur inſpire la charité de J. C. & le zéle de la gloire de ce grand Maître.

XXXIX.

Que les Religieuſes comprennent donc par-là, combien elles ſont obligées à conſerver la charité commune; qu'elles voyent le préjudice que les amitiés particuliéres portent & au Monaſtère en général, & à leur propre ſanctification; qu'elles ſentent de plus de quelles peines, de quelles inquiétudes ces frivoles amitiés ſont accompagnées; qu'elles ſoient enfin bien perſuadées qu'à quelque objet qu'elles s'attachent avec paſſion & hors de Dieu, elles n'y trouveront que vanité & affliction d'eſprit. *Eccl. c. 1. v. 4.*

XL.

Par tout ce que nous venons de dire, nous n'entendons pas qu'il ſoit défendu à une Religieuſe de donner ſon amitié à une autre, dont la liaiſon & les entrétiens peuvent être utiles à ſon ame, mais il faut toûjours que ce ſoit avec ce dégagement qui

laiſſe au cœur la liberté de tendre à Dieu ; que cette amitié ſoit exempte de ce trouble inquiet & de cette ſenſibilité jalouſe, qui fait le caractère des folles paſſions du ſiécle ; qu'elle n'empêche pas la pratique exacte des devoirs réguliers, & ne porte jamais à des infractions de régle ; qu'on n'épouſe point les paſſions & les préventions de ſon amie. Il faut enfin que cette amitié ne ſoit fondée que ſur l'eſtime que fait naître la pieté, & non ſur la ſimpathie, ou ſur des qualités purement naturelles ; qu'elle aide à pratiquer la vertu, bien loin de l'affoiblir ; & qu'elle ne ſe développe jamais de maniére que les autres Sœurs ſouffrent de cette prédilection.

XLI.

Pour rendre cette amitié ſainte & utile, voici l'excellente régle que donne l'Auteur de l'Imitation de J. C. " L'amour que vous
L. 3. c. 42. „ avez pour votre amie doit être fondé en „ J. C., & c'eſt pour lui que vous devez „ aimer toutes les perſonnes qui vous pa„ roiſſent vertueuſes, & qui vous ſont les „ plus cheres en cette vie. Sans JESUS„ CHRIST l'amitié n'eſt ni véritable ni du„ rable, & l'amour dont deux perſonnes „ ſont liées enſemble n'eſt point pur, s'il „ n'eſt lui-même le nœud qui les lie. Vous „ devez être tellement morte à l'affection „ des perſonnes même que vous aimez, „ que vous ſouhaitiez autant qu'il eſt en „ vous, de vous paſſer de la compagnie „ de toutes les créatures.

XLII.

Ce que nous avons dit du monde intérieur qui régne dans quelques Monaſtères, & des amitiés particuliéres qui ſont d'un ſi dangereux exemple, ne ſe trouve guéres, graces au Seigneur, dans les Maiſons religieuſes où l'obſervance réguliére eſt bien pratiquée, & c'eſt en écartant ces deux grands ennemis de la régularité, qu'elles ſe ſoûtiennent conſtamment. Il eſt donc à propos de diſtinguer les Monaſtères. Dans les uns l'obſervance eſt exacte & ſe ſoûtient dans ſa vigueur. Dans les autres elle ſe conſerve en partie & plus ou moins, ſelon que le nombre des Religieuſes ferventes prévaut ſur celui des rélâchées. Dans d'autres enfin ce n'eſt plus régularité, c'eſt déſordre, tant elle y eſt défigurée. Nulle régle obſervée, nul exercice bien pratiqué, nulle ſubordination; des parloirs toûjours ouverts, toûjours aſſiégés, toûjours remplis; des intrigues formées; un eſprit du monde étonnant & ſcandaleux; les libertins en parlent eux-mêmes avec mépris, & en font des contes odieux, & les gens de bien n'y penſent qu'en gémiſſant.

XLIII.

Les Monaſtères dérangés juſqu'à cet excès ſont très-rares; mais on en trouve quelques-uns dont le dérangement, quoique dans un moindre dégré, eſt encore aſſez marqué, pour prêter de tems en tems matiére à la critique. Ce n'eſt ſouvent qu'une ou deux perſonnes notées qui cauſent le

ſcandale, tandis que les autres Religieuſes aſſez exactes pour mériter des éloges, ſouffrent des préventions que le public, toûjours injuſte & précipité dans ſes jugemens, prend contre elles à l'occaſion de la mauvaiſe conduite de quelques particuliéres. On trouve encore beacoup plus de Monaſtères où l'obſervance réguliére ſe ſoûtient par le nombre des bonnes Religieuſes qui s'y rendent fidéles. Lorſque celles-ci prévalent ſur les autres, bien qu'il y ait quelque foibleſſe de la part des rélâchées, il y a lieu de bénir le Seigneur de ce qu'il eſt fidélement ſervi par la multitude, dans laquelle même il y a des ames trés-intérieures. Enfin, il y a des Monaſtères où Dieu eſt ſervi ſi parfaitement, qu'on y trouve des ames d'une piété éminente, où l'obſervance primitive ſe conſerve dans la même pureté qu'au commencement de leur fondation, où toutes les Religieuſes ſe portent avec zéle à la maintenir, & font comme un bataillon ſerré, que l'enfer redoute, & que le rélâchement n'entâme jamais.

XLIV.

On eſt pénétré de conſolation en J. C., lorſqu'on conſidére ces derniers Monaſtères, où Dieu eſt ſervi avec tant de ferveur & de perfection. On voudroit s'écrier avec l'Ecriture comme faiſoit ſaint Athanaſe, en parlant des ſaints Solitaires de ſon tems : « Que vos pavillons ſont beaux, ô Jacob, » & vos tentes, ô Iſraël ! Elles ſont comme » des valées ombragées de bois, comme des

Num. 24. v. 5.

Vita S. Antonii, c. 14.

„ des jardins arroſés par des ruiſſeaux ;
„ comme des tabernacles dreſſés de la main
„ du Seigneur, & comme les Cedres proche
„ des eaux. „ On ne peut en les voyant ces ſaints Monaſtères, que rendre graces au Sauveur du monde, de la ferveur qu'il entretient dans ſes Epouſes ſacrées ; que le prier qu'il daigne les ſoûtenir & les fortifier de plus en plus ; qu'il en écarte bien loin toute introduction nouvelle, dont la vigueur de la diſcipline réguliére pourroit être altérée. Il faut appeller mille fois bienheureuſes celles qui habitent dans ces ſaintes Maiſons ; les anciennes qui y donnent l'exemple aux jeunes ; les jeunes qui marchent fidélement ſur les traces des anciennes ; celles qui ont le bonheur d'y entrer avec la ſincere volonté d'y ſuivre les unes & les autres, & d'y perpétuer la fidélité aux régles & aux moindres uſages. Il faudroit dans les Villes où ſont de tels Monaſtères, ſe féliciter ſans ceſſe de poſſéder de ſi précieux tréſors.

XLV.

La reception des perſonnes d'une vocation équivoque & non éprouvée, eſt une des principales cauſes du rélâchement des Monaſtères. Une jeune perſonne, pouſſée par le dépit ou par raiſon de famille ſeulement, ſe préſente : on la reçoit ſans trop d'examen, & ſoit par eſprit de paſſion ou d'intérêt, on l'introduit dans le Noviciat, où elle entre avec ſes défauts, & où elle les entrétient, bien loin de s'en corriger. Son

commerce devient bien-tôt contagieux à de jeunes Novices, dont le cœur eſt ſuſceptible de toute impreſſion. Le mal croît inſenſiblement. La profeſſion ne fait que l'augmenter à la faveur d'un peu plus de liberté qu'ont les jeunes profeſſes. Il empire avec le tems ; & enfin les anciennes qui étoient réguliéres, venant peu à peu à manquer, elles ſont remplacées par les rélâchées, qui ſe trouvent former le plus grand nombre de la Communauté, y donnent le ton, & font enfin changer de face à tout un Monaſtère.

XLVI.

O qu'il importe aux Maiſons Religieuſes de faire de bons choix ! Pourquoi tant s'empreſſer de recevoir des Filles, & quelquefois ſans diſcernement, ou par des motifs humains ? Ayez égard à la bonne vocation, au bon caractère, au déſir ſincere de pratiquer la vertu, au goût pieux pour les pratiques réguliéres, & que ce ſoit là ce qui vous décide dans la réception des Demoiſelles qui ſe préſentent, & non pas un grand nom, une dot conſidérable, l'envie de remplir votre Monaſtère. C'eſt ici qu'on pourroit appliquer ce que dit l'Auteur de
l. 3. c. 31. l'Imitation de J. C. " On examine avec „ grand ſoin ſi une perſonne a du bien ; ſi „ elle a de la mine ; ſi elle chante parfaite„ment, ſi elle excelle en quelque autre „ choſe ; mais peu ſe mettent en peine ſi „ elle eſt détachée, ſi elle eſt patiente, ſi „ elle eſt douce, ſi elle a de la piété, ſi elle „ a le cœur porté à Dieu. Ainſi la nature

„ qu'on ſuit en ceci ne conſidére que le dé-
„ hors, au lieu que la grace s'attache à ce
„ qui eſt intérieur. Mais celle-là eſt ſouvent
„ trompée, & celle-ci implore la lumiére
„ de Dieu pour ne l'être pas. „

XLVII.

Une autre cauſe du rélâchement eſt la trop grande fréquentation des parloirs. Nous en avons déja dit quelque choſe; mais le danger eſt ſi grand qu'on ne peut trop dire que le parloir eſt l'endroit foible des Monaſtères, par où le démon les attaque & les bat en ruine, comme font ceux qui aſſiégent les Villes. Qu'on ne ſe flâte pas ſur ce point, Les viſites des perſonnes du déhors, dès qu'elles ſont fréquentes, ne ſervent qu'à diſſiper les Religieuſes, qu'à remplir leur eſprit de celui du monde, qu'à les diſtraire de leurs devoirs. Il importe peu que ce ſoit des perſonnages de pieté qui les viennent voir, & qu'ils prennent le prétexte de s'entretenir avec elles des choſes de Dieu. Le demon eſt artificieux; il ſe cache quelquefois ſous les enveloppes du bien, pour nous ſéduire plus ſûrement; & comme l'on dit communément, il ſe transforme en ange de lumiére; & ſon artifice dans ces rencontres eſt ſi ſéduiſant, que j'oſe dire qu'il eſt des occaſions, où je craindrois moins pour une Religieuſe qui parleroit à un homme de guerre, que pour celle qui en verroit trop ſouvent une autre dont l'extérieur pieux & impoſant l'empêcheroit moins de ſe tenir ſur ſes gardes.

XLVIII.

Le mélange des Religieuſes avec les grandes Penſionnaires peut auſſi cauſer bien du dérangement dans un Monaſtère ; ſur-tout quand celles-ci ſont en aſſez grand nombre & qu'elles ont l'eſprit du monde. Ah ! qu'il eſt difficile que ce poiſon dont elles ſont infectées, ne ſe communique pas aux Religieuſes qui les fréquentent, principalement aux jeunes avec qui elles ſont ſouvent, & dont même elles recherchent la compagnie, comme elles en ſont auſſi recherchées ! combien d'entretiens ſecrets ! & dans ces entretiens que de diſcours mondains, même pernicieux ! Quel ſujet de ſéduction pour de jeunes Religieuſes, parmi leſquelles il s'en trouve peut-être qui n'ont pas eû une véritable vocation ! Quel ſujet, dis-je, de ſéduction pour elles d'être en liaiſon avec de grandes Demoiſelles qui ſe deſtinent pour le monde ; qui ne reſpirent que les vanités du monde ; qui ne parlent que des plaiſirs & des amuſemens du monde. Ces ſentimens étalés dans leurs converſations, paſſent aiſément de leur cœur dans celui des Religieuſes, qui en ſont bien-tôt pénétrées, qui ſe dégoûtent de leur état, qui ne le regardent plus que comme un poids qui les incommode, qui ne portent qu'avec chagrin, qui tâchent de le ſecouër en tout ce qu'elles peuvent, & qui enfin ſe dérangent totalement.

XLIX.

Il paroît que le moyen d'obvier à ces inconvéniens ſeroit de ne point introduire de

grandes filles, & celles ſurtout qui ont goûté le monde, & de n'en recevoir que de bien jeunes, qu'on pût former dès l'enfance & conſerver dans l'innocence. Que ces filles fuſſent dans un quartier ſéparé, où elles n'euſſent rien de commun avec les Religieuſes, & qu'on leur donnât des maîtreſſes choiſies, & capables par leur gravité, par leur vertu & par leurs talens, de ſe faire craindre, reſpecter & aimer tout enſemble, ce qui ſerviroit à les contenir & à les élever excellemment. Mais ſi on admet ſans choix & ſans diſcernement de grandes Demoiſelles : ſi elles ont la liberté de rouler dans le Couvent, & de former des liaiſons avec les jeunes Religieuſes : ſi au lieu de leur donner des maîtreſſes, chaque chambre devient une école, ou ſi on leur donne des maîtreſſes ſans talent, capricieuſes, ſujettes à l'humeur, plus propre à ſe faire haïr ou mépriſer des Penſionnaires, qu'à ſe concilier leur eſtime & leur affection, ou ſi ces maîtreſſes étant capables, ne ſont pas aſſez libres dans leur fonction, & ſont traverſées par la critique des Religieuſes particulieres auxquelles les filles ſont recommandées par les parens; dans ces divers cas l'éducation des Penſionnaires, ſi utile à la Religion & à l'Etat, ſera un piége pour les Religieuſes, & peut-être qu'elle cauſera un tel dérangement, qu'autant voudroit-il être dans une Place publique que dans ces Monaſtères.

L.

Quel crime n'eſt-ce pas d'introduire de

mauvais livres dans un Monaſtère, ſoit qu'ils attaquent la foi, ſoit qu'ils puiſſent altérer la pureté des mœurs! Ah que ceux qui oſent commettre un ſi noir attentat, auront un terrible compte à rendre à J. C. du piége dangereux qu'ils tendent à ſes ſacrées Epouſes! Et quelle fureur peut les y pouſſer, que celle du démon! Comment ſe trouve-t'il dans le monde des gens ſi cruels, qui ſans aucun égard, ni aucune compaſſion pour des filles qui ont renoncé à toutes les conſolations de la terre, afin de mieux aſſurer leur ſalut, pouſſent leur malice juſqu'à vouloir rendre leur ſacrifice inutile; leur faire perdre tout le mérite des auſtérités de leur état, & les damner éternellement. O Vierges, Epouſes de J. C., je vous conjure au nom de cet Epoux de vos ames, d'être ſouverainement ſur vos gardes de ce côté-là. Rejettez avec horreur ces poiſons mortels que des mains meurtrieres oſent vous préſenter dans des coupes d'or. Ne portez jamais votre curioſité juſqu'à ouvrir ſeulement ces livres. Ne faites choix que de ceux qui peuvent vous inſtruire de vos dévoirs, vous en démontrer la pratique, vous animer à y être fidéles. Si vous en liſez d'autres, vous ouvrez la porte à l'ennemi de votre ame, & vous n'aurez à vous plaindre que de vous mêmes des ravages qu'il y fera.

LI.

Un des plus pernicieux abus qu'on puiſſe introduire dans un monaſtère, eſt celui d'y jouër aux cartes. Qu'on ne s'excuſe pas ſur

la néceſſité de délaſſer l'eſprit, il y a une infinité de moyens de le faire bien plus innocemment. Dès qu'on s'accoûtume à ce jeu, il dégénere en paſſion. On y eſt la nuit comme le jour. On s'aſſemble en ſecret. On perd de l'argent & on en fait perdre aux autres. On a des conteſtations, & quelquefois des querelles. On court précipitamment du jeu à l'Office qu'on recite ſans reſpect, & avec un eſprit préoccupé du gain ou de la perte qu'on a faite, & on le quitte pour courir encore au jeu. Ainſi avec le jeu des cartes il n'y a plus de ſilence ni de régle obſervée; plus de pauvreté; plus d'obéiſſance; plus d'Office bien acquité, ni d'exercice de religion pratiqué comme il faut. Et quand ce jeu devient commun dans un Monaſtère, ces maux y déviennent auſſi communs & le renverſent entiérement. Mais quel ſcandale ne ſeroit-ce pas, ſi les Supérieures elles-mêmes, bien loin de s'y oppoſer, comme elles le doivent en conſcience, l'autoriſent par leur préſence ou par leur exemple!

LII.

On a fait ſouvent une remarque qui mérite bien qu'on la place ici. C'eſt qu'il n'eſt point de Monaſtère ſi relâché, qu'il ne s'y trouve toûjours quelque Religieuſe attentive à remplir ſes devoirs, zélée pour l'obſervance de ſa régle, & même fille d'oraiſon. Il ſemble que Dieu veüille ſe conſerver par elle au milieu du relâchement introduit, une Epouſe fidéle qui le dédommage par ſa ferveur de l'infidélité des autres, & afin de

leur réprocher par un exemple qu'elles ont ſans ceſſe devant les yeux leur tiédeur & leur rélâchement. On peut dire de plus qu'il conſerve ces ames fidéles pour les oppoſer aux autres au grand jour du jugement, pour leur faire voir à la face de l'Univers entier qu'il ne tenoit qu'à elles de ſe ſanctifier comme ont fait celles-là ; que c'eſt par leur propre faute qu'elles ſe ſont perduës ; puiſqu'au lieu de les imiter, ayant les mêmes régles à obſerver, & les mêmes moyens en leur diſpoſition, elles ont préferé de vivre au gré de leurs paſſions, elles ont rendu inutiles tous ces moyens de ſalut ; & ce qui eſt encore plus extraordinaire, elles ont peut-être perſécuté celles dont la vertu condamnoit tacitement leur licence, & leur ont donné par-là un ample matiére de pratiquer la patience, & de s'acquerir un riche tréſor de mérites.

LIII.

Malheur aux Religieuſes qui ont de ſi bons exemples ſous leurs yeux, & qui bien loin d'en profiter, leur déclarent une guerre ſecrete ; qui ne peuvent ſouffrir dans les autres la vertu qu'elles devroient pratiquer, & qu'elles ne pratiquent point ; qui ſe déclarent contre la piété qui les condamne ; qui outragent J. C. en la perſonne de ſes fidéles ſervantes ; qui agiſſent de concert avec le démon pour anéantir, ſi elles peuvent, une ſainteté qui les ébloüit ; & qui enfin dévorées par la jalouſie ou par la malice, voudroient ôter de devant leurs yeux un ob-

jet qui les incommode ; parce qu'il condamne leur conduite irréguliére. Je penſe que ce n'eſt ici qu'un portrait en idée, plûtôt qu'une réalité. Car qui oſeroit penſer qu'une telle dépravation ſe trouvât dans une Maiſon Religieuſe. Mais ſi le mal y avoit crû juſqu'à ce point, ce que nous ne pourrions croire ; que celles qui en ſont coupables ouvrent les yeux & voyent combien il eſt monſtrueux.

LIV.

Si un Monaſtère eſt rélaché juſqu'au point que la vertu y ſoit mépriſée, ou y ſouffre de la contradiction de la part de celles qui le compoſent ; il faut croire que le rélâchement y eſt à ſon comble. Quel moyen d'y rémédier ! Ah qu'il faudra du tems & des ſoins pour cela ! Mais ſi la piété y eſt encore eſtimée & reſpectée, bien qu'elle n'y ſoit pas ſuivie de pluſieurs, il s'en faut bien qu'il ſoit auſſi difficile d'y faire réfleurir l'obſervance réguliere. O vous qui eſtimez encore la vertu dans celles de vos Sœurs qui la pratiquent ; qui les tenez pour bienheureuſes d'être auſſi fidéles qu'elles le ſont ; qui avoüez quelquefois que vous enviez leur ſort & que vous voudriez être comme elles ; à quoi tient-il donc que vous ne les imitiez ? Sont-elles d'une autre nature que vous ? Ont-elles des obligations plus étroites ! Avez-vous moins de moyens qu'elles n'en ont de vous ſanctifier ; N'êtes-vous pas dans le même Monaſtère, ſous la même regle avec les mêmes exercices à pratiquer,

& en la même ſocieté ? S'il y a des obſtacles pour vous, n'y en a t'il pas auſſi pour elles ? Vous ne pouvez donc vous empêcher d'eſtimer leur vertu ; parce qu'en effet ce ſeroit avoir étouffé tout ſentiment de foi & de religion de lui refuſer votre eſtime, & que votre conſcience n'eſt pas endurcie, juſqu'à ce point. Mais vous en demeurez aux applaudiſſemens ; & plaçant avec juſtice ces pieuſes Religieuſes au rang des Vierges ſages, vous reſtez, ce qui eſt un paradoxe incompréhenſible, vous reſtez, dis-je, dans celui des Vierges folles & vous aimez mieux ſubir leur malheureux ſort, que de ſurmonter votre lâcheté & de renoncer au rélâchement.

L V.

L'opulence & la grande pauvreté peuvent beaucoup nuire aux Monaſtères. L'opulence, parce qu'il eſt aiſé d'abuſer des richeſſes ; qu'elles enflent le cœur ; qu'elles inſpirent des ſentimens mondains ; qu'elles procurent trop les commodités de la vie, & ſont par-là un grand obſtacle à l'humilité & à la mortification. Mais il faut avoüer que la grande pauvreté eſt encore plus nuiſible, & qu'il eſt rare que le ſpirituel ſe ſoûtienne bien dans une Maiſon Religieuſe, quand le temporel y eſt ruiné.

L V I.

Ce que nous venons de dire paroît ſenſiſiblement par la différence qu'il y a entre un Monaſtère commode & un Monaſtère obéré. Dans le premier la Communauté étant en état de fournir aux Religieuſes ce qui leur

eſt néceſſaire, il n'y a ni préference ni ſingularité; toutes ſont pourvûës également & uniformement, tant pour la nourriture que pour les meubles des chambres, pour les habits, pour le linge, &c. ce qui fait une entiére uniformité, ſi néceſſaire pour l'obſervance réguliere & la charité commune. D'ailleurs elles ſont traitées ſelon leurs beſoins en ſanté & en maladie; & ſont diſpenſées de recourir à leurs parens & de leur être à charge. De plus elles vivent dans une plus grande dépendance de la charité & de la vigilance des Supérieures qui ſont chargées de leur ſoin temporel comme du ſpirituel, ce qui contribuë beaucoup à conſerver la ſubordination & à entretenir la bonne harmonie entre les inférieures & celles qui ſont en place. Elles ſont plus fidéles à pratiquer la pauvreté, ſoit parce qu'elles n'ont rien à déſirer de temporel, ſoit parce que le Monaſtère donnant ce qui eſt néceſſaire, & le donnant conformement à ce que la régle preſcrit, il n'eſt pas à leur diſpoſition d'avoir rien de ſuperflu, ni de faire des amas & de prendre des précautions pour les cas de néceſſité, puiſqu'elles n'y ſont pas expoſées. Enfin elles n'ont d'autre ſollicitude que celle de travailler à leur ſanctification, & de remplir les emplois qu'on leur confie, tout autre ſoin étant réſervé à la Supérieure & aux Officieres. Il n'en eſt pas ainſi quand les Monaſtères ſont ſi pauvres qu'ils peuvent à peine fournir la nourriture aux Religieuſes, encore eſt-ce bien frugalement. Alors

obligées de ſe pourvoir ailleurs pour les autres beſoins de la vie ; ou elles importunent les parens par des continuelles demandes ; ou condamnées au travail dont le produit ſupplée au défaut de la Communauté, elles y épuiſent quelquefois leur ſanté ; elles ſont forcées d'avoir des rélations avec les perſonnes ſéculieres qui leur débitent leurs ouvrages ; elles ſont toutes préoccupées de leurs beſoins temporels ; elles négligent quelquefois, pour ſe les procurer, leurs exercices de piété particuliers, & ſe diſpenſent même en bien des occaſions de ceux de la regle. Enfin une fille qui n'a quitté le monde & n'eſt entrée dans la religion que pour vaquer uniquement à ſa ſanctification, ſe trouve forcée à avoir preſqu'autant de ſollicitude, qu'une mere de famille. On diroit bien-tôt qu'elle n'eſt pas Religieuſe, mais qu'elle eſt devenuë une fille de négoce, une brodeuſe, une couturiere de profeſſion.

LVII.

Notre intention n'eſt pas, dans ce que nous venons de dire, d'accuſer de rélâchement tous les Monaſtères où l'on ne peut fournir aux Religieuſes ce qui leur eſt néceſſaire. Ce ſeroit condamner, contre les régles de la charité & même de la juſtice, la moitié de ceux qui ſont établis ; mais nous ne pouvons diſſimuler que quand la pauvreté y eſt ſi grande, que les particuliéres ſont forcées de travailler pour le déhors & de ſe procurer par-là les beſoins de la vie, ce ne ſoit pour elles une très-grande ſollici-

tude, & que cette ſollicitude n'ait des inconvéniens & ne puiſſe devenir un obſtacle à leur perfection, ſi elles ne ſont bien ſur leur garde. Pour mettre donc tout en régle, nous diſons à celles à qui la Communauté donne tout, qu'affranchies du ſoin du temporel, elles ſeroient très-coupables de ne pas tourner toutes leurs vûës à l'avancement ſpirituel de leur ame. Nous diſons à celles qui ont des penſions pour ſuppléer à ce qui leur manque du côté de la Communauté, qu'elles prennent garde de ne pas en abuſer en ſe les appropriant, comme ſi elles en avoient le domaine, mais d'en diſpoſer toûjours avec dépendance & ſelon les loix de la pauvreté qu'elles ont voüée. Nous diſons enfin à celles qui n'ayant point de penſion, & ſe trouvant dans un Monaſtère ruïné, ſont contraintes de travailler à leur particulier pour ſe procurer le néceſſaire, nous leur diſons de porter avec ſoûmiſſion & en eſprit de pénitence la rigueur de leur pauvreté; de travailler comme faiſoient autrefois les anciens Solitaires, avec récollection & en la préſence du Seigneur; de ne point faire d'ouvrage pour flâter la vanité des femmes mondaines; de ne point s'approprier le produit de leurs ouvrages, & de l'employer ſeulement à ce qui leur eſt néceſſaire, & toûjours avec permiſſion, comme elles le doivent; de prendre garde de ſe ſurcharger de travail pour accumuler & faire amas d'argent, ce qui ne peut s'accorder avec l'eſprit de pauvreté, & montre une grande convoi-

tiſe des biens de la terre, très-indigne d'une Religieuſe; mais de travailler ſeulement pour avoir dequoi ſuppléer à ce que la Communauté ne fournit pas; enfin de s'aquitter fidélement de leurs exercices de piété autant qu'elles le pourront, en ſorte que le travail extérieur n'éteigne point en elles l'eſprit d'oraiſon & de recuëillement.

LVIII.

Si dans ces Monaſtères extrêmement pauvres, celles des Religieuſes qui ont des penſions, & ſouvent très-fortes, avoient aſſez de détachement & de généroſité pour ſacrifier leurs penſions au profit de la Maiſon, & ſe déterminoient en même tems à travailler en commun avec celles qui n'en ont point, quel mérite n'en auroient-elles pas devant Dieu! Il eſt hors de doute que ces penſions & le produit du travail de toutes les Sœurs ajoûtés aux petits revenus de la Communauté, la mettroient en état de fournir ſuffiſamment, & peut-être abondamment tout ce qui eſt néceſſaire aux particuliéres. Le travail en ſeroit même moins pénible & moins diſſipant, & la diſcipline réguliére mieux obſervée; car ce n'eſt pas le travail, & encore moins le travail commun, qui porte préjudice aux Religieuſes, c'eſt le travail parculier & la néceſſité de ſe pourvoir par-là de ce dont on a beſoin. Nous ſentons ici combien il eſt difficile de faire goûter ces conſeils aux Religieuſes qui ont des penſions; mais ſi elles ont à cœur la gloire de Dieu & leur perfection, qu'elles conſidé-

rent le bien qu'elles peuvent faire par ce petit ſacrifice, & à la Communauté en général, dont elles affermiſſent la régularité, & à leurs Sœurs en particulier, qu'elles ſoulagent d'un pénible travail & délivrent d'une très-grande ſollicitude, & enfin à leur ame par le mérite qui lui revient devant Dieu de leur zéle, de leur détachement & de leur charité.

LIX.

Suppoſons dans un Monaſtère très-relâché une Religieuſe très-diſſipée, & qui de plus eſt en étroite liaiſon avec pluſieurs autres auſſi dérangées qu'elle; qui, toute livrée à ſes paſſions, croûpit dans un mauvais état de conſcience, une Religieuſe qui n'a d'autre marque de ſa profeſſion que l'habit & le voile qu'elle porte; & qui enfin eſt auſſi ſéculiere dans ſon cloître, que le ſont au dehors les femmes les plus mondaines. Plût-à-Dieu que cette ſuppoſition tînt plus de la chimere que de la réalité! mais enfin elle n'eſt pas impoſſible. Cette Religieuſe veut donc revenir à Dieu, comment doit-elle s'y prendre? Si nous lui diſions qu'elle n'a preſque rien à faire pour cela, qu'elle n'aura aucune difficulté à ſurmonter, que tout s'applanira devant elle; nous la tromperions, & elle le ſentiroit bien. Parlons lui ſans déguiſement: Oüi, vous aurez de grands obſtacles à vaincre, & il vous en coûtera beaucoup: obſtacles du dehors, ſi vous avez trop fréquenté le parloir & ſi vous y avez fait des connoiſſances nuiſibles

à votre ame : obſtacles au-dedans de la part des compagnes de votre rélâchement, qui ne manqueront pas, ſi vous voulez les quiter, de vous accabler de reproches & de vous donner un grand ridicule, auquel la nature ſera peut-être très-ſenſible : obſtacles dans vous même par les vices qu'il faudra déraciner, & les paſſions qu'il faudra combattre : obſtacles de la part du démon, qui groſſira les difficultés dans votre imagination ; qui tâchera de vous perſuader que votre entrepriſe eſt au-deſſus de vos forces ; que vous ne pourrez jamais venir à bout de vous faire violence ; qu'il vous ſera extrêmement pénible de vivre dans la retraite, de vaquer à l'oraiſon, de vous mortifier ; que vous riſquez de vous dégoûter & de vous décourager bien-tôt & qu'il vous ſera extrêmement honteux d'avoir fait une démarche éclatante & de n'avoir pû la ſoûtenir. Tels ſont les ennemis qui s'opoſeront à votre pieux deſſein. Vous devez vous y attendre, & ils vous donneront bien de l'exercice. Mais vous laiſſerez-vous abbatre pour cela juſqu'à perdre courage ? Reſiſterez-vous au Seigneur qui vous invite à revenir à lui ? Continuerez-vous à vivre comme vous avez fait, & aimerez-vous mieux renoncer au Ciel, perdre votre ame dans l'éternité, pour vous épargner ce petit travail dans le tems ?

LX.

Elevez-vous au-deſſus de toutes ces difficultés avec généroſité, avec zele & avec courage ? & quelques grandes ou quelques fâ-

cheuſes qu'elles ſoient à la nature, combattez pour Dieu & pour vous; déclarez-vous hardiment & ſans montrer de la foibleſſe pour votre reformation entreprenez une retraite, où ſous les ſoins d'un bon Directeur, toute occupée de l'état de votre conſcience & des moyens de la guérir vous preniez un arrangement convenable, ſoit pour éloigner de vous toutes les occaſions du péché ſans en laiſſer aucune, ſoit pour commencer tout de bon la pratique des vertus religieuſes & pour vous y ſoûtenir conſtamment; réparez par une bonne confeſſion tous les défauts que vous avez ſujet de préſumer dans celles que vous aviez faites, donnez-vous à Dieu ſans capituler avec lui & ſans réſerve, mais en vous abandonnant entierement à faire ce qu'il demandera de vous; tenez-vous comme une cire molle ſous la conduite de votre Directeur, & n'uſez de votre volonté que pour la ſoûmettre à la ſienne dans les beſoins de votre ame; laiſſez-lui la liberté entiére de retrancher, de reformer, de redreſſer en vous tout ce qu'il y trouvera d'oppoſé aux deſſeins de Dieu; n'ayez aucun reſpect mondain, aucune conſidération humaine dans ce qui concernera votre changement; rendez-vous ſourde à tout ce qu'on pourra vous dire pour vous en détourner, & n'écoutez que la voix de votre devoir; oppoſez la douceur, la patience & le ſilence, ſans fiel, ſans vivacité, ſans zéle amer à tous les propos ridicules ou diſgracieux qu'on tiendra contre vous; tenez-vous retirée &

recuëillie en Dieu, & portez à ſes pieds ſacrés toutes vos peines avec confiance & humilité, mettant en lui tout votre eſpoir, & puiſant dans ſon ſécours toutes vos forces; eſpérez toûjours qu'il vous ſoûtiendra, & ne vous livrez jamais à aucun ſentiment de défiance; enfin appliquez-vous fidélement à vos exercices de piété & à l'obſervance de vos régles ſi vous tâchez de bien faire ces choſes, vous entrerez dans la paix de l'ame, vous ſentirez la différence qu'il y a de ſervir le Seigneur & de ſuivre les paſſions, & vous ne pourrez vous laſſer de remercier la bonté divine qui vous a ſi miſéricordieuſement délivrée de l'état déplorable où votre rélâchement vous avoit reduite.

LXI.

Le dérangement d'une Religieuſe vient plus ordinairement ou du défaut de vocation, ou de ce qu'elle n'a pas été bien formée à ſes devoirs dans le noviciat, ou de ce qu'elle ſe laiſſe entraîner par les imparfaites du Monaſtère, ou des entretiens au parloir avec des perſonnes de déhors. Lorſqu'une fille entre dans le Couvent avec une véritable vocation; qu'elle y tombe entre les mains d'une Maîtreſſe prudente, pieuſe, éclairée, capable de ſon emploi; qu'elle s'applique à profiter des ſoins de cette Maîtreſſe, & qu'en ſortant du noviciat elle tâche d'en conſerver l'eſprit; qu'elle évite le parloir autant qu'elle peut; qu'elle ne contracte point d'amitié condamnable au-dedans, ni avec les Penſionnaires, ni avec les Religieuſes diſſipées;

mais vit dans la retraite, dans l'obſervance de ſes régles, dans la fidélité à ſes devoirs : cette fille, cette heureuſe fille ſe conſerve dans l'innocence, joüit de tous les avantages de ſa précieuſe vocation, en goûte toute la douceur, s'avance de plus en plus dans la voye de la vertu, s'enrichit de mérite, fournit glorieuſement ſa carriere aux yeux de Dieu & de ſes Saints, & meurt dans la paix du Seigneur. C'eſt dans ce ſens qu'on doit dire que l'état d'une Religieuſe eſt un Paradis anticipé.

LXII.

Oppoſons à cette bonne Religieuſe celle qui ſe pervertit. Suppoſons qu'elle a eû une véritable vocation & qu'elle s'eſt bien conduite dans le noviciat : elle en ſort enfin ; & c'eſt à ce pas gliſſant que je l'attends. Si elle imite par une ſage retraite celle dont nous venons de parler, la voilà heureuſe tout le tems de ſa vie & bienheureuſe dans l'éternité. Mais ſi n'étant plus ſous la tutelle d'une Maîtreſſe elle s'abandonne à une fauſſe liberté ; elle néglige ſes exercices ; elle perd l'eſprit de recuëillement, & prend un air de diſſipation ; ſi elle ſe lie avec de grandes Penſionnaires qui ont l'eſprit du monde ; ſi elle s'engage dans des amitiés particulieres avec des Religieuſes diſſipées ; ſi elle cherche à connoître des gens de déhors & à en être connuë, la voilà perduë. Ah que ce tems, ſi Dieu lui fait la grace de revenir dans la ſuite à réſipiſcence, que ce tems de ſon égarement la fera gémir ; ou ſi elle n'en

revient pas, que le compte qu'elle en rendra après la mort ſera rigoureux, & ſes peines terribles.

LXIII.

Pénétrons dans l'intérieur de cette Religieuſe toute mondaine, & mettons en évidence les playes de ſon ame : ô qu'elle eſt digne de compaſſion ! Tend-elle à la perfection, comme ſon état l'y oblige ? tant s'en faut, elle auroit honte de paſſer pour dévote. Obſerve-t'elle ſa régle ? hélas ! elle l'enfreint habituellement ſans ſcrupule & même ſans remord. Recite-t'elle ſon office avec dévotion ? non, tout y eſt en elle dans l'égarement, ſes ſens, ſon imagination, ſon cœur. Elle regarde, elle rit, elle précipite, elle ne fait point de cérémonie, elle laiſſe aller ſon eſprit où il veut, elle ne ſoûpire qu'après la fin de la priere. Fait-elle bien ſa méditation ? à peu près comme elle a dit ſon office. Lit-elle des livres de piété : peut-être qu'elle lit des romans ou quelque tragedie. Ajoûtons les péchés contre les Vœux, contre la Charité, contre les Vertus religieuſes : ceux qu'elle commet au parloir, ceux qu'elle fait avec ſes compagnes de diſſipation. Mais voici ce qu'il y a de plus déplorable, & qui doit faire trembler pour elle : elle ſe confeſſe & elle communie : elle ſe confeſſe, & c'eſt ſans contrition; elle communie, & c'eſt avec une ſacrilège diſpoſition. Ainſi cette Religieuſe qui avoit bien commencé, ſemblable, au ſortir du noviciat, à un vaiſſeau qui ſort du port &

que la tempête ſurprend, elle ne fait pas un naufrage, mais un millier de naufrages; & la différence qu'il faut faire d'elle à un pécheur du monde, eſt que celui-ci n'a pas abuſé de tant de Sacremens ni de tant de moyens de ſalut qu'elle en a ou profané ou prodigué.

LXIV.

Une Religieuſe a auprès d'elle une niéce ou une penſionnaire qu'elle a élevée dès le bas âge, & à qui elle a donné toute ſon amitié. Cette jeune perſonne n'a point de diſpoſition à prendre le voile; mais la Tante, qui ne conſulte que ſon affection naturelle & ſon amour propre, veut l'attirer à la réligion, & le fait avec d'autant plus d'empreſſement, que les parens de la fille, chargés peut-être d'enfans, ne ſeront pas fâchés d'épagner ce qui leur en coûteroit pour l'établir dans le monde. Ecoutons les raiſons qu'elle lui donne, & voyons par quel endroit elle bat ſon jeune cœur pour le déterminer ſelon ſes vûës. Lui propoſe-t'elle des motifs de ſanctification; de ſacrifier à Dieu les eſpérances du ſiécle; de ſe dévoüer toute entiére à ſa gloire & à ſon ſervice; de renoncer à elle-même, & d'élever dans ſon ame un édifice de perfection qui la rendra digne un jour d'une haute place dans le Ciel? Ces vûës ſont trop pures & trop ſaintes; elle ne les goûte & ne les connoît peut-être pas elle-même. Ecoutons-la donc parler? Je vous aime & je vous aimerai toûjours, lui dit-elle; vous ſerez ma conſolation, & je vous

procurerai toutes celles qui dépendront de moi ; vos parens feront les choſes avec honneur ; ils ne mettront point d'obſtacle pour la dot, & vous aurez un ameublement des meilleurs du Monaſtère; ils vous donneront une forte penſion, avec laquelle vous pourrez vous procurer abondamment tout ce qui vous fera plaiſir, & vous faire bien valoir dans le Couvent par des réparations ou des préſens à la Sacriſtie; toute la Communauté qui vous connoît depuis l'enfance & qui vous a toûjours chérie, vous recevra à bras ouverts & vous aimera beaucoup ; on vous donnera une jolie chambre ; vous ſerez dans la mienne tant qu'il vous plaira ; & tout ce que j'ai à mon uſage ſera à votre bienſéance; vous ne ſerez pas beaucoup gênée au noviciat, où vous vous rejoüirez ſouvent avec vos compagnes, parce que la Maîtreſſe n'eſt pas fâcheuſe ; après le noviciat vous joüirez d'une honnête liberté; vos parens vous viendront voir autant de fois que vous voudrez, & les perſonnes que je connois vous feront comme à moi de fréquentes viſites ; quand vous ſerez malade j'aurai ſoin de vous, & je ne m'en répoſerai ſur perſonne; enfin vous ſerez contente, heureuſe, & exempte de tous les chagrins que les gens du monde eſſuyent journellement. Admirable leçon! motifs merveilleux de ſe conſacrer à Dieu que vous donnez à votre éleve! Eſt-ce donc par cette porte que vous l'introduiſez dans la réligion ? ô aveuglement de l'amour propre ! je vous l'annonce, c'eſt ici le plus mauvais préſent

que vous puiſſiez faire à votre Monaſtère. Cette niéce, cette jeune éleve que vous attirez à la religion par une voye oblique & que Dieu n'a pas tracée, ſe repentira peut-être un jour de ſon engagement, la Communauté ſe repentira auſſi de l'avoir reçûë, & vous vous repentirez de l'avoir attirée : mais vous n'avez pas cherché la gloire de Dieu; vous ne vous êtes recherchée que vous-même, il eſt juſte que vous vous trouviez.

LXV.

C'eſt donc ainſi qu'on attire quelquefois des filles dans les Monaſtères. Tantôt c'eſt une tante; tantôt une amie; tantôt c'eſt par intérêt, & dans ces occaſions la vocation n'eſt pas ce qu'on conſulte : on veut avec cela de bons ſujets. Ils ſeront bons ſi c'eſt Dieu qui vous les donne; mais je ne vous répons de rien ſi c'eſt vous qui vous les donnez; au contraire Dieu ne bénira point ce qui n'eſt que la production de votre amour propre, & peut-être que vous ſerez la premiere du Monaſtère à ſentir les fâcheux effets de votre imprudence & de vos vûës intéreſſées. Nous pouvons ajoûter ici une autre indiſcrétion de quelques Religieuſes ſi jalouſes de leurs éleves, que ſi elles ſe déterminent à prendre le voile dans un autre Monaſtère, c'eſt comme un crime d'Etat qu'elles vont commettre; il n'eſt point de moyens qu'elles n'employent pour les en détourner; point de réproches qu'elles ne leur en faſſent; point d'artifice dont elles n'uſent pour les en empêcher; & ce qui eſt plus étonnant,

c'eſt que ces mêmes Religieuſes n'euſſent rien dit, ſi ces filles ſe fuſſent déterminées pour un établiſſement dans le monde ; elles les y euſſent même aidées autant qu'il eût été en leur pouvoir ; tandis que leur réſolution pour ſe conſacrer à Dieu dans un autre Monaſtère excite toute leur ſenſibilité, comme ſi c'étoit une préférence qui leur fût injurieuſe.

LXVI.

Nous avons parlé juſqu'à préſent du renoncement au ſiécle & à ce monde particulier qui regne dans l'intérieur de quelques Monaſtères. Bienheureuſes les Vierges ſacrées qui ont ſçû y renoncer ſincerement : Délivrées de ces deux grands ennemis, il leur reſte à renoncer à elles-mêmes ! Mais nous ne devons pas diſſimuler que c'eſt ici le plus long & le plus pénible exercice ; celui qui demande, pour y réüſſir, qu'on s'y porte avec plus de zéle de courage & d'application. „ La peine qu'on éprouve à réſiſter
L. 1. c. 25. „ aux paſſions & aux vices, dit excellem-
„ ment l'Auteur de l'Imitation de J. C., eſt
„ plus rude que les plus grands travaux du
L. 2. c. 9. „ corps. Et ailleurs : l'ame, dit-il, doit en-
„ trer dans un grand & un long combat
„ contre elle-même, avant qu'elle appren-
„ ne à ſe vaincre entiérement & à mettre
„ en Dieu ſeul toute ſon affection. "

LXVII.

Ce renoncement à ſoi-même eſt l'exercice de toute la vie. Il faut commencer par-là, continuër par-là, & finir par-là. On ne doit pas ſe flâter de perſéverer long-tems dans la pratique

pratique des vertus religieuſes, ſi lorſqu'on s'y engage, on ne ſe propoſe le ſaint renoncement. C'eſt à proportion du progrès qu'on y fait qu'on ſe ſoûtient & qu'on avance, & la conſommation de la plus haute piété ne vient qu'à la ſuite du ſaint renoncement. „ Ceux qui ſont le plus de progrès, dit encore le pieux Auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt, ſont ceux qui s'efforcent avec plus „ de courage à vaincre tout ce qui leur eſt „ pénible & le plus contraire à leurs ſaints „ déſirs. Plus on ſe ſurmonte ſoi-même, & „ on ſe mortifie dans l'eſprit, plus auſſi on „ s'avance dans la piété, & on mérite que „ Dieu accorde de nouvelles graces. „ L. 1. c. 25.

LXVIII.

Toute dévotion qui n'eſt ni fondée ni accompagnée du ſaint renoncement eſt foible, chancellante & ſujette à mille illuſions, parce que en ne travaillant pas à ſe renoncer on laiſſe vivre les paſſions dans ſoi; on y laiſſe croître les vices & ſe fortifier; on y laiſſe régner impunément l'amour propre, qui ſéduit, qui aveugle, & qui jette dans des abîmes de perdition. Combien de Réligieuſes qu'on croit fort vertueuſes ſur les bonnes apparences qu'elles en ont, & qui toutefois ſe démentent dans la moindre contradiction? Combien d'autres qu'on ne peut faire plier que très-difficilement ſous le joug de l'obéïſſance, dès que ce qu'on leur preſcrit combat leur humeur & leurs inclinations? Combien donc l'amour propre ſe gliſſe dans toutes leurs actions de piété & les rend très-

défectueuſes devant Dieu ? & tous ces maux ne viennent que de ce qu'on ne travaille point à ſe renoncer ſoi-même.

LXIX.

Arracher les vices, dompter les paſſions, mortifier les ſens, fixer l'inconſtance & la légereté de l'eſprit, reprimer les affections dépravées du cœur, reduire l'amour propre en ſervitude, voilà le ſaint renoncement dont nous paſlons ? voilà ce qui fait une piété ſolide ; voilà ce qui manque aux ames dont la vertu ne conſiſte qu'en paroles & en ſpéculations, & qui échoüent, pour ainſi dire, contre un grain de ſable, pour peu que le vent de la tentation ſe leve. On ne ſçauroit trop tôt s'appliquer à ce ſaint renoncement : plus on différe, plus on ſe prépare des difficultés pour la ſuite. Les mauvaiſes habitudes une fois contractées, ſont comme un arbre qui a jetté de profondes racines & qu'on arrache difficilement ; au lieu qu'en ſe faiſant violence au commencement, on arrête avec plus de facilité le progrès des vices ; les paſſions s'affoibliſſent bien loin de ſe fortifier, & ce qui paroiſſoit difficile & preſque inſurmontable, devient aiſé, & on s'y porte enfin avec joye.

LXX.

Adreſſons plus particuliérement cette vérité aux Novices & aux jeunes Profeſſes qui ſont encore dans le Noviciat, & qu'elle demeure gravée dans leur cœur en caractère ineffaçable. Si elles ſont fidéles à ſe renoncer, il y a tout lieu d'eſpérer qu'elles s'éle-

veront dans la ſuite à une grande perfection ; mais ſi elles négligent de le faire, elles riſquent d'être de même toute leur vie, & de ramper, pour ainſi dire, comme de vils inſectes dans la bouë de leurs défauts. Il faut qu'une jeune Réligieuſe conſidére le tems qu'elle eſt dans le Noviciat comme le plus précieux & le plus favorable de ſa vie, pour travailler avec plus de loiſir & de moyens à ſe renoncer ; & qu'elle ſe propoſe à n'en point ſortir qu'elle n'ait acquis la facilité de mortifier ſes ſens, de reprimer ſon humeur, de réſiſter à ſes paſſions, de renoncer à ſes propres lumiéres, à ſa volonté propre, à ſon amour propre.

LXXI.

On voit dans les vies des anciens Solitaires qu'ils devenoient plus intérieurs & plus ſpirituels à meſure qu'ils avoient plus travaillé à mourir à eux-mêmes ſous la diſcipline d'un ancien, qui les avoit long-tems éprouvés en contrariant leur inclination & leur amour propre. Les plus éminens en ſainteté ont été ceux qui ont mieux ſçû dès le commencement ſe ſoumettre parfaitement à cette difficile épreuve. Plût-à-Dieu que les jeunes Réligieuſes, convaincuës des effets merveilleux du ſaint renoncement, s'animaſſent par l'exemple de ces grands modéles de la perfection religieuſe à s'y exercer de tout leur cœur. Plût-à-Dieu que leur ferveur les portât juſqu'à importuner leur Maîtreſſe à force de la prier de leur en faire pratiquer fréquemment des actes. O que Dieu

agréeroit leur émulation ! que la Religion en recevroit de conſolation, & qu'elles ſe procureroient par-là de grandes graces & de riches couronnes ! Les Monaſtères où ces maximes ne ſont point goûtées ne ſont pas ceux où Dieu eſt le mieux ſervi & le plus glorifié ; & les Réligieuſes qui mépriſent ces pratiques, ne connoiſſent pas plus la perfection de leur état, que quelqu'un qui n'en auroit jamais oüi parler.

LXXII.

Il n'y a point de véritable paix ni de véritable bonheur que pour les Réligieuſes qui s'appliquent tout de bon au ſaint renoncement. Plus elles combattent leurs paſſions & leurs déſirs immortifiés, plus auſſi elles entrent dans la liberté des enfans de Dieu. Elles ſouffrent au contraire en tout ſens lorſqu'elles ſe livrent à leur immortification & à leur appetit déreglé. L'agitation de leur eſprit cauſée par la diſſipation, & celle de leur cœur cauſée par les remords de la conſcience ou par l'impetuoſité des paſſions, en font comme des vaiſſeaux battus par la tempête & perpetuellement agités par l'orage ; & quels moyens qu'elles vivent contentes dans ce trouble & avec ces cuiſans remords ? Suivez de près la Réligieuſe immortifiée, & comparez l'aſſiete de ſon ame avec celle d'un autre qui travaille à ſe renoncer. Tout coûte à la premiére ; office, oraiſon, obéïſſance, pauvreté, obſervance des régles, clôture ; tout ce qui eſt de la Réligion eſt un poids pour elle : poids cependant qu'elle

eſt forcée de porter, parce qu'elle ne peut changer d'état. Si elle eſt ſeule, elle ſent tout l'ennui de la ſolitude ſans en goûter les conſolations, & livrée à ſes réfléxions elle eſt en proye aux agitations de ſa conſcience ſans rien trouver qui la puiſſe raſſurer. Si elle eſt avec les autres Réligieuſes, ſon immortification lui rend leur ſociété pénible & fâcheuſe, parce qu'elle n'a point la véritable charité, qui ſeule rend l'union des Communautés non-ſeulement ſupportable, mais encore douce & conſolante. Si elle cherche ſa conſolation au-dehors, elle eſt expoſée à la critique quand c'eſt trop fréquemment, & quand ce n'eſt pas fréquemment, ſon plaiſir eſt trop rare & trop court pour la rendre contente. Ainſi elle n'a ni les conſolations de Dieu ni celles de la terre, parce qu'elle ſe rend indigne des premieres & qu'on l'empêche de joüir des autres: ou ſi elle goûte quelqu'une de celles-ci, ce n'eſt que furtivement, en partie, & avec tant de mêlange d'amertume, que la peine y prévaut au plaiſir. Au contraire tout tourne en bien & tout contribuë à la paix de la Réligieuſe qui ſait renoncer à elle-même: Dieu habite dans elle, & avec lui ſon Eſprit conſolateur. L'obſervance réguliere, l'obéïſſance, la charité commune, tout ce qui eſt de la Réligion lui eſt doux, parce qu'elle ne met ſon plaiſir & ſa conſolation que dans l'accompliſſement de ſes devoirs. Du côté de Dieu, elle eſt pleinement contente; du côté des créatures, elle n'a rien à

craindre, parce qu'on n'a rien à lui reprocher; dans elle-même elle trouve la paix & la joye par le bon témoignage de ſa conſcience. Concluſion, on ſouffre davantage en ſuivant ſes paſſions immortifiées, qu'il n'en coûte de peine de les combattre & de les réprimer.

LXXIII.

Vous ne réüſſirez point dans le ſaint renoncement, ſi vous ne vous y portez avec zéle, avec courage, avec application, avec aſſiduité & avec une entiére détermination à y réüſſir quoiqu'il en coûte. Il ne faut ici ni lenteur, ni puſillanimité, ni défiance, ni velleïté. Si vous craignez le travail; ſi vous ne vous y appliquez que par intervalle; ſi vous ne voulez vous faire aucune violence; ſi vous vous laſſez bien-tôt; ſi vous voulez aujourdhui & vous ceſſez de vouloir demain; ſi vous n'agiſſez que par ſallie, par caprice, par humeur plûtôt que par eſprit de Dieu, bien loin de conduire l'ouvrage de votre réformation à une heureuſe fin, à peine y aurez-vous travaillé quelque tems que vous vous en dégoûterez, que vous reculerez, & qu'enfin vous abandonnerez tout. Vous n'y réüſſirez pas non plus ſi vous n'y employez la priére, la vigilance & la patience: La priére, pour obtenir de Dieu le ſecours dont vous avez beſoin, & pour cela il faut y recourir fréquemment & dans toutes les difficultés, comme à votre plus grande reſſource: la vigilance, pour être toûjours en garde contre les ennemis de votre ſalut, & principalement contre

vous-même ; parce que le démon ne dort point & que nous portons dans nous-mêmes mille ennemis domeſtiques toûjours prêts à nous trahir & à lui ouvrir la porte de notre ame : la patience, ſoit pour ſupporter doucement la peine que l'on ſent, ſur-tout au commencement, à veiller ſur ſoi & à ſe faire ſi ſouvent violence, ſoit pour ne pas ſe laiſſer abattre dans les difficultés & ne pas ſe laſſer de la longueur du travail, ſoit enfin pour ne pas perdre courage lorſqu'on tombe, pour ſe réléver toûjours de ſes fautes, pour faire de nouveaux efforts afin de parvenir à ſe corriger entiérement.

LXXIV.

Ne perdez jamais de vûë l'ouvrage du renoncement à vous-même. Propoſez-vous le dans vos oraiſons, dans vos communions, dans tous les exercices de piété & dans tous les moyens de ſalut que la Réligion vous fournit. Rapportez toutes ces choſes à cette fin ſi néceſſaire à la ſanctification de votre ame ; & ſur-tout appliquez à cette intention tout ce qui ſe préſentera à ſouffrir pour l'amour de Dieu, ce qui vous ſera doublement utile, puiſque d'une part vous le porterez avec patience & avec mérite devant Dieu, & que de l'autre vous vous procurerez des graces particuliéres qui vous aideront puiſſamment à vous vaincre & à vous faire avancer. Il eſt bon encore que dès le matin, ſoit à l'oraiſon ou à la priére, vous préveniez par un court examen les occaſions de la journée où vous voyez par l'expérience

du passé que vous commettez plus souvent des fautes. Representez-vous alors ces occasions comme actuellement présentes, & encouragez-vous aux pieds de JESUS-CHRIST à lui être fidéle. Cette précaution ne peut que vous être très-utile, puisqu'on échappe plus aisément aux piéges qu'on a decouvert de loin.

LXXV.

Ne vous découragez jamais, quelque difficulté que vous ayez à vous vaincre, & quoique vous retombiez souvent dans les fautes dont vous vous êtes proposée de vous corriger. Ce découragement est ce qui peut ici vous arriver de pire; bien loin de vous éloigner du mal, il vous ôte la force d'y remedier; c'est un artifice du malin esprit, & en même tems un effet de notre orgueïl & de notre amour propre de nous laisser abbattre quand nous manquons, de nous faire entrer dans des sentimens de défiance contre Dieu ou de dépit contre nous-même, comme si nos efforts étoient inutiles & que nous nous génerions à pure perte. Le démon artificieux en a beaucoup séduit par ce moyen, & les a absolument détournés de leur entrepriſe. Mais instruits par la faute des autres, soyons plus sages, & plus prudens, en nous relevant autant de fois que nous tombons, en nous confirmant dans nos résolutions; & quoiqu'il ne nous soit pas permis de nous flâter dans nos fautes, ce qui seroit manquer de crainte de Dieu & abuser de sa bonté, néanmoins usons de patience

avec nous-même, puiſque Dieu nous ſupporte avec tant de miſéricorde & nous invite à nous corriger ; & quelque fond de miſére & de foibleſſe que nous ſentions dans nous, quelque grand que ſoit le nombre de nos défauts, quelque faute que nous commettions fréquemment, ne nous laſſons point, ne nous troublons point, ne nous déconcertons point, r'engageons-nous dans le combat contre nous-même juſqu'à ce que nous rapportions une victoire complette. " Combattez dit l'Auteur de l'Imitation de L. 3. „ J. C. comme un ſoldat courageux, & ſi c. 6. „ étant fragile comme vous êtes, vous tom- „ bez quelquefois, rentrez dans le combat „ avec encore plus de courage qu'aupara- „ vant, eſpérant que la grace du Seigneur „ vous ſoûtiendra plus fortement. „

LXXVI.

Il ne faut point ſe flâter dans ſes défauts, ni ſe les déguiſer, ni les épargner en partie en attaquant les uns & ménageant les autres ; il faut au contraire aimer à ſe connoître, dire dans ſoi mal ce qui eſt mal, haïr dans notre ame ce que Dieu y haït, & enfin retrancher généralement tout ce qui peut nous rendre tant ſoit peu déſagréable à Dieu. Faire cas des grands défauts & ne pas ſe ſoucier de détruire les moindres, c'eſt s'expoſer à tomber inſenſiblement dans les grands. La nature baiſſe toûjours par ſon propre poids, & le panchant qui entraîne au mal eſt rapide ſi l'on ne ſe tient bien ferme. Nous devons à la vérité déteſter ſou-

vérainement les péchés qui donnent la mort à l'ame, mais nous devons auſſi haïr tout ce qu'il déplaît à Dieu, quelque leger qu'il nous paroiſſe. Il peut même arriver qu'une faute nous paroiſſe légere par l'aveuglement de notre amour propre, ou parce que nous ſommes trop familiers avec le mal, tandis que Dieu en juge tout autrement, lui qui décide des choſes, non ſelon les faux préjugés des créatures, mais ſelon les régles de ſa vérité & de ſa juſtice.

LXXVII.

Une Réligieuſe doit ſur-tout prendre garde de tomber avec vûë & contre les cris de ſa conſcience dans des fautes, quoique légeres; parce que ce ſeroit-là une eſpêce d'affectation de déplaire à Dieu, qui montreroit qu'on n'a point pour lui le reſpect & la crainte que l'on doit avoir. D'ailleurs ces fautes portent toûjours beaucoup de préjudice à l'ame; plus elle en commet fréquemment, plus auſſi la crainte du Seigneur & le goût de la vertu s'affoibliſſent en elle; c'eſt par-là qu'elle tombe enfin dans l'état ſi dangereux de la tiédeur & dans cette malheureuſe inſenſibilité du cœur qui fait qu'on péche ſans remord & qu'on n'a que du dégoût pour tout ce qui eſt du ſervice de Dieu. Eclairciſſons davantage ce point, qui eſt d'une très-grande importance. Il faut diſtinguer trois ſortes de péchés véniels: on commet les uns plus par inadvertance que d'un propos déterminé: on tombe dans les autres avec vûë, mais c'eſt en matiére peu

importante en elle-même : on en commet enfin d'autres, qui, mortels de leur nature, ne ſont que veniels dans les cas où on les commet, ſoit par défaut d'une entiére déliberation, ſoit parce qu'il n'y a pas une matiére ſuffiſante de péché mortel. La foibleſſe inſeparable de notre nature corrompuë nous fait tomber dans les premiers, & les Saints n'en ont pas été exemts. Nous ne devons ni nous étonner d'y être ſujets, ni nous décourager quand nous y tombons. Nous pouvons même nous ſervir utilement de notre foibleſſe pour nous humilier & gémir devant Dieu, & tourner ainſi au profit de notre ame ce que le démon voudroit faire ſervir à notre ruïne.

LXXVIII.

C'eſt principalement à l'attention qu'une Réligieuſe apporte à ne point tomber volontairement dans des fautes véniéles qu'on reconnoît le ſoin qu'elle a de ſon ame & ſon ardeur à s'avancer dans la voye de la perfection ; que ſi au contraire elle ne fait point cas des petites fautes ; ſi elle traite de ſcrupuleuſes & de petits eſprits celles de ſes Sœurs qui ſont attentives à les éviter, on peut la regarder comme un ame qui eſt en grand danger de ſe perdre ; parce qu'à force de s'apprivoiſer avec les moindres fautes, on vient juſqu'à ne craindre plus d'en commettre de grandes.

LXXIX.

Il n'eſt pas trop aiſé de tomber dans ces grandes fautes, ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas

assez en garde contre celles que nous avons dit être mortelles de leur nature, & qui ne sont veniéles quand on les commet, que par quelque circonstance qui les excuse de péché grief. Ah qu'on passe ici facilement du petit au grand ! qu'il est même facile de s'y méprendre, en croyant peu de chose par erreur de conscience, ce qui est bien considérable aux yeux de Dieu ! Que tout donc vous paroisse de conséquence pour votre ame dès qu'il s'agit de l'offense de Dieu. Craignez les moindres fautes comme vous redouteriez une couleuvre. C'est un plus grand mal pour vous de faire un péché véniel, que d'être dévorée par un dragon. Une Réligieuse tiéde & peu timorée traitera peut-être ceci d'exagération: elle en jugeroit bien autrement si elle voyoit la laideur du péché véniel comme on le connoît dans l'autre vie. Mais en attendant que le voile soit tiré, qu'elle se serve des lumiéres de la Foi, & qu'elle apprenne que les peines de l'enfer, toutes horribles qu'elles sont, ne sont pourtant pas un aussi grand mal que l'est un péché véniel.

LXXX.

Il y a des personnes réligieuses qui parlent avec beaucoup de facilité des choses spirituelles, qui ne sçavent presque parler que ce langage, & qui ne goûtent ou n'estiment que ce qu'il y a de plus sublime dans la vie de l'esprit; & néanmoins ces mêmes personnes, qu'on diroit être, à les entendre parler, dans un très-haut dégré de vertu, sont

ſi pleines de défauts, ſi attachées à leur propre ſens, ſi faciles à tomber dans des fautes vénièles, même groſſiéres, ſi peu fidéles à pratiquer les actes de vertus oppoſées à leur humeur ou à leur amour propre, qu'on ne les reconnoît plus, tant la pratique eſt en elles différente du langage. Ne peut-on pas dire que cet état ſi imparfait & ſi rampant de ces ames, vient de ce qu'elles ne ſont pas affermies dans la crainte de Dieu & l'horreur du péché, faute d'avoir médité ſur les vérités fondamentales de la Réligion, ſur l'incertitude de la durée de la vie, ſur la ſéverité des jugemens de Dieu, ſur les peines très-rigoureuſes dont il punit le péché, & le moindre péché dans l'autre vie. Elles ne ſavent méditer que ſur les vérités conſolantes, ou ſublimes: elles ne ſçavent parler que des graces extraordinaires & du merveilleux qu'on admire plus dans les vies des Saints qu'on ne peut l'imiter; & il ſemble qu'elles craindroient de ſe dégrader en méditant ſur les vérités effrayantes & propres à inſpirer de l'horreur pour le péché. Grande illuſion! il faudroit à ces ames un Catéchiſme pour ſe mieux inſtruire, la Guide des Pécheurs de Grenade pour y puiſer le ſujet de leurs oraiſons, & leur impoſer ſilence ſur tout ce qui eſt de la haute ſpiritualité: par cette eſpêce d'humiliation, que leur peu de vertu leur rend néceſſaire, elles concevroient une juſte horreur du péché, & on n'auroit plus ſujet de leur reprocher d'en commettre auſſi aiſément qu'elles le font.

LXXXI.

Regardez comme une grace précieuſe la ſecrete inſpiration par laquelle Dieu vous avertit d'être ſur vos gardes, lorſque vous vous trouvez ſur le point de commettre quelque faute, ou de manquer à un point de régle. Ne vous faites pas alors illuſion à vous-même; ne vous étourdiſſez pas pour ne pas entendre la voix de Dieu qui vous prévient avec tant de miſéricorde, ou pour vous déguiſer ſa volonté. Si cependant infidéle à ce premier avis, vous avez commencé de commettre la faute, arrêtez-vous au plûtôt & ne pourſuivez pas contre le remord de votre conſcience, qui continuë à vous reprocher votre infidélité. Enfin ſi vous avez le malheur de ne point obéïr à la voix de Dieu & aux cris de la conſcience juſqu'à la fin de l'action, du moins, relevez-vous au plûtôt de votre faute en demandant ſincerement pardon à Dieu, & préparez-vous par une ſincere réſolution à être plus fidéle dans un autre rencontre.

LXXXII.

Nous faiſons une réſolution & nous y manquons un moment après; nous confeſſons ſouvent nos péchés, & nous ne nous amandons point. A la vérité notre foibleſſe eſt grande; mais le mal ne vient-il pas auſſi de ce que nos réſolutions ſont foibles & notre regret ſuperficiel? Pourquoi ſommes-nous ſi induſtrieux à trouver les moyens propres à réüſſir dans nos projets temporels, & qu'il en eſt tout autrement dès qu'il s'a-

git du bien de notre ame ? Avoüous-le : nous ſommes tout terreſtres, tout livrés à nos ſens ; ainſi nous ſommes très-ardens dès qu'il s'agit des choſes de la terre ou de ce qui contente nos paſſions, au lieu que pour la pratique des vertus, pour notre ſanctification, nous avons plûtôt de velléïté que de bonne volonté.

LXXXIII.

Quand vous aurez formé la réſolution de vous corriger de quelque défaut particulier, ſoyez attentive plus que jamais ſur vous-même pour la garder fidélement : le démon ne manquera pas de vous tenter là-deſſus : il vous tendra des piéges & fera naître des occaſions pour vous faire tomber. D'autre part la nature, gênée par le propos que vous aurez fait, voudra ſecoüer ce joug qui l'embarraſſe & ſe revoltera ; ainſi vous avez beſoin alors de plus de vigilance & de fermeté, ſans quoi vous retomberez & auſſi aiſément que vous le faiſiez auparavant.

LXXXIV.

Si dans nos confeſſions nous avions autant de honte devant Dieu de l'avoir offenſé, que nous rougiſſons devant les créatures d'un affront ou d'une inſulte qu'on nous a fait ; ſi nous y avions autant de regret des playes de notre ame, que nous en aurions de nous être bleſſé au viſage conſidérablement, ah qu'elles ſeroient bien-tôt ſuivies de l'amandement ! Mais eſt-il poſſible que le reſpect humain ait plus de force ſur notre cœur, que celui que nous devons à Dieu ?

Faut-il que nous ſoyons plus ſenſibles aux maux du corps qu'à ceux de l'ame, qui eſt la plus noble & la plus excellente moitié de nous-même ? Voilà dequoi nous humilier & nous confondre. A la vérité il n'eſt pas eſſentiel pour la validité de nos confeſſions, que nous ayons une douleur auſſi ſenſible de nos fautes, que nous l'aurions de la perte d'un parent ou d'une playe qu'on nous auroit fait ; mais il faut que cette douleur ſoit véritable, qu'elle ſoit ſincere & qu'elle vienne du cœur.

LXXXV.

On trouve des perſonnes qui ne ſont pas ſcrupuleuſes, & qui cependant ne ſont jamais ſatisfaites de leurs confeſſions. Elles en font d'extraordinaires, & ne ſont pas pour cela plus contentes, ni n'en deviennent pas meilleures. Rien n'étonneroit dans une ame ſcrupuleuſe. Sa peine ſur ſes confeſſions n'eſt qu'une ſuite de la diſpoſition de ſon eſprit, toûjours ombrageux ſur l'état de ſa conſcience. Mais pourquoi les autres réïterent ainſi leurs confeſſions & ſouvent ſans s'amender ; Nous tromperons-nous en diſant que ces perſonnes font pour l'ordinaire l'accuſation entiére de leurs péchés & ne font, pour ainſi dire, leur acte de contrition qu'à demi. Elles ſentent qu'elles ne ſont pas à Dieu comme elles devroient l'être. Leur conſcience leur reproche ſans ceſſe leur rélâchement & leurs rechûtes continuelles. Elles font donc de tems en tems quelque tentative pour ſe reconcilier entiérement avec Dieu

par des confeſſions qui puiſſent réparer celles dont elles ne ſont pas ſatisfaites ; mais comme c'eſt la plûpart du tems plûtôt pour ſe délivrer des remords intérieurs qui les dévorent, que pour entreprendre tout de bon la pratique du bien ; comme elles veulent uſer encore de réſerve avec Dieu, & ſe donner à lui de maniere qu'elles tiennent encore à elles-mêmes ; comme elles ne veulent pratiquer qu'une dévotion aiſée, commode & formée ſur les idées de leur amour propre ; comme enfin elles s'attachent plus à détailler leurs fautes qu'à en concevoir un regret ſincére, il s'enſuit ou que leurs confeſſions ſont ſans converſion, ou que leur converſion eſt paſſagere & de peu de durée.

LXXXVI.

Si vous avez ſujet de douter de la validité de vos confeſſions pour le rélâchement habituel dans lequel vous vivez, entreprenez à la bonne heure de les réparer par une confeſſion extraordinaire, ſelon l'avis d'un ſage & prudent Directeur. Mais en ce cas n'entreprenez pas la choſe à demi ; faites ſi bien ce que vous faites, que vous n'ayez plus beſoin d'y revenir, & qu'il ne vous reſte plus de ſollicitude que pour marcher tout de bon dans la voye de la perfection. Accuſez-vous humblement ſans vous flâter ni ſans déguiſement de tous vos péchés, après avoir ſondé pour les connoître tous les réplis de votre conſcience, & avoir employé un examen tel qui convient à une affaire d'une auſſi grande conſéquence que l'eſt la guériſon de vo-

tre ame. Inſiſtez ſur-tout beaucoup dans cet examen à demander à Dieu l'eſprit de componction, qui eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel pour rentrer en grace. Excitez-vous-y vous-même de tout votre cœur, & propoſez-vous de mener déſormais une vie toute oppoſée au rélâchement dans lequel vous avez vêcu. Priez le Seigneur, & perſeverez dans la priére, afin d'obtenir de ſa miſéricorde le pardon de vos égaremens & la grace de commencer une vie nouvelle & de continuer de même. Prenez, de l'avis du Confeſſeur, l'arrangement néceſſaire pour vous ſoûtenir dans la carriére où vous allez entrer, & ne vous reſervez rien qui vous empêche d'y marcher librement, ou qui vous puiſſe faire revenir ſur vos pas. Enfin engagez-vous avec une véritable réſolution, un courage mâle, une ferme confiance en Dieu dans le ſaint combat contre vous-même, & ne vous y épargnez pas, quoiqu'il doive vous en coûter de peine & de travail. Voilà comment il faut entreprendre une confeſſion générale quand on la fait pour réparer les défauts des particuliéres; ſi l'on s'y prend autrement, on ſera bien-tôt mal content de ſoi-même, & on ſera obligé d'y revenir une ſeconde fois.

LXXXVII.

Toutes les fois que vous approchez du Tribunal de la Pénitence, vous devriez le faire comme ſi c'étoit pour la derniére de la vie: même regret de vos fautes, même humilité, même réſolution de vous amander,

même déſir de plaire à Dieu, même recours à lui avec confiance en ſa bonté infinie. Ah que de telles confeſſions vous ſanctifiéroient bien-tôt ; Mais il eſt à craindre que vous confeſſant ſouvent, vous ne le faſſiez à la légere par coûtume, ſans reſpect, ſans un vrai déſir de vous corriger ; & nous pourrions dire à ce ſujet de pluſieurs Réligieuſes ce que ſaint Paul diſoit à quelques Fidéles de ſon tems, ſur le peu de diſpoſition qu'ils apportoient au Saint Sacrement de l'Euchariſtie : *C'eſt ce qui cauſe les maladies & les infirmités de beaucoup de perſonnes parmi vous, & ce qui en a même fait mourir pluſieurs.* 1. Co 11.

LXXXVIII.

Nous ne voulons pas jetter ici mal à propos le trouble dans les conſciences timorées, ni leur rendre ſuſpectes ſans ſujet leurs fréquentes confeſſions. Celles qui ſont plus ſuſceptibles d'allarmes là-deſſus, ſont d'ordinaire celles qui s'en acquittent mieux. Mais vous qui ne faites pas le moindre effort pour corriger vos défauts ; qui ne pratiquez aucune vertu ; qui n'avez point de zéle pour votre perfection ; qui n'avez que du dégoût pour tout ce qui eſt du ſervice de Dieu : vous qui recitez vos offices ſans reſpect & ſans attention ; qui paſſez tout le tems de vos oraiſons à penſer à tout ce qui ſe préſente à votre eſprit : vous qui êtes toute livrée à vos ſens, qui vivez dans une continuelle diſſipation ; qui n'aimez que les entretiens ſéculiers ; qui croupiſſez dans des

habitudes ſans penſer d'en ſortir: vous enfin qui ne connoiſſez d'autre régle que votre caprice; qui n'êtes parmi vos Sœurs que pour exercer leur patience: qui n'avez ni égard, ni conſidération, ni reſpect, ni rétenuë pour une Superieure; vous qui êtes ſi entiére dans vos ſentimens, & toûjours prête à conteſter, à critiquer, à murmurer, à médire; vous en un mot, qui ne faites aucun bien, & dont toutes les actions ſont défectueuſes, comment voulez-vous que vous confeſſant ſouvent, ſans jamais vous amander, on puiſſe ſe perſuader que vos confeſſions ſoient accompagnées d'une ſincére douleur des péchés dont vous vous accuſez?

LXXXIX.

Allons ici au devant du ſcrupule; mais combattons en même tems la préſomption. Perſonne n'eſt ſans péché, direz-vous, & comme nos exercices & les occaſions que nous avons ne varient point, il n'eſt pas étonnant que nous commettions toujours les mêmes fautes. J'accorde d'abord que ſi en général les confeſſions ſans amandement ſont ſuſpectes, il ne s'enſuit pas qu'on doive abſolument regarder comme telles toutes celles qui ne ſont pas ſuivies d'amandement. Le Sacrement de Pénitence remet le péché; mais il ne rend pas impeccable. J'accorde encore que n'étant pas dans les occaſions d'un état différent du vôtre, vos péchés doivent plûtôt rouler ſur les occaſions de votre état. Mais ce ne ſont pas tant les fautes particuliéres que vous commettez, com-

me l'habitude formée de les commettre, que nous vous reprochons ici : habitude contre laquelle vous ne faites jamais aucun véritable effort. On n'eſt pas étonné qu'après vous être accuſée d'avoir manqué à l'obſervance de vos régles, ou de n'avoir pas été attentive dans la recitation de vos offices, vous y retombiez, vous vous en accuſiez de nouveau: mais on eſt étonné avec raiſon que ne faiſant rien pour vous corriger ; ne prenant jamais aucun ſoin de votre ſalut ; ne faiſant aucun cas des regles ; aimant toûjours le monde avec paſſion ; médiſant toûjours ; murmurant toûjours ; vous diſſipant toûjours, ſans vous contraindre en aucune rencontre, on eſt, dis-je, étonné que vivant de la ſorte, vous vous raſſûriez phlegmatiquement ſur vos confeſſions.

X C.

Nous portons un jugement bien différent d'une Réligieuſe qui a à cœur le ſalut de ſon ame ; qui tâche de s'acquitter de ſes devoirs réguliers, & qui s'applique à la pratique des vertus. Son accuſation roulera, ſi vous voulez, ſur les mêmes matiéres, parce que les fautes qu'elle commet regardent ſes exercices, qui reviennent les mêmes tous les jours. Mais on ne voit point dans elle d'habitude véritablement formée ; point de négligence extraordinaire ; point de rélâchement marqué. Si donc elle s'accuſe toûjours d'avoir manqué d'attention à la priére ; de n'avoir pas eu aſſez de douceur, ou de charité en quelques rencontres, &

d'autres fautes ſemblables, on voit aiſément que le ſoin qu'elle a de ſon ame prévaut ſur ſes récidives; & on préſume ſans peine qu'elle dit toujours les mêmes péchés, non par défaut de contrition; mais parce qu'elle n'eſt pas impeccable.

XCI.

N'approchez jamais du tribunal de la pénitence qu'avec un air modeſte & humilié, & un cœur pénétré de reſpect & de componction. Faites ſérieuſement & pieuſement une action des plus ſérieuſes, & des plus ſaintes de la Réligion. Ne vous amuſez pas à diſcourir inutilement dans le confeſſionnal avant que de vous confeſſer, de peur de vous diſſiper & d'affoiblir les ſentimens de contrition que vous avez dû tâcher d'exciter dans votre cœur. Accuſez-vous de vos péchés ſimplement & ſans faire des hiſtoires. Ne vous arrêtez pas plus de tems qu'il ne faut, de peur de trop faire attendre les Réligieuſes qui doivent ſe confeſſer après vous. Retirez-vous après avoir reçu l'abſolution, pour remercier le Seigneur du pardon qu'il vous a accordé & pour accomplir la pénitence que ſon Miniſtre vous a impoſée. On dira peut-être que je ne fais que répéter ici ce que tout le monde ſçait. Mais tout le monde ne le pratique pas: & voilà pourquoi il faut le rédire. Qu'on ſe ſouvienne enfin que le ſacré Tribunal n'eſt pas un lieu où l'on doive traiter d'autre choſe, que de ce qui concerne le ſalut des ames.

XCII.

Il y a bien de la petiteſſe d'eſprit dans une Religieuſe à parler de ſon Directeur ou de celui des autres ; à avoir de la peine que le ſien ſe charge de la conduite de quelqu'autre Sœur, dans la crainte qu'il ne partage trop ſes ſoins, ou qu'il n'uſe de préférence ; à épier curieuſement les Sœurs qui ſont plus long-tems que les autres avec le Directeur ou le Confeſſeur. Il y a, dis-je, bien de la petiteſſe en toutes ces choſes & autres ſemblables. Mais ce qui eſt pire encore, c'eſt qu'il en réſulte ſouvent du trouble dans les ames, que la paix & la charité en eſt altérée, ou tout au moins que la direction dévient plûtôt pour cette Réligieuſe une perte de tems, qu'un vrai moyen d'avancer dans la voye de la perfection.

XCIII.

Un moyen court, mais efficace de ſe corriger de quelque défaut particulier, eſt de s'exercer fidélement à la pratique de la vertu contraire. Une Réligieuſe qui, par exemple, eſt trop vive, dans ſes réparties, doit affecter de parler toujours avec une extrême douceur. Celle qui aime à railler & à critiquer les autres, doit ſe propoſer de n'en parler qu'avec eſtime & vénération. Celle qui eſt pareſſeuſe à ſe rendre aux actes de Communauté, doit tâcher de s'y trouver toujours la prémiére. En faiſant des actes fréquens de ces vertus, les défauts qui les combattent, tombent preſque d'eux-mêmes; & comme dit excellemment l'Auteur de l'I-

tal ; elle n'a point d'ardeur, ni pour les emplois temporels du Monaſtère, ni pour l'avancement ſpirituel de ſon ame ; elle n'a point de zéle pour la gloire de Dieu ; point d'exactitude pour les actes de Communauté ; point d'attention à rendre ſervice aux autres ; point de compaſſion pour les maux du prochain ; & ainſi des autres caractères. O combien les Maîtreſſes des Novices doivent s'appliquer à combattre l'humeur défectueuſe de leurs jeunes éleves ! Et combien celles-ci doivent-elles ſeconder leurs ſoins là-deſſus, ſi elles veulent profiter dans la vertu ! Qu'en ſeroit-il d'un Monaſtère ſi chacune y ſuivoit ſon humeur ? La bilieuſe ſeroit toûjours en diſpute ; on ne pourroit employer à rien la phlegmatique ; la ſanguine ne feroit que rire, ſe moquer, & ne ſe rechercheroit qu'elle-même ; & la mélancolique porteroit par-tout ſon humeur ſombre & défiante. Ainſi ce ne ſeroit plus une Communauté de vierges ſacrées, mais l'aſſemblage de tous les défauts.

XCVII.

On peut dire du naturel défectueux, ce que les Médecins diſent du cœur humain, il vit le premier en nous, & il meurt le dernier. Cela eſt très-vrai ; lorqu'on n'a pas ſoin de le dompter, ſur-tout au commencement ! car plus on avance dans l'âge, plus il ſe fortifie ; & le meilleur ſervice qu'on puiſſe rendre aux jeunes Religieuſes, tant pour leur propre bien, que pour celui du Monaſtère, c'eſt de les accoûtumer à le

dompter entierement. On voit des Religieuſes auſſi immortifiées à la fin de leurs jours, & auſſi vives dans leurs paſſions, que ſi elles ne faiſoient que d'entrer dans le Monaſtère. On voit des anciennes auſſi dépourvûës de vertu, qu'une fille qui a pris le voile depuis peu de jours. Ce mal ne vient preſque toûjours, que de ce qu'elles n'ont point travaillé à combattre leur naturel défectueux, & qu'au contraire elles l'ont toûjours ſuivi, ſans jamais ſe contraindre; c'eſt ce qui doit mettre en conſidération les jeunes Religieuſes, elles doivent comprendre de quelle importance il eſt de commencer à bonne heure à faire violence à leur naturel, ſi elles ne veulent pas qu'on leur reproche un jour ce qu'elles trouvent à critiquer dans les autres.

XCVIII.

Mettez auſſi au rang des défauts que vous devez principalement combattre dans vous, ceux qui ſcandaliſent vos Sœurs, ou exercent leur patience, ſuppoſé que vous en ſoyez coupable. Vous ſavez qu'on eſt mal édifié dans la Communauté de telle ou telle choſe que vous faites; de ce que vous voyez fréquemment au parloir telle ou telle perſonne; vous ſavez qu'on en murmure; que la Supérieure en eſt fort mécontente. Ne dites pas, j'agis innocemment, je ne fais rien de mal à propos, je n'ai point mauvaiſe intention, ma conſcience ne me reproche rien, il y en a d'autres qui en font plus que moi, & dont cependant

on ne dit rien : on parle par jalouſie : tant pis ſi on ſe ſcandaliſe; ce ne ſont que de petits eſprits. De telles raiſons ſont pitoyables, de telles excuſes ſont frivoles, il doit vous ſuffire que ce que vous faites donne lieu de murmurer, ou ſoit d'un mauvais exemple, pour le reformer. Vous le devez tant pour l'amour de vos Sœurs, & pour le bien commun du Monaſtère, où vous êtes obligée de vivre ſans reproche, que pour le bien particulier de votre ame, que le mauvais exemple que vous donnez, charge d'autant de fautes qu'il eſt occaſion aux autres d'en commettre. Diſons-en de même des défauts qui altérent la charité, & qui, ſelon qu'ils ſont plus conſidérables, cauſent un très-grand préjudice aux Monaſtères par les troubles & les diviſions qu'ils y occaſionnent.

XCIX.

Convaincuë de la fragilité humaine, fuyez ſoigneuſement les occaſions, où vous en avez fait plus d'une fois la triſte expérience. Ne nous fions jamais à nous-mêmes; puiſque nous avons tant de ſujet de nous en défier. *Le démon*, dit S. Pierre, *eſt comme un lion rugiſſant qui rode autour de nous pour nous dévorer.* Le monde nous environne de toute part, ce ſont-là deux terribles adverſaires; mais nous n'en avons pas de plus grand que nous-mêmes; & ſi nous nous expoſons témerairement, nous porterons bien-tôt la peine de notre témerité. Il eſt rare qu'une Religieuſe trouve dans ſon cloître des occaſions de pécher conſidérablement. Cepen-

1. Pet. 5. 8.

dant cela n'eſt pas impoſſible; & plût à Dieu que ſatan ne ſe mêlât jamais dans l'aſſemblée des enfans de Dieu ! Le mal vient donc plus aiſément du dehors, par les entretiens au parloir; par les liaiſons qu'on y forme; par les lettres qu'on écrit & qu'on reçoit; par les mauvais livres qu'on ſe procure. Epargnons-nous ici le détail des maux ſpirituels qui peuvent arriver à une Religieuſe par ces voyes de perdition; mais voici en deux mots ce qu'elle doit faire dans ces cas. Si le mal vient du dedans, arrachez l'œil droit qui vous ſcandaliſe; s'il vient du dehors, arrachez auſſi cet œil gauche. N'alleguez ici ni point d'honneur, ni répugnance, ni difficulté, ni quelqu'autre prétexte; plus vous uſerez de ménagement; plus auſſi vous vous enfoncerez dans le mal.

C.

Nous devons nous défier de tous les vices, de toutes les paſſions qui conſpirent de concert à cauſer notre perte, mais nous n'avons point d'ennemi plus dangereux que l'amour déſordonné de nous-même, cette paſſion par laquelle nous ſommes portés à nous rechercher en tout & à rapporter tout à nous. Certes l'amour propre eſt d'autant plus à craindre, qu'il eſt flâteur, qu'il eſt ſubtil, inſinuant, fécond en artifices, & qu'il a des détours ſans fin; il eſt d'autant plus à craindre, qu'il eſt plus près de nous, lorſque nous le croyons bien loin; qu'il nous livre de plus furieux aſſauts, quand nous penſons

devoir moins le redouter ; qu'il ne dort jamais, quoiqu'il nous paroiſſe quelquefois aſſoupi ; qu'il ne cherche qu'à nous mieux trahir ; lorſqu'il ſemble nous flâter ; qu'il feint de s'avoüer vaincu, pour nous ſurprendre avec plus de fureur ; qu'il ſemble prendre de nouvelles forces de ſes défaites, & naître, pour ainſi dire, de ſes cendres, quand nous comptons qu'il eſt détruit dans nous. Il eſt d'autant plus à craindre, qu'il nous ſuit ainſi que notre ombre ; qu'il n'eſt pas ſeulement auprès de nous, mais au-dedans de nous, & auſſi intime dans nous que notre cœur & la moële de nos os ; qu'il nous arrache nos bonnes œuvres, comme il nous porte aux plus mauvaiſes, & qu'il attend même que nous ſoyons enrichis de mérites pour nous en dépoüiller entiérement. Quel ennemi redoutable ! Et qui oſera le mépriſer, ou ne pas s'en défier ? Si vous avez entrepris de vous reformer, ſi vous êtes dans le progrès des vertus, ſi vous avez acquis la perfection, ne ceſſez d'être ſur vos gardes pour éviter ſes piéges. Pour peu que vous ceſſiez de veiller, il aura ſur vous de grands avantages, & ſi vous vous laiſſez entraîner, fuſſiez-vous arrivée au ſommet de la montagne ſainte, il vous précipitera dans le fond des abîmes. N'entrez jamais en diſcution avec lui, ni n'écoutez jamais les vains prétextes qu'il vous alléguera, lorſqu'il s'agira de corriger quelque défaut, de vaincre quelque répugnance, de combattre la nature, ou de pratiquer quelque acte de vertu

qui la contrarie : il vous en mettra mille dans l'eſprit, tantôt en vous montrant des difficultés, qu'il fera paroître inſurmontables ; tantôt en vous oppoſant des loix de bienſéance, de ſageſſe & de prudence humaine ; tantôt en alléguant des raiſons qui ont quelque apparence de bien ; il vous arrêtera, il rallentira votre ardeur, il vous menera de raiſonnemens en raiſonnemens ; il fera pour vous comme une ſyrene enchantereſſe, qui vous endormira dans vos mauvaiſes habitudes, dans vos défauts, dans vos erreurs, dans vos illuſions, dans vos imperfections par ſon chant artificieux. Fermez-lui abſolument les oreilles du cœur, & n'écoutez jamais, ſi vous voulez réüſſir dans le renoncement au monde & à vous-même ; ſi vous voulez réüſſir dans l'acquiſition des vertus religieuſes ; ſi vous voulez réüſſir à acquerir la perfection de votre état, n'écoutez jamais que la voix de vos régles, la voix de l'obéïſſance, la voix de l'Evangile. C'eſt le moyen de marcher dans la vérité.

Concluons cette premiére Partie par ces belles paroles de l'Auteur de l'Imitation de J. C., qui ſemblent renfermer en peu de mots, tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent. " Si vous voulez vous élever à une
„ haute perfection, vous devez commencer
„ courageuſement & mettre la cognée à la
„ racine de l'arbre, pour détruire & arra-
„ cher en vous cette inclination ſecrette &
„ déſordonnée qui vous attache à vous-
„ même, & vous porte toûjours vers un

„ bien ſenſible, matériel & particulier. Cette
„ paſſion ſi naturelle, ſi violente, qui rend
„ l'homme amoureux de ſoi-même, eſt
„ comme la tige d'où naiſſent tous les rejet-
„ tons malheureux que l'homme doit dé-
„ truire en lui juſqu'à la racine. Lorſqu'il
„ ſe ſera rendu maître de cette paſſion, il ſe
„ trouvera auſſi-tôt dans une paix & une
„ tranquillité merveilleuſe; mais parce qu'il
„ y en a peu qui s'efforcent de mourir par-
„ faitement à eux-mêmes, & qui ſortent
„ entiérement de leur inclination & de leur
„ humeur; ils demeurent toûjours comme
„ envelopés, & ne s'élevent jamais en eſprit
„ au-deſſus d'eux-mêmes. Celui qui déſire
„ de marcher avec JESUS-CHRIST dans une
„ entiére liberté, doit néceſſairement morti-
„ fier toutes ſes affections mauvaiſes & déré-
„ glées, & ne s'attacher à aucune créature
„ par ſa paſſion & ſon amour propre.

LA PARFAITE RELIGIEUSE.

SECONDE PARTIE.

De la pratique des Vertus.

I.

UN jardinier ne ſe contente pas d'arracher les mauvaiſes herbes qui croîſſent dans ſon jardin, il en plante de bonnes qu'il arroſe & qu'il cultive avec grand ſoin. C'eſt ainſi que la Religieuſe doit cultiver ſon ame. Elle n'en doit pas ſeulement arracher les vices & les défauts, elle doit de plus y planter & y faire croître les vertus chrétiennes. Toute l'ambition de l'Epouſe ſainte doit tendre à plaire & à mériter d'être aimée de ſon Epoux céleſte; & c'eſt en ſe parant des riches ornemens des vertus qu'elle lui ſera agréable : c'eſt en les pratiquant fidélement qu'elle attirera ſa complaiſance & ſon divin amour.

II.

Vous portez dans votre voile & dans votre habit les marques reſpectables de votre conſécration à JESUS-CHRIST ; vous habitez dans ſa ſainte maiſon ; vous n'avez qu'un même toit avec lui, puiſqu'il reſide corporellement dans votre Egliſe. Vos conſtitutions, vos exercices ſont inſtitués pour ſon culte & pour ſa gloire : mais cela ne ſuffit pas pour remplir votre deſtination, il faut la pratique des vertus religieuſes ; ſans elles vous n'avez que de belles apparences, qu'un extérieur de bien ; il ſervira un jour à vous faire condamner plus ſeverement ſi vous ne l'accompagnez de l'exercice des vertus. " La
L. 1. c. 19. „ vie d'une perſonne religieuſe, dit l'Au-
„ teur de l'Imitation de JESUS-CHRIST, doit
„ être ornée de toutes les vertus, afin qu'elle
„ ſoit telle au dedans qu'elle paroît au de-
„ hors aux yeux des créatures. Elle doit être
„ même plus ſainte & plus pure dans le
„ fond du cœur qu'elle ne paroît au de-
„ hors, parce que Dieu en eſt le ſpectateur
„ & le juge, & que nous devons le reverer
„ avec un profond reſpect par-tout où nous
„ ſommes, pour être en ſa préſence comme
„ ſont les Anges.

III.

Vous êtes, ſans les vertus religieuſes & les ſeules marques extérieures de religion que vous portez, comme un arbre chargé de feuilles & de fleurs, mais qui n'a point de fruits ; & ce ſont les fruits des vertus, de vie, que Dieu veut trouver en

vous. C'eſt pour les recuëillir qu'il vous a retirée du monde & vous a miſe dans le Monaſtère, comme on tranſplante un jeune arbre d'une terre maigre, ſéche & aride dans une terre bien préparée & bien engraiſſée; & ſi vous n'en rapportez aucun, que pouvez-vous eſpérer de JESUS-CHRIST, que ce qui arriva au figuier ſtérile, dont le Pere de famille ſe plaint dans l'Evangile, & qu'il commande qu'on arrache, afin qu'un autre mis en ſa place occupe le terrain plus utilement? Luc. 13. 7.

IV.

Heureuſe la Religieuſe qui meurt jeune, lorſqu'en peu de tems elle a fourni ſaintement ſa carriére, en ſe hâtant de remplir la meſure de ſa perfection par la pratique fidéle & conſtante de toutes les vertus. Mais malheur & très-grand malheur à celle que Dieu, laſſé, pour ainſi dire, de ſes infidélités continuelles, enleve de ce monde pour faire occuper ſa place par une autre qui la rempliſſe plus dignement! O que ne doit pas ſe reprocher une Religieuſe à l'heure de la mort, ſi elle n'a pas pratiqué les vertus de ſon état, en ayant eu les moyens en ſi grande abondance! Quel ſujet de regret & de frayeur, quand Dieu dira d'elle ce qu'il diſoit autrefois de ſon peuple choiſi, ſous la figure d'une vigne qu'il avoit plantée, qu'il avoit cultivée avec tant de ſoin, qu'il avoit environnée d'une forte muraille, qu'il avoit munie d'une tour pour la défendre, & qui cependant au lieu de porter des fruits, n'avoit produit que des lambruches. Iſa. 5. 4.

V.

Dieu vous a ſéparée du monde comme il ſépara autrefois le Peuple Juif des autres Nations. Il vous a choiſie par une miſéricordieuſe préférence, comme il uſa de prédilection envers ce même Peuple. Il vous a plantée de ſa propre main par la grace ſpéciale de la vocation qu'il vous a donnée, & vous a miſe dans le Monaſtère comme dans ſon jardin clos & dans ſa terre favorite. Il vous a environnée d'une double haye & d'un mur de défenſe, qui eſt votre cloture. Il vous a cultivée par une infinité de graces & de moyens de ſalut qu'il vous a donné, bonnes inſpirations, bons mouvemens intérieurs, oraiſons, lectures, exhortations, retraites, bons exemples, &c. & il a mis auprès de vous le ſacré preſſoir d'où les graces découlent abondamment comme de leur ſource, par le ſacrifice journalier de la Meſſe, par la réſidence perpétuelle du Très-Saint Sacrement dans votre Tabernacle, par la commodité que vous avez d'y participer fréquemment. Si avec toutes ces éfuſions admirables de ſa bonté vous imitez la perfidie des Juifs, que devez-vous vous promettre ? L'application eſt aiſée à faire, & la conſéquence ſuit naturellement.

VI.

Tant de faveurs, tant de privilèges, tant de graces, tant de marques d'une miſéricorde ſpéciale de Dieu, montrent-ils de ſa part des deſſeins ſur vous d'une vertu commune & une eſpérance que vous le ſervirez

médiocrement ? Vous a-t'il élevée à la dignité de ſon Epouſe ſainte, pour ne l'aimer qu'en étrangere ? A-t'il uſé d'une telle prédilection pour n'éprouver de vous qu'une affection commune ? Et après ſa magnifique liberalité, diſons mieux, ſa prodigalité envers vous, ſouffrira-t'il que vous ſoyez avare pour lui ? O ingratitude & inſenſibilité de votre cœur ! Plus vous avez été favoriſées, plus auſſi vous devez avoir de reconnoiſſance. Plus votre état eſt excellent, plus auſſi votre piété doit être éminente. Vous devez être ſainte, puiſque dans la Religion tout vous prêche & tout vous porte à la ſainteté. Vous devez aſpirer à devenir parfaite, puiſque la vocation à la vie religieuſe eſt la vocation à la perfection.

VII.

Je laiſſe à des ames plus courageuſes que moi d'aſpirer à la perfection religieuſe. Il me ſuffit de m'en tenir à l'obſervance des préceptes ; trop heureuſe d'entrer dans le Ciel & d'y être aux derniers rangs. Tel eſt le langage de la tiédeur, de la lâcheté, du dégoût du ſervice de Dieu, de l'amour du monde & de ſoi-même dans une Religieuſe relâchée. Qui que vous ſoyez qui penſez ſi indignement, & quelque régle que vous profeſſiez, auſtère ou mitigée, ſi vous bornez ainſi vos prétentions, vous ne connoiſſez pas les obligations de votre état. Mais je ſuis, ajoûterez-vous, dans un Monaſtère où l'on vit en grande Dame plûtôt qu'en Religieuſe ! quel moyen d'y aſpirer à la perfection,

& à quelle perfection faut-il que j'aſpire ? Etes-vous Religieuſe, ou non ? décidez-vous. Si vous ne l'êtes pas, ce n'eſt pas à vous que ceci s'adreſſe. Si vous l'êtes, vous ne ferez pas l'exception d'une régle qui eſt pour toutes les perſonnes de votre état, dans quelque Monaſtère qu'elles ſoient. Or la perfection à laquelle vous devez aſpirer eſt celle du détachement du monde, des vertus chrétiennes, de l'amour de Dieu, par les moyens que la Religion vous fournit, & pour tout comprendre en un mot, c'eſt à cette perfection qui ſanctifie dans la régle que vous profeſſez.

VIII.

Toutes les Religieuſes ne ſont pas tenuës à employer les mêmes moyens pour arriver à la perfection ; ou pour mieux dire, leur perfection ne conſiſte pas à faire les mêmes pratiques. Les unes combattent, pour ainſi parler, ſous les enſeignes d'une pauvreté rigide ; d'autres ſous celles du ſilence & de la ſolitude ; d'autres ſous celles des auſtérités corporelles ; & d'autres ſous les étendarts de la charité. On peut appliquer ici ce que dit le Prophête, que la beauté de la fille du grand Roi eſt intérieure & environnée de diverſités. Ainſi il n'eſt pas néceſſaire que la Benedictine ſe charge du péſant habit de la Carmelite, ni que celle-ci veüille ſignaler ſa charité dans le ſervice des pauvres comme l'Hoſpitaliere pour remplir ſa vocation. Chacun doit ſuivre l'eſprit de ſon inſtitut, & tendre à la perfection par la voye de ſa

Pſal. 14.

régle. Mais il n'eſt point de prétexte de mitigation qui diſpenſe de travailler à pratiquer les vertus religieuſes, ni à acquerir la perfection religieuſe; & il eſt auſſi vrai pour une Dame d'une Abbaye Royale qu'elle ne ſe ſauvera pas ſans humilité ni ſans amour de Dieu, qu'il eſt vrai de le dire d'une Capucine ou d'une fille de l'*Ave Maria*.

IX.

Ce ſeroit dans une Religieuſe une preuve d'une volonté bien imparfaite? ſi elle vouloit compter avec JESUS-CHRIST, & meſurer, pour ainſi dire, le compas à la main avec lui juſqu'où elle pourroit aller ſans encourir ſa diſgrace, peu ſoigneuſe d'ailleurs de le ſervir généreuſement & parfaitement. N'y a-t'il donc que le péché qu'elle doive craindre, & ne devroit-elle pas auſſi appréhender de ne pas aſſez faire pour ſon divin Epoux? Suffit-il à une Epouſe ſacrée de ne point l'offenſer? Prouveroit-elle aſſez l'amour qu'elle a pour lui en ne ſe rendant pas tout-à-fait odieuſe à ſes yeux? Ne doit-elle pas s'efforcer de tout ſon cœur à lui être agréable? O que ſon amour eſt foible, ſi elle en reſſerre les affections dans des bornes ſi étroites! Si vous aimiez ſincérement & en épouſe choiſie celui qui mérite tout votre amour, uſeriez-vous de reſerve? Pourquoi craindriez-vous de trop entreprendre? Pourquoi voudriez-vous mettre d'autre condition dans la maniére de le ſervir que celle de remplir les deſſeins de ſa divine volonté ſur vous?

X.

Je voudrois bien, dit la volonté foible dans une Religieuſe peu généreuſe ; je voudrois bien entreprendre l'ouvrage de ma perfection, & m'exercer dans la pratique des vertus de mon état ; mais je voudrois auſſi que cela fut bien-tôt fait, & mourir enſuite. Je voudrois, dira une autre, être toute à Dieu ; mais je voudrois auſſi que Dieu fit tout en moi ? & qu'il n'en coûtât pas tant de combats & de violences. Je voudrois enfin, dit une autre, me donner bien à Dieu ; mais je voudrois auſſi n'être pas obligée à renoncer ſi fort à toutes les conſolations de la terre qu'il ne m'en reſtât aucune. Ainſi l'une veut gagner en peu de tems une gloire qui ne finira jamais ; l'autre veut être couronnée dans le Ciel ſans avoir combattu ſur la terre & l'autre veut que JESUS-CHRIST lui accorde une haute place dans ſon Royaume céleſte, & ne lui veut donner dans ſon cœur pour la mériter, qu'un empire partagé entre lui & ſon amour propre. De pareils ſentimens marquent un cœur avare, terreſtre & reſſerré ; celui des Saints étoit au contraire généreux, vaſte & détaché.

XI.

C'eſt un artifice de l'eſprit de menſonge, de repréſenter la perfection à une Religieuſe comme quelque choſe ou d'impoſſible, ou de ſi difficile à ſoutenir, qu'elle n'oſe l'entreprendre. Mais c'en eſt auſſi quelquefois un de lui inſpirer des projets d'une perfection incompâtible avec ſon état, & de

repaître ſon eſprit de vaines idées d'une ſainteté qu'elle n'eſt nullement à portée de ſuivre dans la régle qu'elle profeſſe. C'eſt ainſi qu'il trompe une Religieuſe deſtinée par ſa vocation à élever les jeunes filles, en la tentant du déſir de la vie ſolitaire, & qu'il ſeduit la ſolitaire par la penſée qu'elle eut pratiqué excellemment la charité dans l'éducation des jeunes filles. Cette tentation n'eſt pas nouvelle ? du tems de ſaint Bernard une Religieuſe en étoit tourmentée, & déſiroit de ſe retirer dans le déſert pour y vivre en Anachorete. Elle conſulta pluſieurs Docteurs qui lui répondirent tous que ſon projet étoit une illuſion ; enfin eſpérant que le ſaint Abbé ſeroit plus favorable à ſes déſirs ; elle le pria de lui faire ſavoir ſi elle devoit les ſuivre. Saint Bernard reconnut aiſément l'erreur, & lui répondit que ſi elle étoit du nombre des Vierges folles elle avoit beſoin du Monaſtère, & que ſi elle étoit du nombre des Vierges ſages le Monaſtère avoit beſoin d'elle.

XII.

Les moindres inconvéniens de ces ſortes d'illuſions ſont la perte du tems qu'on employe très-inutilement à ſe repaître de ces pieuſes chimeres & ſouvent des diſtractions fréquentes dans la priére & l'oraiſon, dont on ſe défend d'autant moins, qu'il ſemble que ce ſont de bonnes penſées, parce qu'on ne s'y propoſe rien que de bon en ſoi. Mais ce qu'il y a de dangereux dans ces projets, c'eſt qu'en s'occupant d'une perfection qui

ne ſera jamais qu'en idée, on néglige de travailler à celle qu'on eſt à portée d'acquérir dans la régle qu'on a embraſſée : & même on peut ſe dégoûter de ſon état dans la prévention où l'on eſt qu'on n'y ſervira jamais Dieu auſſi parfaitement qu'on le ſerviroit dans un autre, qu'on ſe repréſente plus ſaint & plus propre à lui plaire. Chaſſez donc loin de vous tous ces vains déſirs d'une perfection qu'il n'eſt pas à votre pouvoir d'exécuter. Ne dites pas que ſi vous étiez dans un Monaſtère ou plus auſtère, ou plus dévoüé à la ſolitude, vous travailleriez bien mieux à votre ſanctification. Fixez-vous à bien acquérir l'eſprit de votre état, à obſerver fidélement votre régle, à mettre à profit les moyens de ſalut que vous avez ; c'eſt ce que Dieu demande de vous ; & ſi vous négligez ces choſes, tous vos déſirs d'une autre voye de perfection ne ſerviront qu'à vous détourner de celle par laquelle Dieu veut que vous tendiez à lui, & vous trouverez enfin après bien du tems perdu dans vos pieuſes ſpéculations, que le démon vous a trompée par de belles apparences de bien qui n'étoient au fond que de pures illuſions.

XIII.

La piété véritablement ſolide n'eſt pas commune dans les perſonnes même qui font profeſſion de vertu ; & ce mal vient de ce qu'elles ſe font un ſyſtême de dévotion ſelon leur humeur & leur inclination naturelle. Une Religieuſe d'un naturel ardent veut ſe mêler de tout ſous prétexte de zéle, & fait

tout avec un empreſſement qui tient de la diſſipation. Une autre d'une humeur paiſible n'a du zéle pour rien & ne ſe preſſe jamais, même quand ſon devoir l'y oblige. Celle qui eſt portée à la colére ne ſait rien excuſer dans les autres, & celle qui eſt portée à la douceur, tolére les abus qu'elle devroit corriger. " Il y en a, dit auſſi l'Auteur L. 3
„ de l'Imitation de JESUS-CHRIST, qui met- c. 5.
„ tent toute leur dévotion dans les livres,
„ d'autres dans les images, d'autres dans
„ des ſignes & des geſtes extérieurs. „ Il paroît par tout cela que pluſieurs réglent leur conduite de dévotion ſelon leur humeur ou leur prévention ; ce qui fait qu'elles n'agiſſent preſque jamais que d'une maniére toute naturelle ; que leur piété eſt inconſtante & ſe dément aiſément ſelon que leur humeur change ou eſt contrariée ; qu'elles ſe trompent ſouvent, en prenant pour un véritable attrait ce qui n'eſt qu'un effet de leur tempérament ; qu'elles donnent facilement dans des illuſions ; & qu'enfin elles ne s'élevent jamais à la perfection religieuſe par l'exercice des grandes vertus.

XIV.

On trouve des perſonnes qui ſont exactes ſur certains points même juſqu'au ſcrupule, & qui d'ailleurs ſont ſi relâchées ſur d'autres points bien plus eſſentiels, qu'il eſt étonnant comme elles ne s'apperçoivent pas de leur illuſion. Elles auront de la peine à manquer de reciter une priére de dévotion, tandis que d'un autre côté elles mortifieront quel-

qu'une de leurs Sœurs ſans s'en faire un ſujet de ſcrupule. Elles ſeront fidéles à ſe rendre des premiéres aux exercices de la Communauté, & ne ſe feront point ſcrupule de murmurer contre la Supérieure. D'où vient donc cette conſcience relâchée d'une part & étroite de l'autre ? Quel contraſte d'exactitude & d'infidélité ! Ne peut-on pas
Prov. 20. 10. reprocher à ces ames d'avoir dans leur dévotion prétenduë un poids & un poids, une meſure & une meſure ? On en trouve encore qui ont le naturel porté à la piété, & dont cependant la conduite eſt un problême. On les voit dans l'Egliſe avec un air de dévotion & de recuëillement qui édifie : elles parlent de Dieu, & ſur-tout de ſon ſaint amour, avec affection ; & néanmoins cet extérieur, qui n'eſt en elles qu'un penchant naturel, ſert, pour ainſi dire, d'enveloppe à un intérieur plein de vices & de péchés. Ces perſonnes ſont ſur-tout ſujettes au menſonge & au déguiſement ; elles ſe démentent aiſément dans des occaſions qui contrarient la nature ; elles tombent dans des diſſipations ou dans des excès de colére, d'orgueïl, d'amour des créatures, ou enfin dans d'autres fautes très-
L. 3. c. 4. griéves. On peut leur appliquer ce que l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST fait dire à ce divin Maître, parlant à l'ame dévote : " Il y en a qui ne marchent pas ſincerement „ devant moi, & qui étant pouſſés par un „ eſprit de curioſité & d'orgueïl, veulent „ pénétrer mes myſtères, lorſqu'ils n'ont „ que de la négligence pour leur ſalut. Ces

ônnes tombent ſouvent en de grandes
ations, & de grands péchés, parce que
éſiſte à ces ames ſuperbes, & que je
déclare leur ennemi.

XV.

us ces différens défauts dans la prati-
e la piété viennent donc de trois cau-
ou de ce que l'on ſe fait un ſyſtême de
ion ſelon ſes propres idées & ſelon ſes
ations naturelles; ou de ce que l'on
eſſentiel de la dévotion où il n'eſt pas;
ce qu'en voulant pratiquer la dévotion
at ſuivre en même-tems ſes paſſions &
nour propre. Diſtinguons ici, avec un
ent Ecrivain de la vie ſpirituelle, trois Oeuv. ſp. du P. Rigoleu. traité 7.
de voyes par leſquelles on marche :
lu péché, celle de la nature, celle de
ce. Il ne faut pas ſe contenter d'évite
miére, il faut éviter auſſi la ſeconde,
marcher que par la troiſiéme, en ſui-
en tout l'eſprit de JESUS-CHRIST. Si
'y prend ainſi, on pratiquera la vérita-
évotion. Mais qu'on ne ſe flâte pas de
e ſans qu'il en coûte de combattre ſes
ns & ſon naturel défectueux; & ſi on
les ſuivre, on n'aura jamais qu'une
foible, chancelante & ſujette à mille
ns. " Si nous mettons, dit l'Auteur de L. 1. c. 11.
itation de JESUS-CHRIST, tout l'avan-
ent de la vie chrétienne & religieuſe à
erver exactement les choſes extérieures,
te dévotion ne durera guéres. Le véri- L. 3. c. 37.
e progrès, dit-il encore, conſiſte à ſe
oncer ſoi-même, & celui qui e

„ cet état marche en liberté & dans une „ grande aſſurance.

XVI.

On ne demande pas d'une Religieuſe qu'elle entreprenne rien d'extraordinaire pour aſpirer & parvenir à la perfection. On demande qu'elle obſerve ſes vœux & ſa régle; qu'elle s'acquitte fidélement de ſes exercices ordinaires de piété ; qu'elle faſſe toutes ſes actions, même les plus indifférentes, dans la vûë de plaire à Dieu ; qu'elle les anime de ſon ſaint amour & elle deviendra parfaite. Tout conſiſte ici à être fidéle à ſes devoirs & à s'en acquitter dans un eſprit de dévotion : c'eſt-là, pour ainſi dire, la matiére & la forme de la perfection d'une Religieuſe. Elle va à l'oraiſon, à l'office, à la table, à la recréation, à l'emploi qu'on lui a donné ; voilà la matiére de ſa perfection. Elle fait toutes ces choſes avec piété ; elle anime ſes actions des motifs des vertus ; elle agit en tout par amour & pour l'amour de Dieu ; voilà la forme de ſa perfection.

XVII.

On ne diſtingue pas ordinairement dans les Communautés les Réligieuſes ferventes des relâchées par la différence des exercices, puiſque toutes aſſiſtent à l'office, à l'oraiſon, à l'examen de conſcience ; toutes ont ou des emplois, ou des occupations manuelles ; toutes vont à l'ouvroir, à table, à la recréation. Mais la différence vient de la maniére dont les unes & les autres ſe conduiſent dans ſes exercices, & de ce que les ferventes

s'en acquittent avec piété & les relâchées ſans dévotion. Suivez pas à pas une Religieuſe qui a véritablement à cœur ſon avancement ſpirituel, & une autre qui ne prend aucun ſoin de ſon ame; ſuivez, dis-je, l'une & l'autre dans les exercices journaliers. Celle qui eſt fervente, à peine eſt-elle éveillée le matin, qu'elle porte ſon cœur à Dieu, qu'elle ſecouë la pareſſe, qu'elle ſe leve en diligence pour commencer ſaintement la journée & en offrir les prémices à Dieu par ſa fidélité. Mais la Religieuſe relâchée n'ouvre les yeux à la lumiére du jour que pour reprendre ſa tiédeur & ſa diſſipation que le ſommeil avoit interrompuë. Sa premiére penſée ſera peut-être ſur ceux qui doivent venir la voir au parloir dans la journée, ou ſur quelque chimére qui lui paſſera dans l'eſprit. Bien loin de ſe lever promptement comme la régle l'ordonne, elle n'écoutera que ſa lâcheté & ſa molleſſe, elle craindra toûjours de quitter le lit trop tôt. La Religieuſe fervente ſe rend à l'oraiſon du matin au moment que la cloche l'appelle. Elle y va avec un eſprit recuëilli, un cœur diſpoſé à la bien faire, une ſincére volonté d'en profiter. La relâchée s'y rend avec peine; elle y va avec diſſipation; & bien loin de penſer à mettre à profit un exercice ſi précieux pour le ſalut de ſon ame, elle ne s'y occupe que de bagatelles; elle s'ennuye d'y être, & peut-être s'y laiſſe-t'elle aller au ſommeil par dégoût ou par le peu de ſoin qu'elle prend de penſer à Dieu. La Reli-

gieuſe fervente paſſe de l'oraiſon mentale à l'office, & c'eſt avec un nouveau plaiſir. La maniére dont elle s'en acquite eſt des plus édifiantes ; c'eſt gravement, modeſtement, pieuſement. La relâchée au contraire s'ennuye autant à l'office qu'elle l'a fait à l'oraiſon. Elle le recite avec la même diſſipation & le même dégoût ; elle ne ſoupire qu'après la fin de la priére, & n'eſt jamais plus ſatisfaite que quand elle l'a achevée. La Religieuſe fervente s'acquitte de ſon emploi le plus exactement qu'elle peut & dans la vûë de plaire à Dieu ; elle travaille ſans empreſſement naturel, & pourtant avec addreſſe & diligence, avec douceur & avec paix, & jamais en murmurant ni avec inquiétude, avec recuëillement & attention à la préſence de Dieu, & jamais avec diſſipation. Mais la relâchée commet, pour ainſi dire, mille fautes par heure dans ſon emploi. Tantôt elle le néglige ; tantôt elle le fait avec un empreſſement & une diſſipation qui la préoccupe toute entiére ; tantôt elle s'y livre à l'impatience, à l'inquiétude, elle n'y ſuit que ſon caprice, ſon humeur, ſon amour propre, & n'a jamais la vûë d'agir pour accomplir la volonté de Dieu. Si la Religieuſe fervente eſt avec les autres Sœurs, elle pratique toute la douceur, la patience, la charité, la debonnaireté. Si la relâchée eſt avec elles, c'eſt bien ſouvent pour les railler, les critiquer, leur dire des paroles fâcheuſes, bleſſer avec elles la charité. Lorſque la Religieuſe fervente a rempli ſon emploi

ploi, elle ſe retire dans ſa cellule comme dans ſon centre pour s'y recuëillir plus particuliérement, & goûter les avantages de la retraite; mais la rélâchée ne cherche qu'à rouler dans le Monaſtère, qu'à parler, qu'à s'informer curieuſement de tout ce qui ſe paſſe, qu'à perdre le tems & à le faire perdre aux autres. Quelle eſt la ſoûmiſſion de la Réligieuſe fervente lorſque la Supérieure lui parle, & quelle eſt ſa promptitude à lui obéïr! La rélâchée élude tant qu'elle peut les ordres de la Supérieure, elle ne les exécute qu'avec contrainte; elle ſe plaint, elle murmure; elle ne voudroit jamais ſuivre que ſa propre volonté. Voyez la Religieuſe fervente dans le chapitre, dans le refectoire, dans les différens actes de la Communauté, ſon récuëillement, ſa modeſtie, ſa contenance réguliére, ſa douceur, ſa piété. La rélâchée eſt bien différente; par-tout elle a les yeux ouverts, l'air diſſipé; par-tout elle a quelque parole inutile à dire, quelque mauvais exemple à donner. Lorſque la Réligieuſe fervente eſt avec les autres à la récréation, elle s'égaye avec une innocente joye, mais ce n'eſt jamais aux dépens de la retenuë & de la modeſtie réligieuſe. La rélâchée n'en connoît point; elle fait retentir tous les échos du Monaſtère par ſes cris, ſes excès de joye, ſes éclats de rire; elle dit tout ce qu'elle devroit taire; elle ne ſe contraint ſur rien; elle lâche la bride à toute ſa diſſipation: on ne comprend qu'à ſon voile & à ſon habit qu'elle eſt Réligieuſe.

XVIII.

C'eſt donc en pratiquant dans un eſprit de piété les exercices journaliers de la Réligion, que la fervente Réligieuſe avance dans la voye de la perfection. C'eſt en faiſant bien tout ce qu'elle fait ordinairement qu'elle ſe diſtingue de la Réligieuſe rélâchée, & qu'elle peut ſe ſanctifier ſans qu'il ſoit beſoin qu'elle ſe rende ſinguliére dans ſa Communauté, en entreprenant des choſes extraordinaires. Au contraire, c'eſt en pratiquant mal les mêmes exercices & en y commettant beaucoup de fautes que la Réligieuſe rélâchée eſt oppoſée à la fervente, & autant celle-ci fait du progrès dans la vie ſpirituelle, autant la rélâchée s'écarte de la voye de la perfection. Vous donc qui avez renoncé à tous les plaiſirs du monde, qui vous êtes renfermée dans un cloître, qui vous êtes ſoûmiſe volontairement à l'obéïſſance & aux autres vœux de la Réligion; vous, dis-je, qui avez déjà fait toutes ces démarches ſi oppoſées aux inclinations de la nature, & qui par-là avez de ſi grandes avances pour arriver à la perfection, comment vous arrêtez-vous en ſi beau chemin, en ne faiſant pas dans un eſprit de piété tout ce que vous faites? Ne peut-on pas vous addreſſer le même réproche que ſaint Paul faiſoit aux Galates, & vous dire avec lui: *Qui vous a enchantées de la ſorte pour ne pas obéir à la vérité*? Pourquoi vous arrêter ainſi au milieu de votre courſe, & rendre inutile par votre lâcheté ce que vous avez fait de chemin juſ-

Gal. 3. 1.

qu'à préſent ? Il ne vous reſte plus, après avoir renoncé au monde, qu'à vous acquitter pieuſement de tout ce que vous faites dans la Réligion ; & c'eſt-là préciſement où vous vous arrêtez. Un peu plus de ferveur, de généroſité, de courage ſuffiroit à l'ouvrage de votre ſanctification, & vous le refuſez : voilà ce qu'on ne ſçauroit comprendre dans vous, ſi votre conduite relâchée n'en étoit la preuve.

XIX.

Les exercices de piété ſont preſcrits à la Réligieuſe ou par la régle, ou par les uſages du Monaſtère, ou par les ſages avis du Directeur. Sa fidélité à s'en acquitter comme elle le doit lui attirera de grandes graces ; mais ſi elle les néglige, elle tombera inſenſiblement dans le rélâchement, la tiédeur & l'indévotion.

XX.

Il faut que la Réligieuſe, s'attache à trois choſes par rapport aux exercices. 1°. à les faire fidélement, 2°. à s'en acquitter pieuſement, 3°. à en retirer tout le fruit qu'elle pourra. Ces trois points exprimés en peu de mots renferment un ſens ſi vaſte & une pratique ſi étenduë, qu'ils peuvent ſervir de ſujet de méditation & d'examen pendant pluſieurs années de ſuite.

XXI.

Faire aujourdhui tous ſes exercices & les quitter demain pour les reprendre le jour d'après & les quitter encore, c'eſt bâtir & démolir ſucceſſivement. Quel moyen, en

agiſſant ainſi, de conduire heureuſement l'édifice de ſa perfection juſqu'au bout ! Une telle conduite montre un eſprit léger, une piété plus capricieuſe que véritable, une ame ſouverainement inconſtante dans le bien.

XXII.

Il en faut dire de même d'une Réligieuſe qui ſe rend toûjours tard aux exercices de la Communauté ; qui n'y va qu'avec dégoût, par reſpect humain, ou par contrainte ; qui les fait par coûtume & parce qu'il faut les faire, ſans porter ſes vûës plus loin. Elle ne doit pas ſe flâter de participer aux bénédictions céleſtes que Dieu réſerve aux ames ferventes & réguliéres.

XXIII.

C'eſt à cette ferveur & à cette diligence qu'on peut reconnoître le zéle qu'une Religieuſe a pour ſon avancement. Elle eſt la preuve la plus marquée qu'elle puiſſe donner à Dieu de ſon amour, au Monaſtère de ſa régularité, & à ſon ame du véritable ſoin qu'elle lui porte. Une telle Religieuſe ira de vertu en vertu ; mais la négligente déclinera de jour en jour du droit chemin qui conduit à la vie éternelle.

XXIV.

On commence ordinairement par cette négligence lorſqu'on ſe rélâche dans la pratique du bien. Comme on ne le goûte plus ainſi qu'on faiſoit auparavant, on ſe rend avec peine aux exercices de piété, & on s'y ennuye. De-là on eſt aiſément porté à s'en

diſpenſer, ou ſi on ne l'oſe, on les abrege, on en retranche toûjours quelque choſe, & on s'acquitte du reſte avec tiédeur, avec diſſipation d'eſprit, avec un cœur ſans dévotion. Enfin la ferveur n'étant plus ſoûtenuë par ces ſalutaires exercices dont on ne retire aucun fruit, parce qu'on s'en acquitte mal, au lieu de ſe conſerver dans la piété & de croître en vertu, on dégénere au point que de la tiédeur on tombe dans l'indifférence, & de celle-ci dans une inſenſibilité funeſte, qui fait enfin abandonner le ſoin de ſon ame.

XXV.

Il ne ſuffit pas que vous vous rendiez exactement aux exercices, il faut vous en acquitter avec dévotion. La même fidélité qui vous porte à ne point y manquer, doit vous y accompagner par la maniére toute pieuſe dont vous vous en acquittez. C'eſt une induſtrie & une adreſſe du démon, lorſqu'il ne peut gagner ſur nous de manquer aux exercices, de nous empêcher au moins de les bien faire; & s'il réüſſit en ce point, aſſûrement il a tout gagné. Que pourroit-on penſer en effet d'une Réligieuſe qui ſe piqueroit de ſe trouver toûjours la premiére à l'oraiſon ou à l'office, & qui ne feroit aucun effort pour y être attentive, ou pour s'en acquitter avec dévotion? ne pourroit-on pas lui reprocher de n'avoir montré de la diligence à s'y rendre, que pour préſenter à Dieu les égaremens d'un eſprit diſſipé & d'un cœur ſans amour?

XXVI.

Cet eſprit de piété que nous exigeons ici

de la Réligieuſe dans les exercices qu'elle pratique, conſiſte en trois choſes. 1°. à y aller dans la ſincére réſolution d'en tirer du profit pour ſon ame. 2°. à s'en acquitter avec attention & dévotion. 3°. à n'en ſortir qu'avec un eſprit recuëilli & un cœur pénétré de bons ſentimens. Ainſi une Réligieuſe qui a véritablement à cœur ſon avancement ſpirituel, ne ſe contente pas de ſe rendre fidélement à chaque exercice de la Communauté, comme à l'oraiſon, à l'office, à la lecture, à l'examen de conſcience & aux autres; ce n'eſt-là que comme la marque extérieure de ſa fidélité & de ſa ferveur; mais de plus elle s'y rend très-réſoluë de s'en acquitter du mieux qu'elle pourra, & dans l'intention d'y trouver, ou de la force contre les tentations & dans le combat contre elle-même, ou une ardeur nouvelle pour croître en vertu & en perfection, ou un redoublement d'amour pour s'unir toûjours plus étroitement à Notre-Seigneur JESUS-CHRIST. La maniére dont elle s'en acquitte répond parfaitement à cette pieuſe intention. C'eſt avec tout le recuëillement de ſon eſprit, c'eſt avec toute la dévotion de ſon cœur, c'eſt avec un affectueux épanchement de ſon ame envers Dieu. Enfin lorſqu'elle en ſort on reconnoît à ſon air recuëilli la piété avec quoi elle s'en eſt acquittée, & même l'accroîſſement de dévotion qu'elle y a acquis.

XXVII.

On ſe propoſe bien ſouvent des pratiques particuliéres de piété dont peut-être on s'ac-

quite avec plus de goût & d'ardeur que des exercices communs de la régle. Je ne veux pas blâmer aveuglement cette ferveur ; je crains pourtant que l'amour propre n'y ſoit pour quelque choſe. Ce ſoupçon paroît d'autant plus fondé, qu'une ame véritablement fervente & qui a bien l'eſprit de Dieu, eſt plus portée à ſe défier de ſes propres lumiéres & de ce qui eſt de ſon choix, même dans les exercices de piété, & qu'elle préfere toûjours ce qui eſt de l'obſervance commune aux pratiques particuliéres. L'Auteur du livre de l'imitation de J. C., qui étoit très-éclairé dans la vie ſpirituelle, a voulu ſans doute nous apprendre cette vérité, lorſqu'il a dit : " Prenez garde de n'être pas lâ- L. 1 c. 15
„ che dans les exercices communs & ardent
„ dans les particuliers. „ Soyez donc attentive à vous bien acquitter de ces exercices particuliérs; mais ne le ſoyez pas moins pour ceux de la Communauté. Donnez toûjours la préférence à ceux-ci ſur les autres quand vous ne pourrez pas les faire tous; & lorſque vous le pourrez, n'ayez point pour ceux qui ſont de votre choix une prédilection, qui ne ſeroit qu'un rafinement d'amour propre.

XXVIII.

On peut donner dans l'illuſion en trois maniéres au ſujet des exercices particuliers. La premiére lorſqu'on en fait plus de cas que des exercices communs du Monaſtère & qu'on s'y appuye davantage pour ſon avancement ſpirituel. Une Réligieuſe s'acquitte avec négligence des pratiques de la régle ;

elle ne ſe donne pas autant de ſoin qu'elle devroit pour bien reciter ou chanter l'Office, pour bien faire ſa méditation ; elle ne veille pas ſur ſes ſens ; elle néglige l'exercice de la préſence de Dieu ; elle ne profite d'aucune occaſion que la Providence lui ménage pour pratiquer quelque acte d'humilité, ou de charité, ou de mortification, ou de patience ; & cette Réligieuſe demande à ſon Directeur des exercices ou des pratiques particuliéres pour l'aider à ſe corriger, de ſes défauts ou pour avancer dans la vertu. Mais ſi on lui demande pourquoi elle veut faire ces pratiques de ſurérogation, tandis qu'elle ne s'acquite que nonchalemment de celles qui ſont de devoir ; pourquoi elle veut des moyens ſurnumeraires, tandis qu'elle ne profite pas de ceux que la régle lui fournit ; il ſemble, à bien entendre ce qu'elle veut dire, qu'elle n'eſpére pas rétirer beaucoup de fruit de ceux-ci, parce qu'ils ſont ordinaires & qu'elle eſt obligée de s'en ſervir, & qu'il n'y a que les pratiques qu'il eſt à ſon choix de faire ou de laiſſer qui puiſſent l'aider efficacement. Cela vient de ce que l'on eſt moins touché de ce qu'on fait ordinairement, parce qu'on s'y accoûtume, au lieu qu'on eſt plus frappé de ce qui eſt nouveau, ou qu'on aime mieux ce qu'on ſe propoſe ſoi-même. Illuſion cependant, commencez par bien faire ce que la régle vous preſcrit ; profitez bien des exercices qu'elle vous ordonne : quand vous aurez mis à profit cette leçon, on vous en donnera une autre.

XXIX.

La ſeconde illuſion où l'on tombe eſt lorſqu'on ſe charge de tant de pratiques, qu'on en eſt, pour ainſi dire, étouffé. Il arrive delà, ou qu'on n'en fait bien aucune en particulier, parce qu'on en a trop à faire, ou qu'inſenſiblement on s'en dégoûte par la contrainte qu'on en ſouffre, & qu'enfin on eſt obligé de les quitter ou de les changer pour d'autres, dont on ſe dégoûte encore, & que l'on abandonne également. On eſt même quelquefois ſi occupée de ces différentes & nombreuſes pratiques, qu'on penſe plus à s'en acquitter qu'à acquerir les vertus réligieuſes; & c'eſt pour cela qu'on trouve ſouvent des perſonnes qui conſervent tous leurs défauts, tandis qu'au lieu de travailler à s'en corriger : elles tournent toute leur attention & leur induſtrie à ſe propoſer quantité d'exercices de dévotion, qu'il leur coûte moins de pratiquer qu'il ne leur coûteroit de combattre leurs paſſions, & de s'exercer dans la violence évangelique.

XXX.

La troiſiéme illuſion eſt de s'attacher ſi fortement aux exercices particuliers qu'on s'eſt propoſé de faire, qu'on ſouffre dans ſon ame, & qu'on ſe livre au trouble & à l'inquiétude lorſqu'on ne peut pas s'en acquitter à ſon gré. Une Réligieuſe s'eſt, par exemple, impoſée la loi de reciter tous les Samedis le ſaint Roſaire : voilà qui eſt fort louable; mais il arrive que la Supérieure la donne ce jour-là pour aide à une autre Sœur, & là-

deſſus elle ſouffre dans ſon ame, elle s'afflige, elle obéït avec regret, parce que l'emploi qu'on lui donne ne lui laiſſera pas le loiſir de reciter cette priére. Qui peut ne pas reconnoître l'illuſion ? Que prétendez-vous en effet dans cette pratique de piété, d'ailleurs très-ſainte & très-utile ? Eſt-ce de plaire à Dieu, ou non ? mais ſi la volonté de Dieu eſt que vous la laiſſiez pour faire ce que la Supérieure vous ordonne, quel ſujet avez-vous de vous en affliger.

XXXI.

Nous penſerions bien autrement & vous feriez blâmable ſi vous laiſſiez vos exercices par dégoût, par défaut de ferveur, par caprice, pour vous en épargner la peine. Nous vous exhorterions au contraire à vous rendre plus fidéle ; nous vous ferions honte de votre inconſtance & de votre lâcheté. Mais comme il importe pour vous ſoûtenir & vous faire avancer que vous ſoyez fidéle à vos pratiques quand vous pouvez les faire, il importe également que vous les quittiez quand l'obéïſſance ou la charité le régleront ainſi. " Si nous n'interrompons nos exercices ordinaires, dit l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST, que pour un ſujet ſaint, ou pour le bien de notre frere, nous pourrons enſuite les réprendre aiſément, mais ſi nous les quittons par le dégoût que nous en avons ou par négligence, la faute alors ſera telle que nous en reſſentirons les mauvaiſes ſuites. "

L. 1. c. 19.

XXXII.

Qu'on ſe tienne donc aux régles ſuivantes dans les exercices particuliers, 1°. de n'en entreprendre aucun de conſéquence de ſon propre mouvement, mais toûjours avec l'avis de la Supérieure, ou du Confeſſeur, ou du Directeur. 2°. De préférer toûjours ceux que la régle ordonne à ceux qu'on s'eſt preſcrit ſoi-même. 3°. De ne pas trop multiplier ſes pratiques de dévotion, enſorte qu'elles embarraſſent l'eſprit, ou emportent plus de tems qu'on en a pour remplir ſes devoirs ordinaires avec paix & facilité. 4°. De n'en point faire qu'on ſauroit être contre la volonté de la Supérieure, ou incompâtible avec l'emploi qu'elle a confié. 5°. D'éviter ceux qui pourroient trop paroître aux yeux de la Communauté & rendre la Réligieuſe ſinguliére. 6°. De s'en acquitter fidélement, mais d'ailleurs de ne pas s'y attacher ſi ſcrupuleuſement, ou avec tant d'affection, qu'on ne les quitte qu'à regret lorſque la charité, ou l'obéïſſance, ou la diſcretion l'exigent. En ſuivant ces régles on fera ſes exercices à propos & avec profit pour ſon ame; mais ſi on s'en écarte on riſque de donner dans l'illuſion.

XXXIII.

La Réligieuſe doit regarder ſa régle comme la déclaration de la volonté de Dieu ſur elle, & la voye ſure qui la conduira indubitablement au Ciel, ſi elle la ſuit fidélement. Telle eſt l'idée qu'elle doit s'en former, le cas qu'elle doit en faire & l'eſtime qu'elle

doit en avoir. Il s'enſuit de-là que la Réligieuſe qui n'obſerve pas ſa régle agit contre la volonté de Dieu ! & s'écarte de la voye que cette divine volonté lui a tracée. Dites-vous ceci toutes les fois que vous ſerez tentée de l'enfreindre, peut-être que cette réfléxion ſervira à vous affermir contre la tentation.

XXXIV.

Vous ne devez point vous autoriſer de l'exemple des autres pour manquer à la régle, ni avoir égard au reſpect humain. Ce ſont ordinairement les deux piéges que le démon tend aux Réligieuſes, qui dans les Monaſtères rélâchés ont le déſir de ſe rendre réguliéres, & qui ne l'exécutent pas. Elles ſe laiſſent entraîner par l'exemple des imparfaites, ou bien la crainte d'en eſſuyer quelque raillerie, ou quelque reproche piquant, les entretient dans leur rélâchement.

XXXV.

Combien les Réligieuſes ſont coupables, lorſque par leur mauvais exemple elles portent à manquer à l'obſervance réguliere celles de leurs Sœurs qui ont quelque bonne volonté d'y être fidéles, ou qu'elles les en détournent poſitivement par leurs railleries ou par leur critique ! elles chargent par-là leur conſcience de la ruïne de la régularité ; & ſi celles qui viendront après ne ſont pas plus exactes, Dieu le leur imputera comme en ayant été la premiére cauſe.

XXXVI.

Vous qui dans le Monaſtère où vous êtes,

trouvez de tels obſtacles à la bonne volonté que Dieu vous donne d'être réguliere, ſurmontez-les courageuſement; fermez les yeux ſur la conduite de celles qui ſont rélâchées, & que leur exemple ne faſſe aucune impreſſion ſur votre cœur. Ce n'eſt pas ſur ce qu'elles auront fait que vous ſerez jugée, c'eſt ſur la régle que vous profeſſez. Si vous avez quelque contradiction à eſſuyer de leur part, que cela ne vous arrête pas non plus. Souffrez avec douceur & patience tout ce qu'elles diront contre vous, & tenez ferme pour l'obſervance réguliere. Leur contradiction paſſera, & votre fidélité ſera couronnée. On ſe laſſera de vous attaquer, & vous aurez devant Dieu le mérite d'avoir triomphé du reſpect humain; peut-être même que celles qui ont mis votre patience à l'épreuve rougiront de l'avoir fait, ſe voyant condamnées par votre fidélité & confonduës par votre patience; & que ſçavez-vous ſi votre conſtance & votre bon exemple ne ſeront pas auſſi puiſſans pour les toucher & les ramener à leur dévoir, que leur efforts ont été impuiſſans pour vous détourner du vôtre.

XXXVII.

Que vous ſoyez ancienne ou jeune, rien ne vous diſpenſe de la régle que l'impuiſſance de l'obſerver, ſoit par le grand âge, ſoit par l'infirmité; plus les anciennes ont vieilli, dans la réligion, plus elles ont dû croître en fidélité à l'obſervance réguliere; & ſi cela n'eſt pas ainſi, on eſt en droit de

leur demander à quoi elles ont employé leur tems. Les jeunes ne doivent pas s'appliquer avec moins de ſoin à y être fidéles ; il faut que dès le commencement elles s'attachent à en pratiquer les moindres points; afin d'en contracter une telle habitude, que la foibleſſe naturelle qui porte inſenſiblement au rélâchement, ne puiſſe jamais la rompre. Comme c'eſt ſur les jeunes Religieuſes que l'eſpérance de la religion eſt fondée pour l'avenir, plus on les dreſſera à la fidélité aux régles, plus on ſe ſera aſſûré que l'obſervance réguliére ſe maintiendra dans le Monaſtère.

XXXVIII.

Ce ſeroit un prétexte très-frivole de manquer aux régles, parce qu'elles n'obligent pas ſous peine de péché; ſuffit-il donc à une Religieuſe de ne pas offenſer Dieu ; & ne doit-elle pas s'efforcer de lui plaire ? Quel progrès d'ailleurs peut-elle ſe promettre de faire dans la perfection de ſon état, ſi elle ſe rend infidéle à ce qui eſt un ſi puiſſant moyen de l'y aider ?

Lorſqu'une Religieuſe manque habituellement à la régle, c'eſt une preuve qu'elle en fait peu de cas, & une preuve encore qu'elle ne fait bien ni ſon oraiſon, ni ſes autres pratiques de piété, & qu'elle néglige habituellement le ſoin de ſon ame, j'ajoute que c'eſt auſſi une preuve qu'elle profite bien peu des Sacremens. Donnez-moi en effet une Religieuſe qui fait ſes communions avec une véritable dévotion, la préſence de J. C. en elle la porte à lui faire plus d'une

fois la protestation de lui être toujours plus fidéle; & cette protestation tombe particuliérement sur la fidélité à observer sa régle. Donnez-moi une Religieuse qui fait bien oraison, elle s'y reprochera bientôt ses infractions de régle, si elle en a commis quelqu'une, & ce reproche qu'elle se fera, la déterminera à prendre la ferme resolution d'être plus réguliére. Le bon usage donc de l'oraison & de la communion porte à l'observance réguliére, & quand on néglige habituellement cette observance, on peut se reprocher qu'on ne profite guére de ses oraisons & de ses communions.

XXXIX.

Il est bien à craindre, lorsqu'on manque habituellement à la régle, qu'on ne passe de cette habitude au mépris formel: or ce mépris n'est pas un petit péché. Je ne veux point donner ici du scrupule mal à propos; mais vous qui vous souciez si peu de manquer à vorre régle, dites-nous quel cas vous en faites; quelle estime vous en avez. Il est vrai que vous n'y manquez pas préciſement pour la mépriser, ce qui seroit le mépris formel; mais qu'il est à craindre qu'à force d'y manquer, ce mépris formel ne vous échape intérieurement, & que selon la remarque du grand S. François de Sales, 1. Ep. vous ne pousſiez la licence jusqu'à dire, comme David le rapporte des méchans, *qui est notre maitre.*

XL.

Comme cette matiére est essentielle & d'une

déciſion délicate, on ne trouvera pas mauvais que nous empruntions ici le langage de ce ſaint Evêque que nous venons de citer, ſans rien changer à ſes expreſſions, de peur d'en diminuër l'énergie & l'onction par la foibleſſe des nôtres. " Le mépris, dit-il, „ des conſtitutions, comme auſſi de toutes „ bonnes œuvres, ſe connoît par les conſidé„ rations ſuivantes. Celui-là y tombe, qui par „ mépris viole ou laiſſe à faire quelque or„ donnance, non-ſeulement volontairement, „ mais de propos délibéré : car s'il la viole „ par inadvertance, oubli, ou ſurpriſe de „ quelque paſſion, c'eſt autre choſe ; car le „ mépris enclot en ſoi une volonté délibé„ rée, & qui ſe termine deſtinement à faire „ ce qu'elle fait. De-là il s'enſuit que ce„ lui qui viole l'ordonnance, ou déſobéït, „ par mépris, non-ſeulement il déſobéït, „ mais il veut deſobéïr ; non-ſeulement il „ fait la déſobéïſſance, mais il la fait avec „ intention de déſobéïr. Il eſt défendu de „ manger hors du répas, une fille mange „ des prunes, des abricots, ou autres fruits : „ elle viole la régle & fait une déſobéïſ„ ſance. Or ſi elle mange, attirée de la „ dilectation qu'elle en penſe recevoir, „ alors elle déſobéït, non pas par déſobéïſ„ ſance, mais par friandiſe. Ou bien elle „ mange, parce qu'elle n'eſtime point la „ régle, & n'en veut tenir compte, ni ſe „ ſoûmetre à icelle, & alors elle déſobéït „ par mépris & déſobéïſſance. Il s'enſuit „ encore que celui qui déſobéït par quelque

„ allêchement, ou ſurpris de paſſion, vou-
„ droit bien pouvoir contenter ſa paſſion
„ ſans déſobéïr, & à même tems qu'il prend
„ plaiſir, par exemple, à manger, il eſt
„ marri que ce ſoit par déſobéïſſance, au-
„ quel cas la déſobéïſſance ſuit ou accom-
„ pagne l'œuvre; mais en l'autre, la déſo-
„ béïſſance précéde l'œuvre, & lui ſert de
„ cauſe & de motif, quoique par friandiſe:
„ car qui mange contre le commandement,
„ conſéquemment ou enſemblement, il com-
„ met déſobéïſſance; quoique s'il la pou-
„ voit éviter en mangeant, il ne la voudroit
„ pas commettre. Mais celui qui mange par
„ mépris de la régle & par déſobéïſſance,
„ veut le déſobéïſſance même; en ſorte
„ qu'il ne feroit pas l'œuvre; ni ne la vou-
„ droit pas, s'il n'étoit émû à ce faire par
„ la volonté qu'il a de déſobéïr. L'un donc
„ déſobéït, voulant une choſe à laquelle
„ la déſobéïſſance eſt attachée; & l'autre
„ déſobéït, voulant la même choſe, parce
„ que la déſobéïſſance y eſt attachée.

XLI.

Telle eſt la maxime que donne ce grand Saint, pour connoître en quoi conſiſte ce qu'on appelle le mépris formel de la régle. Voici à quels ſignes il veut qu'on puiſſe juger dans la pratique, ſi lorſqu'on y manque on le fait par ce mépris formel. "Mais
„ afin, dit-il, que l'on ne puiſſe aucune-
„ ment diſcerner quand une perſonne viole
„ les régles, ou l'obéïſſance par mépris, en
„ voici quelques ſignes. 1° Quand étant

correſpondance, qui fait qu'elles ſubſiſtent & ſe ſoûtiennent les unes par les autres, à peu près comme les parties dont le corps humain eſt compoſé, ſont dépendantes les unes des autres, en ſorte que ſi l'une ſouffre, les autres s'en reſſentent auſſi. Ne dites donc point, quel mal y a-t'il tant à parler dans le dortoir où la régle ordonne le ſilence? Quel mal de m'arrêter ſans néceſſité dans la chambre d'une Sœur contre l'obéïſſance que je dois à la régle? Il doit vous ſuffire que la régle ordonne l'un & défende l'autre, pour vous y conformer abſolument. Si chacune dans la réligion ſe croyoit en droit de ne ſuivre de la régle que ce qui lui plaît, ou d'enfreindre ce qui la gêne, quel déſordre, quelle confuſion, quel dérangement! La régularité ne tiendroit qu'au caprice & à la fantaiſie des particulieres. Celle-ci, qui eſt aujourdhui de bonne humeur, iroit à la recréation, & l'autre qui eſt triſte & mélancolique, s'en diſpenſeroit ſans permiſſion. Celle-ci, qui a bon appetit, mangeroit hors du repas, & l'autre qui n'en a point, ne voudroit rien prendre, nonobſtant l'ordre de la Supérieure. L'une obſerveroit ce point qui lui plaît, & l'autre le laiſſeroit parce qu'il ne lui convient point. En deux mots, il n'eſt point de Monaſtère où la diſcipline ſe ſoutînt un mois de ſuite.

XLIV.

Nous n'avancerons rien de contraire à la maxime précedente, quand nous remarquerons ici qu'il y a certains points de régle ſi eſſentiels, que ſi on s'accoûtume à y man-

quer, on porte un très-grand préjudice à la régularité du Monaſtère & on y cauſe un dérangement formel. Tel eſt le ſilence, ſoit pour le tems, ſoit pour les lieux. Un Monaſtère où l'on parle ſans ſe gêner dans les dortoirs ou au réfectoir, contre l'ordre de la régle; un Monaſtère où l'on ne garde point le grand ſilence preſcrit par la régle, ſoit après midi, ſoit le ſoir après la priére juſqu'au lendemain, ce Monaſtère, dis-je, peut être mis au nombre des rélâchés, lorſque cette infraction devient générale & ordinaire; au contraire on regarde un Monaſtère comme régulier, & avec juſtice, quand le ſilence y eſt fidélement obſervé, parce que c'eſt une preuve que les Réligieuſes y ſont filles intérieures & recuëillies, la vertu du ſilence étant, pour ainſi dire, la mere nourriciere du récuëillement & de l'eſprit d'oraiſon. Il en eſt de même de certains autres points de régle, qui concourent & aident de plus près à la pratique des vertus réligieuſes. Ces vertus ceſſent aiſement d'être pratiquées, lorſqu'elles ne ſont pas ſoûtenuës par l'obſervance des régles qui leur ſervent d'appui; & on peut comprendre par-là quelle brêche on fait à la régularité & à la perfection réligieuſe en négligeant ces régles.

XLV.

Il faut diſtinguer dans la régle, la lettre & l'eſprit, ou l'intention; c'eſt-à-dire, ce qu'elle ordonne & la fin pour laquelle elle l'ordonne. L'obſervance de la lettre eſt quelque choſe; mais elle ne doit pas ſuffire

à une Réligieuſe qui a à cœur de s'avancer dans la perfection ; par exemple, quand la régle ordonne le ſilence au dortoir, c'eſt afin qu'on n'interrompe par aucun bruit les Religieuſes qui ſont dans leur chambre, & qu'on ſuppoſe s'y tenir dans le recuëillement ou en travaillant, ou en liſant, ou en méditant. De-là s'enſuit qu'on ne manque pas au ſilence ſeulement en parlant, mais en ſe faiſant trop entendre lorſqu'on marche, ſoit qu'on coure ou qu'on frappe trop des pieds, & par conſéquent on manque autant à la régle que ſi on y parloit, parce que ce bruit n'interrompt pas moins la recollection des Sœurs dans leur chambre, que ſi on parloit à haute voix. De plus il y a une intention cachée ſous la lettre de la régle que la piété doit nous faire étudier pour nous y conformer ; ainſi quand elle ordonne le ſilence, ce n'eſt pas préciſément ou ſeulement afin qu'on ne parle pas, mais afin qu'en s'exerçant dans la vertu du ſilence on acquiere plus aiſément l'eſprit de recollection ſi néceſſaire à ſe ſoutenir & à s'avancer dans la piété. Saint Antoine diſoit à ſon diſciple ſaint Paul le ſimple, lorſqu'on vous ordonne de vous taire, ne le faites pas ſeulement pour garder le ſilence ; mais penſez que vous ne méritez pas de parler.

XLVI.

Combien la Religieuſe fidéle à l'obſervation de ſa régle eſt riche en mérite & agréable aux yeux de Dieu ! Repréſentez-vous cette heureuſe & fervente fille qui du ma-

tin juſqu'au ſoir vit dans une continuelle dépendance de ſa régle ; qui s'y aſſujetit volontairement pour l'amour de J. C. ; qui non-ſeulement eſt attentive à en obſerver fidélement chaque point, mais qui le fait avec dévotion & dans l'intention d'accomplir la volonté de J. C., qui lui eſt ſignifiée de moment à moment par tout ce que la régle lui preſcrit ; qui enfin dirige toutes ſes démarches, tous ſes pas, toutes ſes actions, toutes ſes intentions par la régle. Quelle idée avez-vous de ſa vertu ? Quel mérite penſez-vous qu'elle acquiert devant Dieu ? Comment croyez-vous que Dieu la regarde ? Comment vous repréſentez-vous qu'elle mourra après une ſi conſtante fidélité, & qu'elle ſera reçûë de ſon céleſte Epoux dans l'autre vie ? Ne trouvez-vous pas cette Religieuſe bien digne d'éloge ? ne l'eſtimez-vous pas très-heureuſe ? N'avouez-vous pas que le Ciel lui ſera ouvert ? Mais à quoi tient-il que vous ne participiez à de ſi grands avantages ? Marchez par la même voye & vous les partagerez avec elle.

XLVII.

Outre ce que la régle preſcrit, il y a dans bien des Monaſtères certains uſages pieux établis par une longue pratique, ou par une eſpêce de tradition, qu'on a ſujet de préſumer qu'ils viennent du commencement de l'inſtitution, parce qu'on n'en trouve pas la prémiére époque. Ces uſages ſont ordinairement inſtitués pour mieux aider à l'obſervance des régles, & ſervent comme de

mur de défenſe à la diſcipline réguliére. Tant qu'ils ſeront en vigueur, la regularité ſe ſoutiendra indubitablement; mais elle riſquera beaucoup de s'affoiblir, ſi on détruit ces uſages. Le démon plus artificieux qu'on ne ſçauroit dire, ſe prend ordinairement de loin pour ruïner l'obſervance dans les Monaſtères. Il ne propoſe pas d'abord des infractions eſſentielles; mais des manquemens qui paroiſſent de peu de conſéquence, & où on n'apperçoit preſque point de mal; & par cet artifice il avance plus ſûrement ſon ouvrage de ténébres. Les uſages détruits, les régles ſont, pour ainſi dire, à découvert à ſes aſſauts; il y fait bien-tôt de larges brêches, & ſe rend enfin tout-à-fait maître de la place par les infractions des vœux, qui ſont l'eſſentiel de la réligion. Alors on ouvre les yeux? mais on reconnoît trop tard par une fatale expérience, de quelle conſéquence il etoit de ne point laiſſer entâmer les pieux uſages.

XLVIII.

On peut demander ici ce que c'eſt dans une Religieuſe que d'avoir l'eſprit de ſon état. Pour le bien entendre il faut diſtinguer l'eſprit général de l'état réligieux & l'eſprit particulier de chaque Ordre. Le général eſt de tendre à la perfection de la charité. Le particulier eſt le moyen par lequel chaque Inſtitut tend & aſpire à cette perfection de la charité, " c'eſt-à-dire comme le remarque le grand S. François de Sales, à l'union „ de notre ame avec Dieu & avec le prochain

Tom. 2. Entret. 3.

„ chain pour l'amour de Dieu ; ce qui ſe
„ fait avec Dieu par l'union de notre vo-
„ lonté à la ſienne, & avec le prochain par
„ la douceur, qui eſt une vertu dépendante
„ immédiatement de la charité. Or cet eſ-
„ prit particulier eſt différent dans les di-
„ vers ordres. Les uns, pourſuit le même
„ Saint, s'uniſſent à Dieu & au prochain
„ par la contemplation ; & pour cela ont
„ une très-grande ſolitude, & ne conver-
„ ſent que le moins qu'ils peuvent parmi le
„ monde, non pas même les uns avec les
„ autres, ſi ce n'eſt en certains tems. Ils s'u-
„ niſſent auſſi avec le prochain par le moyen
„ de l'oraiſon en priant Dieu pour lui. Au
„ contraire, l'eſprit particulier des autres eſt
„ de s'unir à Dieu & au prochain, mais
„ c'eſt par le moyen de l'action, quoique
„ ſpirituelle, s'uniſſant à Dieu par l'oraiſon
„ mentale, & néanmoins leur fin principale
„ eſt de tâcher de convertir les ames & de
„ les unir à Dieu. D'autres ont un eſprit ſe-
„ vere & rigoureux avec un parfait mépris
„ du monde & de toutes ſes vanités & ſen-
„ ſualités, voulant par leur exemple induire
„ les hommes à ce mépris des choſes de la
„ terre, & à cela ſert l'âpreté de leurs ha-
„ bits & autres exercices. D'autres ont un
„ autre eſprit, & c'eſt une choſe fort né-
„ ceſſaire de ſavoir quel eſt l'eſprit de cha-
„ que Religion & Aſſemblée pieuſe. „ Ainſi
ſelon la remarque de S. François de Sales,
qui eſt auſſi celle de tous les Maîtres de la
vie ſpirituelle, l'eſprit particulier de chaque

Ordre, de chaque Religion, Inſtitution ou Aſſemblée pieuſe, n'eſt autre choſe que le moyen principal & particulier par lequel on y tend à la perfection générale, qui conſiſte dans l'union avec Dieu & avec le prochain par la charité.

XLIX.

Chaque Religieuſe peut, ſur la maxime précedente, comprendre quel eſt l'eſprit de ſon état, & doit s'efforcer de l'acquerir; car la grace de la vocation qu'elle a reçuë lui a été donnée premiérement pour aſpirer à la perfection en l'appellant à la Religion, & en ſecond lieu pour aſpirer à cette perfection par un tel ou un tel moyen principal & particulier en l'appellant à un tel & un tel Ordre ou Inſtitution particuliére. Une Religieuſe Chartreuſe, par exemple, ou une Carmelite, eſt appellée, en qualité de Religieuſe, à la perfection; mais comme Chartreuſe ou Carmelite elle y doit tendre par l'eſprit de retraite & de ſolitude, par l'oraiſon, le ſilence & la ſainte recollection. Une Capucine & une Recollette eſt appellée à la perfection comme une Chartreuſe & une Carmelite; mais en qualité de Capucine & de Recollette elle y doit tendre par la pratique rigoureuſe de la pauvreté évangelique & du dégagement du cœur. Une Urſuline & une Hoſpitaliere doivent comme Religieuſes aſpirer à la perfection, & comme Urſuline & Hoſpitaliere l'une y doit tendre par la charité envers le prochain en élevant les jeunes Demoiſelles, & l'autre en ſervant les pauvres malades.

L.

Une Religieuſe eſt aſſurée de ſuivre l'eſprit de ſon état, lorſqu'elle eſt fidéle à obſerver ſa régle & ſes conſtitutions ; & cela lui ſuffit ſi fort pour ſe ſanctifier, qu'il ne faudroit pas d'autre preuve pour s'aſſurer de ſa ſainteté que celle de ſa fidélité dans l'obſervance de ſa régle. Vérité bien conſolante, & qui doit exciter des ſentimens continuels d'une très-vive reconnoiſſance envers Dieu dans le cœur de toutes les filles qu'il a appellées à la Religion. Que peuvent-elles déſirer davantage pour aſſurer leur ſanctification, que d'être certaines de l'opérer en ſe rendant fidéles à leur régle ? On fait ſouvent dans le monde beaucoup de choſes qu'on ne ſait pas ſi c'eſt dans l'ordre de la volonté de Dieu ; mais une Religieuſe n'a rien à craindre de ce côté-là en gardant ſa régle ; elle eſt certaine que chaque point eſt pour elle une action que Dieu veut qu'elle faſſe, & qui la conduit à ſa ſanctification. Que chaque Religieuſe ſe tienne donc fidélement à l'obſervation de ſa régle, qu'elle s'y fixe entiérement ; je n'exige rien de plus d'elle, & je puis l'aſſurer de la part de Dieu, avec tous les Saints, tous les Docteurs, tous les Maîtres de la vie ſpirituelle, toute l'Egliſe, qu'elle ſera une véritable Sainte, que ſa vie ſera pleine de mérites, & ſa mort très-précieuſe aux yeux de Dieu.

LI.

Une Religieuſe doit regarder ſes vœux comme la prunelle de ſes yeux, c'eſt-à-dire,

les garder avec toute ſorte d'attention & de circonſpection. Si elle aime Dieu ſincerement & ſi elle veut lui plaire de plus en plus, il ne ſuffira pas de les obſerver dans ce qu'ils renferment de plus eſſentiel & à quoi elle ne peut manquer ſans pécher mortellement ; il faut qu'elle aſpire à les obſerver de la maniére la plus parfaite, & que ſans ceſſe elle s'efforce d'imiter généreuſement là-deſſus la pratique des Saints. Ainſi qu'elle ne diſe pas : je puis manquer à mon vœu juſqu'à un tel dégré ſans pécher mortellement & cela me ſuffit. Une diſpoſition ſi peu reguliére montreroit en elle un mauvais cœur & un éloignement condamnable pour la perfection de ſon état, & la mettroit dans un danger aſſez prochain d'enfreindre ſes vœux en matiére grave. Une Religieuſe qui diſpoſe ſans ſcrupule de peu de choſe contre les régles de la pauvreté qu'elle a voüée, & qui s'accoûtume à ces moindres infractions, n'a plus de crainte ou d'horreur que pour les grandes ; mais peu-à-peu elle ſe familiariſera avec celles-ci, & y deviendra auſſi inſenſible qu'elle l'a été pour les autres.

LII.

O qu'une Religieuſe ſeroit aveugle ſi jamais elle avoit du regret d'avoir prononcé ſes vœux ! Combien plûtôt doit-elle les renouveller ſouvent dans ſon cœur, & rendre graces au céleſte Epoux qui ſe l'eſt attachée par ces aimables & honorables liens. Heureuſes chaînes, heureuſe ſervitude qui l'a affranchie de l'eſclavage du monde ! Que

pouvoit-il lui arriver de plus glorieux & de plus avantageux, que d'avoir pris des engagemens indiſſolubles avec JESUS-CHRIST ? Ah ſi ce divin Maître lui ouvroit les yeux ſur le néant & le vuide du monde & ſur l'excellence de ſon état, que ſes regrets ſe changeroient bien-tôt en cantiques d'actions de graces ! Toute ſa vie, fût-elle plus longue que d'un ſiécle, lui paroîtroit trop courte pour témoigner à ſon divin Epoux ſa joye & ſa reconnoiſſance.

LIII.

Vous connoiſſez bien peu le monde, vous qui avez du regret de l'avoir quitté. Il vous ébloüit par quelques apparences brillantes qui viennent frapper vos yeux à travers vos grilles ; une parure, une partie de plaiſir dont quelque femme mondaine viendra vous entretenir ; un caroſſe que vous entendez rouler dans la ruë, tout cela vous frappe & vous fait croire que tout eſt fête, tout eſt joye, tout eſt plaiſir dans le monde. O que vous êtes abuſée : Ecoutez l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST qui fait le portrait du monde d'après nature & qui le dépeint de ſes véritables couleurs. Croyez-vous, dit cet homme vrai, cet homme éclairé d'enhaut & dont toutes les paroles ſont des oracles " croyez-vous, dit-il, que les gens L. 3. „ du monde n'ayent que peu ou point de c. 18. „ peine ? Ceux-mêmes qui ſont le plus dans „ les délices n'en ſont pas exempts. Vous „ me direz peut-être qu'ils ont d'ailleurs „ beaucoup de divertiſſement, & qu'ils ſa-

„ tisfont leurs inclinations & leurs déſirs, „ ce qui leur adoucit toutes leurs peines. „ Mais quand cela ſeroit ainſi, combien leur „ durera ce bonheur imaginaire ? Vous ver- „ rez tous ces grands du monde diſparoître „ en un moment comme la fumée, & ils „ perdront juſqu'au ſouvenir de tous leurs „ plaiſirs paſſés. Ils ne les goûtent point mê- „ me durant leur vie, ſans être mêlés d'a- „ mertume, d'ennui & de crainte ; & ſou- „ vent ce qui a fait leur joye cauſe leur dou- „ leur. C'eſt la juſtice de Dieu qui les punit „ de la ſorte, étant bien raiſonnable qu'ils „ trouvent leur ſupplice & leur confuſion „ dans ces plaiſirs mêmes qu'ils recherchent „ contre l'ordre & la volonté du Seigneur. „ Qu'y a-t'il de plus trompeur, de plus dé- „ réglé, de plus honteux & de plus court „ que tous leurs plaiſirs ! Mais l'aveugle- „ ment & l'ennivrement où ils ſe trouvent „ ne leur permet pas de diſcerner ce qu'ils „ font ; & ſe laiſſant emporter à leurs paſ- „ ſions, comme des bêtes ſans raiſon, ils „ achetent les délices ſi courtes de cette mal- „ heureuſe vie au prix de la mort éternelle „ de leur ame. „ Qu'une Religieuſe, que le démon tente du déſir des plaiſirs & des vanités du monde, faſſe de ces paroles le ſujet de ſa méditation, & qu'elle comprenne combien Dieu lui a fait de grace de la reti- rer d'une région ténébreuſe, où les plaiſirs ne ſont jamais ſans amertume, où les peines ſont ſouvent accablantes, & la piété trouve ſans ceſſe des piéges tendus ſur ſes pas.

LIV.

Il y a des perſonnes, & mêmes des perſonnes de probité, qui prennent des préventions contre l'état ſaint des Religieuſes, ſous prétexte qu'il s'en trouve de mécontentes, & ces perſonnes ne ſe feront pas dans l'occaſion grand ſujet de ſcrupule de détourner les filles de s'y engager, & de leur en donner mille raiſons pitoyables, ou de leur rapporter bien des contes ridicules, qui ne laiſſent pas que de faire quelque impreſſion ſur leur cœur. Ces gens-là réglent leur jugement, non ſur l'eſprit des Saints, ni ſur les maximes de l'Evangile, ni même ſur la bonne expérience; mais ſur quelques exemples qui ne tirent point à conſéquence, & dont ils ne peuvent s'autoriſer dans leur déciſion ſans manquer aux régles de la piété, de la vérité & du bon ſens. On leur accorde qu'il y a des Religieuſes qui ne ſont point contentes de leur état, & qui ſe répentent d'avoir fait des vœux, & qui gémiſſent, ſi l'on veut encore, ſous le poids de leur engagemens comme ſous une dure ſervitude. Mais quelles ſont ces Religieuſes? Ce ſont préciſement celles qui ſe dégoûtent du ſervice de Dieu; & elles ne ſe dégoûtent de leur état que parce qu'elles ont pour leur malheur pris du goût pour le monde. Une Religieuſe a formé une étroite liaiſon au-dehors avec quelque Dame mondaine, ou quelque jeune Cavalier qui vient lui parler ſouvent, & preſque journellement, des plaiſirs, des fêtes des honneurs du monde. Elle

écoute ces diſcours, elle les goûte; voilà comme elle vient à ſe dégoûter de ſon état. Mais trouvez une bonne Religieuſe appliquée à l'obſervation de ſa régle, à la pratique des vertus, à plaire à Dieu de tout ſon cœur : trouvez, dis-je, une bonne Religieuſe qui rempliſſe ſes devoirs & qui ait en même tems un tel dégoût de ſon état. Elle peut bien, ſi vous voulez, avoir des tentations paſſageres là-deſſus comme ſur toute autre choſe : mais ſi vous approfondiſſez ſes ſentimens, même dans le tems de la tentation, qui eſt dans elle malgré elle, vous la verrez pénétrée d'eſtime & d'affection pour ſon état, & toûjours prête à renouveller ſes engagemens & à rendre à Dieu des actions de graces de la vocation qu'il lui a donnée. Que ſi l'on prend des préventions contre les Religieuſes au ſujet de celles qui ſont mécontentes; & qui ne le ſont que par un mauvais principe d'amour du monde, on en doit prendre contre tous les états, puiſqu'en quelque état que l'on ſoit on n'y ſauroit être content dès qu'on n'en remplira pas les devoirs, ou qu'on voudra s'en éloigner.

L V.

C'eſt un uſage ſaintement établi dans pluſieurs Monaſtères de renouveller les vœux en certains tems de ſolemnité. Les Religieuſes doivent s'y préparer d'avance par un recuëillement plus marqué de quelques jours. Elles doivent faire cette ſainte cérémonie avec une ferveur & une dévotion particuliére, & avec autant de contentement & de joye intérieure

que ſi c'étoit pour la premiére fois. Leur reconnoiſſance doit être des plus vives & leur affection des plus tendres, conſidérant la grace ineſtimable que Dieu leur a faite de les ſéparer du ſiécle & de les mettre à couvert des dangers du monde corrompu en les appellant à la Religion. Qu'elles s'excitent alors à être fidéles à leurs promeſſes, & qu'elles renouvellent la ferme réſolution de ſe dévoüer ſans reſerve à ſervir & à aimer notre Seigneur JESUS-CHRIST leur divin Epoux.

LVI.

Le jour anniverſaire de la profeſſion doit être auſſi pour chaque Religieuſe un jour de fête, un jour de ſolemnité, de joye, de triomphe; c'eſt dans ces pieux ſentimens qu'elle doit le célebrer. Mais cette célebration doit être plus intérieure qu'extérieure, plus renfermée ſous les yeux de JESUS-CHRIST & de ſes Anges, qu'exprimée par des tranſports de diſſipation. Il faut la paſſer en retraite & y repaſſer dans ſa mémoire le ſouvenir des bienfaits de Dieu. La Religieuſe peut prendre pour ſujet de méditation la grace que Dieu lui a faite de l'appeller plus particuliérement à ſon ſervice par la vocation qu'il lui a donnée; toutes les graces qu'elle a reçu dans la Religion comme une ſuite de la premiére; quelle eſt l'excellence de ſon état & l'honneur qui lui revient de ſon alliance ſacrée; à quels devoirs & à quelle reconnoiſſance cette inſigne faveur l'engage. Elle peut s'examiner ſur l'uſage qu'elle a fait de tant de moyens de ſanctifi-

cation ; ſur la maniére dont elle s'acquitte de ſes devoirs, & ſur la fidélité qu'elle apporte aux deſſeins de perfection que Dieu a ſur elle. Une Religieuſe ne doit pas ſe contenter de renouveller ſes vœux dans ces jours que nous venons de marquer ; elle doit le faire auſſi dans ſon action de graces lorſqu'elle a eu le bonheur de communier ; en ſe dévoüant & ſe donnant toute entiére à ſon divin Sauveur comme il ſe donne tout entier à elle dans ce Sacrement de vie. Elle doit ſe faire un ſujet de joye & de merveilleux contentement, non ſeulement de s'être donnée à lui ſans retour par ſa profeſſion, mais encore de pouvoir ratifier ſa conſecration aux pieds de ce Dieu incarné & au moment qu'elle le poſſede. Ah ſi ſon cœur eſt véritablement embraſé du ſaint amour, quel raviſſement, quelles délices, quelle ſainte allegreſſe de reſſerer ainſi par la renovation des vœux les liens ſacrés qui la tiennent attachée à cet Epoux céleſte & avec quel goût & quelle onction intérieure ne s'y dévouë-t'elle pas ? C'eſt encore dans le tems de la tentation qu'une Religieuſe doit ratifier ſon alliance avec JESUS-CHRIST ; puiſque le démon qui la tente n'a d'autre vûë que de la lui faire rompre, & de la rendre odieuſe à cet Epoux divin qui l'a choiſie pour ſa gloire. Dieu a donné à la Religieuſe le renouvellement des vœux comme un bouclier impénétrable aux traits du malin eſprit. Toutes les fois qu'elle les renouvelle, elle ſe rend plus redoutable à l'enfer ; elle

acquiert de plus grandes forces pour lui réſiſter ; elle ſe rend plus agréable à JESUS-CHRIST ; elle ſe confirme davantage dans ſon ſaint amour ; elle croît à ſes yeux en beauté & en mérite.

LVIII.

Plus une Religieuſe ſera pauvre, plus auſſi elle ſera conforme à ſon divin Epoux. Il faut qu'elle tâche de participer aux états de ſa vie mortelle, comme il partagera avec elle ſon Royaume dans le Ciel. Or la pauvreté eſt une des vertus que JESUS-CHRIST a pratiquées d'une maniére plus marquée, &, pour ainſi dire, plus éclatante. Pour remplir ſaintement ſon état de pauvre, une Religieuſe ne doit diſpoſer de rien ſans permiſſion ; elle ne doit pas ſe mettre ſur le pied de faire des préſens aux perſonnes de déhors, la véritable pauvre n'ayant rien à donner ; elle ne doit rien recevoir à l'inſçu de la Supérieure, ni rien garder contre ſes intentions ; elle ne doit point faire des dépenſes conſidérables ; elle ne doit point extorquer de permiſſion de la Supérieure à force d'importunité, ni en obtenir par ſurpriſe, en uſant pour cela d'équivoque ou de paroles artificieuſes ; elle ne doit rien avoir dans ſa chambre de rare ni de précieux, mais tout doit y être ſimple & conforme à la pauvreté religieuſe ; elle ne doit rien avoir de ſuperflu, & doit être contente du néceſſaire ; elle doit ſupporter avec patience & douceur d'eſprit les privations attachées à ſon état ; elle doit dans les diſtributions

communes, ſouffrir en ſilence & amoureuſement pour JESUS-CHRIST que les autres ſoient mieux partagées, ou qu'elles lui ſoient préférées.

LIX.

Il faut joindre à la pauvreté extérieure le détachement du cœur, ſans lequel on pourroit ſe reprocher de n'être pauvre qu'en apparence. Renoncez au déſir, & même au ſouvenir des biens de la terre, & ſi vous en avez quitté de grands en entrant dans la religion, ne vous en glorifiez pas dans votre ame, comme d'un ſacrifice conſidérable, puiſque tous les tréſors du monde ne ſont rien en comparaiſon de ceux qui vous ſont préparés dans le céleſte héritage. Ne vous préférez pas non plus à celles qui ont eu moins à quitter que vous, car Dieu n'aura pas tant égard à ce que vous aurez abandonné extérieurement, qu'au renoncement & au dégagement de votre cœur. Une Religieuſe qui n'avoit preſque rien à prétendre dans le monde, lorſqu'elle eſt entrée dans le Monaſtère; mais qui n'a conſervé dans ſon cœur aucune affection pour les biens d'ici bas, & qui a pris ſincerement JESUS-CHRIST pour tout ſon tréſor & ſon unique poſſeſſion; cette Religieuſe, dis-je, eſt une véritable pauvre évangelique, elle eſt préférable à une autre, qui ayant renoncé à quelque riche prétention dans le ſiécle, feroit trop de cas de ce ſacrifice, & en conſerveroit l'affection ou l'eſtime.

LX.

C'eſt un grand défaut dans une Religieuſe de s'attacher à de petits meubles curieux & d'une grande propreté : d'aimer à avoir une chambre ornée de découpures, de mignatures, de tableaux à quadre doré, de vaſes de la Chine, & d'autres embelliſſement, après qu'elle a fait à Dieu le ſacrifice de tout ce qu'elle auroit pû poſſeder dans le monde. N'eſt-ce pas-là uſer de reſerve envers Dieu, & riſquer pour bien peu de choſe de perdre une grande partie du mérite de la pauvreté qu'elle a voüée ? Si JESUS-CHRIST a égard aux diſpoſitions de ſon cœur, y trouvera-t'il à recompenſer la pauvreté véritablement évangelique ? Et ne pourra-t'il pas lui reprocher qu'elle eſt plus attachée à ſes petits bijoux qu'une Reine aux pierreries de ſa couronne ? On peut ſans doute regarder ceci comme un piége bien dangereux dont le démon ſe ſert pour rendre infructueux dans pluſieurs leur renoncement aux richeſſes du monde. Il n'a pû les empêcher de faire le premier pas à la perfection, lorſqu'elles ont fait leur vœu : il s'efforce de les arrêter dans leur courſe, en les liant par des bagatelles, plus propres à amuſer des enfans, qu'à occuper une digne épouſe de JESUS-CHRIST.

LXI.

Il faut que la Religieuſe ait un ſoin particulier de ce que la religion lui confie, ſoit pour ſon uſage, ſoit pour celui de la Communauté. Elle doit le faire non par un eſ-

prit d'avarice, mais par un eſprit de pauvreté. Il ne lui eſt pas permis de laiſſer gâter ou déperir ſon habit, ſon voile, ſes autres meubles par une négligence affectée, non plus que les choſes dont on lui confie le ſoin dans l'emploi qui lui eſt donné. Ceci regarde encore en particulier les Sœurs Converſes, qui ont plus le maniement du temporel que les Religieuſes du Chœur. Non-ſeulement elles ne doivent diſpoſer de rien à l'inſçu de la Supérieure; mais auſſi elles doivent menager juſqu'aux moindres choſes avec une fidéle économie, ſans quoi elles auront un grand compte à rendre à JESUS-CHRIST d'avoir prevariqué à leur promeſſe, & d'avoir commis une injuſtice contre leur Monaſtère.

LXII.

Le Monaſtère n'eſt pas en état de vous fournir tout ce qui vous eſt néceſſaire, & vous avez une penſion conſidérable pour y ſuppléer; mais quand vous en avez employé ce qu'il faut pour vos beſoins particuliers, que faites-vous du reſte? Si vous le dépenſez en choſes inutiles, ou ſuperfluës, vous n'êtes point pauvre; & il n'eſt perſonne dans le monde qui ſe fît une peine de l'être à ce prix. Ne croyez pas d'ailleurs d'être plus maîtreſſe de votre penſion, que des rentes même du Monaſtère; vous n'y avez pas plus de droit, & ſi vous penſez autrement, vous ne connoiſſez point votre état & vous êtes dans l'illuſion. Ce ſeroit bien pire encore, ſi vous gardiez vous-même

l'argent : ſi vous en accumuliez à votre fantaiſie ; ſi vous vouliez en diſpoſer contre la volonté marquée de la Supérieure ; ſi vous dépoſiez des ſommes hors du Monaſtère entre les mains des perſonnes du monde pour vous les conſerver dans le beſoin ; ſi vous entriez en ſocieté avec des ſeculiers, & ſi vous deveniez fille de négoce. Quel abus, quel dérangement, quel déſordre, diſons mieux, quel ſacrilège !

LXIII.

Une Religieuſe a une penſion, dont ayant prélevé ce qui lui eſt néceſſaire, & que la Communauté n'eſt pas en état de lui fournir, elle emploit le reſte avec permiſſion à faire des réparations utiles dans le Monaſtère. Une autre ne fait point de réparation, mais elle abandonne ſa penſion à la Supérieure, qui lui fournit là-deſſus ce dont elle a beſoin, & diſpoſe du reſte comme elle juge à propos pour le bien de la Communauté ; à laquelle de ces deux Religieuſes donnerez-vous la préference ? Si vous le laiſſez à mon jugement, je vous dirai que la premiére fait bien & que la ſeconde fait mieux. Mais quoi, direz-vous, la premiére fait des réparations très-utiles ; elle a acheté une belle aube, elle a fait faire une riche chaſuble, un devant d'autel magnifique ; elle a fait paver tout le ſanctuaire de marbre, & vous la trouverez moins loüable que la ſeconde, qui ſe contente de laiſſer ſa penſion à la Supérieure, laquelle en diſpoſe à ſon gré, ou la conſume à l'entretien de la Com-

munauté, ſans qu'il en reſte aucun monument durable. Oüi, je le repete, la premiére eſt loüable, & la ſeconde l'eſt davantage; parce que celle-ci montre un plus parfait détachement de cœur.

LXIV.

Il arrive ſouvent que lorſque le Monaſtère eſt commode, les Religieuſes particuliéres en pratiquent mieux le vœu de pauvreté; parce que la Communauté leur donnant ce qui leur eſt néceſſaire, cela ſe fait, non ſelon les inclinations de chaque particuliére, mais ſelon l'eſprit de la régle, qui eſt un eſprit de ſimplicité. Mais lorſque le Monaſtère eſt pauvre & ne fournit pas tout ce qu'il faut aux particuliéres, celles-ci ſont ſouvent riches & pécunieuſes; & pratiquent fort mal la pauvreté; ce qui faiſoit dire à la grande ſainte Thereſe, qu'elle vouloit ou que ſes Couvens fuſſent bien rentés, ou tout-à-fait confiés à la providence; en ſorte que ſes filles, en s'y abandonnant totalement, méritaſſent ſa protection particuliére. On peut dire que c'eſt ce défaut d'abandonnement qui porte bien des Religieuſes dans les Monaſtères pauvres à ſe prémunir, & à prendre des sûretés contre la miſére qu'elles craignent. Ainſi l'une ſe conſume par un travail exceſſif, l'autre fait un négoce qui lui rend bien au-delà de ſon néceſſaire chacune fait amas d'argent, & chacune regarde ſon gain ou ſon dépot comme un bien ſur lequel ni la Communauté, ni la Supérieure n'ont le droit de toucher, ce qui eſt un abus ſi groſ-

ſier, qu'il eſt étonnant comment on ſe le déguiſe à ſoi-même.

LXV.

Il eſt des Religieuſes fort pauvres à leur particulier, & même très détachées pour ce qui les regarde ; mais qui ont une eſpêce d'ambition pour leur Monaſtère, qui paſſe les bornes de la diſcrétion, & ſur laquelle elles s'aveuglent, ſous prétexte qu'elles ne recherchent point leur propre avantage, & ſeulement celui de la Communauté. Ceci paroît mieux dans leur conduite, lorſqu'il ſe préſente quelque fille pour être reçuë, elle n'apporte jamais aſſez à leur gré. Il faut la dot ; il faut le trouſſeau ; il faut le préſent d'Egliſe, & encore la fille eſt-elle heureuſe ſi après avoir pourvû à tout cela raiſonnablement, on ne lui montre pas un reſte de compte à payer, ou quelque nouveau préſent à faire. C'eſt bien pire encore quand la fille eſt riche & en droit de diſpoſer de quelque bien : on lui inſpire alors de donner une dot plus conſidérable que celle des autres, & de ſe ſignaler en faveur du Monaſtère, qui devient ſa propre maiſon pour le reſte de ſa vie. Le trouſſeau doit être magnifique ; il n'y a jamais aſſez de chemiſes, de guimpes, de mouchoirs, &c. ; on diroit qu'en entrant dans la Religion la prétendante doit s'équiper pour un ſiécle. Un préſent ordinaire pour la Sacriſtie ne feroit pas aſſez d'honneur ; il ſeroit trop bourgeois ; l'aſpirante doit ſe diſtinguer par ſa généroſité ; & il faut pour cela qu'elle ſoit prodigue. Enfin on oſeroit

preſque lui dire : vous devez diſpoſer de votre bien ; faites-le en faveur du Monaſtère.

LXVI.

Il ſe gliſſe bien des abus au ſujet du trouſſeau qu'on demande aux filles qui veulent être Religieuſes. On l'exige très-ample & tout du plus beau. Il ſemble qu'il eſt queſtion d'un établiſſement pour le monde. On oublie la pauvreté qu'on profeſſe ; on ne conſulte que le goût de la nature, ou l'intérêt. Si le linge n'eſt pas du plus fin ; ſi l'étoffe n'eſt pas des meilleures on n'en veut point, & ce qui eſt criant, peut-être cela, ſeul ſeroit capable de mettre obſtacle à la reception de la fille. Ainſi l'avidité domine dans le cœur des perſonnes qui ont fait profeſſion de renoncer aux biens du monde, & l'eſprit de ſimplicité eſt banni des endroits où il a droit d'établir ſa demeure. Il s'enſuit encore de cet abus que l'uniformité ſi néceſſaire pour l'obſervance réguliére, n'eſt pas moins bleſſée que le ſont la pauvreté & la ſimplicité. Comme toutes les filles qui ſe préſentent ne ſont pas également riches, toutes auſſi ne peuvent faire la même dépenſe : ainſi l'une a des mouchoirs d'une exceſſive grandeur, & l'autre en a de bien médiocres. Celle-ci a un linge très-fin & l'autre d'une qualité inferieure. On remèdieroit à ces inconvéniens ſi la Communauté ſe chargeoit d'achetter tout ce qu'on exige des parens des filles, tant en linge qu'en étoffe, ſi on ne choiſiſſoit rien que de ſimple & de

conforme à l'eſprit de pauvreté, & ſi on le faiſoit également pour toutes, tant pour la quantité que pour la qualité.

LXVII.

Si l'avidité eſt un vice dans une Religieuſe, ce n'en eſt pas un moindre dans elle de vouloir paroître liberale au-delà de la diſcrétion, & de ſe relâcher aiſément ſur les intérêts du Monaſtère par une eſpêce de généroſité, qui tient plus de l'eſprit du monde que du véritable dégagement du cœur. On veut faire l'opulente, la généreuſe, la magnifique. On affecte de la grandeur d'ame! & on ne montre en cela que de la vanité & de l'orgueïl. En vain s'excuſe t'on ſur le détachement dont on doit faire profeſſion; il eſt également de la piété de conſerver le bien temporel du Monaſtère, & s'il dépérit par votre faute, vous manquez en même-tems à la juſtice & la pauvreté, & vous rendrez compte à Dieu des ſuites fâcheuſes qu'entraîne ordinairement la ruïne du temporel dans le Monaſtère. Ceci regarde plus particuliérement les Supérieures, les Œconomes, les Dépoſitaires, les Sœurs Converſes & chaque Religieuſe dans l'emploi qui lui eſt confié. Mais que ce que nous diſons ici ne vous porte pas, ſi vous êtes en charge, à refuſer aux Sœurs ce qui eſt néceſſaire, ſous prétexte d'épargner pour la Communauté. Soyez en garde contre vous-même, de peur de faire des épargnes d'iniquité que la charité déſavouë, ſur-tout ſi vous avez quelque penchant pour l'avarice. Nous ne ſommes que

trop portés à colorer nos paſſions du prétexte du bien, parce que nous ne voudrions pas avoir à nous reprocher ouvertement de mal faire : mais il eſt vrai de dire que quelquefois une Œconome ne refuſe à quelque Sœur ce qu'elle lui devroit accorder, que parce que ſe faiſant illuſion au ſujet du bien de la Communauté, elle ne ſuit en effet que ſon caprice ou ſon avarice naturelle.

LXVIII.

Qu'une Religieuſe eſt peu édifiante lorſque dans un parloir elle étale une montre ou une tabatiere de prix ! A quoi employez-vous l'argent dont on vous laiſſe l'uſage, vous qui vous piquez d'avoir de pareils bijoux ? accorderez-vous ceci avec la pauvreté que vous avez promiſe ? De plus, une chambre, un lit, une table, un oratoire, quelques chaiſes & des images pieuſes, le tout dans la ſimplicité, devroient bien vous ſuffire ; mais ce n'eſt pas aſſez pour vous. Il ne faut point qu'on diſe lorſque vous vous retirez à votre particulier, Madame entre dans ſa cellule ; mais Madame entre dans ſon appartement. Elle a une chambre, une antichambre, un cabinet. Quoi plus ? L'ameublement d'une perſonne du monde ; juſqu'au lit monté à la ducheſſe. A quoi voulez-vous donc qu'on reconnoiſſe que vous avez fait vœu de pauvreté ?

LXIX.

Heureuſe la Religieuſe qui ſe rend véritablement pauvre ſelon l'eſprit de l'Evangile ; c'eſt-à-dire, qui ne poſſede rien à l'extérieur,

ui eſt contente du néceſſaire, & qui même ans ce néceſſaire n'a rien que de ſimple & le très-commun ; qui ne veut rien de ſuperflu, & qui le regarderoit comme un ſujet de vaines ſollicitudes & un joug embarraſſant pour ſon ame. Heureuſe la Religieuſe qui eſt véritablement détachée de tout ; qui s'eſt élevée au-deſſus de tous les biens de la terre ; au-deſſus de l'affection des créatures ; qui travaille ſans ceſſe à s'élever au-deſſus d'elle-même, & à ne ſe rechercher plus en rien. Heureuſe la Religieuſe pour qui le monde eſt mort, qui eſt morte auſſi au monde, & qui tâche chaque jour de mourir à elle-même ; la Religieuſe qui a pris JESUS-CHRIST pour ſon tréſor & ſon unique partage, qui ne tend qu'à lui, qui ne cherche que lui, qui ne déſire que lui, qui ne ſoupire qu'après lui, qui ne veut vivre que pour lui & qui ne veut ſe repoſer qu'en lui ! O Religieuſe ſouverainement ſage, prudente, fortunée, qui avez choiſi la meilleure part, quelles paroles pourront exprimer votre bonheur ! O vierge véritablement pauvre ſelon l'Evangile, quelles loüanges vous donnerons-nous qui répondent à votre mérite ? Oüi, vous êtes à préſent une vraye Religieuſe, une digne Epouſe de JESUS-CHRIST. Cet Epoux ſacré a trouvé dans votre cœur une demeure agréable, comme il le diſoit de la grande ſainte Gertrude ; il y établira ſon régne, il y ſera avec vous, il ſera tout à vous parce que par votre dégagement parfait vous êtes toute à lui & qu'il vous tient lieu d

tout. Joüiſſez donc de votre gloire & de votre bonheur, Epouſe du grand Roi : goûtez auprès de lui ſes chaſtes douceurs ſpirituelles ; & cette manne cachée qui n'eſt reſervée qu'aux ames aſſez généreuſes pour mépriſer toute la terre, & qui ne bornent leur ambition qu'à la poſſeſſion du Royaume du Ciel. Vous êtes la gloire de la Religion : vous en êtes la joye & la conſolation : vous en êtes l'ornement & la bonne odeur. Plût-à-Dieu que, ſelon l'expreſſion du Prophete, des vierges ſoient amenées au Roi après vous ! Plût-à-Dieu que vous deveniez le modéle de toutes les Sœurs avec qui vous vivez ; & que marchant à votre ſuite en imitant votre exemple, elles ſoient dignes d'être préſentées au Roi des ſiécles, dont vous êtes ſi cherie. Plût-à-Dieu que toutes les Religieuſes convaincuës de votre bonheur & pénétrées du déſir de le partager avec vous, embraſſent de toute leur affection la pauvreté évangelique, non d'une maniére ſuperficielle & par des ſimples apparences, mais qu'elles y faſſent du progrès, & qu'elles parviennent enfin à la pratiquer d'une maniére parfaite.

Pſal. 44. 26.

LXX.

On parle ſouvent de la pauvreté d'eſprit, mais peu de gens l'entendent bien & s'en forment une juſte idée. Conſiſte-t'elle ſeulement à renoncer à ce qu'on poſſede dans le monde ? ce n'eſt pour une perſonne religieuſe que le premier pas dans cette vertu. Faut-il y joindre le détachement intérieur des ri-

cheſſes ? c'eſt encore un ſecond pas, mais ce n'eſt pas tout. Ecoutons l'incomparable Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST, il nous expliquera quel eſt le véritable pauvre d'eſprit, combien il eſt rare & quel en eſt le mérite. " Où eſt, dit-il, le vrai pauvre d'eſ- L.
„ prit, dégagé de l'amour de toutes les créa- c. 1
„ tures ? Il faut aller au bout du monde pour
„ trouver cette perle ſi précieuſe. Quand
„ l'homme donneroit pour l'avoir tout ce
„ qu'il poſſede ; ce ne ſeroit rien encore.
„ Quand il auroit fait une grande pénitence,
„ ce ſeroit encore peu. Quand il auroit ac-
„ quis toute la ſcience du monde, il en ſe-
„ roit encore bien loin. Et quand il auroit
„ une grande vertu, & une piété pleine d'ar-
„ deur, il manqueroit encore d'une choſe
„ très-importante, qui lui ſeroit ſouveraine-
„ ment néceſſaire, qui eſt, après avoir tout
„ quitté, de ſe quitter ſoi-même, de ſe dé-
„ poüiller entiérement de tout ce qu'il eſt,
„ de ne rien retenir de ſon amour propre, &
„ après avoir fait tout ce qu'il aura crû de-
„ voir faire, être perſuadé qu'il n'a rien fait.
„ Qu'il eſtime peu ce qui paroît grand & eſ-
„ timable, & qu'il proteſte ſincerement qu'il
„ n'eſt qu'un ſerviteur inutile, ſelon la pa-
„ role de la vérité : *Lorſque vous aurez fait*
„ *tout ce qui vous aura été commandé, dites* L.
„ *toûjours : nous ſommes des ſerviteurs inuti-* 17.
„ *les.* Quand donc on ſera tel que nous ve-
„ nons de dire, on ſera vrayement pauvre
„ d'eſprit & denué de tout, & on pourra
„ dire avec le Prophéte : *Je ſuis pauvre &* Ps.
24.

„ *abandonné* ; & il ſera vrai en même-tems „ qu'il n'y aura point d'homme ni plus ri- „ che, ni plus puiſſant, ni plus libre que „ lui, ſçachant ainſi ſe ſéparer de tout & de „ ſoi-même, & ſe mettre toûjours au-deſ- „ ſous de tous les autres. „ Ainſi renoncer aux créatures & à ſon amour propre, ſe regarder comme un ſerviteur inutile, & ſe mettre au-deſſous de tous, voilà le véritable pauvre d'eſprit, & en même-tems le plus riche en biens ſpirituels, & le plus grand aux yeux de JESUS-CHRIST. Que cet état eſt digne de l'émulation d'une Religieuſe !

LXXI.

Qui pourroit bien exprimer avec quelle circonſpection une Religieuſe doit conſerver ſon corps & ſon ame dans une parfaite pureté ! Eût-elle celle des Anges, ſeroit-ce trop pour une Epouſe de JESUS-CHRIST ? Il faut que dans elle tout ſe reſſente de cette vertu ſi précieuſe & en même-tems ſi délicate. Que ſa modeſtie extérieure repréſente celle de ſon ame ; qu'on la reconnoiſſe pour la chaſte Epouſe de l'homme-Dieu dans la retenuë de ſes regards, dans la gravité de ſa démarche, dans la contenance toûjours reguliére de ſon corps, qu'elle uſe par-tout de reſerve, ſoit qu'elle ſoit ſeule, ou accompagnée ; que ſes diſcours ſoient toûjours édifians ; qu'elle ne laiſſe jamais échapper aucune parole peu digne de ſon état ; qu'enfin au-dehors & au-dedans d'elle-même, elle tâche d'être comme les Anges du Seigneur.

LXXII.

LXXII.

Tout entretien, toute image dont la plus exacte modeſtie peut prendre de l'ombrage, doit effrayer l'Epouſe ſacrée de JESUS-CHRIST. Elle doit garder ſes ſens & les tenir ſi bien en régle, que la vertu angelique dont nous parlons, réſide dans ſon ame en toute ſûreté. Il en ſera ainſi tant que les portes des ſens ſeront fermées aux objets extérieurs par la fuite des occaſions & par une ſainte retenuë.

LXXIII.

C'eſt à cette ſainte retenuë & à la compoſition modeſte du corps qu'on reconnoît une Religieuſe réguliére & fille de recuëillement; car la recollection intérieure porte d'elle-même à la modeſtie extérieure, & celle-ci en ſort comme la fleur de ſa tige. Mais lorſqu'une Religieuſe commence à ſe diſſiper intérieurement & à ſe relâcher dans ſon ame, elle commence auſſi à ouvrir les yeux & à égarer aiſément la vûë de côté & d'autre. Elle ne marche plus avec la même gravité; elle éleve la voix : elle geſticule beaucoup en parlant; elle fait des cris & des éclats de rire; elle prouve par cet extérieur diſſipé la diſſipation de ſon eſprit & de ſon cœur.

LXXIV.

Une Religieuſe doit être grave par-tout, mais principalement aux actes de Communauté. Les coups d'œil, les ſignes, les ſouris, les petits mots à l'oreille, la ſituation trop commode, les geſtes badins ou trop

familiers, la diſſipation, tout cela en doit être banni. Chaque Religieuſe doit reſpecter ſa Communauté aſſemblée ; & toute la Communauté aſſemblée doit être un Corps compoſé de ſérieux & de gravité.

LXXV.

Les Religieuſes qui ont des Penſionnaires ſous leur conduite, ne doivent point ſouffrir qu'elles leur faſſent des careſſes tendres, ni qu'elles leur témoignent une amitié trop ſenſible par des baiſers & d'autres démonſtrations peu convenables à l'exactitude de la modeſtie dont elles doivent faire une profeſſion ouverte. Combien à plus forte raiſon doivent-elles ſe les interdire à elles-mêmes à l'égard des autres Sœurs. Tout cela eſt très-indigne d'une vierge qui doit être toûjours grave & ſérieuſe ; & l'épouſe ſainte d'un Dieu qui eſt la ſainteté même.

LXXVI.

C'eſt quelquefois dans les lettres qu'une Religieuſe s'échappe aiſément & s'éloigne des régles de la gravité convenable. Cependant elle n'y doit pas moins uſer de réſerve que ſi elle étoit dans le parloir : j'oſe dire qu'elle y doit encore plus veiller ſur ſoi ; parce qu'au parloir la préſence des perſonnes avec qui l'on eſt, inſpire de la retenuë, au lieu qu'en écrivant il ſemble qu'on eſt moins gêné à tracer ce qu'on a conçu dans ſon cœur. Une impertinence coûte plus à dire qu'à écrire. D'ailleurs on ſait que le ſtile d'une lettre doit être naturel, & là-deſſus on écrit ſi naturellement qu'on ſe rend plus

familier qu'il ne convient. On jette ſur le papier ſes penſées & ſes affections comme elles échappent de l'ame ; & ſi l'on a le naturel tendre, joint à un peu d'eſprit, l'on aſſaiſonne l'un par l'autre dans une lettre, ſoit par vanité, ſoit par inclination, & c'eſt toûjours aux dépens de la gravité & de la ſainte retenuë. Quand vous écririez au plus ſaint de tous les perſonnages, à qui vous euſſiez auſſi la plus parfaite confiance, faites-le de telle maniére que vous ne ſortiez jamais des bornes de votre profeſſion. Soyez ſimple & non familiére. Soyez ſérieuſe & jamais affective. Evitez toute expreſſion qui marque de la tendreſſe ou de l'empreſſement au-delà des bornes. Ecrivez enfin de telle ſorte que quand on liroit vos lettres dans une place publique, on n'y trouvât qu'à s'édifier.

LXXVII.

C'eſt un beau talent que celui de la poëſie, mais il eſt un peu dangereux pour une Religieuſe qui n'a pas bien l'eſprit de ſon état. Soyez ſur vos gardes ſi vous l'avez reçu : quelquefois le déſir de le perfectionner porte à lire les grands maîtres de l'art, & par malheur ils ne l'ont preſque toûjours exercé que ſur des ſujets profanes, qui excitent & qui remuënt les paſſions. Les intrigues de l'amour ſont comme l'ame des tragédies, des comédies, de toutes les piéces de théâtre ; tout y roule preſque là-deſſus. Vous voulez donc perfectionner votre talent en liſant ces choſes : qu'en arrivera-t'il ? Vous cultiverez votre eſprit & vous pervertirez votre cœur.

Philip. c. 2. v. 7. 8. saint Paul ajoûte qu'il s'étoit rendu obéïſſant juſqu'à la mort & à la mort de la Croix. Peſez bien chaque parole & de J. C. & de ſon Apôtre. JESUS-CHRIST dit : je fais toûjours la volonté de mon Pere céleſte. Ainſi il eſt né quand ſon Pere céleſte a voulu ; il a choiſi une étable pour le lieu de ſa naiſſance & une créche pour ſon berceau, parce que ſon Pere l'a ainſi voulu. Il a fuï de devant Herodes & s'eſt retiré en Egypte, d'où enſuite il eſt revenu en Judée à cauſe que ſon Pere l'a voulu. S'il s'eſt ſoumis à ſa ſainte Mere & à ſaint Joſeph ; s'il s'eſt arrêté au Temple à l'âge de douze ans & y a diſputé avec les Docteurs, c'eſt parce que ſon Pere l'a voulu. Il n'a point prévenu le tems de ſe manifeſter par la prédication de l'Evangile ; mais il l'a fait quand ſon Pere l'a voulu. Lorſqu'il reſſuſcitoit les morts & qu'il guériſſoit les malades, ou bien lorſqu'il reſſuſcitoit un tel mort & non pas un autre ; lorſqu'il guériſſoit ce lepreux & non pas cet autre ; lorſqu'il délivroit ce poſſedé & ne délivroit pas l'autre, ce n'eſt que parce que c'étoit la volonté de ſon Pere céleſte. Il ne faiſoit donc pas un voyage, un petit trajet, un pas ; il ne faiſoit aucun prodige ; il ne diſoit pas même une ſeule parole que ce ne fût pour exécuter la volonté de ſon Pere. Tout étoit reglé & dirigé en lui par cette divine obéïſſance ; en tout & par tout il étoit obéïſſant. Suivons ſaint Paul dans ce qu'il dit : JESUS-CHRIST étoit égal à ſon Pere, puiſqu'il étoit Dieu comme lui, & néanmoins il s'anéantit & ſe rendit obéïſ-

ſant juſqu'à la mort de la croix. O que de ſujets de méditation ſur l'obéïſſance religieuſe ! JESUS-CHRIST étoit égal à ſon Pere céleſte, & ſon égalité n'empêcha pas qu'il ne lui fût ſoumis. Ce ne fut pas une ſimple ſoumiſſion ; mais une ſoumiſſion qui alla juſqu'à un entier & un profond abaiſſement, & un anéantiſſement. Il ſe rendit obéïſſant ; mais pour combien de tems ? juſqu'à la mort ; c'eſt-à-dire, pendant toute ſa vie mortelle : & à quelle mort ? à la mort de la croix. Quelque dure, quelque douloureuſe, quelque cruelle, quelque ignominieuſe que fut cette mort, il s'y ſoumit par obéïſſance à la volonté de ſon Pere céleſte. Cet exemple n'a pas beſoin qu'on l'accompagne de longues réflexions pour le faire mieux ſentir ; il porte ſa force avec lui-même ; il prêche ſeul l'obéïſſance avec une énergie toute divine. Contentons-nous de tirer la conſéquence qu'en tire l'Auteur de l'Imitation de J. C., qui fait ainſi parler ce divin Maître à l'ame pieuſe. " Vous apprehendez de vous abandonner L. 3 „ entiérement à la volonté des autres ; parce c. 13. „ que vous vous aimez trop encore par un „ amour déréglé. Mais quelle merveille que „ vous qui n'êtes que pouſſiere & que néant, „ vous vous ſoumettiez parfaitement à la „ créature pour l'amour de Dieu, après „ qu'étant, comme je ſuis, le Tout-Puiſ„ ſant & le Très-Haut, qui ai créé tout de „ rien, je me ſuis fait homme, & me ſuis „ ſoumis ſi profondement aux hommes pour „ l'amour de vous ! Je ſuis deſcendu du

„ comble de ma gloire dans le plus profond „ abîme de la baſſeſſe, afin que vous ap- „ priſſiez à vaincre l'orgueïl de l'homme par „ l'humilité d'un Dieu. Apprenez donc à „ obéïr, pouſſiere ſuperbe, apprenez à vous „ abaiſſer, terre & cendre, & à vouloir bien „ être foulé aux pieds de tous. Apprenez à „ rompre toutes vos volontés & à vous ren- „ dre une victime de l'obéïſſance. Animez- „ vous contre vous-même d'une ſainte ar- „ deur, & ne ſouffrez pas que l'orgueïl vive „ dans vous. Rendez-vous ſi petit & ſi aſſu- „ jetti, que tous puiſſent marcher ſur vous „ comme on marche ſur la bouë qui eſt dans „ les ruës. „ L'Auteur que nous venons de citer ne demande rien d'extraordinaire en parlant ainſi, après qu'il a propoſé pour modèle l'exemple de J. C. Qu'y auroit-il en effet d'exceſſif dans le plus profond anéantiſſement de la créature, lorſque J. C. s'eſt ſi fort anéanti pour l'amour d'elle, qu'il ſemble l'avoir fait ſans bornes & ſans meſure? Que cet exemple doit toucher vivement le cœur d'une Religieuſe! qu'il doit agir puiſſamment ſur ſon eſprit, & combien doit-elle en être excitée, animée, encouragée à ne point s'épargner dans l'exercice de l'obéïſſance?

LXXXIII.

En conſéquence de l'exemple de J. C., la Religieuſe doit toûjours craindre de faire ſa propre volonté, & doit toûjours rechercher à pratiquer l'obéïſſance, étant perſuadée que jamais la volonté du Seigneur ne s'accomplira mieux en elle, & que J. C. ne re-

gnera jamais mieux dans ſon cœur qu'autant qu'elle renoncera à ſa propre volonté & la ſoumettra aux loix ſaintes de l'obéïſſance. Auſſi doit-elle être extrêmement ſatisfaite lorſqu'on lui preſcrit quelque choſe qui combat ſes déſirs, qui ruïne ſes petits projets, ou contrarie ſes inclinations; & ſa diſpoſition là-deſſus devroit être ſi bien connuë des Supérieures, qu'elles n'euſſent aucune peine à lui donner des ordres contre ſes répugnances naturelles, ou plûtôt qu'elles crûſſent ſeconder en cela ſes pieux déſirs, autant que ſon ardeur à s'avancer dans le ſaint renoncement.

LXXXIV.

O que les voyes de la Religieuſe obéïſſante ſont droites! que ſes démarches ſont belles! que ſes pas ſont d'un grand mérite devant Dieu! Il n'eſt rien de tout ce qu'elle fait par obéïſſance qui échappe aux yeux de ſon divin Epoux, qui la voit avec complaiſance ſe ſoumettre pour ſon amour à la volonté des autres, & qui la récompenſera dans cette vie par des graces particuliéres, & dans l'autre par de très-hauts dégrés de gloire. C'eſt pour cela que rien ne doit coûter à la Religieuſe dès qu'il s'agit d'obéïr; qu'elle doit ſe porter aux choſes les plus difficiles avec une ſainte ardeur & avec allegreſſe de cœur. Elle ne doit jamais rien négliger de tout ce qui lui eſt ordonné. Elle doit ſaiſir avec une attention ſcrupuleuſe les moindres occaſions de l'obéïſſance comme une ame ſoigneuſe de plaire à J. C. Elle

doit chercher à donner par cette vertu un nouveau prix à tout ce qu'elle fait dans la Religion, ſe propoſant toûjours le motif de l'obéïſſance, outre celui qu'elle peut avoir des autres vertus.

LXXXV.

Si vous ne conſidérez que Dieu dans la Supérieure, & ſi c'eſt pour l'amour de lui que vous lui obéïſſez, vous ſerez également ſoumiſe à celle que vous aimez moins comme à celle que vous cheriſſez le plus; vous vous attacherez même plûtôt à vous ſoumettre exactement aux moindres ordres de la premiére, de peur que le défaut d'amitié pour elle ne dérobe quelque choſe de la perfection de votre obéïſſance. Plus vous aurez de la répugnance à lui obéïr, plus vous vous ferez de violence pour vous y ſoumettre. Vous ferez ſervir la peine que vous y avez, à rendre votre obéïſſance plus pure & plus dégagée d'amour propre. Enfin il vous ſera égal d'obéïr à une Supérieure comme à une autre, ſoit que ſon humeur & ſon caractère vous convienne, ſoit que vous ſentiez pour elle du rebut & de l'éloignement; parce que ce ne ſera pas elle que vous conſidérerez, mais Dieu ſeulement en elle, & que Dieu ne change jamais, bien que la Supérieure change. Mais ſi vous réglez votre obéïſſance ſur vos inclinations naturelles; ſi vous avez égard à la qualité de la perſonne & à ce qu'elle eſt envers vous, alors on peut dire que ce n'eſt plus Dieu que vous enviſagez; que ce n'eſt plus à Dieu ni pour Dieu

que vous obéïſſez ; mais c'eſt votre propre inclination ; c'eſt pour contenter votre amour propre.

LXXXVI.

Ce n'eſt pas à vous à examiner ce que la Supérieure vous ordonne, ni pourquoi elle vous l'ordonne ; vous n'avez autre choſe à faire que d'obéïr. La Supérieure rendra compte à Dieu des ordres qu'elle vous donne & des motifs qu'elle a eu en vous les donnant ; & vous rendrez compte de votre obéïſſance. C'eſt Dieu qui jugera ſes intentions & qui jugera auſſi votre ſoumiſſion. Si elle vous met dans un tel emploi par caprice, par antipathie, pour le plaiſir malin de vous faire de la peine, (je pouſſe bien ici la choſe loin) Dieu l'en punira un jour ; mais ſi vous vous imaginez ces choſes ? ſi vous avez ces préventions contre elle ; ſi vous vous livrez pour cela au murmure, au chagrin, au dépit, à l'impatience ; ſi vous manquez d'obéïr, ou ſi vous le faites mal, Dieu vous punira également.

LXXXVII.

Vous devez impoſer ſilence à votre eſprit dès qu'il veut raiſonner ſur ce qu'on vous ordonne. L'amour propre, de concert avec le démon, ne manque pas de fournir dans l'occaſion des raiſonnemens contraires à l'obéïſſance. S'il ne peut empêcher qu'on ſe ſoumette extérieurement, il ſe retranche, pour ainſi dire, dans l'imagination, & s'y défend. Il fait trouver mauvais ce que la Supérieure a ordonné ; il le fait paroître ou dé-

placé, ou difficile, ou injuſte. Tantôt, ſelon lui, la Supérieure uſe de préférence; tantôt elle manque de diſcrétion; tantôt elle n'agit que par l'inſpiration des autres. Eh mon Dieu ſi vous écoutez l'amour propre que ne vous dira-t'il pas pour vous détourner de l'obéïſſance ou pour la rendre défectueuſe! Je le redis encore; en obéïſſant élevez votre eſprit au-deſſus de la créature pour ne conſidérer que Dieu, & toutes ces penſées s'évanoüiront.

LXXXVIII.

Comme la déſobéïſſance eſt ſouvent accompagnée d'orgueïl, auſſi vous devez donner un nouveau prix à votre obéïſſance en la pratiquant dans l'eſprit d'une ſincere humilité. Quand on vous dit, obéïſſez à votre Supérieure, vous devez l'entendre comme ſi on vous diſoit: humiliez votre raiſon & votre volonté ſous la raiſon & la volonté de la Supérieure. Faites céder vos lumiéres aux ſiennes; aſſujettiſſez vos vûës aux ſiennes; forcez votre volonté retive & obligez-la à plier ſous ſon joug; briſez tout orgueïl & tout amour propre; rendez-vous docile comme un enfant; anéantiſſez-vous enfin par l'obéïſſance à l'imitation de J. C., & mourez à vous-même à force de faire mourir votre volonté par une ſoumiſſion humble & aveugle. O que ces maximes ſont effrayantes à la nature! que l'amour propre tremble en y penſant! que l'orgueïl & la ſuffiſance frémiſſent en les liſant! mais ayez aſſez de généroſité pour en entreprendre la pratique,

& vous éprouverez combien eſt doux ce joug qui vous paroît ſi lourd & ſi peſant.

LXXXIX.

Qu'on faſſe bien entendre ceci aux Novices; qu'on le leur inſpire ſans ceſſe; qu'on tâche de le leur inculquer de telle ſorte qu'elles ne l'oublient jamais. Elles doivent conſidérer la grace de leur vocation comme une ſemence céleſte que Dieu a jetté dans leur cœur, & qu'elles doivent continuellement arroſer par l'eau bienfaiſante de l'obéïſſance, afin que cette ſemence ſacrée croîſſe dans leur ame & y produiſe des fruits de toutes les vertus religieuſes. Jamais une Novice qui s'attache ſincerement à ſoumettre ſa volonté, ne manquera de réüſſir dans la Religion. Fût-elle remplie de défauts, on peut ſurement ſe promettre qu'elle ſe corrigera ſi elle ſait obéïr. Au contraire, quand elle auroit mille bonnes qualités, ſi elle n'a pas celle d'être docile, on ne doit tenir aucun compte des autres.

XC.

Que peut-on penſer d'une Religieuſe, avec laquelle la Supérieure a beſoin d'uſer de ménagement pour s'aſſurer de ſa ſoumiſſion, lorſqu'elle a quelque choſe à lui ordonner, ou quelque emploi à lui confier: ſans quoi elle la trouveroit peut-être retive? La placerons-nous au rang des Religieuſes véritablement obéïſſantes? Il s'en faut bien qu'elle ait fait du progrès dans cette vertu. Nous appellons une véritable obéïſſante, celle qui n'a d'autre volonté que

celle de ſa Supérieure ; qui eſt toûjours diſpoſée à lui obéïr, & dont la Supérieure peut tenir le même langage que le Centenier tenoit des gens qu'il avoit ſous ſes ordres & à qui il diſoit : *allez là, & ils y alloient ; venez ici, & ils y venoient ; faites cela, & ils le faiſoient.*

Matt. 8. v. 8.

XCI.

La Religieuſe qui uſe de détour pour faire pancher la Supérieure de ſon coté & l'amener à ſa volonté, n'a pas le mérite de l'obéïſſance ; puiſqu'en effet elle ne lui obéït pas ; mais plûtôt elle la porte à lui obéïr à elle-même, en l'obligeant par addreſſe ou par importunité à condeſcendre à ſes déſirs. Il eſt néanmoins certaines rencontres où une Religieuſe peut repréſenter ſes raiſons à la Supérieure pour la prier de la diſpenſer de ce qu'elle lui ordonne ; mais les repréſentations doivent être accompagnées de douceur, d'humilité & de ſoumiſſion d'eſprit ; & après qu'elle a allegué ſes raiſons, elle doit s'en tenir à ce que la Supérieure decidera, ſans apporter d'autre réſiſtance.

XCII.

Oubliez juſqu'à l'habitude de dire, je veux, je déſire, je ferai ; la parfaite obéïſſance ignore ce langage de la propre volonté, & perſonne dans la religion ne doit vouloir que ce que la Supérieure veut. Il eſt vrai que la prudence & la charité exigent de celle-ci qu'elle commande avec douceur & qu'elle prie plûtôt les Religieuſes de faire ce qu'elle leur preſcrit, que de le leur

commander avec autorité. Si cependant elle s'éloigne de cette régle, & qu'elle commande avec hauteur & avec pétulance, ſon indiſcrétion ne doit pas vous révolter; ſoyez bien aiſe d'avoir par-là une occaſion de vaincre votre orgueïl & votre ſenſibilité, en vous ſoumettant avec douceur. Votre obéïſſance ſera d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle ſera exempte de tout amour propre.

XCIII.

Une Religieuſe doit tâcher de ſe rendre capable de tous les emplois du Monaſtère; mais elle n'en doit briguer aucun, ni n'en refuſer aucun; ſa dépendance de la Supérieure doit être là-deſſus parfaite, comme en toute autre choſe; que celui qu'on lui donne ſoit plus ou moins honorable; qu'il ſoit aiſé ou difficile, elle doit l'accepter dans un eſprit d'obéïſſance, ſans écouter l'amour propre, toûjours fécond en prétextes pour éluder ce qui le gêne, ou rechercher ce qui le ſatisfait. Que ſeroit-ce d'un Monaſtère où chaque Religieuſe ſe croiroit en droit de n'accepter que les emplois qui ſeroient de ſon goût? Celle qui aimeroit à être dans ſa chambre ne voudroit jamais être portiére; & celle qui aimeroit la compagnie brigueroit l'emploi de maîtreſſe des penſionnaires. Ainſi une Supérieure ne pourroit plus prendre d'arrangement dans la diſtribution des emplois pour le plus grand bien du Monaſtère & le ſoutien de la diſcipline reguliére; & les Religieuſes n'étant placées dans les

différentes charges que ſelon leurs inclinations, celles qui auroient de la vertu pourroient juſtement ſe reprocher de n'être dans leur emploi que par leur propre volonté; & celles qui n'en auroient point, ne feroient que de confuſion dans la charge qui leur ſeroit confiée.

XCIV.

L'amour propre dans une Religieuſe qui a d'ailleurs de la piété, ſe déguiſe quelquefois, comme le démon, en Ange de lumiére, & lui fait imaginer des dangers contre ſa perfection dans l'emploi qu'on lui donne, tandis que c'eſt pour mieux ſuivre ſon goût & ſon inclination qu'il la porte à s'en diſpenſer. Ainſi une Religieuſe qui n'aime pas à ſe produire, & qui goûte la tranquillité de ſa cellule, où elle fait, ſans être détournée, ſes exercices de dévotion, & ſon travail en repos & en ſilence, ne pourra ſe déterminer qu'avec une répugnance extrême à ſe charger du ſoin de la porte, de la Sacriſtie, des Penſionnaires. Il faudra la preſſer, la ſolliciter, la conjurer, employer l'autorité de ſon Directeur pour l'obliger à s'y ſoumettre. Elle s'imaginera qu'elle va perdre tout le recuëillement qu'elle avoit acquis dans ſa retraite; qu'elle ne pourra plus faire ſon oraiſon avec attention; qu'elle ſera dans une diſſipation continuelle; & dans cette idée elle ſe mettra en mauvaiſe humeur; elle montrera de la ſenſibilité juſqu'à verſer des larmes; elle éclatera peut-être en murmure; elle ſe laiſſera aller au

trouble ; & peut-être qu'enfin à force d'importunités, ou par la mauvaiſe grace avec quoi elle s'acquittera de ſa charge, elle forcera la Supérieure à lui ôter l'emploi qu'elle lui a donné. Mais pour faire entendre à cette Religieuſe ſi peu docile combien ſon illuſion eſt groſſiére, je n'ai qu'à lui dire d'examiner ſa conduite ſur les régles des Saints, & qu'enſuite elle ſe décide. Or les Saints nous ont appris & par leurs inſtructions & par leur exemple, que l'obéïſſance eſt préférable aux ſacrifices, & ſur-tout dans les perſonnes religieuſes. Qu'il eſt toûjours plus aſſuré qu'on fait la volonté de Dieu, & qu'on lui eſt agréable en obéïſſant, qu'en ſuivant ſa volonté propre, même dans les plus ſaintes pratiques qui ne ſont que de dévotion & de conſeil. Que Dieu nous ſoutient & nous aide dans l'emploi où il nous met par obéïſſance ; mais que nous ne méritons pas qu'il nous ſoutienne dans ce que nous faiſons contre l'obéïſſance, & pour ſuivre notre propre choix. Qu'il vaut mieux dans la religion être occupé tout le jour à un exercice extérieur & diſſipant, quand c'eſt par obéïſſance qu'on le fait, que de vaquer à l'oraiſon, ou de garder une étroite retraite dans ſa chambre en ſuivant ſa volonté propre. Si donc une Religieuſe qui eſt dans le cas dont nous parlons, juge de ſa conduite par ces maximes, elle n'y trouvera que déguiſement de l'amour propre & une véritable illuſion. A la vérité ſi elle avoit quelque ſujet qui lui parut très-lé-

gitime, & qui fut inconnu à la Supérieure, de s'excuſer d'accepter l'emploi qu'elle lui confie, elle peut le lui repréſenter ; mais, comme nous avons déja dit, qu'elle le faſſe avec ſimplicité & avec modeſtie, & qu'enſuite elle s'en tienne indifféremment à ce que ſa Supérieure en décidera.

XCV.

Vous êtes choquée, parce qu'on ne vous donne point d'emploi, & qu'on paroît vous oublier ou vous négliger dans la diſtribution des offices. Vous ne voulez pas accepter un emploi qui vous tiendroit trop cachée & confonduë dans le Monaſtère ; & vous en voudriez un plus brillant, & qui vous produiſît davantage aux yeux des créatures. Vous refuſez une charge d'un moindre rang, parce que vous en avez eu de plus conſidérables dans la religion ; enfin vous ne voulez vous charger d'aucun emploi, parce qu'on n'a pas voulu vous accorder celui que vous déſiriez. Mais qu'eſt-ce que tout ceci ? Si vous vous croyez en droit d'en agir de la ſorte, il n'y a donc plus d'obéïſſance ; il n'y a plus de dépendance, plus de ſubordination, plus d'humilité dans la religion ? Et par conſéquent voilà la regularité ruïnée dans votre Monaſtère, puiſqu'elle ne ſubſiſte que par ces vertus. O amour propre, ô propre volonté, que vous êtes funeſtes aux Maiſons religieuſes !

XCVI.

C'eſt la ſubordination qui ſoutient principalement les Monaſtères dans la vigueur de

l'obſervance reguliére. C'eſt elle qui en fait des demeures de paix, de conſolation & de ſainteté, autant que la charité. C'eſt au contraire le défaut de ſubordination qui en cauſe la décadence & la ruïne totale; & n'en fait plus qu'un ſéjour de trouble & de confuſion. Pour bien ſoutenir cette dépendance, les anciennes doivent donner aux plus jeunes l'exemple d'une humble ſoumiſſion à la Supérieure, & les jeunes doivent travailler de toutes leurs forces à renoncer à leur volonté propre, & à ſe perfectionner toûjours plus dans l'obéïſſance, afin de donner à leur tour, à celles qui viendront dans la ſuite, l'exemple d'une parfaite ſoumiſſion, lorſqu'elles ſeront anciennes. De plus, il doit y avoir une ſubordination des jeunes aux anciennes fondée ſur le bon ordre, l'humilité & la charité, par laquelle les jeunes Religieuſes rendent aux anciennes le reſpect qui leur eſt dû à cauſe de leur âge, de leur expérience dans la religion & de leurs vertus; & les anciennes ayent pour les jeunes la douceur, l'affection, la tendreſſe, l'affabilité & la vénération qu'exige le tître de Sœur & celui d'Epouſe de JESUS-CHRIST.

XCVII.

Les anciennes qui s'imaginent à cauſe de leur âge, ou parce qu'elles ont été dans les premiéres charges du Monaſtère d'être en droit de critiquer la conduite d'une Supérieure, ou s'arrogent celui de vouloir la gouverner, ou l'obligent, pour maintenir la paix dans la maiſon, de ſouffrir en patience

leurs murmures & leur indocilité ; ces anciennes, dis-je, ſont dans une grande illuſion, & d'un exemple peu édifiant. Qu'avez-vous donc fait depuis ſi long-tems que vous êtes Religieuſe, ſi vous n'avez pas appris à reſpecter votre Supérieure, & à lui être ſoumiſe ? Et qu'apprendront de vous les jeunes, ſi vous ne leur montrez la pratique de l'obéïſſance par votre exemple ? Ne pourroit-on pas dire de vous avec juſtice ce que
L. 3. c. 37. dit l'Imitation de JESUS-CHRIST. " Pluſieurs „ ſe flâtent de ce qu'il y a déja beaucoup „ d'années qu'ils ſe ſont donnés à Dieu ; „ mais tout ce tems leur a ſouvent peu ſervi „ pour ſe corriger. „ Diſons auſſi que les jeunes Religieuſes qui manquent de reſpect & de déférence aux anciennes, & ſur-tout qui montrent ſi peu de docilité & d'humilité, qu'une ancienne n'oſeroit leur faire une correction charitable, diſons qu'elles ne promettent pour la ſuite que de l'indépendance & du relâchement ; & que ſi l'eſpérance du Monaſtère eſt fondée ſur de tels ſujets pour la regularité, elle eſt très-mal appuyée, & même très-ruïneuſe.

XCVIII.

Une Religieuſe doit regarder toutes les Sœurs comme ſes Supérieures, & les reſpecter en conſéquence comme autant de perſonnes que leur vertu & leur mérite éleve au-deſſus d'elle. Elle doit leur obéïr ſelon que la prudence, la charité & la diſcrétion l'exigent, & qu'il n'y aura rien contre l'ordre de la Supérieure, contre l'obſervance

de la régle, ni contre la conſcience. Les anciennes mêmes peuvent pratiquer cette ſoumiſſion à l'égard des jeunes, en uſant de condeſcendance envers elles, & leur rendant certains petits ſervices avec douceur, complaiſance & affabilité; & à plus forte raiſon les jeunes doivent-elles être ſoumiſes aux anciennes par reſpect & par vénération. L'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST donne ici une excellente régle, " Humiliez- L. 1
„ vous profondement, dit-il, ſous la main c. 49
„ de tous, & ne vous mettez point en peine
„ qui aura dit, ou qui aura commandé ce
„ qu'on vous ordonne. Mais appliquez tout
„ votre ſoin à être dans une telle diſpoſition
„ que ſoit que votre ſupérieur, ou votre
„ égal, ou votre inférieur vous ait demandé,
„ ou ait témoigné déſirer de vous quelque
„ choſe, vous receviez le tout de bon cœur,
„ & que vous vous efforciez de l'accomplir
„ avec une ſincere volonté.

XCIX.

Mais ce que nous venons de dire, chaque Religieuſe doit le pratiquer encore plus particuliérement à l'égard de celles qui ſont dans les emplois, en leur obéiſſant dans ce qu'elles exigent en vertu de leurs offices. Ainſi elle doit obéïr à la Portiére comme à ſa Supérieure à cet égard, & ſe rendre par eſprit de ſoumiſſion & d'obéïſſance, ſans trop apporter de délai, lorſqu'elle fait ſon ſigne à la porte. Elle doit pareillement obéïr à l'Infirmiére comme à ſa Supérieure, dans le tems de la maladie, & s'abandon-

ner docilement à ſes charitables ſoins, renonçant à ſa propre volonté, & s'élevant au-deſſus de ſes répugnances, ſoit pour les remèdes, ſoit par les ſoulagemens dont l'Infirmiére juge qu'elle a beſoin. Une telle conduite obſervée dans un eſprit de dépendance, de charité & d'humilité, eſt d'un très-grand mérite devant Dieu, & conſomme la perfection de l'obéïſſance dans une Religieuſe.

C.

C'eſt un grand fardeau & bien difficile à porter que celui d'être Supérieure, lorſqu'on en conſidére les obligations, & le compte qu'on doit en rendre au tribunal de JESUS-CHRIST, & je ne ſçais comment on trouve des Religieuſes qui déſirent d'en être chargées. Apparemment qu'elles ſe laiſſent ſi fort ébloüir par la primauté que donne la charge, qu'elles s'étourdiſſent ſur les devoirs qu'elle impoſe & la ſollicitude dont elle eſt accompagnée? Mais ſoit qu'on ſe trouve dans un Monaſtère relâché, ou que l'on ſoit dans une Communauté reguliére, on doit toûjours redouter le commandement: dans les maiſons relâchées, parce qu'on ne peut en autoriſer le relâchement, à moins de vouloir ſe perdre avec les autres, & qu'il eſt très-difficile d'y remédier: dans les reformées, parce que quelque vertu qu'on y pratique, il faut la ſoutenir, la faire croître, étendre ſes ſoins & ſa ſollicitude ſur le ſpirituel & le temporel de la Communauté en général, & encore ſur chaque Religieuſe en

particulier ; en ſorte que ſi l'on n'eſt extrêmement ſur ſes gardes, l'eſprit occupé & partagé en tant de ſoins, ſe diſſipe ; & le cœur ſouffre ſouvent, ou de ce qu'on ne peut ſuffire à tout, ou de ce qu'on ne peut remédier à tout. O heureux état d'une Religieuſe particuliére ! O état plein de douceur & de tranquillité, où l'on n'a autre choſe à faire qu'à ſe laiſſer conduire, & à vaquer au ſalut de ſon ame ! Qui que vous ſoyez qui lirez ceci, ſouvenez-vous que ſi c'eſt une grande choſe, comme dit l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST, de demeurer ferme dans l'obéïſſance, de vivre ſous une Supérieure, & de ne dépendre point de ſoi-même, il eſt ſans comparaiſon plus sûr d'obéïr que de commander, comme ajoûte le même Auteur. C'eſt pour cela que les Religieuſes doivent bien prendre garde de laiſſer introduire dans leur cœur le poiſon mortel de l'ambition pour les charges ; qu'au moindre déſir qui pourroit y naître, elles doivent s'allarmer, bien loin de l'écouter & de le nourrir. Que ſi le cas arrive qu'on les choiſiſſe pour gouverner le Monaſtère, elles doivent s'en affliger intérieurement, s'en humilier, & n'y acquieſcer que par réſignation à la volonté de Dieu & par obéïſſance aux Supérieurs qui ont droit de les confirmer ; & qu'enfin elles doivent ſortir de leur charge avec autant de joye, qu'une ambitieuſe auroit de la peine à les quitter. L. 1. c. 9.

CI.

Malheur à vous ſi étant choiſie pour Su-

périeure de votre Monaſtère, vous aviez de la prédilection pour celles qui vous auroient ſervies de leurs ſuffrages, & ſi vous conſerviez du reſſentiment contre celles qui n'y auroient pas contribué. Malheur à vous ſi vous vous teniez offenſée du refus de celles-ci ; ſi vous leur en ſçaviez mauvais gré ; ſi vous nourriſſiez de la rancune dans le cœur; ſi vous la portiez juſqu'à la leur marquer, ou par des plaintes, ou par des reproches, ou par un air froid & dédaigneux, ou par d'autres maniéres diſgracieuſes. Malheur à vous ſi cela influoit ſur votre maniére de gouverner ; en ſorte que vous reglaſſiez là-deſſus la diſtribution des emplois & la diſpenſation de vos faveurs & de vos graces. Malheur enfin à vous, ſi cela vous portoit juſqu'à prendre plus de ſoin des unes que des autres, ſoit dans leurs différens beſoins ſpirituels ou temporels, ſoit dans leurs maladies. Une telle conduite ne ſeroit pas moins ſcandaleuſe qu'odieuſe ; elle attireroit ſur vous la colére de Dieu ; & vous ſeriez plus horrible à ſes yeux, que le monſtre le plus affreux ne pourroit le paroître aux vôtres.

CII.

Une Supérieure doit ſe regarder, non comme ayant autorité ſur les Sœurs, mais comme étant deſtinée de la Providence pour les ſervir dans leurs beſoins tant de l'ame que du corps. Elle n'eſt plus à elle-même ; elle eſt à ſes Religieuſes ; toutes ont droit à ſon amitié, ſans qu'il lui ſoit permis d'en avoir

avoir plus pour les unes que pour les autres. Toutes ont droit à ſon attention, à ſes ſoins, à ſa ſollicitude, à ſes bienfaits, à ſes faveurs, à ſa tendreſſe, ſans qu'elle puiſſe uſer de la moindre préference. Sa chambre doit être ouverte à toutes également; elle doit les recevoir toutes avec la même douceur & la même charité; elle doit avoir le même zéle pour la perfection de toutes; leur en fournir à toutes les moyens avec une ſainte ardeur; s'intéreſſer pour elles auprès de Dieu & prier pour toutes; & comme ſaint Paul diſoit qu'il n'y avoit point de diſtinction dans JESUS-CHRIST entre les Juifs & les Grecs, mais qu'ils avoient tous en lui un même Seigneur, qui eſt riche & liberal envers tous ceux qui l'invoquent, de même il n'y doit point avoir de diſtinction entre les Religieuſes par rapport à la Supérieure, ſoit anciennes ou jeunes, Profeſſes ou Novices, Sœurs du Chœur ou Converſes & Sœurs Domeſtiques, toutes doivent trouver en elle une bonne Mere à qui elles puiſſent recourir dans leurs beſoins, dans leurs peines, dans les cas particuliers, & en toute rencontre, comme étant toutes également ſes filles, & ſur-tout les épouſes ſacrées de celui dont elle leur tient la place. *Rom.* 1. 10. 12.

CIII.

Pour mieux mériter la confiance de ſes Religieuſes, une Supérieure doit ſe conduire avec tant de circonſpection dans ſa Communauté, qu'on ne puiſſe point ſoupçonner qu'elle ſoit prévenuë plûtôt pour les unes que pour les autres, & qu'elle ait conçu

une idée favorable aux unes & défavorable aux autres ; car la prévention aveugle eſt un des plus grands défauts où puiſſe tomber une Supérieure, & c'en eſt un encore plus conſidérable de le laiſſer appercevoir par certaines maniéres trop flâteuſes pour les unes & trop dédaigneuſes envers les autres. La prudence & la charité exigent qu'elle s'obſerve extrêmement en ce point ; au lieu qu'en y manquant elle peut empêcher un grand bien & cauſer de grands maux dans ſon Monaſtère. C'eſt encore un devoir eſſentiel dans une Supérieure de garder inviolablement les ſecrets qu'on lui confie ; en ſorte que les Religieuſes puiſſent plus être aſſurées de ſa diſcrétion & de ſa probité là-deſſus, que de la leur propre. Si une Religieuſe vient dépoſer dans votre cœur avec ſimplicité ce qui ſe paſſe dans ſon ame, c'eſt autant un effet de ſon eſtime & de la foi qu'elle a en votre prudence, qu'une preuve de ſa confiance : vous devez donc répondre à l'idée qu'elle a de vous, non-ſeulement en lui donnant le conſeil qu'elle demande, mais encore en gardant ſon ſecret ; & ſi vous y manquez, quel moyen qu'elle oſe y revenir une ſeconde fois ? Ne lui donnez-vous pas plûtôt ſujet de ſe défier de votre indiſcrétion ? & voudriez-vous qu'elle fut une autre fois le joüet de votre imprudence ? Une autre vient vous avertir d'un déſordre qui regne dans le Monaſtère, & vous y remédiez de façon à faire connoître celle qui vous en a donné avis ; n'eſt-ce pas vouloir que

perſonne n'oſe déſormais vous avertir en pareille rencontre ? & avez-vous droit de le prétendre vous, qui violez celui qu'on a d'exiger que vous ſoyez diſcréte ?

CIV.

Il doit toûjours coûter beaucoup à une Supérieure quand elle eſt obligée de corriger quelqu'une de ſes Religieuſes. Si au contraire elle ſe plaiſoit à le faire, elle prouveroit par-là qu'elle n'a pas un caractére de bonté ; mais qu'elle eſt d'une humeur fâcheuſe & quereleuſe. La douceur & la charité doivent être ſes vertus favorites, & qui animent toute ſa conduite. Elle ne doit jamais faire la correction lorſqu'elle ſe ſent émuë de colére, de peur que ſa paſſion ne la faſſe exceder dans ſes paroles. Elle doit attendre que ſon émotion ait ceſſé, & que ſon cœur ſe trouvant dans une diſpoſition plus tranquille, elle puiſſe repréſenter & corriger avec plus de prudence & plus de profit pour la Religieuſe qu'elle veut reprendre. Quand une inférieure s'apperçoit que la Supérieure eſt émuë en la reprenant, elle eſt plus portée à l'accuſer d'emportement, qu'à ſe croire coupable : & bien loin de profiter de ſa correction, elle la reçoit avec dépit & montre ſouvent bien de la ſenſibilité.

CV.

Recevez la correction avec douceur & humilité. C'eſt bien aſſez de la peine que votre Supérieure a de vous la faire, ſans que vous l'aggraviez par votre indocilité. Conſidérez que ſon fardeau eſt grand, étant chargée

devant Dieu de répondre de votre ame. Appliquez à votre Supérieure & à vous-même ce que ſaint Paul diſoit autrefois aux Hebreux ſur la ſoumiſſion qu'ils devoient avoir à leurs Paſteurs : *Obéiſſez*, leur diſoit-il, *& ſoyez ſoumis à vos Paſteurs qui veillent*, Heb. 13. *comme devant rendre compte de vos ames, afin qu'ils le faſſent avec joye, & non en gémiſſant, car ce ne ſeroit pas votre avantage.* Aidez donc votre Supérieure à ſoutenir le poids de ſa charge, en lui donnant la conſolation de prendre en bonne part ce qu'elle vous remontre pour votre bien ſpirituel. Ne lui donnez pas ſujet de gémir de votre indocilité, & craignez que ſi la correction eſt infructueuſe, vous n'en rendiez un terrible compte au tribunal de JESUS-CHRIST : tandis qu'elle aura devant lui le mérite de vous l'avoir faite.

CVI.

Que les Novices s'inſtruiſent ici de leurs devoirs envers leur Maîtreſſe ; & comme elles ſont expoſées à la correction, ſoit parce qu'étant nouvelles dans les pratiques de la religion elles y font plus de fautes, ſoit parce qu'elles doivent être dreſſées dans les vertus religieuſes par l'humiliation & la correction ; auſſi doivent-elles la recevoir avec une docilité parfaite, & ne montrer jamais de l'orgueïl ni de la répugnance. Soumettez-vous donc à la correction avec un eſprit de douceur & pour votre avantage ; ne cherchez point à vous excuſer ni à adoucir ou à éluder la reprimande ; chaſſez loin de votre

eſprit toute penſée d'indocilité & de murmure ; appaiſez les émotions que l'amour propre éleve dans votre cœur. Si vous n'êtes pas coupable de la faute dont on vous reprend, penſez à n'y point tomber dans la ſuite, au lieu de vous empreſſer à vous juſtifier ; & conſidérez en même tems que vous en commettez beaucoup d'autres qu'on ignore, ou qu'on fait ſemblant de ne pas appercevoir pour n'être pas obligée de vous reprendre à tout moment. Perſuadez-vous enfin que quoiqu'on vous diſe, c'eſt toûjours pour votre avantage ! que même on uſe d'indulgence envers vous pour ménager votre délicateſſe, & que ſi on vous traitoit à la rigueur, on ſeroit ſans ceſſe à crier après vous, tant vous êtes défectueuſe. Si vous entrez bien dans ces diſpoſitions, vous ferez de grands progrès en peu de tems dans la voye de la vertu, & vous vous préparerez à parvenir à une grande perfection.

CVII.

C'eſt très-mal recevoir la correction que d'imputer à d'autres la faute dont on vous reprend, ou de faire des jugemens & des perquiſitions ſecrettes pour ſçavoir qui en a averti la Supérieure ou la Maîtreſſe, & pour lui en vouloir enſuite du mal ou lui en faire des reproches. Vous qui en agiſſez de la ſorte, vous connoiſſez bien peu ce que vaut la correction, tant par rapport à la gloire de Dieu, que pour le bon ordre du Monaſtère & la ſanctification de votre ame. Ah que vous ſeriez éloignée de tels ſentimens, ſi

vous aviez l'eſprit des Saints ! Si une autre a fait la même faute que vous, ſans qu'on lui diſe rien tandis qu'on vous la reproche, & peut-être avec beaucoup de ſéverité, qu'en voudrez-vous conclurre ! Si vous conſultez l'amour propre il vous dira qu'on épargne les autres, qu'on leur paſſe tout, qu'on ne leur dit rien, parce qu'on les aime peut-être plus que vous ; qu'on n'a pour vous que de la rigueur, qu'on eſt prévenu contre vous, & que c'eſt préciſement pour cela qu'on releve vos moindres fautes, & par-là il vous portera au murmure, à la jalouſie, au reſſentiment, à la défiance & à l'indocilité. Si au contraire vous écoutez la grace, elle vous fera enviſager la correction de la Supérieure ou de la Maîtreſſe comme une faveur qu'on vous fait préferablement aux autres ; comme une preuve de la bonne idée qu'on a de vous, puiſqu'on préſume que vous aurez aſſez de vertu pour recevoir la correction avec humilité, & pour en profiter ; comme une marque qu'on vous chérit & qu'on a conſéquemment du zéle pour votre avancement dans la perfection religieuſe, puiſqu'on ne vous épargne pas dans vos défauts afin que vous vous en apperceviez & que vous les corrigiez : ainſi elle vous portera à conſidérer la correction comme un bien qu'on vous fait & à la recevoir avec douceur, avec plaiſir & avec reconnoiſſance. Voyez donc qui vous voulez ſuivre, ou l'amour propre qui ne cherche qu'à vous perdre, ou la grace qui vous conduit au ſalut ?

CVIII.

Si lorſqu'on vous reprend de quelque faute, vous allez penſer en vous-même qui peut l'avoir faite connoître à la Supérieure ou à la Maîtreſſe, non-ſeulement c'eſt abuſer de la correction, mais c'eſt encore faire triompher le démon dans vous. Que vous importe que ce ſoit une Religieuſe particuliére qui ait averti la Supérieure, & quelle peut-être cette Religieuſe ? Il s'agit de vous, de la faute que vous avez faite, de travailler à vous en corriger ; & ce n'eſt que dans cette vûë qu'on vous en reprend par un eſprit de charité. Si donc au lieu de recevoir ce qu'on vous dit dans le même eſprit qu'on vous le dit, vous vous attachez à former mille ſoupçons, mille jugemens contre les unes & les autres pour découvrir celle qui a décelé votre faute à la Supérieure, vous changez en poiſon un remède très-ſalutaire à votre ame; vous faites ſervir à ſa ruïne ce qui n'étoit que pour ſon avantage ; vous rempliſſez votre cœur d'amertume dans une occaſion où l'on ne vous montre que de la charité ; & bien loin de vous corriger d'une faute, ſelon l'intention de la Supérieure qui vous la repréſente, vous en commettez pluſieurs, ſoit en recevant mal la correction, ſoit en formant des jugemens & des ſentimens d'animoſité, d'aigreur & de vengeance contre celles que vous croyez être la cauſe qu'on vous corrige. Combien auriez-vous mieux fait de vous ſoumettre humblement à la correction, de ne penſer qu'à la mettre à profit, de renoncer à

tout ce que l'amour propre vous inſpiroit : vous auriez épargné par-là beaucoup de fautes ; vous auriez conſervé votre cœur en paix ; vous auriez édifié la Supérieure & vos Sœurs par votre humilité ; vous auriez enfin immolé à Dieu votre ſenſibilité, ce qui lui eût été plus agréable que ſi vous aviez porté le cilice une ſemaine de ſuite.

CIX.

Si nous recommandons ſi expreſſement aux Religieuſes d'avoir une parfaite ſoumiſſion envers leurs Supérieures, à combien plus forte raiſon devons-nous leur inſpirer d'être ſoumiſes à leurs Supérieurs Eccléſiaſtiques, qui ont ſur elles une bien plus grande autorité ſelon l'ordre de la Hiérarchie établie par notre Seigneur JESUS-CHRIST ? Qu'elles ſe ſouviennent que quand ce divin Maître diſoit aux Apôtres : *qui vous écoute m'écoute*, il le diſoit auſſi aux Prélats qui leur ont ſuccedé dans l'Epiſcopat ; & ſi l'ordre de leur obéïr eſt intimé par ce grand Maître à tous les Fidéles, comment les Vierges ſacrées que leur Evêque a offertes lui-même à Dieu, & couvertes du ſaint voile aux pieds des Autels en ſigne de leur conſécration, comment, dis-je, s'en croiront-elles diſpenſées ; ou plûtôt comment ne doivent-elles pas donner l'exemple à tous les Chrétiens de leur rendre le reſpect & la ſoumiſſion qui leur eſt dûë ? Reſpectez ſouverainement les Supérieurs ; ſoyez leur ſoumiſes comme à JESUS-CHRIST dont ils tiennent la place ; ne réſiſtez jamais à leurs ordonnances, de peur

de réſiſter à l'autorité de Dieu dont-ils ſont revêtus. Ajoûtez de plus la confiance au reſpect & à la ſoumiſſion ; regardez les Evêques comme vos peres ſpirituels, pleins de tendreſſe & de charité pour vous ; & conduiſez-vous envers eux de telle ſorte que comme vous êtes la portion choiſie de leur troupeau, vous ſoyez auſſi leur joye & leur conſolation par votre obéïſſance.

CX.

L'Auteur du livre de l'Imitation de J. C. remarque avec tous les Peres de la vie ſpirituelle, que le renoncement à ſoi-même & l'humilité ſont les deux principaux fondemens de la vie religieuſe. " Celui, dit-il, „ qui dans la Religion ne cherche pas Dieu L. „ purement & le ſalut de ſon ame, n'y trou- c. 17 „ vera que de l'affliction & de la douleur. „ Celui qui ne travaillera pas à être le plus „ petit de tous & ſoumis à tous, n'y pourra „ vivre long-tems dans la paix. Vous devez „ vous ſouvenir que vous êtes venu pour „ obéïr & non pas pour commander, & „ que votre état vous oblige à ſouffrir & à „ travailler, & non pas à paſſer le tems à „ cauſer. C'eſt donc dans le Monaſtère „ qu'on éprouve les hommes comme l'or „ dans la fournaiſe ; c'eſt-là que nul ne peut „ ſubſiſter s'il n'eſt réſolu de s'humilier de „ tout ſon cœur pour l'amour de Dieu. „ Excellentes leçons qui regardent également les Monaſtères des filles comme ceux des hommes. Elles contiennent tout ce qu'on peut dire de ſolide pour y établir & y con-

ſerver la paix & le bonheur des ames religieuſes.

CXI.

Vivez donc dans une entiére dépendance des autres ſi vous voulez vous conſerver dans la paix & la tranquillité de l'ame, & faire du progrès dans la perfection de votre état. Travaillez à devenir ſincerement humble, ſi vous voulez goûter les douceurs ſpirituelles de la vie religieuſe. Ne comptez pas d'avancer beaucoup dans les vertus ſans ces deux-là. Si elles vous manquent, la moindre épreuve vous déconcertera, & au lieu d'y montrer de la piété, vous ne ſerez qu'un ſujet de mauvais exemple. Quelle différence d'une Religieuſe ſolidement humble à une autre qui ne l'eſt pas ! Vous verrez la premiére toûjours douce & patiente quand on la contrarie, paiſible lorſqu'on la calomnie, docile lorſqu'on la commande même avec hauteur & ſans ménagement, & toûjours prête à ceder lorſqu'on veut conteſter avec elle. Au contraire c'eſt dans ces mêmes occaſions qu'une Religieuſe qui n'a pas acquis un fonds d'humilité dément ſa vertu : elle tombe dans le trouble, le chagrin, le dépit, l'impatience, la colére ; elle montre toute la ſenſibilité d'une ame immortifiée & pleine d'amour propre ; il paroît enfin que ſa piété eſt comme un édifice bâti ſur le ſable mouvant, & qui ne ſauroit ſe ſoutenir contre le moindre orage. O que l'humilité eſt néceſſaire dans les Communautés religieuſes pour les maintenir dans la paix & avancer

le progrès des particuliéres : Leur vertu croîtra ſelon qu'elles ſeront humbles ; elle s'évanoüira bien-tôt à la moindre rencontre ſi elles manquent d'humilité.

CXII.

Tenez pour maxime conſtante que l'orgueïl eſt toûjours odieux & que l'humilité eſt toûjours aimée, eſtimée & reſpectée, & cela eſt ſi vrai que les perſonnes le plus orgueïlleuſes ne peuvent compâtir avec celles qui le ſont; que c'eſt faire une grande injure à quelqu'un que de l'appeller *un ſuperbe*; que l'orgueïl le plus rafiné ſe couvre ſouvent des apparences de l'humilité pour ſe faire eſtimer davantage ; & qu'enfin s'il étoit permis de rechercher l'eſtime des créatures, on n'y pourroit parvenir plus sûrement que par la pratique de l'humilité. Une Religieuſe orgueïlleuſe eſt toûjours à charge dans ſa Communauté. Elle y eſt regardée comme un eſprit dangereux, d'un caractère ennemi de la ſociété, capable de toute autre choſe que de faire du bien. C'eſt l'orgueïl qui enfante l'ambition, & avec elle les partis & les diviſions dans les Communautés religieuſes ; c'eſt lui qui excite les jalouſies, les querelles ſcandaleuſes, les haines invéterées. O que de maux viennent à la ſuite de l'orgueïl ! N'y eût-il que trois Religieuſes dans un Monaſtère, ſi elles ſont ſuperbes elles ne vivront pas deux jours enſemble ſans quelque conteſtation, parce que l'orgueïl inſpire autant le mépris des autres, que la vaine eſtime de ſoi-même, & que le mépris eſt l'ennemi de

la paix & de l'union. Au contraire quand une Communauté ſeroit compoſée de mille Religieuſes, ſi elles ſont humbles, on y verra régner une paix admirable; l'union en ſera des plus étroites; la charité y joüira de tous ſes droits & de tous ſes avantages. Que les Novices entendent bien ceci, & qu'elles ſe hâtent d'acquerir la véritable humilité, l'humilité de cœur. En le leur recommandant, c'eſt autant que ſi nous leur diſions: vous ferez la plus tendre conſolation & l'ornement de votre Monaſtère; vous goûterez les fruits les plus doux de la vie religieuſe; vous rendrez votre piété ſolide, & votre contentement preſque inaltérable; vous ſerez des Epouſes ſelon le cœur de J. C.; vous aurez la paix avec Dieu, la paix avec toutes vos Sœurs, la paix enfin avec vous même.

CXIII.

Si vous vous préferez à quelqu'une de vos Sœurs, parce que vous croyez avoir plus d'eſprit, plus de capacité, plus de talens qu'elle, vous vous aveuglez étrangement, puiſque ce ne ſont pas ces qualités qui font le mérite d'une Religieuſe, mais la pratique des vertus, & ſur-tout de l'humilité. Jugez donc de vous-même ſur cette régle, & voyez ſi vous n'avez rien à rabattre des idées de préference que votre amour propre vous met dans l'eſprit en vous comparant à cette Sœur. Je ne ſai ſi en faiſant ainſi vous pourrez trouver que vous ſoyez quelque choſe au prix d'elle, & ſi plûtôt vous ne vous regarderez pas, malgré vos beaux talens,

comme très défigurée par votre orgueïl & votre amour propre aux yeux de Dieu, qui juge de tout dans l'équité. Voici à ce ſujet des vérités très-ſolides, & qui doivent vous ſervir de régle dans le jugement que vous porterez de vous même, lorſqu'il s'agira de vous mettre en paralléle avec la moindre de vos Sœurs. 1°. Nous ne ſommes véritablement que ce que nous ſommes devant Dieu. 2°. Ce n'eſt pas ce qui paroît grand aux yeux des créatures que Dieu eſtime, c'eſt ce qui eſt en ſoi eſtimable, & il ne regarde comme tel que la ſolide vertu. 3°. Euſſiez-vous tous les talens, toutes les qualités, tout l'eſprit, tous les agrémens capables de vous concilier l'eſtime & les applaudiſſemens du monde entier, ſi vous n'avez pas une piété ſolide & fondée ſur une ſincere humilité, vous n'êtes rien en comparaiſon de la plus ſimple, la plus ignorante, la plus groſſiere fille; qui d'ailleurs eſt humble & ſolidement pieuſe. 4°. Que vous primiez donc par la beauté de votre eſprit, par l'élevation de votre génie, par votre éloquence naturelle, par votre addreſſe dans les ouvrages, par votre habileté dans la conduite des affaires, par la ſageſſe de vos conſeils; que vous ſoyez regardée comme la fille de tous les talens dans votre Monaſtère & comme la perſonne la plus néceſſaire; que vous y ſoyez recherchée, eſtimée, cherie, conſultée de toutes; qu'on n'entreprenne rien ſans votre avis; que vous ſoyez enfin comme le grand mobile de tout, & l'ame, pour ainſi dire, de

votre Communauté, tenez pour certain que vous ſerez autant inférieure à la plus ſimple de vos Sœurs, qu'elle l'emportera ſur vous par ſa vertu; & ce qui doit encore vous humilier davantage auprès d'elle, c'eſt que pour peu de vertu que vous ayez vous riſquez de le perdre à tout moment par le danger où vos talens & les applaudiſſemens que vous recevez vous expoſent de vous laiſſer entraîner par l'orgueïl; tandis que la piété de cette Sœur ſimple & groſſiére eſt en aſſurance par l'humiliation où la tient ſa ſimplicité.

CXIV.

Ne penſez pas que vos talens, quelques grands qu'ils puiſſent être, vous rendent ſi utile à votre Communauté qu'elle ne puiſſe fort bien ſe paſſer de vous. Votre Monaſtère a ſubſiſté avant que vous y fuſſiez reçuë, il ne périra pas lorſque vous ne ſerez plus. Il y a eu des Religieuſes qui vous valoient bien; elles ſont mortes ſans toutefois que le Monaſtère ait fini avec elles. Comment quand vous mourrez à votre tour finira-t'il avec vous? La Religion a beſoin en général des perſonnes qui la compoſent, mais elle n'a beſoin de perſonne en particulier, & chaque particuliére a beſoin d'elle. Quelle ſeroit votre illuſion, ſi, ſous prétexte de vos
nes qualités, vous vous croyez néceſ-
, & ſi vous prétendiez qu'on le crût &
n vous regardât comme l'unique ſoutien
Communauté? Une Religieuſe qui
cette ſotte eſtime d'elle-même, de-

voit prendre pendant un mois pour ſujet de ſes méditations ces belles paroles de l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST. " Aimez à n'être point connuë & à paſſer pour une perſonne qui n'eſt bonne à rien. L. 1. c. 2.

CXV.

Une Religieuſe qui eſt véritablement humble n'aime pas à ſe produire ; elle cherche plûtôt à ſe cacher, & pour ainſi dire, à s'éteindre. Comme elle eſt perſuadée de ſon néant & qu'elle ne voit dans elle aucun mérite, elle cherche l'obſcurité & ne s'étonne point lorſqu'on la laiſſe dans l'oubli. Elle regarderoit comme une idée ridicule celle de ſe croire néceſſaire dans la Communauté, encore moins oſeroit-elle parler conformement à cette idée. Elle ſe ſert de ſes talens pour remplir ſes devoirs & les emplois qu'on lui confie, & non pas pour s'en faire accroire, ou pour primer ſur ſes Sœurs. Combien eſt-elle éloignée de parler d'elle-même, de faire l'importante, de vouloir que ſon ſentiment l'emporte ſur celui des autres, de l'avancer avec pétulance comme ſi elle prononçoit un oracle, de ne pouvoir ſouffrir que les autres ne s'y rendent pas ?

CXVI.

Pourquoi ſommes-nous ſi prévenus en notre faveur ayant tant de ſujets de nous humilier ? Les Saints avoient des ſentimens ſi abjets d'eux-mêmes, eux qui s'élevoient vers le Ciel comme des aigles par l'eſſor merveilleux de leur éminente piété : même ils étoient Saints, plus ils paroiſ

vils & mépriſables à leurs propres yeux ; & nous qui ſommes ſi éloignés de leur vertu ; nous qui, bien loin de nous élever comme eux à la perfection, à peine nous nous traînons dans le commencement de la voye qui y conduit ; nous qui ſommes encore liés par nos paſſions, qui n'avons pas corrigé un ſeul de nos défauts, nous ſommes ſi aveuglés que de nous croire quelque choſe de bon, jusqu'à nous préferer aux autres. " Helas ! L. 3. p. 14. „ s'écrie l'Auteur de l'Imitation de JESUS-„ CHRIST, que je dois avoir de bas ſenti-„ mens de moi-même ; que je dois peu eſti-„ mer le peu de bien qui peut être en moi ! „ Dans quelle aſſez profonde humilité puis-„ je m'abîmer à la vûë de l'abîme de vos ju-„ gemens, ô mon Dieu ! dans leſquels je ne „ trouve en moi autre choſe que le péché & „ le néant ? O poids effroyable qui m'acca-„ ble ! ô mer ſans fonds & ſans rive où je me „ trouve abîmé, & où je ne vois autre choſe „ de moi-même, ſinon que je ſuis un néant „ en toutes maniéres ! Où ſe cachera déſor-„ mais en moi cette racine d'orgueïl & cette „ confiance préſomptueuſe au peu de bien L. 3. „ que je fais ? Penſez donc à vos péchés, p. 4. „ conclut le même Auteur ; penſez-y avec „ un regret & un déplaiſir ſenſible, & que „ vos bonnes œuvres n'empêchent point „ que vous ne vous croyez toûjours un „ néant ; car il eſt vrai que vous n'êtes „ qu'un pécheur ſujet à beaucoup de paſ-„ ſions, qui vous tiennent engagé dans „ leurs liens. Vous avez toûjours un poids.

„ qui vous entraîne dans le néant. Il ne
„ faut rien pour vous faire tomber ; une
„ petite difficulté vous ſurmonte ; la moin-
„ dre ſurpriſe vous jette dans le trouble,
„ & vous vous découragez, & vous vous
„ abattez en un moment. Il n'y a rien en
„ vous qui vous doive donner de la com-
„ plaiſance, & il y a mille choſes qui vous
„ doivent porter à vous mépriſer vous mê-
„ me, parce que votre foibleſſe eſt ſi grande
„ que vous n'êtes pas même capable de la
„ concevoir.

CXVII.

Qui que vous ſoyez dans la Religion, Supérieure actuelle ou ancienne Mere, diſtinguée ou non par la naiſſance, par les bonnes qualités & le plus rare mérite, tâchez cependant de vous bien perſuader que vous êtes la moins vertueuſe du Monaſtère ; ou plûtôt conſidérez-vous comme n'ayant acquis aucune vertu, tandis que les autres ont fait de grands progrès. Dans cette conviction qui doit être ſincere mettez-vous toûjours dans votre eſprit au-deſſous de toutes les Sœurs, même des Novices, renonçant avec horreur à tout ſentiment de préference, quand ce ſeroit à la plus imparfaite, à la moins reguliére du Monaſtère, les regardant toutes comme vos ſupérieures ; & enfin vous mépriſant vous-même dans la perſuaſion que vous n'êtes rien, & même moins que rien, puiſque le néant n'a jamais déplû à Dieu, & que vous avez eu ſi ſouvent le malheur de l'offenſer. " S'il y a quelque bien en

Luc. 1. c. 2. „ vous, dit l'Auteur de l'Imitation de J. C., „ croyez qu'il y en a plus dans les autres, „ afin de vous conſerver dans l'humilité. „ Vous ne perdez rien à vous mettre au-deſ- „ ſous de tous ; mais vous pouvez beaucoup „ perdre, ſi vous vous préferez à un ſeul.

CXVIII.

Vous me direz peut-être, comment puis-je me croire plus défectueuſe que les autres, tandis que j'en vois pluſieurs dans la Communauté dont je ne puis diſſimuler les défauts que je n'apperçois point dans moi ? Elles obſervent mal la régle, & je tâche de l'obſerver fidélement ; elles ſont très-diſſipées, & je me conſerve autant que je puis dans le recuëillement ; elles perdent leur tems en vains entretiens, & je vis toûjours dans la retraite ; elles ſuivent en tout leur propre volonté, & je ſuis ſoumiſe à celle de la Supérieure ; elles raillent, elles critiquent, elles murmurent, elles médiſent les unes des autres, & je ne me mêle de perſonne ; je ne fais de la peine à perſonne. Ne ſemble-t'il pas qu'en me croyant plus mauvaiſe qu'elles, je m'éloigne de la vérité ? Voici ma réponſe. 1°. La vraye humilité n'a des yeux que pour voir ſes propres défauts, elle eſt aveugle pour ceux des autres. 2°. Elle excuſe tout dans les autres & n'excuſe rien dans ſoi ; elle uſe d'une charitable indulgence dès qu'il s'agit de porter ſon jugement ſur quelqu'un, afin de mériter auprès de Dieu un jugement de miſéricorde, & au contraire elle ſe juge elle-même dans toute la ri-

gueur, pour prévenir celle du ſouverain Juge. 3°. Quelque défaut qu'elle apperçoive dans les autres, elle laiſſe tout au jugement de Dieu; penſant que c'eſt lui ſeul qui juge ſes créatures, & qu'il ne nous appartient pas de le faire nous-mêmes, qui ne voyons que l'extérieur & à qui le fond des cœurs eſt impénétrable. 4°. Elle reconnoît dans les fautes des autres, non une fragilité particuliére, mais la fragilité de la nature humaine, dont elle-même fait ſouvent la triſte expérience, & elle eſt convaincuë en voyant tomber les autres, que ſi Dieu ne la ſoutenoit, elle feroit de plus grandes chûtes; ce qui l'humilie bien loin qu'elle penſe à ſe préferer à ſon prochain dont la fragilité lui fait ſentir la ſienne, & dont les chûtes l'avertiſſent de ſe tenir ſur ſes gardes. 5°. Elle penſe encore en voyant faire aux autres plus de fautes qu'elle n'en commet, ou que c'eſt ſon amour propre qui lui cache les ſiennes, & qu'elle ne voit rien de ſi mauvais dans elle-même que parce qu'elle eſt aveugle ſur ſa propre miſére, ou bien elle n'a garde de ſe croire meilleure que les autres qu'elle voit manquer; parce qu'elle ignore ſi elle perſeverera, & qu'elle appréhende qu'un jour celles qui lui paroiſſent ſi imparfaites ſe convertiſſant, ne la dévancent de beaucoup dans la vertu en faiſant un meilleur uſage des graces de Dieu qu'elle même n'en a fait juſqu'à préſent. Enfin la ſeule penſée de ſe croire meilleure que les autres, l'effraye juſtement & lui fait craindre qu'elle ne tombe dans la préſomption &

dre & affectueuſe. Il n'appartient qu'à celles qui ignorent la véritable vertu, & qui n'ont nullement l'eſprit de leur état, de mépriſer ces ſortes de pratiques dont tous les Saints ont tant fait de cas, & qui ont toûjours été en vigueur dans les Communautés regulié-res. Ainſi dire humblement ſa coulpe : recevoir à genoux la correction d'une Supérieure : ſe proſterner aux pieds d'une Sœur qu'on a eu le malheur d'offenſer : avoüer de bonne foi une faute qu'on a fait : ceder en ſilence, lorſqu'on nous attaque : ne pas s'empreſſer de ſe diſculper, lorſqu'on eſt accuſé ſans ſujet : ſupporter une confuſion avec douceur; voilà d'excellentes pratiques d'humiliation dont une Religieuſe ne doit jamais laiſſer échapper l'occaſion, lorſque la Providence la lui ménage, & qu'elle doit mettre à profit avec grande fidélité, ſi elle veut faire du progrès dans la vie ſpirituelle.

CXXI.

Comme dans la Religion les Novices ſont plus ordinairement éprouvées par les pratiques d'humiliation, il importe beaucoup qu'on leur en faſſe connoître le prix & l'excellence, & qu'elles s'en acquittent dans le même eſprit que ces pratiques ont été établies. Ainſi il faut les porter à les faire avec gravité & avec modeſtie ; à accompagner l'action extérieure de la pieuſe diſpoſition du cœur, qui conſiſte à s'humilier intérieurement au moment qu'elles les font extérieurement ; à confondre l'orgueïl de l'eſprit & mortifier l'amour propre, tandis

qu'au dehors elles s'abbaiſſent & ſe mortifient ; à ſe propoſer en elles-mêmes les anéantiſſemens de J. C. pour modèle, lorſqu'elles s'anéantiſſent en quelque maniére par l'humiliation en préſence de la Communauté. Une Novice, par exemple, qui dans le tems qu'elle dit ſa coulpe à la Supérieure ou à la Maîtreſſe, ſe repréſente dans ſon eſprit qu'elle eſt aux pieds de notre Seigneur J. C. comme ſainte Magdelaine, & qui dans cette conſidération s'humilie encore plus dans ſon cœur qu'elle ne le fait au-dehors : qui écoute la correction comme ſi c'étoit de J. C. qu'elle la reçoit, qui convient dans elle-même de tout ce qu'on lui reproche : qui trouve même qu'on ne lui en dit pas aſſez ; qu'on la ménage trop ; qu'elle ne mérite que des confuſions, & que de quelque rigueur qu'on uſe à ſon égard, on la traite avec trop d'indulgence. Cette Novice, dis-je, pratique très-bien l'humiliation ; elle s'y prend de la bonne façon pour parvenir dans la vie ſpirituelle ; elle ira loin dans la vertu, ſi elle ſe ſoutient dans les mêmes diſpoſitions.

CXXII.

Si nous avons de la peine à nous humilier devant les autres, nous en avons bien plus à ſouffrir qu'on nous humilie : il nous eſt plus fâcheux de ſubir une pénitence qu une Supérieure nous impoſe par ſon propre mouvement, que de la faire, quand c'eſt nous qui la lui avons demandée pour nous humilier ; & je ferois plus de cas de la vertu d'une Novice qui recevroit avec

grande douceur la vive correction de ſa Maîtreſſe, que de la ferveur d'une autre qui viendroit la prier de lui laiſſer faire quelque acte d'humiliation au refectoire ; bien que celle-ci ſoit très-loüable, & qu'on ne puiſſe trop l'exhorter à le faire ſouvent. La raiſon de ceci eſt que dans les pratiques d'humiliation qui viennent de nous-mêmes, l'amour propre peut trouver à s'appuyer ſur la gloire qui en revient de la part des créatures : au lieu que quand ce ſont les autres qui nous humilient, il n'y a plus eſpoir des loüanges pour l'amour propre ; au contraire il lui paroît que les créatures ne cherchent qu'à le confondre & à l'abbaiſſer, c'eſt ce qui lui rend ces humiliations ſi difficiles à ſoutenir ; ce qui le choque quelquefois ſi vivement, & ce qui enfin le déconcerte ſi fort en bien des rencontres, qu'il laiſſe tomber le maſque par des vives impatiences, & ſe montre tel qu'il eſt.

CXXIII.

Si vous ſçavez vaincre la trop grande ſenſibilité, vous aurez triomphé d'un des principaux ennemis de la paix de votre ame ; & j'oſerois preſque dire que votre tranquillité ſera inaltérable. Mais pour triompher de cet ennemi qui eſt ſi fortement établi dans nous-mêmes, ah qu'il faut avoir travaillé longtems, & avoir pris beaucoup ſur ſoi ! nous ne pourrons même jamais le dompter ſi bien, que nous n'ayons toûjours beſoin de nous tenir ſur nos gardes ; parce que, lors même que nous nous flâtons de l'avoir vaincu

vaincu, il ſe releve, & nous ſurprend ſi ſubitement, qu'il nous a renverſé preſqu'auſſitôt qu'il nous a attaqué. Vous avez ſouffert avec beaucoup de patience pendant un certain tems quelque parole fâcheuſe qu'on vous a dite. Vous n'avez rien repliqué toutes les fois qu'on vous l'a dite : Cependant vous n'avez pas laiſſé de le ſentir vivement. C'eſt un effet de votre vertu d'avoir ſçû vous taire, mais ne vous fiez pas trop à vous-même : ſoyez toûjours plus ſur vos gardes ; parce qu'il pourroit bien arriver que lorſque vous y penſerez le moins, vous ne vous trouverez pas diſpoſée à garder le ſilence ; vous laiſſerez échapper une parole ; enſuite deux ; & peut-être vous mettrez-vous ſi bien en colére, que vous ne l'aviez jamais été ſi vivement de votre vie.

CXXIV.

Si vous voulez devenir plus patiente, prenez pendant long-tems la Paſſion de notre Seigneur JESUS-CHRIST pour ſujet de vos méditations ; en approfondiſſant ce divin Myſtère par des réflexions ſérieuſes & réïterées vous vous ſentirez touchée, & vous vous déterminerez avec bien moins de difficulté à ſouffrir tout ce qu'on pourra vous dire, ou vous faire de fâcheux. Dites-vous ſouvent à vous-même que vous ne méritez que du mépris & toute ſorte de mauvais traitemens, & dites-vous le tant de fois, ſoit en conſidérant ce que JESUS innocent a ſouffert, ſoit en vous reprochant toutes vos fautes, qu'enfin cette vérité paſſe juſqu'au

fond de votre cœur & que vous en ſoyez pleinement convaincuë. " Seigneur, dit
3. 41. „ l'ame dévote dans le livre de l'Imitation „ de JESUS-CHRIST, ſi je conſidére bien ce „ que je ſuis, je reconnoîtrai que nulle créa- „ ture ne m'a jamais fait aucun tort, & qu'ainſi „ je n'ai nul ſujet légitime de me plaindre. „ Car, mon Dieu, vous ayant offenſé ſouvent „ & par de grands péchés, il eſt bien juſte „ que toutes vos créatures s'arment contre „ moi; ainſi il ne m'eſt dû que de la confuſion „ & du mépris, comme à vous appartient toute „ loüange, tout honneur & toute gloire.

CXXV.

Ne conſidérez jamais la contradiction en elle-même, ni la perſonne qui vous la cauſe, ſi vous voulez vous ſoutenir dans une humble patience; mais élevez vos penſées vers Dieu? ſoit pour attirer de ſa miſéricorde la force dont vous avez beſoin, ſoit pour reconnoître que c'eſt ſa providence qui permet ce qui vous arrive afin de mettre votre vertu en exercice, & vous préparer par-là un tréſor de mérite. Tant que vous enviſagerez les créatures dans tout ce qui vous arrive de fâcheux, vous ſerez aiſement émûë, votre orgueïl & votre amour propre s'éleveront comme des ſerpens en furie; vous ſentirez doublement la peine, & vous vous irriterez juſqu'à ſcandaliſer vos Sœurs. Quelle hardieſſe a celle-là; vous dira l'orgueïl, de me parler ainſi, & qu'eſt-elle pour le prendre ſur ce ton? lui appartient-il de me piquer comme elle fait? N'aurois-je pas à lui

reprocher bien des choſes ſi je n'étois plus raiſonnable & ſi je n'avois plus de diſcrétion qu'elle n'en a ? Mais comment ſouffrir des maniéres ſi choquantes, dira auſſi l'amour propre ? Faudra-t'il toûjours endurer ? Il ſemble que plus on eſt bon, plus on eſt expoſé à la mauvaiſe humeur des autres. Qui peut la ſoutenir ſi long-tems ? Ne vaut-il pas mieux mettre fin à leur contradiction, en la repouſſant par quelque vivacité qui montre enfin qu'on n'eſt pas inſenſible ? Si on leur laiſſe toûjours dire, elles prendront pied là-deſſus, & jamais ceci ne finira. Faiſons voir une bonne fois qu'on ne veut plus être leur dupe. Voilà le langage de l'orgueïl & de l'amour propre. Mais écoutez celui de l'eſprit de J. C., voici comme il vous parle par l'Auteur du livre de l'Imitation : " Ne L. 3
„ dites jamais, je ne puis endurer d'être c. 13.
„ traité de la ſorte par une telle perſonne ;
„ cela eſt entiérement inſupportable ; elle
„ m'a fait un tort inſigne, & elle me repro-
„ che des choſes à quoi je n'ai jamais penſé.
„ Je pourrois ſouffrir aiſément d'autres per-
„ ſonnes, & il y a d'autres ſortes d'offenſes
„ auſquelles je ſerois aſſez peu ſenſible. Cette
„ penſée eſt une imagination vaine & ſans
„ raiſon, puiſque ce n'eſt point conſidérer
„ quelle eſt la vertu de la patience, ni qui
„ eſt celui qui la doit recompenſer ; mais
„ ſeulement quelle eſt la perſonne qui a of-
„ fenſé, & quelle eſt l'offenſe qu'on a reçuë.

CXXVI.

Vous ne devez pas vous contenter de ne

rien dire dans les occaſions où l'on éprouve votre patience, mais il faut tâcher d'adoucir votre eſprit & votre cœur : votre eſprit, en ne vous entretenant pas volontairement dans le ſouvenir de ce qu'on a fait contre vous ; & votre cœur, en tâchant d'appaiſer ſon émotion. Si vous ſuivez vos réflexions, & ſi vous nourriſſez le reſſentiment, outre les fautes intérieures que vous commettrez & qui ſeront preſque ſans nombre, vous prendrez feu à la premiére occaſion, quelque légere qu'elle ſoit, parce que votre ame ſera diſpoſée à la colére, & à peine vous dira-t'on une parole, que vous vous abandonnerez à toute votre vivacité. " Chaſſez
L. 3. c. 57. „ de votre cœur, dit l'Auteur de l'Imitation „ de JESUS-CHRIST, le mieux qu'il vous „ ſera poſſible, toute l'impreſſion que le mal „ y pourroit faire ; & s'il a commencé à vous „ toucher, ne permettez pas néanmoins „ qu'il vous abatte & qu'il embarraſſe long- „ tems votre eſprit. Souffrez au moins avec „ patience, ſi vous ne pouvez pas ſouffrir „ avec joye. Quoique vous ayez de la peine „ à entendre ce qu'on dit contre vous, & „ que vous vous ſentiez déja émû de colére, „ retenez-vous vous-même, & ne permettez „ pas qu'il ſorte de votre bouche quelque „ parole mons réglée qui puiſſe ſcandaliſer „ les petits. Cette émotion excitée en vous „ s'appaiſera bien-tôt, & la douleur de vo- „ tre ame ſera adoucie par le retour de la „ grace du Seigneur.

CXXVII.

Si vous conſidérez bien ce qui vous cauſe tant de peine dans la Religion, vous trouverez que ce n'eſt ſouvent qu'une bagatelle & que vous n'en êtes vivement piquée que parce que vous êtes trop ſenſible. Tantôt c'eſt une parole qu'on a lâché indiſcrétement que vous auriez dû ne pas relever, & dont peut-être tout autre que vous n'auroit pas été touchée; tantôt c'eſt un rapport que vous auriez mieux fait de ne pas écouter, & dans lequel on vous a groſſi les objets par des exagérations, tandis qu'au fonds il ne s'agiſſoit que de peu de choſe; tantôt c'eſt un refus de la part d'une Sœur auquel vous ne vous attendiez pas, mais qu'un peu d'humilité vous eût fait ſupporter ſans amertume; tantôt enfin c'eſt une remontrance de la part d'une Supérieure, ou une reception un peu froide qu'elle vous a faite & dont votre délicateſſe s'eſt tenuë offenſée : voilà très-ſouvent ce qui dans la Religion fait le ſujet de l'affliction, du dépit, du chagrin d'une Religieuſe trop immortifiée & trop ſenſible. A en juger par ſa triſteſſe, par ſon abattement, par ſes plaintes & par ſes larmes, on croiroit que toutes les tempêtes ſe ſont multipliées ſur ſa tête. Hélas ! ſi elle comparoit ce qu'elle ſouffre, non-ſeulement avec ce que JESUS-CHRIST & les Saints ont ſouffert, mais encore avec ce qu'une infinité de gens endurent dans le monde, même de perſonnes qui paroiſſent joüir de tous les avantages du ſiécle, ô qu'elle trouveroit qu'elle a tort

d'être ſi ſenſible, & que toutes ſes peines ne méritent pas l'attention, je dirois preſque d'une perſonne tant ſoit peu raiſonnable. Mais nous ne ſommes touchés que des maux que nous ſentons, & quelques petits qu'ils ſoient, nous ſommes ſi ſenſibles contre ce qui nous cauſe la moindre peine, qu'il ſemble qu'il n'y ait rien de plus fâcheux à ſouffrir, & que notre croix eſt la plus péſante de toutes, & cela ne vient que de ce que nous ne voulons pas voir que nous méritons de ſouffrir de plus grands maux que ceux que nous portons, & qu'en un mot nous ne ſommes pas humbles.

CXXVIII.

La douceur eſt la fille de l'humilité, comme l'humeur haute & imperieuſe, l'humeur chagrine, l'impatience, l'emportement procedent de l'orgueïl. C'eſt une des principales vertus qui conviennent davantage aux Religieuſes; puiſque vivant en communauté, celles qui en manquent deviennent inſupportables aux autres & à elles-mêmes. Pour combien de motifs ne devez-vous pas travailler à l'acquérir ſi vous ne l'avez pas? L'exemple de J. C., ce que vous devez à vos Sœurs, la tranquillité du Monaſtère, votre propre repos, tout cela vous invite & vous oblige à la pratiquer fidélement. 1°. L'exemple de J. C.; il ſe compare lui-même, tantôt à un paſteur, tantôt à un agneau, tantôt à un pere, tantôt à un tendre époux, tantôt à une poule qui raſſemble ſes pouſſins ſous ſes aîles, autant de ſimboles qui expri-

ment merveilleuſement ſon incomparable douceur. Mais entre les admirables inſtructions qu'il nous donne, il nous dit particuliérement d'apprendre de lui à être doux & humble de cœur. Voilà comment la véritable humilité & la douceur ſont étroitement unies; voilà les deux vertus qu'on peut dire que J. C. a extrêmement à cœur que nous apprenions de lui, & ſi nous y manquons, à quel traits nous reconnoîtra-t'il pour ſes diſciples, & qu'eſt-ce qu'une Religieuſe voudra imiter de ce divin modèle qui convienne mieux à ſon état? 2°. Ce qu'elle doit à ſes Sœurs; car comment veut-elle vivre avec elles, & comment veut-elle exiger qu'elles uſent de douceur à ſon égard, ſi de ſon côté elle n'en a point? Eſt-ce donc pour exercer leur patience & leur faire ſouffrir en toute rencontre les ſaillies de ſa mauvaiſe humeur qu'elle eſt dévenuë leur ſœur & leur compagne? Où ſeroit ici l'équité naturelle, quand même nous ne le regarderions pas du côté de la piété? Quoi, pourroit-on lui dire: de quel droit prétendez-vous qu'on vous ſupporte, vous qui ne pouvez rien ſupporter? Ne méritez-vous pas plûtôt qu'on vous traite comme vous traitez les autres? Qu'on vous bruſque, qu'on vous choque, qu'on vous parle avec émotion, puiſque vous ne ſçavez vous même faire autrement. Rendez juſtice à vos Sœurs: vous n'êtes pas plus qu'elles dans la Religion; rendez-vous la à vous-même: vous n'avez point lieu de vous plaindre ſi on ne vous ménage point, puiſ- *Matt. 11. 2.*

que vous en uſez avec ſi peu de ménagement envers les autres. 3°. Ce que la Religieuſe doit à ſon Monaſtère ; car ſi toutes y étoient comme elle ; ſi chacune s'y livroit à la vivacité, quel cahos, quel déſordre, quelle confuſion ; & qui voudroit y habiter un ſeul moment ! Au contraire quelle conſolation n'y a-t'il pas de demeurer avec des perſonnes d'un caractère doux, avec qui l'on vit dans une paix & une concorde admirable ; qui ne ſçavent jamais rien dire de fâcheux, qui ſont toûjours affables, prévenantes, tranquilles, d'une humeur égale ! 4°. O que la douceur eſt donc avantageuſe à une Religieuſe, qui par elle ſe rend imitatrice de JESUS-CHRIST & d'un commerce ſi conſolant avec ſes Sœurs, qui fait qu'elle eſt le bonheur de ſa Communauté, puiſque le plus grand bonheur des Monaſtères eſt d'y vivre en paix avec Dieu, & en paix avec les unes & les autres, & que la douceur produit & entretient cette heureuſe paix. Plût-à-Dieu que chaque Religieuſe ſe propoſât de pratiquer la douceur dans toute ſa perfection ! Plût-à-Dieu que chacune veillât ſi bien ſur elle-même qu'il ne lui échappât rien qui fut contraire à cette vertu ! ce ſeroit le véritable moyen d'entretenir avec une étroite union l'obſervance reguliére la plus exacte dans le Monaſtère ; comme c'eſt le défaut de douceur qui allume quelquefois la diſcorde & introduit avec elle la diviſion, le déſordre & le relâchement. Ecoutez l'éloge que l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST

fait de la douceur & de la patience, & voyez de quels biens vous vous privez en ne pratiquant pas ces deux excellentes vertus. " Plus, dit-il, l'homme a de douceur „ & de patience, plus il a de paix. Et ce- „ lui-là eſt véritablement le vainqueur de „ ſoi-même, & le maître du monde, l'ami „ de JESUS, & l'héritier du Paradis. L. 3 c. 31

CXXIX.

Il eſt vrai qu'il y a des naturels aiſés à émouvoir comme il y en a de plus paiſibles que rien ne ſçauroit exciter à l'impatience ? & que les premiers ont une grande peine à ſe contenir dans les occaſions. Mais plus les Religieuſes de ce caractère ſont ſuſceptibles d'émotion, plus elles doivent être en garde contre leur humeur boüillante, & ſe prémunir pour ne pas s'échapper ſi facilement dans les occaſions critiques. Ces Religieuſes doivent s'y préparer, en ſe les repréſentant au tems de l'oraiſon comme ſi elles y étoient, & en tâchant de s'exciter à des ſentimens de patience & de douceur. Elles ne doivent jamais s'entretenir en leur particulier dans le ſouvenir de ce qui leur eſt arrivé de fâcheux, de ce qu'on leur a dit de diſgracieux, de ce qu'on a pû leur faire qui les a choquées. Elles doivent repouſſer toutes ces penſées avec promptitude comme une tentation dangereuſe, & ne nourrir dans leur ame que des ſentimens d'humilité, de charité, de patience & de débonnaireté. Elles doivent s'accoûtumer à ne parler jamais à qui que ce ſoit qu'avec une extrême douceur,

afin d'acquerir l'habitude de cette aimable vertu, & d'être mieux diſpoſée à la pratiquer dans les occaſions où elle leur eſt néceſſaire. Elles ne doivent ſe pardonner aucune vivacité, quelque legére qu'elle ſoit, mais s'en punir ſur le champ, où en s'impoſant quelque pénitence ſelon l'avis du Directeur, ou en s'excuſant & demandant pardon, au cas que par leur impatience elles ayent offenſé leur Sœur. A la vérité ce que nous propoſons ici eſt un peu pénible à une perſonne portée naturellement à la colére ou à l'impatience; mais elle ne doit ni ſe flâter qu'il ne coûte aucune violence de ſe corriger, ni d'y réüſſir en vingt-quatre heures. Plût-à-Dieu qu'après un travail de trois ou quatre ans, elle eût acquis tant de douceur, qu'il ne lui coûtât preſque rien de ſe modérer! mais en ſuivant fidélement ce que nous venons de dire, & en priant le Seigneur avec inſtance & perſéverance qu'il daigne changer ſon naturel, elle parviendra peu à peu à être auſſi douce qu'aucune autre; & elle aura la conſolation d'avoir triomphé du plus dangereux ennemi de la paix de ſon ame, & de la tranquillité de ſon Monaſtère. Quant aux Religieuſes qui ſont douces par tempéramment, elles doivent auſſi pratiquer la douceur par principe de piété. Il ne doit pas leur ſuffire d'avoir une vertu toute naturelle; il faut qu'elles aſpirent à quelque choſe de meilleur, puiſque c'eſt pour la gloire éternelle qu'elles doivent travailler. Elles doivent ſupporter avec patience celles

qui ſont d'une humeur oppoſée à la leur, & excuſer en elles pour l'amour de J. C. les vives ſaillies qui leur échappent. Qu'elles ſe donnent bien de garde de ſe préferer à elles; qu'elles penſent plûtôt que ſi leurs Sœurs manquent de patience en quelques occaſions, elles ſe font violence en une infinité d'autres quoiqu'il leur en coûte beaucoup; & que ſi elles-mêmes avoient l'humeur auſſi vive, peut-être qu'elles ne ſe contraindroient en aucune rencontre. C'eſt ainſi que les Religieuſes naturellement coléres travaillant à ſe modérer, & que les autres plus douces excuſant celles-ci dans les fautes qui leur échappent, toutes ſe rapprochent, & s'uniſſent par la patience & la charité; & que la bonne harmonie s'entretient dans un Monaſtère.

CXXX.

Ecoutons ſur ce que nous venons de dire les excellentes inſtructions que nous donne le pieux Auteur que nous citons ſi ſouvent. Nous ne ſçaurions rien dire de mieux, & ſes paroles ont une onction qu'il n'eſt pas aiſé à tout le monde de faire ſentir comme lui; parce qu'il avoit véritablement l'eſprit de douceur & de charité de notre Seigneur J. C. " Si vous voulez, dit-il, être ſup- L.
" porté, accoûtumez-vous auſſi à ſupporter. c. 3
" Conſidérez combien vous êtes éloigné de
" la vraye charité & de la vraye humilité,
" qui ne ſçait ſe mettre en colére que con-
" tre ſoi-même. Il n'eſt pas beſoin d'une
" grande vertu pour vivre avec ceux qui
" ſont bons & doux, puiſqu'on ſe plaît na-

„ turellement en la compagnie de ces per-
„ ſonnes, & que nous aimons toûjours ceux
„ qui ſont de même ſentiment que nous.
„ (Voyez ici en paſſant les avantages de la
„ douceur & combien elle eſt néceſſaire
„ pour le bien des Communautés,) mais,
„ pourſuit notre Auteur, c'eſt l'effet d'une
„ grande grace & d'une vertu mâle & cou-
„ rageuſe de pouvoir vivre paiſiblement
„ avec des ames dures & déreglées, qui
„ ſont ſans joug & ſans diſcipline, ou qui
„ nous contrediſent & nous combattent. Il
„ y en a qui conſervent la paix dans eux, &
„ qui l'ont auſſi avec les autres; il y en a au
„ contraire qui n'ont point de repos en eux,
„ & qui troublent celui de leurs freres, qui
„ ſont pénibles aux autres, & encore plus à
„ eux-mêmes; il y en a enfin qui non-ſeule-
„ ment gardent la paix au-dedans d'eux,
„ mais qui travaillent encore à la donner à
„ ceux qui ſont dans la diviſion & dans le
„ trouble. Il eſt vrai néanmoins que pendant
„ que nous ſommes dans cette miſérable vie,
„ notre paix conſiſtera plûtôt à ſouffrir hum-
„ blement ce qui s'oppoſe à nous, qu'à ne
„ trouver rien qui nous ſoit contraire. „
Quoique ce paſſage que nous venons de rapporter ſoit un peu long, il eſt bien plus précis que le ſens des inſtructions qu'il renferme pour le bien des Communautés religieuſes. Le fonds de ces inſtructions eſt preſque immenſe; & chaque période peut fournir à bien de réflexions. Voyez ce qu'il dit des perſonnes qui ont la douceur en par-

tage, & comment il fait entendre qu'il eſt conſolant de vivre avec elles dans une Communauté; ce qui fait voir les avantages de la douceur, & devroit ſeul ſuffire pour exciter toutes les Religieuſes à acquerir & à bien pratiquer cette aimable vertu. Voyez ce qu'il dit de ces ames dures & déreglées, de ces perſonnes contrariantes, de ces perſonnes qui ne ſavent jamais parler ſans choquer les gens, ſans montrer une humeur fâcheuſe; de ces perſonnes en deux mots, qui n'ont ni la paix avec elles, ni la paix avec les autres; combien il eſt dur de vivre avec elles; & quelle vertu il faut avoir pour les ſupporter. Et cela ſeul devroit bien ſuffire pour porter les Religieuſes qui ſont de ce tempéramment, à employer toutes leurs priéres auprès de Dieu, & tous leurs ſoins pour ſe vaincre & ſe corriger. Soyez donc, vous qui lirez ceci, ſoyez un agneau par votre benignité dans le Monaſtère. Il n'eſt rien de ſi aimable que la douceur d'un agneau. La vôtre vous conciliera l'affection, l'amitié, je dis plus, le reſpect & la vénération de toutes vos Sœurs. Soyez un Ange de paix parmi elles, poſſedez-vous vous-même par votre douceur; par elle tâchez auſſi de procurer & d'entretenir la paix des autres; que toutes puiſent dans vos conſeils, dans vos avis, dans vos réflexions des leçons de douceur; qu'elles apprennent à les mettre en pratique par votre exemple. Mais vous qui manquez de douceur, déteſtez en vous ce défaut, & déteſtez-le ſi

bien que vous y remèdiez efficacement. Voyez-en effet les ſuites fâcheuſes. Voulez-vous être dans le Monaſtère comme un ours dans une taniére, qu'on n'oſe aborder ſans danger ? Voulez-vous être le fléau de vos Sœurs ? Voulez-vous être leur croix, & un exercice continuel & très-pénible de patience ? Comment pouvez-vous vous ſupporter vous-même dans cette mauvaiſe humeur ? Quelle conſolation vous en revient-il ? Quel mérite devant Dieu, quel honneur devant les autres, quel profit pour vous-même ? Je ne ſçaurois trop inſiſter ſur ce point, & plût-à-Dieu que ce que je dis fît ſentir l'excellence de la douceur juſqu'aux extrêmités de la terre ; Elle ne deviendroit, toute vaſte qu'elle eſt, que comme une maiſon de paix, & toutes les Nations comme une ſeule famille des mieux compoſées & des plus unies. Que ſera-ce, lorſqu'elle regnera dans une Communauté d'Epouſes de JESUS-CHRIST ?

CXXXI.

Les Religieuſes qui ſont chargées des différens emplois doivent plus que perſonne s'appliquer à pratiquer la douceur ; parce que ces emplois ne leur étant donnés que pour l'utilité des Sœurs, elles répondroient très-mal aux deſſeins de la providence, & aux vûës des Supérieures, en ſe rendant fâcheuſes par leur mauvaiſe humeur aux Religieuſes particuliéres. Plus même leur charge les oblige à pourvoir aux différens beſoins des Sœurs ; plus auſſi elles donneroient d'occaſion à leurs murmures, à leurs plaintes,

& à beaucoup de péchés dont elles ne ſeroient pas excuſables devant Dieu. Et quelle indiſcrétion ne ſeroit-ce pas de votre part, ſi toutes étant obligées de recourir à votre charité, perſonne n'en trouvoit dans vous, & ne pouvoit vous aborder ſans riſquer d'être mal reçuë, d'eſſuyer quelque bruſquerie, quelque refus, quelque maniére ſéche, quelque grimace offençante? Souvenez-vous que dès que vous avez quelque charge dans un Monaſtère, vous n'êtes plus à vous mais aux autres. On ne vous l'a donnée, ni pour vous faire honneur, ni pour vous complaire, ni pour vous diſtinguer des autres; mais uniquement pour l'utilité & le ſervice des Sœurs; & ſi vous y manquez de douceur, priſſiez-vous d'ailleurs tous les ſoins imaginables pour bien vous en acquitter, vous donnaſſiez-vous toutes les peines poſſibles, on eſt en droit de ne vous tenir aucun compte de vos ſoins, de vos ſervices & de vos peines; puiſqu'on n'en reſſent les effets qu'en eſſuyant vos hauteurs, vos impatiences, ce qui décredite vos ſervices & les rend plus fâcheux qu'ils ne ſont utiles.

CXXXII.

Vous avez un emploi pénible ou des occupations multipliées; vous avez donc plus beſoin qu'aucun autre d'être en garde contre l'impatience, & de faire proviſion de douceur. Si lorſque vous êtes plus appliquée à ce qui concerne votre charge; par exemple, à régler des comptes, une Religieuſe vient vous interrompre pour une choſe de

rien ; ſi lorſque vous avez travaillé preſque au-deſſus de vos forces, par exemple, à repaſſer tout le jour des chemiſes ou des guimpes, on penſe encore que vous n'avez pas aſſez travaillé ; ſi lorſque vous avez donné toute votre attention à bien vous acquitter de votre emploi, qui eſt, par exemple, de racommoder les habits, vous entendez une Sœur qui murmure du ſien ; je crains fort que vous ne vous échappiez de votre côté. Tenez-vous donc ſur vos gardes. S'il y a des occaſions dans la Religion où l'on doive faire paroître qu'on a de la vertu, c'eſt préciſément dans celles-là, parce qu'elles bleſſent beaucoup l'amour propre ; que le cœur y eſt attaqué dans ſa partie la plus ſenſible, & que ces occaſions ſont plus fréquentes. Alors ſentant votre cœur ému, & étant prête de laiſſer éclatter votre impatience, élevez-vous intérieurement vers Dieu, & prenez garde de dire une ſeule parole ; car indubitablement vous iriez plus loin. Ou humiliez-vous ; ou au moins impoſez-vous ſilence, & étouffez tant que vous pourrez dans votre ame tout reſſentiment que le murmure, & l'indiſcrétion des autres pourroit vous avoir cauſé ; tâchez même d'en effacer le ſouvenir de votre eſprit, de peur qu'il ne renouvelle des ſentimens d'amertume dans votre cœur, & avec eux des plaintes & des paroles de colére.

CXXXIII.

Plus votre emploi s'étend ſur les différens beſoins des Sœurs, plus auſſi vous devez

avoir de politeſſe, des manieres affables & prévenantes, & vous rendre officieuſe. La dépendance où l'on vit dans la religion ne laiſſe pas que d'être un poids pour la nature. Ainſi à meſure que les Religieuſes particuliéres ſont en quelque façon ſous votre dépendance, par la néceſſité où elles ſe trouvent de recourir à vous, vous devez conſidérer que c'eſt un poids pour elles, eu égard à l'amour propre, & qu'elles ne le portent avec ſoumiſſion, que parce qu'elles ont de la vertu. Mais il faut le leur adoucir & aider leur vertu par vos bonnes maniéres. Vous devez être toûjours prête à leur rendre le ſervice qu'elles exigeront de vous dans le reſſort de votre emploi, pourvû qu'elles ne vous demandent rien qui ſoit contre l'obéïſſance, ou le bon ordre. Que s'il vous eſt impoſſible de faire ce qu'elles déſirent, ne le refuſez pas ſéchement; mais excuſez-vous d'une maniére ſi douce & ſi charitable, qu'on ne ſente aucune peine de votre refus; & plûtôt qu'on vous ſçache auſſi bon gré de votre bonne volonté, que ſi vous aviez accordé ce qu'on déſiroit de vous.

CXXXIV.

Il eſt vrai qu'il y a des Religieuſes ſi difficiles à contenter, qu'on ne ſçait comment s'y prendre pour les empêcher de ſe plaindre. Leur délicateſſe eſt extrême; elles veulent les choſes ſi fort à leur gré, & ſont ſi pleines de fantaiſies, que quelque ſoin qu'on apporte à les ſervir, elles trouvent toûjours à redire; jamais on n'en a aſſez fait, jamais

on ne l'a aſſez bien fait. Ces eſprits inquiets ſont, pour ainſi dire, le fléau de toutes celles qui ſont en charge. Tout ſe reſſent de leur caprice depuis la Supérieure juſqu'à la Sœur Converſe qui eſt à la cuiſine. Je leur dirois volontiers : pourquoi êtes-vous entrée dans la religion, vous qui voulez être ſi bien ſervie ? Eſt-ce donc pour vous ſatisfaire en tout, & toûjours au dépens de la tranquillité & même du ſalut des autres ? Car vous leur êtes un véritable ſujet de ſcandale, & il faut ou qu'elles commettent beaucoup de fautes par l'occaſion que vous leur en donnez, ou qu'elles ſe faſſent une violence continuelle & ſouvent très-grande pour ſupporter vos plaintes déraiſonnables & vos murmures continuels. Mais vous qui êtes dans les emplois, je vous dirai auſſi : ayez compaſſion de ces petits eſprits, ſupportez-les pour l'amour de JESUS-CHRIST. Je ſens combien il y a de l'indiſcrétion de leur part d'exercer ainſi votre patience par leur délicateſſe : mais Dieu le permet pour éprouver votre vertu, & pour vous donner le moyen de faire des actes plus fréquens de charité ; & comme il n'y a rien dans elles qui vous y porte, la douceur dont vous uſerez à leur égard ſera épurée de toute conſidération humaine ; le mérite vous en demeurera tout entier, & Dieu qui en aura toute la gloire, ſera un jour votre récompenſe.

CXXXV.

Les Sœurs Converſes ont un très-grand

beſoin d'humilité, de patience & de douceur dans leurs emplois qui ſont laborieux & pénibles ; qui les dévoüent au ſervice de toutes les Sœurs, & les expoſent par conſéquent plus que les autres à ſouffrir la mauvaiſe humeur des eſprits capricieux, ou l'extrême délicateſſe des eſprits inquiets, & qui enfin leur laiſſent peu de repos & de loiſir de penſer à elles-mêmes. O ſi dans ces occaſions qui dans pluſieurs Monaſtères reviennent journellement, ces bonnes Sœurs ſçavent ſe ſoutenir dans une grande égalité d'eſprit, dans la paix du cœur, & montrent toûjours un viſage doux & ſerein, que leur vertu eſt ineſtimable ! Je la préfere aux raviſſemens & aux extaſes. Véritablement s'il y a des Monaſtères où ces Sœurs ayent de trop grands travaux à ſoutenir, & moins de tems à ſe repoſer, qu'elles n'en auroient eu dans le monde, je n'excuſerai par les Supérieures qui les ſurchargent ſi indiſcrétement, puiſque cela ne convient ni au bien du Monaſtère en général, ni à l'utilité des particuliéres. Mais quant à ces Sœurs, ſi elles ſçavent porter leurs peines avec un eſprit de douceur bien loin d'y trouver un obſtacle à leur ſanctification, cela les y conduira davantage, parce que 1°. Elles ſont aſſurées de faire la volonté de Dieu dans leurs emplois, lorſque c'eſt par obéïſſance qu'elles en ſont chargées, 2°. plus leur travail eſt pénible, plus elles y trouvent moyen de ſatisfaire à Dieu pour leurs péchés, de ſe ſacrifier à ſon bon plaiſir, & de croître

en vertu & en mérite. 3°. JESUS-CHRIST regarde comme fait pour lui ce qu'elles font pour les Sœurs ; ainſi lorſqu'elles les ſervent en quelque choſe, elles doivent conſidérer que ſervant des épouſes de J. C., ce divin Epoux agrée leur ſervice comme fait à lui-même ; mais il faut qu'elles s'abſtiennent de toute plainte, de tout murmure, des ſaillies d'humeur, d'impatience. Il faut qu'entre elles Sœurs Converſes, elles s'aident avec charité, ſans conteſtation, ſans jalouſie, ſans chercher à ſe décharger les unes ſur les autres de ce qu'il y a de plus pénible. Il faut qu'elles ſe prêtent également au ſervice de toutes les Sœurs ſans uſer de prédilection & de préference, ce qui eſt un point des plus eſſentiels, mais qu'elles les aiment toutes, les conſidérent toutes, les reſpectent toutes & tâchent de faire de leur mieux pour les contenter toutes. Il faut qu'elles faſſent purement pour Dieu ce qu'elles font ; qu'elles le lui offrent ſouvent dans le jour avec amour & tendre dévotion, & qu'au milieu de leur travail elles élevent fréquemment leur cœur vers lui, de peur que les occupations extérieures ne les attirent trop hors d'elles mêmes & qu'elles ne perdent l'eſprit de recollection. Il faut enfin qu'elles eſtiment & aiment leur état & s'acquittent de leurs devoirs avec une ſainte joye, préferant comme le Prophête, de tenir le dernier rang dans la maiſon du Seigneur, plûtôt que d'habiter dans les tabernacles des pécheurs ; car c'eſt bien ainſi qu'on peut appeller la

demeure des enfans du ſiécle, où ſouvent l'iniquité abonde.

CXXXVI.

L'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST nous donne quatre avis importans, dont les trois premiers ſont du reſſort de la douceur; puiſqu'il nous apprennent à ceder toûjours aux autres, ce qu'un eſprit doux ſçait faire parfaitement. " Ayez ſoin, dit-il, de faire L. 3. „ toûjours plûtôt ce que les autres veulent c. 23. „ que ce que vous voulez. Contentez-vous „ de peu, & aimez à avoir toûjours moins „ que les autres. Recherchez toûjours le der- „ nier rang, & prenez plaiſir à être au-deſ- „ ſous de tous. „ Ces trois points bien mis en pratique ſuffiroient pour rendre inaltérable la paix des Monaſtères. O ſi chaque Religieuſe ſçavoit renoncer à ſa propre volonté pour ſe conformer à celle des autres; ſi chaque Religieuſe cedoit volontiers ſes propres intérêts pour ceux des autres; ſi chaque Religieuſe s'eſtimoit toûjours moins que les autres, & dans cette conviction elle n'avoit que du reſpect, de l'eſtime, de la déférence pour les autres, verroit-on jamais de partis, des diviſions, des conteſtations, des averſions dans les Monaſtères? Tous ces maux en ſeroient bannis, on n'y verroit que paix, que tranquillité, que contentement, que joye innocente, que cordialité & affabilité. Ce ſeroit des demeures où Dieu habiteroit avec complaiſance & feroit éclatter ſenſiblement ſes miſéricordes. Donnez-moi des eſprits doux, & les Monaſtères joüiront de ces excellens privilèges.

CXXXVII.

Vous devez toûjours ſoumettre vos lumiéres à celles des autres & renoncer à votre propre ſentiment pour acceder au leur, dès que votre conſcience n'y ſera pas intéreſſée. Si vous faites autrement vous manquez de douceur & d'humilité. Pourquoi voudriez-vous conteſter ! Quel avantage en reviendra-t'il dès qu'il s'agit d'une choſe indifférente ? Quand même votre ſentiment ſeroit meilleur, s'il n'importe pas à la gloire de Dieu qu'il ſoit préferé, ſoyez bien aiſe d'en faire le ſacrifice pour le bien de la paix. Un eſprit doux ne ſçauroit faire autrement, & je veux que vous le ſoyez pour votre tranquillité & pour celle des autres. Ecoutez là-deſſus des admirables inſtructions de l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST. " Il eſt
L. c. 9. „ ſans doute, dit-il, que chacun aime à agir „ ſelon ſa lumiére & ſes penſées, & qu'il a „ plus d'inclination pour ceux qui ſont de „ ſon ſentiment. Mais ſi Dieu habite véritablement parmi nous, il faut néceſſairement que nous renoncions quelquefois à „ nos ſentimens pour conſerver le bien de „ la paix. Qui eſt l'homme ſi ſage qu'il ſçache tout parfaitement ! Ne vous appuyez „ donc pas trop ſur votre propre avis ; mais „ aimez à vous rendre à celui des autres. „ Si le vôtre eſt bon & que néanmoins dans „ la vûë de Dieu vous le quittiez pour en „ ſuivre un autre, vous y trouverez de l'avantage pour avancer dans la piété. „

CXXXVIII.

Vous ne devez jamais trouver mauvais que les autres penſent autrement que vous, ſoit que vous ſoyez avec la Communauté aſſemblée en chapitre pour déliberer ſur les affaires du Monaſtère, ſoit que vous vous trouviez ſimplement en converſation à parler des choſes peu importantes. Défiez-vous toûjours de votre propre avis préciſément parce qu'il vient de vous. Vous ne penſerez pas autrement ſi vous êtes ſincerement humble. N'affectez pas de le propoſer avec un air d'autorité ou de confiance en vous-même, mais faites-le avec beaucoup de modeſtie; ne dites pas d'un ton déciſif: *il faut faire cela; on doit s'y prendre de telle maniere; c'eſt-là mon ſentiment*; mais dites plûtôt avec une modeſtie religieuſe: *il me ſemble que cela doit être ainſi; il me paroît, ſauf meilleur avis; qu'on doit s'y prendre dans cette affaire d'une telle maniére*; cette façon de s'exprimer convient mieux à votre état, & eſt dans les régles exactes de l'humilité & de la douceur; l'autre ſent l'amour propre & trop de confiance en ſon propre ſens. D'ailleurs ſi vous avez du crédit dans le Monaſtère ou par votre âge, ou par vos talens, ou par votre charge, ne croyez pas que cela vous autoriſe à obliger les autres de penſer comme vous. Laiſſez-leur la liberté entiére de dire leur ſentiment; & s'il eſt oppoſé au vôtre ne leur en ſçachez pas mauvais gré, ni ne leur témoignez pas que vous vous en ſentez offenſée; encore plus devez-vous vous gar-

Communautés religieuſes pour mieux entretenir l'union & la charité, diſons que c'eſt particuliérement à ce tems qu'on peut appliquer ce que dit l'Ecriture qu'il y a un tems pour rire. Il eſt permis de s'y rejoüir innocemment, & il y auroit de l'indiſcrétion à s'y tenir dans le même air ſerieux, qu'on pourroit garder au refectoire ou au chapitre. Il n'eſt pas juſte d'exiger des jeunes à cette heure-là la même gravité qu'ont les anciennes ! l'âge ne le permet pas ainſi. Ce qui fera rire beaucoup une Novice, ou une nouvelle Profeſſe, fera à peine dérider le front à une mere grave, ou à ſon aſſiſtante. Il ne faut donc pas que les anciennes murmurent de la gayeté des jeunes, quand elle eſt dans des juſtes bornes ; ni que les jeunes ſe piquent du phlegme & de l'indifférence des anciennes, qui ne ſçauroient rire de ce qui les rejoüit tant. Chacune alors doit ſupporter les autres avec douceur & charité, & chacune doit de ſon côté ſe conduire de telle ſorte, que la recréation ſerve aux fins pour laquelle on l'a inſtituée ; je veux dire à délaſſer l'eſprit, pour lui donner encore plus de force pour ſe recuëillir enſuite ; & à entretenir les cœurs dans une plus étroite union. Ajoûtons que la recréation doit être regardée comme un exercice de Communauté, où chaque Religieuſe doit ſe rendre par principe de regularité & de charité. En effet, il eſt bien plus édifiant de voir toutes les Religieuſes ſe rejoüir cordialement enſemble, que quand elles le font ſéparement

Eccl. 3. 3.

ne faites pas comme celles qui ceſſent à la vérité de diſputer ; mais qui laiſſent appercevoir ou par quelque parole peu méſurée, ou par une feinte modeſtie, ou par quelque geſte dédaigneux, qu'elles ne cedent que par complaiſance & pour le bien de la paix, & que d'ailleurs elles mépriſent l'avis des autres ; car tout cela n'eſt que rafinement d'orgueïl ; c'eſt l'amour propre qui ſe bat vigoureuſement en retraite, & qui fait preſque autant de mal que s'il combattoit de front.

CXL.

Une Réligieuſe d'un eſprit contrariant eſt comme une pomme de diſcorde que l'ennemi du ſalut a jetté parmi les Sœurs. O qu'une Communauté eſt à plaindre lorſqu'il s'en trouve quelques-unes de ce caractère ! Vous qui ſentez dans vous-même un tel défaut, que ne demeuriez-vous ſeules ſi vous ne voulez pas vous en corriger ? Le fond d'une forêt vous conviendroit mieux qu'un Monaſtère ; ou s'il ne vous conviendroit pas mieux il ſeroit bien plus avantageux pour celles qui habitent avec vous. Il y a des Réligieuſes dont on peut dire que le Monaſtère leur eſt bon, mais qu'elles ne ſont pas bonnes pour le Monaſtère ; cela ſignifie qu'elles ſeroient encore pire ailleurs que dans le cloître ; mais que d'ailleurs elles s'y conduiſent avec ſi peu de charité & de paix, qu'elles font ſouffrir toutes les autres. Si on peut faire l'application de ceci à quelqu'un, c'eſt principalement à une Réligieuſe d'une humeur con-

trariante. On ſeroit heureux dans la Communauté ſi elle pouvoit ſe priver d'être avec les autres ; mais ce ſont préciſément ces eſprits inquiets qui ſe trouvent par-tout, qui veulent entrer dans tout, qui ſe mêlent de tout & qui trouvent à rédire à tout. Elles n'auroient jamais la complaiſance de dire à une Sœur qu'elle a raiſon, ou qu'elle a bien fait telle choſe ; elles ne ſçavent que contredire ce qu'on fait ou ce qu'on dit. Malheur à la Réligieuſe particuliére qu'un eſprit contrariant a pris à tâche d'attaquer ; elle en eſt obſedée, il lui faut une force d'eſprit extraordinaire, un cœur exceſſivement bon pour ſupporter avec patience ſes contrarietés qui n'ont preſque point de fin. O vous qui êtes auſſi le fléau des autres, quel plaiſir malin trouvez-vous à les faire ſouffrir, ou plûtôt quel démon vous y pouſſe pour mettre leur patience à bout ? Si toutes étoient comme vous dans le Monaſtère, ce ne ſeroit plus qu'une aſſemblée de perſonnes furieuſes qui ſe déchireroient mutuellement ; car la vexation continuelle d'un eſprit contrariant contre un eſprit monté de la même ſorte, laſſe bien-tôt la patience, excite la colére & allume enfin une fureur reciproque. Si cela n'arrive pas avec vous, c'eſt que vos Sœurs ont de la vertu & une patience au-deſſus de votre malice ; mais vous n'en êtes pas moins mauvaiſe, & il ne tient pas à vous que vous ne leur ſoyez un très-grand ſujet de ſcandale.

CXLI.

Ce n'eſt pas toûjours un eſprit contrariant qui fait ſouffrir les autres dans un Monaſtère, c'eſt quelquefois une Réligieuſe aſſez bonne d'ailleurs ſi l'on veut, mais qui ne laiſſe pas que d'avoir ſes défauts, entre leſquels on peut compter principalement la petiteſſe d'eſprit jointe à une humeur inquiéte & remuante, qui la porte à conſidérer plûtôt les fautes d'autrui, que les ſiennes propres, à relever les moindres, à ſe formaliſer de tout, à trouver du mal en tout, à obſeder ſans ceſſe une Supérieure par des plaintes contre les unes & contre les autres, en ſorte que ſi on l'écoutoit & ſi on ſuivoit ſon ſentiment, il faudroit ſans ceſſe reprendre, donner des ordres, mortifier, impoſer des pénitences, déſoler enfin les Sœurs. Nous ne prétendons pas ici condamner le zéle pur & diſcret de certaines Réligieuſes pieuſes, ſenſées, qui voyant des abus s'introduire à l'inſçû d'une Supérieure, lui en donnent avis pour le ſoûtien de l'obſervance réguliére & pour mettre leur conſcience à couvert de tout juſte reproche qu'elles mériteroient ſi elles gardoient le ſilence; ce ſeroit, ſi nous les avions en vûë, autoriſer ouvertement la mauvaiſe conduite des Réligieuſes rélâchées qui ne ſont que trop portées à accuſer de faux zéle celles de leurs Sœurs qui donnent ces avis, & qui les regardent pour cela comme n'étant propres qu'à troubler la paix. Non, nous ne parlerons point de celles-là, & bien-loin de les condamner, nous ne pou-

vons que loüer leur conduite ; mais nou parlons de ces petits eſprits qui ne ſçaven voir dans leurs Sœurs que des défauts, qu relevent les plus légers & qui veulent les autres parfaites, ſans beaucoup travailler à le devenir elles-mêmes, & qui peut-être ſeroient enfin fâchées de voir les autres ſans imperfection, parce qu'elles n'auroient plus le moyen de ſuivre le penchant qu'elles ont à la critique & au murmure. Ecoutez, vous qui êtes dans le cas, la juſte remontrance que vous fait l'Auteur charitable du livre de l'Imitation de J. C. & mettez-la à profit pour votre tranquillité & pour celle des autres.

L. 1. c. 20. „ Etudiez-vous, dit-il à ſupporter avec „ patience les défauts & les foibleſſes des „ autres telles qu'elles ſoient, parce que vous „ en avez vous-même beaucoup que les autres doivent ſupporter. Si vous ne pouvez „ pas vous réduire vous-même à tout ce „ que vous ſouhaiteriez, comment pourrez-„ vous y réduire les autres ? Nous ſommes „ fort aiſes que les autres n'ayent aucun défaut, & nous ne quittons pas nous-mêmes „ les nôtres. Nous voulons que les autres „ ſoient répris avec rigueur, & nous ne „ voulons pas qu'on nous reprenne. Nous „ trouvons à redire qu'on leur ſoit trop indulgent, & nous ne voulons pas qu'on „ nous refuſe rien de ce que nous demandons. Nous voulons que l'on faſſe des réglemens pour les reprimer, & nous ne „ pouvons ſouffrir aucune contrainte. Il eſt „ donc viſible que nous ne traitons preſque

„ jamais notre prochain comme nous-mê-
„ mes ; que ſi nous étions parfaits, qu'au-
„ rions-nous à ſouffrir pour Dieu de la part
„ des autres ; mais maintenant Dieu a tel-
„ lement reglé toutes choſes qu'il veut que
„ nous apprenions *à porter les fardeaux les* Gal. 6. 2.
„ *uns des autres.* „

CXLII.

Nous ne pourrions trop exhorter les Réligieuſes à bien refléchir ſur ces paroles de S. Paul que nous venons de rapporter avec l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST, nous ne pourrions nous laſſer de leur repeter cette loi d'amour que JESUS-CHRIST nous a intimée par la bouche de ſon ſaint Apôtre : *Portez les fardeaux les uns des autres* : véritablement c'eſt ce qui paroît le plus difficile dans la Religion; mais il ne paroît tel qu'autant que nous manquons & d'humilité, & de patience, & de charité. Vous venez dans le Monaſtère de différens païs, de différentes maiſons, de différentes conditions, de différens caractères : ce n'eſt pas par conſéquent la chair & le ſang qui vous y lie ; ce n'eſt pas un attrait, une inclination naturelle qui vous unit ; c'eſt donc la patience à vous ſupporter mutuellement dans vos défauts & la charité qui doivent former & cimenter votre union. N'écoutez ici ni l'amour propre, ni la repugnance naturelle ; ne conſultez que ce que JESUS-CHRIST vous ordonne, & ce qu'il demande de vous comme une preuve de votre fidélité envers lui & un gage de l'amour que vous lui devez. Conſidérez en premier

lieu que c'eſt lui qui vous le demande, & que cela doit vous ſuffire pour paſſer au-deſſus de toutes les peines que vous y pourriez avoir. Conſidérez en ſecond lieu que c'eſt votre propre intérêt qui vous y oblige; car ſi vous ne voulez rien ſouffrir des autres ſi vous ne voulez point ſupporter leurs humeurs, leurs défauts, leurs imperfections, vous n'avez aucun droit d'exiger qu'on vous ſouffre vous-même; & cependant vous devez penſer que vous ne manquez pas de défauts, non plus que vos Sœurs; à moins que votre amour propre ne vous aveugle ſur vous-même. Vous devez même être perſuadée que les autres ont plus à excuſer dans vous, que vous ne trouvez de ſujet d'exercer la patience envers elles, & que ſi vous ne vous en appercevez pas, c'eſt que vous ne vous connoiſſez pas aſſez. O ſi ces vérités étoient bien gravées dans votre cœur, qu'il vous coûteroit peu de ſupporter vos Sœurs! que vous vous croiriez même heureuſe d'être parmi elles! Voilà ce que font l'humilité & la charité; ces deux vertus applaniſſent les plus grandes difficultés du cloître, qui viennent de la diverſité des eſprits, & elles changent en douceur ce qui paroît un ſujet d'amertume, mais qui ne paroît tel, qu'autant que nous ſommes trop prévenus en notre faveur & que nous nous aimons trop.

CXLIII.

O charité, vertu favorite de J. C. & qui coulez de ſon ſacré Cœur: vous que ce divin Maître nous recommande ſi expreſſe-

ment & avec tant d'inſtances : vous qu'il veut être la marque à laquelle on reconnoiſſe ſes diſciples. Aimable vertu, vertu ſi digne des Epouſes ſaintes du Saint des Saints, vous n'êtes pas ſeulement le lien des Communautés réligieuſes, c'eſt vous qui les raſſemblez & qui les formez ; c'eſt vous qui en êtes le fondement inébranlable & le plus ferme ſoûtien. Qu'eſt-ce qu'un Monaſtère ſans vous, qu'une maiſon de diviſion & de diſcorde, qu'un aſſemblage tumultueux de gens ſans paix, ſans accord, ſans amitié & ſans ordre, parmi leſquels le démon habite, & qui ſont très-odieux aux yeux de Dieu & de ſes Saints ? Mais un Monaſtère où vous regnez eſt une demeure où JESUS-CHRIST habite avec complaiſance au milieu de ſes ſacrées Epouſes ; une demeure d'Anges terreſtres, qui joüiſſent à la faveur de vos chaſtes douceurs des avant-goûts de ces délices inconcevables, dont les habitans de la Jeruſalem céleſte ſeront éternellement enyvrés. O que les Réligieuſes ſont heureuſes lorſqu'elles ſont dans un Monaſtère où la charité joüit de tous ſes avantages ! Qu'elles ſont à plaindre lorſqu'elles ſe trouvent dans une Communauté d'où la charité eſt bannie ! Que de péchés ne commet-on pas dans une Maiſon religieuſe quand la charité n'y eſt plus ! Que de vertu n'y pratique-t'on pas à la faveur de la charité, lorſqu'elle s'y trouve affermie ! Repreſentez-vous une Communauté où la charité regne : c'eſt par elle qu'une Supérieure y commande avec douceur, avec

bonté, avec une tendreſſe de mere; c'eſt par elle que les inférieures lui obéiſſent avec reſpect, avec humilité, avec exactitude, avec empreſſement, avec amour. Le joug de la ſupériorité, ſi péſant par lui-même, eſt doux & léger; il eſt même conſolant lorſque la charité gouverne. Le joug de l'obéïſſance n'eſt plus que douceur & conſolation; il ne coûte rien à porter; il eſt aimable quand c'eſt la charité qui eſt gouvernée. Tout eſt conſolant, tout eſt raviſſant où régne la très-aimable, la très-raviſſante charité.

CXLIV.

Qui pourra donc réſiſter aux attraits, aux charmes de la belle charité? Qui voudra la bannir de ſon Monaſtère! qui voudra y ſubſtituer en ſa place la haine, la diſcorde, les conteſtations, les aigreurs, les quereles, le trouble, la médiſance, la calomnie, le murmure, les partis, les diviſions? Ah n'épargnez rien, vous qui lirez ceci, pour la conſerver parmi vous. Sacrifiez, plûtôt que de la perdre, ou même de l'alterer, tout point d'honneur, toutes vos commodités, tous vos droits, toutes vos prérogatives, tout intérêt propre. La charité vaut bien plus que toutes ces choſes; elle eſt bien plus à rechercher pour votre tranquilité & pour votre ſalut que tous les avantages de ce monde. Qu'il s'agiſſe de la premiére charge de votre Monaſtère, de l'emploi que vous ambitionnez le plus, d'une chambre que vous voulez opter & qui eſt plus à votre bienſéance, de quelqu'autre honneur ou de

quelqu'autre commodité, qu'eſt-ce que cela ſi vous l'obtenez aux dépens de la charité, ſinon vanité & affliction d'eſprit? mais la charité ſeule ſuffira pour le plus grand avantage de votre ame, parce qu'avec elle on poſſède le cœur de JESUS-CHRIST, & que dans ce cœur on trouve le ſalut.

CXLV.

Quand on dit d'un Monaſtère qu'il y a deux partis, cela ſignifie que la charité y eſt bien ſouvent bleſſée; car les eſprits diviſés dans les ſentimens ne tiennent guéres les uns aux autres par les liens d'une affection chrétienne. Il eſt vrai que quelquefois on ſe couvre du manteau du zéle & que de chaque côté chacune prend pour prétexte le bien commun & la conſervation de l'obſervance réguliére. Mais, ô Dieu! que l'amour propre eſt artificieux, & qu'il ſçait bien cacher ſes démarches pour mieux parvenir à ſes fins! il eſt ſi rare que les intentions ſoient droites dans cette différence de ſentimens, qu'on peut généralement aſſûrer que les partis dans les Communautés réligieuſes viennent ou de l'orgueïl de quelques-unes qui veulent dominer ſur les autres, ou de la récherche de ſoi-même dans celles-ci, qui ne veulent ſe donner des Superieures que pour mieux faire leur propre volonté. Ainſi la charité eſt immolée & à la vanité des ambitieuſes & à l'amour de l'indépendance des indociles. Si la charité regnoit véritablement dans tous les cœurs, elle réüniroit bien-tôt les eſprits; perſonne ne déſireroit d'être Su-

périeure ni d'en avoir une ſelon ſes inclinations toutes naturelles, la charité inſpireroit de céder de chaque côté, & de ſacrifier ſon intérêt propre à la gloire de Dieu, à l'union & à la paix, au plus grand bien du Monaſtère, à l'avantage ſpirituel des ames. Dépoüillez-vous de vous-même; ne cherchez que Dieu & votre ſalut; & les partis ceſſeront. Alors on ne dira plus de vous, comme S. Paul le reprochoit aux Fidéles
1. Cor. 1. 4. de Corinthe, que l'une eſt à Appollon & l'autre à Paul; c'eſt-à-dire, que l'une tient pour le parti de cette Réligieuſe; & l'autre pour le parti oppoſé; mais on dira ce que S. Luc diſoit des premiers Fidéles de Je-
Act. 4. 32. ruſalem, que vous n'êtes toutes qu'un cœur & qu'une ame, & qu'enfin vous êtes toutes à JESUS-CHRIST.

CXLVI.

Peut-on ſe repreſenter ſans gémir profondement qu'il y ait des haines & des animoſités dans les Monaſtères? Qu'elles y ſoient grandes, longues & quelquefois invéterées? Mon Dieu! comment le cœur de vos Epouſes, qui devroit être ainſi qu'un autel ſur lequel brûlât ſans ceſſe le feu de votre ſainte charité, ſeroit-il profané par une paſſion auſſi oppoſée à votre eſprit, qui eſt tout douceur & tout charité? Vous haïſſez votre Sœur en J. C. mais cette haine ne tombe-t'elle pas ſur J. C. même dont elle eſt la ſacrée épouſe? Vous la haïſſez; mais ne voyez-vous pas que c'eſt vous haïr vous-même, & vous procurer autant de mal que le démon

déſire de vous en faire ? Si cette Sœur convaincuë de la haine que vous lui portez, penſoit à s'en venger, quel plus grand mal pourroit-elle vous faire que celui que vous ferez à votre ame en la haïſſant ? Oüi toute votre haine retombe ſur vous. Plus elle eſt grande ; plus on peut dire que vous êtes furieuſe contre vous-même. Autant de ſentimens d'averſion que vous avez dans votre cœur autant de déſſeins que vous formez dans vous de lui faire de la peine ; autant de paroles de murmure ou de médiſance que vous prononcez contre elle ; autant de marques que vous lui donnez de votre averſion en regards, en geſtes, en paroles, en mépris, en raillerie, en tour de malice, ſont autant de coups que vous portez contre vous-même, ce ſont autant de playes que vous faites à votre ame, autant de maux que vous lui procurez, dont avec toute votre mauvaiſe volonté, jamais cette Sœur ne ſe reſſentira autant que vous. La haine eſt un des maux de l'ame des plus difficiles à guérir. Il l'eſt encore plus dans une Réligieuſe qui a toûjours l'objet préſent, ou qui le trouve preſque toûjours ſur ſes pas. Si elle n'y remédie dès le commencement, le mal croît en très-peu de tems & fait d'étranges ravages dans ſon ame ; mais ſi elle communie dans ces funeſtes diſpoſitions, on peut appeller cela l'abomination de la déſolation introduite dans le lieu ſaint. Comme la foibleſſe humaine eſt grande & qu'elle ſe trouve par-tout, dès qu'il s'éléve quelque con-

teſtation entre deux Réligieuſes, toutes les autres doivent ſe porter à les mettre d'accord ſi d'elles-mêmes elles ne s'y portent pas. Ne laiſſez point croître le mal, vous qui avez eû cette diſpute. Si vous differez quelque tems à vous reconcilier avec votre Sœur, vous aurez encore plus de peine à le faire; peut-être même que votre reſſentiment augmentera par les réfléxions que vous ferez ou par la malice du démon, qui ne manquera pas de profiter de votre mauvaiſe diſpoſition, & vous vous chargerez d'une infinité de péchés que vous commettrez, ſoit dans votre cœur, ſoit par vos paroles ou par vos actions, outre le ſcandale que vous cauſerez dans la Communauté, & qui vous chargera auſſi de beaucoup de péchés étrangers. O que l'état de votre ame ſera alors déplorable!

CXLVII.

L'antipathie qui eſt une averſion naturelle qu'on a pour quelqu'un, & ſouvent ſans ſujet ni ſans ſçavoir pourquoi, expoſe beaucoup à bleſſer la charité. Si la Réligieuſe qui en eſt atteinte eſt du nombre de celles qui vivent dans le rélâchement, qui n'ont aucun ſoin de leur ame, qui ſe livrent aiſément à leur panchant naturel & au gré de leurs paſſions; elle lui fera faire ſouvent des écarts contre celle qui eſt l'objet de ſon averſion; & plus ſon antipathie ſera grande, plus auſſi ſes écarts ſeront fréquens & conſidérables. Il en arrivera même bien ſouvent du trouble dans le Monaſtère; & c'eſt ici un des plus grands maux qui puiſſent s'y in-

troduire. Mais ſi la Réligieuſe qui ſent dans ſoi cette mauvaiſe diſpoſition eſt bonne dans le fonds & appliquée au ſoin de ſa perfection, à la vérité elle aura beaucoup à ſouffrir de cette tentation ; elle en ſera ſouvent allarmée par la crainte de n'y avoir pas bien réſiſté ; il lui échappera même quelquefois d'y ſuccomber, au moins légerement ; & enfin ce ſera pour elle une tentation des plus déſolantes & des plus opiniâtres qu'elle puiſſe éprouver. Je ne parle pas à vous qui n'ayez point de ſollicitude pour corriger vos défauts ; & qui au contraire affectez de les entretenir, vous qui ſuivez en tout vos paſſions, & qui ne voulez pas vous donner la peine d'en combattre aucune : ah que votre antipathie vous fera commettre grand nombre de péchés ! Comme par votre diſpoſition vicieuſe tout vous choquera, tout vous indiſpoſera, tout vous revoltera dans la Religieuſe contre laquelle vous êtes ainſi affectée, & que vous ne ſçavez vous contraindre ſur rien ; vous vous livrerez à l'indignation, à l'impatience, à la colére, au murmure, à la médiſance, à la jalouſie contre elle ; vous trouverez à rédire à tout ce qu'elle fera ; ſes paroles, ſes maniéres, ſa vertu même vous choqueront, il n'eſt pas juſqu'aux ſervices qu'elle voudra vous rendre qui n'excitent votre indignation, & vous ne lui rendrez que des bruſqueries pour le bien qu'elle vous fera. Ainſi plus vous nourrirez votre antipathie, plus elle vous ſera funeſte ; ce ſera pour vous un bourreau qui vous tour-

mentera, & un poiſon qui donnera la mort à votre ame. Mais vous qui déſirez ſincerement de pratiquer la vertu, & de plaire à J. C., ſi vous êtes affligée de votre tentation, véritablement je ne ſçaurois vous diſſimuler qu'elle eſt un ennemi dangereux, contre lequel vous devez veiller d'autant plus qu'il eſt ſans ceſſe après vous, & qu'il peut vous nuire conſidérablement. Cependant ne vous laiſſez pas abbattre, & ne vous croyez pas perduë pour cela. Si cette tentation peut vous induire à des grands maux, elle peut vous être un ſujet de mérite ſelon que vous ſçaurez la combattre; & ce que le démon vouloit faire ſervir pour détruire la charité dans votre cœur ſervira utilement à vous en faire pratiquer des actes d'un très-grand mérite. Ainſi 1°. ne laiſſez jamais échapper aucune parole ni aucun geſte qui marque votre antipathie, & quand vous parlerez ou vous entendrez parler de celle contre qui vous l'avez: ſoyez extrêmement attentive ſur vous-même, de peur qu'il ne ſe gliſſe dans le diſcours quelque choſe qui ſe reſſente de la paſſion. 2°. Ne vous livrez jamais de propos déliberé à aucune penſée qui puiſſe ou entretenir ou ſatisfaire votre averſion; & s'il en vient quelqu'une dans votre eſprit, excitez-vous à en concevoir de l'horreur, & jettez-vous plûtôt en eſprit aux pieds de cette Réligieuſe en lui demandant intérieurement pardon de votre peu de charité à ſon égard. 3°. S'il arrive que vous entendiez mal parler ou blâmer cette Réli-

gieuſe, ne vous laiſſez pas aller à une ſecrette joye, mais étouffez-la tant que vous pourrez, & excuſez-la dans votre eſprit & devant les autres ſur ce qu'on lui trouve à redire. 4°. Animez-vous à former dans votre cœur des ſentimens de douceur, lorſque vous penſerez à elle ou que vous la rencontrerez ſur vos pas. 5°. Reglez ſi bien votre conduite extérieure à ſon égard qu'elle ne puiſſe point s'appercevoir de votre antipathie. Parlez-lui toûjours avec une grande douceur; ne vous plaignez à perſonne de ce qui vous choque en elle; ne témoignez jamais que vous la ſupportez difficilement. 6°. Appliquez-vous à lui rendre ſervice dans les occaſions, & ſoyez plus attentive à lui faire plaiſir, quand elle l'exigera de vous, que vous ne le feriez pour une amie. 7°. Gagnez ſur vous de lui donner quelquefois des marques extérieures d'amitié particuliére; & pour le faire avec moins de difficulté, repreſentez-vous que c'eſt à JESUS-CHRIST que vous témoignez votre amour, puiſque c'eſt pour lui que vous le faites. 8°. N'évitez ni ſa rencontre, ni les occaſions de lui faire quelque plaiſir, ni d'être auprès d'elle & de vous entretenir avec elle, ſoit à la récréation, ſoit ailleurs. 9°. Si on vous met avec elle dans le même emploi, ne le refuſez pas & acceptez-la pour compagne comme ſi JESUS-CHRIST lui-même vous la donnoit & vous la recommandoit. Puiſqu'alors vous ſerez plus fréquemment avec elle, vous avez plus beſoin que jamais de vous modérer; mais s'il

arrive que vous lui faſſiez ſentir en quelque rencontre votre mauvaiſe humeur, ne manquez pas de le reparer auſſi-tôt, ſoit pour l'empêcher de ſe contriſter, ſoit pour vous punir vous-même de votre peu de charité, ſoit pour empêcher que l'averſion ne croîſſe. Enfin priez beaucoup ; priez avec une profonde humilité, priez avec inſtance & perſeverance, ſur-tout dans l'oraiſon & dans la ſainte communion pour être délivrée de cette tentation : car c'eſt principalement par la priére qu'on vient à bout de chaſſer ce démon.

CXLVIII.

On penſe quelquefois qu'un rapport qu'on fait eſt peu de choſe, & cependant les ſuites font voir combien on a bleſſé la charité en le faiſant ; mais je ſuppoſe qu'il n'en ait point eû de fâcheuſe extérieurement : cela vient de la vertu de celle à qui on l'a fait ; & peut-être lui a-t'il fait de ſi vives impreſſions dans l'eſprit, qu'elle a eu beſoin de toute ſa piété pour n'en rien témoigner. vous qui avez la foibleſſe de dire ainſi à une Sœur ce qu'une autre aura dit ou aura fait contre elle, que pouvez-vous vous propoſer de bon dans un rapport ſi indiſcret ? Si c'eſt parce qu'elle eſt votre amie que vous vous croyez obligée de le lui apprendre, c'eſt plûtôt pour cette raiſon que vous auriez dû le lui laiſſer ignorer ; puiſque bien loin que cela ſerve à ſa conſolation ou au bien de ſon ame, vous jettez le trouble dans ſon cœur, en la tentant par-là d'animoſité & de murmure, & vous l'expoſez à commettre beau-

coup de fautes contre la patience & la charité. Si c'eſt par la trop grande facilité que vous avez à parler que vous n'avez pû vous empêcher de lui faire ce rapport, helas! dans quelle occaſion ſçaurez-vous vous taire; & quand pourra-t'on dire de vous que vous parlez à propos? O que la langue eſt véritablement dans pluſieurs l'inſtrument du démon, & qu'il leur eut été utile d'apprendre long-tems à ſe taire avant que de dire un ſeul mot! c'eſt un des plus mauvais caractères & des plus dangereux pour la Religion que celui d'une faiſeuſe de rapports; elle eſt ſeule capable de cauſer le trouble, & même des diviſions étranges dans une Communauté religieuſe. Mais quand même on n'auroit pas cette pernicieuſe habitude, on doit être toûjours attentif à n'en faire jamais, parce qu'il eſt ſi ordinaire qu'il en réſulte du mal, & ſi rare qu'il en revienne le moindre bien, qu'on doit toûjours incliner là-deſſus pour le ſilence. Nous pouvons ajoûter ici qu'une fille qui ſe préſente pour être reçûë dans un Monaſtère à qui on reconnoît ce défaut, & ſur-tout, ſi elle altere la vérité dans ſes rapports, doit être ou long-tems éprouvée juſqu'à ce qu'elle ait perdu cette inclination, ou abſolument refuſée, ſans quoi on verra bien-tôt les fâcheux effets de cette mauvaiſe inclination.

CXLIX.

La jalouſie eſt une paſſion ſi baſſe, qu'on a honte de la laiſſer appercevoir, tant elle

tion. Ne parlez donc jamais de vos Sœurs que d'une maniére avantageuſe ; impoſez-vous un rigoureux ſilence ſur leurs défauts. S'ils ſont cachés, quelle cruauté de les mettre en évidence ; s'ils ſont connus, qu'eſt-il néceſſaire de les faire connoître davantage ? S'ils ſont grands : c'eſt un grand péché de les publier ; s'ils ſont légers, il faut bien être dévorée de la démangéaiſon de médire que de les rélever. En un mot, de quelque nature qu'ils ſoient, la charité inſpire de jetter un voile deſſus, & ce voile de piété dont vous le couvrirez, je veux que vous l'ôtiez de deſſus les vôtres afin qu'ils vous ſoient mieux connus. C'eſt ainſi que procedent la véritable humilité & la charité évangelique. En faiſant le contraire vous montrez que vous êtes dépourvûë de ces deux vertus, & que vous êtes malheureuſement chargée des vices oppoſés.

CLI.

Si nous vous recommandons d'être circonſpecte ſur les défauts de vos Sœurs pour ne pas vous en entretenir dans le Monaſtère, à combien plus forte raiſon devez-vous vous abſtenir de les faire connoître aux perſonnes de dehors ? Quelle ſeroit votre imprudence & votre indiſcrétion, pour ne rien dire de plus, ſi vous entretenant dans le parloir avec les gens du monde, vous faiſiez le portrait de vos Sœurs avec des traits peu charitables ? Une telle conduite ne ſeroit propre qu'à ſcandaliſer & à faire blaſphêmer, pour ainſi dire, le nom de JESUS-CHRIST, ſur-

tout s'il s'agiſſoit de quelque défaut notable. On ne doit venir auprès de vous que pour s'édifier, & on s'en retire chargé du péché de médiſance. Où voulez-vous donc qu'on apprenne la charité, ſi ce n'eſt auprès d'une épouſe de JESUS-CHRIST ? Rien de tout ce qui ſe paſſe dans le Monaſtère ne doit tranſpirer au déhors par votre canal. Si vous avez à parler de vos Sœurs, étalez leurs vertus & leur mérites, vous trouverez de quoi fournir amplement à la converſation ; & ſi vous ne trouvez pas une matiére ſuffiſante, c'eſt que votre œil eſt malin & votre cœur très-ſtérile en productions de charité. On n'eſt que trop porté dans le monde, par la contagion qui y regne, à décrier la piété ſans que vous vous y aidiez. On y aime à s'autoriſer des ſcandales du ſanctuaire dans la vie licencieuſe qu'on mene, & on eſt toûjours charmé d'apprendre les défauts des perſonnes conſacrées à Dieu, pour avoir moins à ſe reprocher les vices dans leſquels on croupit. D'ailleurs un petit défaut que vous rapportez au-déhors de quelqu'une de vos Sœurs peut enſuite paſſer par plus d'une bouche & y prendre une forme monſtrueuſe par les différens rapports qu'on en fait, & ce qui n'a ſcandaliſé perſonne dans le Monaſtère parce qu'il n'étoit preſque rien, devient ſcandaleux au-déhors par la tournûre qu'on lui donne ; & voilà ce que cauſe votre imprudence.

CLII.

Ce ne ſeroit pas une moindre indiſcrétion d'inſtruire les Novices des défauts des Reli-

gieuſes Profeſſes, & vous pourriez même vous reprocher de leur être un ſujet de tentation ſur leur vocation. Ces jeunes éleves peu formées encore dans l'exercice des vertus & ſuſceptibles de préventions, groſſiroient peut-être par leurs réflexions les choſes dans leur eſprit, & prendroient pour
Matt. 7. 3. une poutre la paille que vous leur montrez dans l'œil des autres, & qui ſçait, ſi concevant une fauſſe idée de la vie religieuſe, cela n'ébranleroit pas leur ſainte réſolution? Autre imprudence encore des plus marquées, ſi vous leur rapportiez ce qui ſe paſſe dans le Chapitre, ſur-tout lorſqu'on y prend les ſuffrages des Sœurs pour les admettre à la profeſſion. Combien bleſſeriez-vous la charité & le bon ordre ſi vous leur diſiez: une telle a parlé contre vous, mais une autre a pris votre défenſe; celles-là vous ont reçûës, & celles-là vous ont refuſées; défiez-vous d'une telle Sœur, il n'a pas tenu à elle que vous n'ayez été renvoyée. Vous manqueriez directement au ſecret en matiére conſidérable & vous expoſeriez ces jeunes Novices à murmurer & à avoir du reſſentiment contre ces Sœurs; reſſentiment qui dureroit peut-être long-tems, & dont elles auroient de la peine à ſe guérir. Il eſt vrai de dire qu'une Réligieuſe imprudente peut quelquefois nuire davantage à la réputation de ſon Monaſtère par ſa langue peu diſcrete, qu'une autre qui n'auroit point de vertu, mais qui pourtant auroit au moins aſſez de bon ſens pour parler avec circonſpection.

CLIII.

Vous ne devez examiner dans vos Sœurs que ce qui peut vous édifier ; à moins que vous n'ayez quelque charge qui vous oblige à veiller ſur leur conduite. Une Réligieuſe particuliére doit ſi bien ſe renfermer au-dedans d'elle-même, qu'elle ait, pour ainſi dire, ni des yeux pour conſidérer les actions des autres, ni de langue pour en parler. Ce ſeroit un véritable moyen de conſerver la paix & la charité, & jamais ces deux vertus ne ſeroient altérées dans les Monaſtères où l'on garderoit cette maxime, fuſſent-ils compoſés de mille Réligieuſes. L'eſprit de curioſité & de critique ſur la conduite d'autrui eſt un eſprit de diſcorde dans la religion. Si les défauts de vos Sœurs tombent ſi fort ſous vos yeux que vous ne puiſſiez pas ne point les appercevoir, ne perdez pas pour cela l'eſtime ni l'amitié que la charité vous oblige d'avoir pour elles, & n'en prenez pas occaſion d'en parler en mauvaiſe part, d'en murmurer & de les critiquer ; mais que les fautes qui vous choqueront en elles, vous portent à vous corriger des vôtres. C'eſt ainſi que tout tournera au bien de votre ame, & que vous vous préparerez un jugement de miſéricorde, ayant exercé la miſéricorde envers vos Sœurs.

CLIV.

Il ne faut jamais rien faire qui puiſſe mal édifier vos Sœurs ; mais d'ailleurs il ne faut pas vous ſcandaliſer aiſément des fautes qu'elles commettent. Nous ne pouvons pas

ſi elle ne ſe les ménage pas ; ſi elle ne s'intrigere pas de donner des conſeils ſur des affaires temporelles, ni ne s'érige pas en directrice des ames, & ſi au contraire elle ſouffre ces viſites avec peine ; ſi elle y parle peu & ſe retire le plûtôt qu'elle peut : tout cela va bien juſques-là, & j'eſpére qu'elle ne perdra rien de ſon recuëillement & de l'eſprit de retraite. Mais, ſi à l'occaſion de la réputation que ſa piété lui a acquiſe, le parloir devient pour elle comme un bureau où l'on traite d'affaires du monde ; ou s'il eſt comme une chaire d'où elle s'aviſe de donner des leçons de ſpiritualité à tout venant, je me défie de ſa vertu ; elle devient ſuſpecte d'illuſion, & ſi elle eſt réelle je crains fort qu'elle ne ſe ſoutienne pas long-tems.

XXI.

Faites-vous de votre cellule comme un fort ou un retranchement contre la diſſipation ; aimez-la comme votre fidéle compagne ; gardez-la afin qu'elle vous garde ; n'en ſortez jamais ſans ſujet ; que ce ſoit ſeulement pour vous rendre aux exercices communs ou à ce que votre emploi & l'obéïſſance exigent ; mettez-y, pour ainſi dire, votre tréſor, afin que votre cœur y tende toûjours & vous y ramene quand vous n'aurez plus rien à faire ailleurs. " Vous trouverez l'onction de Dieu dans votre cellule, dit l'Auteur de l'Imitation de J. C., & vous la perdrez ſouvent pour en être ſortie. Elle vous deviendra douce ſi vous continuez à y demeurer, & ennuyeuſe ſi vous

L. 1. c. 20.

CLVI.

C'eſt dans le tems de la recréation, qu'on ſe donne quelquefois plus de liberté de railler les autres, mais ſi on le fait d'une maniére qui puiſſe leur faire de la peine, alors la recréation n'eſt plus un délaſſement; elle dégenere en abus & nuit beaucoup à la conſcience. Que notre miſére eſt grande, & combien ſommes-nous blâmables de faire ſervir contre la charité ce qui n'eſt établi que pour la maintenir! j'aime bien mieux que les Religieuſes ſe rejoüiſſent innocemment entre elles, que ſi elles cherchoient des amuſemens dans le parloir, car l'eſprit ne peut pas être toûjours recuëilli; il faut qu'il ſe délaſſe de tems en tems, & c'eſt pour cela qu'on a dans les Communautés reguliéres des heures marquées pour la recréation. Mais tout doit s'y paſſer de telle ſorte, que la charité y ſoit maintenuë dans ſes droits; & ſi vous vous piquez d'avoir de l'eſprit, bien loin de l'employer à vous rendre fâcheuſe à vos Sœurs par quelque raillerie mordante, vous devez plûtôt vous en ſervir pour leur rendre la recréation utile & agréable; ſans quoi j'avoüerai que vous avez de l'eſprit, puiſque vous voulez qu'il y paroiſſe; mais j'ajoûterai que vous avez le cœur mauvais, puiſque vous vous réjoüiſſez malignement à contriſter des perſonnes à qui vous ne devez témoigner que de l'amitié.

CLVII.

Puiſque l'occaſion ſe préſente de parler des recréations, qui ſont établies dans les

fication dans le Monaſtère, détourner les unes & les autres juſqu'à leur être à charge, vous diſſiper étrangement, ſans parler de tant d'autres péchés dont vous vous rendrez indubitablement coupable.

XXIV.

Evitez auſſi l'extrêmité oppoſée, & ne vous livrez pas à une foule d'occupations extérieures dont votre imagination ſeroit toute préoccupée & votre cœur ſe trouveroit comme ſubmergé. Quelle place reſteroit-il dans votre ame pour les choſes de Dieu, & comment pourriez-vous jamais vous récueillir en lui! Il ne vous a pas retirée du tumulte du monde pour vous jetter dans la réligion dans un cahos d'affaires diſſipantes, mais pour y opérer votre ſalut avec paix & tranquillité.

XXV.

Ne vous autoriſez pourtant pas de ceci pour excuſer votre indocilité & votre lâcheté Quand on vous dit de ne pas vous ſurcharger d'occupations diſſipantes, on n'entend pas que vous ſoyez en droit de refuſer celles dont la Supérieure ou la Communauté vous chargent: il eſt bien plus sûr pour vous de vous ſoûmettre, & je crains moins que vous vous diſſipiez quand vous ſerez portiére ou chargée du ſoin des penſionnaires par obéïſſance, que ſi ayant obtenu par vos importunités d'en être diſpenſée, vous paſſiez la moitié du jour en méditation dans votre cellule.

XXVI.

Si la Supérieure vous permet de travailler

à quelque ouvrage pour les perſonnes de déhors, ne déterminez pas un tems court pour le rendre & qui vous oblige à vous trop preſſer. Qu'en arriveroit-il ? Vous voudrez l'avoir fait au tems que vous l'avez promis ; vous travaillerez avec empreſſement ; vous ſerez tentée pour l'achever bien-tôt de laiſſer une partie de vos exercices de piété, & peut-être que vous en laiſſerez en effet quelqu'un ; vous aurez l'eſprit gêné & préoccupé ſans ceſſe de l'ouvrage qui vous preſſe, & dans une ſemaine ou plus que vous ſerez dans cette agitation, vous perdrez plus de recuëillement que vous n'aurez tâché d'en acquerir pendant deux mois de ſuite.

XXVII.

„ En quelque occupation que vous vous L. 3
„ trouviez, dit l'Auteur de l'Imitation de c. 38
„ JESUS-CHRIST, ayez grand ſoin de de-
„ meurer toûjours libre au-dedans de vous ;
„ conſervez un empire ſur vous-même, &
„ ne vous laiſſez point accabler & abbattre
„ ſous les choſes extérieures ? mais tenez-vous
„ toûjours élevée au-deſſus d'elles, afin que
„ vous ſoyez le dominateur de vos actions
„ en les conduiſant comme en étant le maî-
„ tre, ſans vous y aſſujettir comme un eſ-
„ clave. „ C'eſt ainſi que ce grand Maître de la vie intérieure nous apprend à nous prêter aux occupations extérieures & non pas à nous y abandonner tout-à-fait. Nous n'y devons pas attacher notre cœur, mais nous devons les faire ſervir à notre avancement ſpirituel ; nous ne devons pas en rem-

plir notre eſprit & y donner notre affection, mais nous devons paſſer pour ainſi dire, par ces occupations ſans qu'elles nous détournent de tendre à Dieu, ni même qu'elles nous retardent tant ſoit peu dans notre tendance continuelle vers lui. Soyons y de telle ſorte que notre cœur ne perde rien de ſa liberté ni de la facilité à s'élever vers Dieu. " Les enfans de Dieu, ajoûte le même Au-„ teur, ne ſe laiſſent point entraîner à toutes „ les choſes temporelles en s'y attachant; „ mais ils les entraînent plûtôt & les forcent „ de ſervir ſelon l'ordre que Dieu a établi „ dans ſa créature, où il ne ſouffre rien de „ déreglé, & où il veut que tout tende à la „ gloire du Créateur. „

XXVIII.

C'eſt donc un grand obſtacle à la vie intérieure, lorſque dans ces occupations dont nous parlons, on ſe livre à un empreſſement accompagné de trouble & d'inquiétude, qui cauſe des émotions dans le cœur & qui éclate au-déhors par des ſaillies de vivacité, de mauvaiſe humeur & d'impatience; lorſqu'on agit comme ſi on vouloit tout faire à la fois ou en un inſtant; lorſque, ſi l'on voit qu'on ne réüſſit pas ſi bien qu'on voudroit, ou qu'on n'y avance pas comme on ſouhaiteroit, on ſe laiſſe aller au dépit & au chagrin contre l'ouvrage, contre ſoi-même, contre la Réligieuſe qu'on a pour aide: tout cela, dis-je, eſt un très-grand obſtacle à la vie intérieure, parce qu'on perd la tranquillité & la paix de l'ame; qu'on n'a l'eſprit

rempli que de ce qu'on fait ; qu'on eſt hors d'état de s'élever à Dieu avec liberté ; & qu'enfin on perd le mérite de ſon travail, le faiſant avec tant de fautes & d'une maniére toute humaine, ou pour mieux dire, toute défectueuſe.

XXIX.

O que les Réligieuſes qui travaillent ainſi ſont dignes de compaſſion ! Qu'elles ſont à plaindre de ſe tourmenter l'eſprit & le corps & d'avoir tant de peines à pure perte pour leur ame ! Pourquoi vous troublez-vous de la ſorte ? Pourquoi tant de mouvemens & d'agitation d'eſprit ? Eſt-ce faire les choſes comme Dieu veut que vous les faſſiez ? Ce n'eſt ſans doute ni ſa volonté ni celle de la Supérieure. On ne veut pas de vous que vous travaillez au-deſſus de vos forces ; on ne veut pas que vous faſſiez pluſieurs choſes à la fois, ni en moins de tems que la nature de l'ouvrage peut le permettre. Apaiſez-vous donc & agiſſez avec plus de tranquillité : ce que vous ne pouvez finir aujourdhui vous l'acheverez demain. Faites chaque choſe le mieux que vous pourrez ; donnez-y le tems qu'il faut ; ne penſez pas à d'autres choſes, ſucceſſivement vous viendrez à bout de tout ſans que vous vous étouffiez par un excès de ſollicitude, & que vous vous abandonniez à tant de chagrin & d'inquiétude.

XXX.

Diſons en paſſant que c'eſt une grande indiſcretion dans une Réligieuſe, lorſque faiſant ſon emploi ou ſon ouvrage avec cet

empreſſement inquiet que nous condamnons, elle fait ſentir par ſon impatience & ſa promptitude ſon humeur chagrine à l'aide qu'on lui donne. Vous qui avez à endurer ces ſaillies de vivacité, n'y oppoſez que la douceur, l'humilité & la patience, & ſacrifiez votre reſſentiment dans ces occaſions qui révoltent l'amour propre. En agiſſant ainſi vous pratiquerez une vertu très-pure & qui ſera d'un grand mérite devant Dieu. Mais vous qui exercez ainſi par votre bruſquerie la Réligieuſe qu'on vous a donné pour vous aider dans votre ouvrage, conſidérez combien une telle conduite eſt oppoſée, je ne dis pas ſeulement à la charité, mais à la juſtice, à l'honnêteté & au bon ſens. Qu'avez-vous au-deſſus de votre aide, pour vous croire en droit de lui faire ſouffrir votre mauvaiſe humeur? Si vous êtes ſon ancienne, vous devez avoir acquis plus de vertu qu'elle, & vous devez lui en donner l'exemple. Si vous êtes ſon égale, votre procedé n'eſt qu'orgueïl & que pétulance, & vous ne meritez pas de vivre avec des épouſes de Jeſus-Chriſt.

XXXI.

Si dans les occupations extérieures le trop grand empreſſement eſt un défaut, la diligence auſſi eſt une vertu. Ne vous preſſez jamais juſqu'à tomber dans le trouble; mais d'autre part ne ſoyez pas de ces gens qui employent tout un jour à faire ce qui ne demanderoit qu'une heure de tems. La lenteur montre qu'on n'agit qu'avec dégoût &

parce qu'on veut s'épargner & qu'on aime la vie oiſive, ce qui eſt un défaut dans le monde, & à plus forte raiſon dans une Réligieuſe. Si c'eſt pour Dieu que vous agiſſez, comment oſez-vous le faire avec tant de négligence? ne mérite-t'il pas que vous travaillez pour lui avec affection & avec zéle? Or ce zéle & cette affection ne compâtiront jamais avec la lâcheté & la pareſſe.

XXXII.

Si l'affection avec laquelle on fait un ouvrage eſt plus pour l'ouvrage même que pour Dieu, elle devient un ſujet de diſſipation & une occaſion de manquer ſouvent de fidélité à ſes dévoirs réguliers. Vous avez en main votre ouvrage de coûture ou de broderie auquel vous êtes attachée & que vous faites avec goût & avec plaiſir; tandis que vous y êtes appliquée, la cloche vous appelle à l'office: ſi c'eſt Dieu que vous avez en vûë dans votre travail, vous le quitterez au premier ſon de la cloche & vous vous rendrez poſément & avec un eſprit recuëilli au ſaint exercice où elle vous appelle. Mais ſi en travaillant, vous cherchez plûtôt à vous ſatisfaire, qu'à plaire à Dieu, vous ne ſerez pas fidèle à quitter d'abord le travail; vous voudrez mettre encore quelques points d'éguille; vous ne ceſſerez qu'à l'extrêmité & à regret; vous courrez enſuite à l'office toute diſſipée & l'eſprit préoccupé de votre ouvrage, qui vous cauſera mille diſtractions durant la priere. Ainſi votre infidélité vous fera commettre pluſieurs fautes, & votre at-

tachement trop naturel à l'ouvrage retardera l'œuvre de votre ſanctification.

XXXIII.

En ſondant bien ſon cœur ſur la multitude d'occupations dont on ſe charge par ſon propre choix, ou ſur l'empreſſement trop vif avec lequel on s'y porte, ou ſur la nonchalance avec laquelle on s'en acquitte, on voit bien-tôt que ce n'eſt plus Dieu qu'on a en vûë, & qu'on ne fait que ſuivre ſon humeur & ſatisfaire ſon inclination. Celle-ci veut dans l'emploi qu'on lui a donné renchérir ſur celles qui l'ont précedée, & mériter qu'on diſe qu'elle y fait mieux. Celle-là veut qu'on la regarde comme une fille qui a du talent pour tout & qui fait de l'ouvrage plus que perſonne. Une autre eſt toute à ſon ouvrage, parce qu'il eſt de ſon goût & qu'elle n'en a point pour tout autre choſe. O que cela eſt défectueux ! & comment l'accorder avec cette pureté d'intention qui doit être, pour ainſi dire l'ame de toutes les actions d'une Réligieuſe ?

XXXIV.

2. 4. „ L'ame chrétienne, dit l'Auteur de l'I-
„ mitation de JESUS-CHRIST, a deux aîles
„ pour s'élever de la terre, la ſimplicité & la
„ pureté. La ſimplicité doit être dans l'in-
„ tention & la pureté dans l'affection. La
„ ſimplicité tend & aſpire à Dieu, la pureté
„ l'embraſſe & le goûte. Nulle action bonne
„ en elle-même ne vous embarraſſera l'eſ-
„ prit, ſi vous êtes libre de toute affection
„ déreglée. Si vous recherchez ſincérement

„ à plaire à Dieu & ſervir vos freres, vous „ joüirez d'une liberté intérieure & ſpiri„ tuelle. " Tout conſiſte donc dans nos actions qui ſont bonnes en elles-mêmes, d'avoir une intention bien ſimple & une affection bien pure, ſi nous voulons les faire avec liberté d'eſprit & tranquillité de cœur. Mais ſi notre intention n'eſt pas droite; ſi nous ne nous propoſons pas Dieu pour fin; ſi nos affections ſont déreglées; ſi nous nous attachons à ce que nous faiſons par amour propre, ou par quelqu'autre ſentiment qui ne ſoit pas de Dieu, alors nous ſerons livrées au trouble & à l'agitation, & nous ne gouterons point les douceurs & l'onction de la vie interieure.

XXXV.

Ne vous propoſez que de plaire à Dieu dans tout ce que vous faites, & que ce ſentiment ſoit bien enraciné dans votre cœur. Il n'y a point pour vous d'autre projet à former ſur la terre, ſur-tout depuis que vous êtes entrée dans la Religion. Vous avez renoncé à tout ce qui pouvoit vous attacher au monde; vous avez renoncé aux titres, aux honneurs, aux richeſſes, aux plaiſirs aux commodités, aux prétentions, aux parens, aux amis; vous vous êtes ſéparée de toutes ces choſes; vous êtes morte au monde, & comme dit ſaint Paul, vous êtes enſevelie avec JESUS-CHRIST: ainſi n'ayant plus de partage avec le ſiécle, vous vous êtes iſolée pour n'avoir plus que votre perfection à acquérir, Dieu à contenter, votre ſalut à opé- Rom. 6. 4.

rer. Dieu donc doit être ſi bien la fin que vous vous propoſez dans vos actions & dans tous vos projets, que tout le reſte vous devienne indifférent. Vos emplois changeront; vous varierez vos actions; mais votre but doit être unique & invariable. Aujourdhui vous êtes Portiére; dans trois mois on vous donnera la charge d'Infirmiére; une autre fois vous ſerez Maîtreſſe des Novices ou Œconome: voilà dans quelle varieté d'actions votre vie ſe paſſera. Mais dans ces différens changemens vous ne devez point changer en vous-même; vous devez conſerver invariablement l'intention de plaire à Dieu. Ces actions extérieures doivent être par rapport à vous comme une robbe ou un voile que vous quittez & que vous reprenez ſans que vous ceſſiez d'être ce que vous êtes. Il faut qu'en allant répondre à la porte lorſque vous en êtes chargée, vous ſoyez la même par rapport à vos intentions, que quand en qualité d'Infirmiére vous irez porter un boüillon à une Sœur malade. Ces actions ſont bien différentes; mais votre but doit être le même; vous ne devez vous propoſer que de plaire à Dieu.

XXXVI.

La ſeule penſée que vous pouvez faire quelque choſe qui eſt agréable à Dieu doit éteindre dans vous tout autre vûë, tout autre goût, toute autre intention, toute autre ſatisfaction qui ne ſeroit pas conforme à l'eſprit de Dieu. Conſiderez que dans vos actions vous pouvez vous propoſer deux

choſes, l'une de plaire à Dieu, & l'autre de ſatisfaire votre amour propre par la complaiſance qu'il aura dans ce que vous faites. Or je vous demande de quel côté voulez-vous vous tourner ? Je ne veux pas que vous me donniez ici des paroles ; car pluſieurs diſent bien qu'ils ne veulent agir que pour Dieu, & il ne ſe recherchent pas moins eux-mêmes ; mais je veux que votre cœur parle. Encore un coup, de quel côté voulez-vous vous tourner ? Eſt-ce pour contenter votre amour propre que vous voulez faire telle ou telle choſe, ou eſt-ce pour ſuivre le bon plaiſir de Dieu ? Ah ! ſi c'eſt pour le bon plaiſir de Dieu, que ce goût éteigne donc en vous tout autre goût qui n'y ſeroit pas conforme. Ne vous nourriſſez que de ce ſentiment ; ne corrompez pas une ſi belle intention par le mélange de quelqu'autre vûë de la créature ; faites enſorte que puiſque c'eſt à Dieu que vous voulez plaire, il ait lui ſeul toute la gloire & tout l'honneur de ce que vous faites, & que ni l'amour propre, ni aucune créature ne la partagent avec lui, puiſque rien ne peut entrer en parallele avec Dieu.

XXXVII.

Qu'y a-t'il de plus honorable & de plus conſolant pour vous que Dieu daigne agréer ce que vous faites, & qu'il veüille bien l'accepter comme un ſervice & une gloire que vous lui rendez ? c'eſt ici que vous devez admirer ſa bonté & ſa miſéricorde infinie, Dieu eſt un être ſi grand, ſi ſaint, ſi par-

fait, ſi au-deſſus de nous ! nous ne ſommes rien auprès de lui ; nous ſommes de néans animés & conſervés par ſon ſouffle, & cependant il veut bien par un excès de ſa bonté, s'incliner vers nous & accepter nos œuvres comme une gloire que nous lui rendons, comme des objets en qui il met ſa divine complaiſance. Gloire cependant dont il n'a nul beſoin, qui n'ajoûte rien à ſon honheur, & dont toute l'utilité nous revient, dont nous recuëillons le profit avec uſure par les récompenſes qu'il nous a promiſes. Qui pourra conſidérer ceci ; qui pourra ſe le repréſenter ſans en être dans un merveilleux étonnement ? Comment cette ſeule penſée ne nous anime-t'elle pas d'une ferveur extraordinaire, & n'embraſe-t'elle pas notre cœur d'une ardeur extrême pour tout entreprendre pour Dieu ; pour nous épuiſer en effort afin de lui plaire ; pour n'avoir jamais en vûë que ſon bon plaiſir ? O qu'elle ſeroit notre infidélité & notre ingratitude, ſi après cette conſidération nous oſions agir pour quelque fin qui ne ſe rapportât pas à Dieu !

XXXVIII.

Je dis plus, conſidérez que depuis le matin juſqu'au ſoir, vous pouvez agir pour plaire à Dieu. Qu'il n'eſt pas un inſtant dans le jour où vous ne puiſſiez lui plaire. Qu'en faiſant un pas ſeulement, en diſant une parole néceſſaire, en vous privant d'en dire une inutile, en élevant un moment votre cœur à lui, en faiſant un acte d'obéïſſance

vous pouvez lui être agréable. Je dis plus encore, conſidérez qu'en mangeant; qu'en dormant, qu'en étant à la recréation vous pouvez être agréable à Dieu, ſi vous faites ces choſes dans l'ordre qui convient. Conſidérez enfin qu'en multipliant vos intentions par le motif de différentes vertus, qu'en multipliant vos déſirs & vos ſentimens pour plaire à Dieu, vous lui devenez encore plus agréable, vous multipliez vos mérites auprès de lui; & il n'eſt rien, juſqu'à la moindre penſée, au moindre ſentiment, au moindre déſir, à un ſeul pas fait pour lui, dont il ne ſe ſouvienne & dont il ne nous tienne compte; & après un honneur ſi grand, un avantage ſi précieux de ſervir un tel maître, une fortune ſi brillante que vous pouvez faire avec lui, comment voudriez-vous avoir d'autre vûë que celle de lui plaire? Comment vous propoſeriez-vous autre choſe que ce qui eſt de ſon bon plaiſir?

XXXIX.

Une Réligieuſe qui manque de pureté d'intention & qui ſe propoſe autre choſe que Dieu dans ce qu'elle a à faire, eſt expoſée à beaucoup de peine d'eſprit, & l'obéïſſance lui devient pénible, ainſi que tout ce qui eſt de la Réligion: tout au moins ſa paix ne durera qu'autant que tout arrivera au gré de ſa volonté, encore aura-t'elle le regret de n'agir que pour ſe ſatisfaire. Si cette Réligieuſe cherche ſon contentement ailleurs que dans Dieu, il faut que tout ce qu'elle fait ou ce qu'on lui ordonne ſoit ſelon ſon inclination,

ce qui toutefois n'arrive que par hazard & fort rarement, ou il faut que ſa volonté ſoit contrariée, & cela ne peut arriver ſans qu'elle ſouffre. Il n'en eſt pas de même d'une Réligieuſe qui met ſa ſatisfaction à plaire à Dieu, il n'y a que le péché qui puiſſe altérer ſa paix. Comme dans tout le reſte elle n'enviſage que le bon plaiſir de Dieu, auſſi ſa ſatisfaction s'y trouve, c'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'on voit les perſonnes qui ſont véritablement intérieures, ſe poſſeder en toute rencontre, conſerver partout une égalité d'eſprit admirable, avoir une douceur & une modeſte gayeté qui fait honneur à la vertu & qui la rend aimable; au lieu que celles qui ſe recherchent dans ce qu'elles font, ſont ſujettes à agir par caprice, à manquer de douceur & de patience, à murmurer, à s'attriſter, à ſe diſſiper; parce qu'elles ne trouvent pas toûjours ce qu'elles déſirent, ou qu'elles ne peuvent ſe contenter autant qu'elles le déſirent.

XL.

Ce ſont nos déſirs déreglés ou ſuperflus qui ſont d'ordinaire la cauſe de nos troubles. Vous n'avez à déſirer que d'éviter le péché, de pratiquer les vertus, de plaire à Dieu, d'opérer votre ſanctification; tout le reſte doit ſi peu vous intéreſſer, que vous n'y prêtiez votre attention qu'autant qu'il aura quelque rapport à la gloire de Dieu & au ſalut de votre ame. Soyez donc ſans déſir ſur tout ce qui paſſe avec le tems; conſidérez-vous en ce monde comme quelqu'un

qui eſt ſur le bord d'un fleuve, & qui voit couler l'eau avec indifférence ſans penſer à l'arrêter ; voyez de même couler, pour ainſi dire, toutes les choſes temporelles, emplois, travail, ouvrage, entretien, nouvelles, &c. ſans ſonger à en rien retenir dans votre cœur par aucun attachement; ne ſouhaitez que la gloire de Dieu & votre ſanctification ; banniſſez de votre cœur tout autre déſir qui s'y éleveroit ; autant que vous en entretiendrez dans votre ame, ce ſeront autant de couleuvres qui la dévoreront ; en les ſupprimant vous trouverez Dieu & votre repos.

XLI.

Ce ſeroit mal prendre ma penſée, ſi ſous prétexte d'indifférence pour toutes les choſes paſſageres, vous vous acquittiez mal de ce que vous faites, ou ſi vous le faiſiez avec négligence. Je ne veux pas que vous vous attachiez à rien ; mais je ne veux pas auſſi que vous négligiez rien de ce que votre devoir vous oblige de faire. Le dégagement du cœur exige que vous ne teniez ni à cet emploi ni à cet ouvrage ; enſorte qu'il vous ſoit indifférent à quelque emploi ou à quelque œuvre qu'on vous applique, & que vous ſoyez toûjours prête à les accepter ou à les quitter quand il le faudra. La volonté de Dieu eſt que tant que vous y ſerez employée, vous vous en acquittiez du mieux que vous pourrez, parce que vous devez le faire purement pour Dieu, & que ce qu'on fait pour un ſi grand Maître ne doit pas être fait avec dégout ni avec négligence.

XLII.

Vous devez conſerver la même égalité d'eſprit à l'égard des exercices de piété, ſans d'une part vous y attacher par la volonté propre, ni d'autre part y manquer par dégoût, ou vous en acquitter avec lacheté par une indifférence mal entenduë. Voyez une Réligieuſe qui n'a point la véritable liberté du cœur & que ſa propre volonté attache à ſes exercices ſpirituels : ſi l'obéïſſance ou la charité l'obligent à quitter l'oraiſon, ou ſi la Supérieure ne lui accorde pas de faire une Communion de dévotion qu'elle avoit envie de faire, elle s'afflige, elle murmure dans ſon cœur, elle ſe plaint, elle montre de l'humeur. Mais celle qui a la vraye liberté du cœur, ne cherchant que Dieu dans ſon Oraiſon ou ſa Communion, elle quitte l'une & ſe prive de l'autre avec ſoumiſſion quand l'ordre de l'obéïſſance ou de la charité le demande, & fait volontiers le ſacrifice à Dieu de ſa volonté propre, même dans les choſes qui lui paroiſſent les plus déſirables & les plus conſolantes ſelon les régles de la conſcience.

XLIII.

C'eſt ici un point délicat, & qui diſtingue une vertu mâle, ſolide, une vertu épurée de tout amour propre, une vertu qui n'enviſage que Dieu purement, d'une autre vertu foible, puerile, mal affermie, & où il y a plus de propre volonté que d'attachement à celle de Dieu. La Supérieure à qui vous avez demandé la permiſſion de com-

munier ne l'a pas trouvé à propos, & vous a renvoyée même avec peu de douceur. Si votre piété eſt ſolide, vous aurez accepté cette privation avec ſoumiſſion d'eſprit, avec humilité, & vous aurez fait à Dieu le ſacrifice de la conſolation que vous auriez eüe à communier; mais ſi votre vertu eſt foible & mêlée de recherche de vous-même, vous aurez été ſenſible, & même juſqu'aux larmes, au refus de la Supérieure, vous vous ſerez livrée à la triſteſſe ou au murmure; vous aurez projetté dans votre cœur de ne plus lui rien demander; & ce qu'il y a de pire, c'eſt que peut-être dans l'occaſion vous aimerez mieux vous priver de la Communion, que de riſquer qu'elle vous la refuſe en la lui demandant.

XLIV.

Je veux vous donner un nom nouveau; mais un nom myſtérieux, un nom admirable, qui vous ſera une leçon continuelle de ſainteté, c'eſt celui que le Seigneur dit à Iſaïe qu'on donneroit à Jeruſalem. *On ne l'appellera plus*, dit-il, *la Ville abandonnée, ni la terre ravagée; mais on l'appellera ma volonté en elle.* Voilà donc le nom que vous devez porter; c'eſt-à-dire que vous ſoyez ſi bien ſoûmiſe à la volonté de Dieu, que vous ſoyez ſi fidéle à l'accomplir, que vous l'enviſagiez ſi exactement en toutes choſes, & qu'elle ſoit tellement la régle de votre conduite dans quelque état & quelque diſpoſition que vous vous trouviez, qu'on puiſſe dire de vous; non que vous êtes la

Iſai. 24 4.

Mere Supérieure, la Maîtreſſe des Penſionnaires, la Dépenſiaire, mais ſeulement celle *en qui eſt la volonté de Dieu*, & pour l'expliquer plus clairement, celle qui en quelque emploi qu'on la mette, ne ſe propoſe que d'accomplir la volonté de Dieu. L'Ange Raphaël s'étant fait connoître à Tobie lui dit ;

Tob. 12. 19. *Il ſembloit que je mangeois & que je bûvois comme vous ; mais je me nourris d'une viande inviſible, & j'uſe d'un breuvage qui ne peut tomber ſous les yeux des hommes.* C'eſt à peu près comme vous devez être. A la vérité vous mangez avec vos Sœurs, vous converſez avec elles, on vous voit aller à votre chambre ou en ſortir, travailler avec les autres ou être en recréation ; mais dans tous ces différens exercices vous devez vous nourrir ſpirituellement d'une viande inviſible ; vous devez avoir une vûë & une intention qui ſerve comme d'aliment continuel à votre ame ; & cette vûë ne doit être autre choſe que l'intention d'accomplir la volonté de Dieu.

XLV.

Vivez dans une telle dépendance de la volonté de Dieu, que vous ne ſçachiez vouloir autre choſe que ce que Dieu voudra. Votre cœur ne doit reſpirer pour ainſi dire, que cet entier acquieſcement & ce parfait abandonnement de vous-même à tout ce que ſa providence fera ou permettra à votre égard. Il n'y a que le péché qui ne vienne point de Dieu ; tout le reſte nous vient de lui comme d'une ſource de bonté, & cela doit ſuffire pour nous faire haïr, deteſter &

ɔint que je faſſe ces pénitences, ou ces raiſons, ou ces communions plus fréquentes, pourquoi m'en donne-t'il le déſir ? je :épons encore à ceci que vous devez regarder comme venant de Dieu ce qui vous eſt preſcrit par le Directeur, le Confeſſeur, ou la Supérieure, préferablement à votre inſpiration ou à votre déſir particulier ; car à moins que les perſonnes qui vous conduiſent ne vous ordonnaſſent quelque choſe qui fût contre la loi de Dieu ou de l'Egliſe, ou contre vos vœux & vos régles, ce qui n'arrivera pas ſans doute, vous devez regarder leur volonté comme le ſigne de celle de Dieu à votre égard, & faire ceder vos déſirs & vos lumiéres à ce qu'ils vous preſcrivent. Les Saints n'ont jamais penſé, ni parlé, ni agi autrement ; & quand l'Ecriture nous dit que Dieu préfere l'obéïſſance au ſacrifice cela ſignifie que l'obéïſſance doit prévaloir à tout ce que nous nous propoſons en notre particulier ; quelque apparence de bien que nous y voyions : auſſi eſt-ce pour cela que quand on a voulu reconnoître ſi la conduite d'une perſonne qui paroiſſoit ſinguliére étoit véritablement de Dieu, on l'a éprouvée par l'humiliation ou par l'obéïſſance, comme il arriva au grand ſaint Simeon Stilite dont tout le monde ſçait l'hiſtoire.

L.

Il faut donc croire, ajoûterez-vous, que ces déſirs de pénitence, ou de faire plus d'oraiſons & de communions que les autres ſont des illuſions, & non pas de bons mou-

devons nous attacher à reconnoître la volonté de Dieu & à y ſoûmettre humblement la nôtre. Si la Supérieure vous refuſe quelque choſe que vous lui demandez ; ſi une Sœur oublie de vous rendre un ſervice qu'elle vous a promis ; ſi une choſe que vous avez entrepris vous réüſſit mal, vous devez conſidérer que le tout arrive par l'ordre de Dieu & cela doit vous ſuffire pour y ſoumettre en paix & en toute humilité votre volonté.

XLVII.

Ce qui nous empêche plus ordinairement de ſoûmettre notre volonté, c'eſt que nous ne regardons pas Dieu, mais la créature dans ce qui nous arrive de fâcheux & qui contrarie nos déſirs ou nos inclinations. Tantôt nous attribuons au caprice de la Supérieure ou à ſa mauvaiſe humeur le refus qu'elle nous a fait. Tantôt nous croyons que cette Sœur n'a pas voulu nous faire le plaiſir qu'elle nous avoit promis, parce qu'elle n'a point de charité ou d'amitié pour nous. Tantôt nous penſons que c'eſt par malice, & expreſſément pour nous faire de la peine qu'une autre a dit telle ou telle choſe, & de-là nous ſommes portés au murmure, à l'aigreur, au reſſentiment, à l'impatience, & toute la conformité à la volonté de Dieu s'évanoüit. Il en ſera toûjours de même tant que nous ne ferons attention qu'à la créature le meilleur eſt de ne conſidérer que la volonté de Dieu, & dire comme Job : *c'eſt la main de Dieu qui m'a frappé.* Elevons-nous ſans ceſſe au-deſſus de la créature, portons

Job. 16. 21.

notre vûë vers Dieu & fixons notre volonté à la ſienne. Le démon, de concert avec la nature, nous propoſera toûjours d'attribuër à la créature ce qui nous fâche, afin de nous indiſpoſer contre elle & de nous empêcher de pratiquer la ſoumiſſion ou la patience; mais la grace nous propoſera toûjours de ne regarder que la volonté de Dieu, afin que nous nous y ſoûmettions; & que nous nous ſanctifions par notre ſoumiſſion.

XLVIII.

Vous direz peut-être qu'il y a des choſes dans leſquelles vous ne ſçauriez reconnoître la volonté de Dieu, puiſqu'elles ne vous arrivent que par le péché des autres; car qu'une Sœur, direz-vous, faſſe de moi un rapport, une raillerie, une médiſance; qu'une autre me parle avec impatience, & qu'une autre me mortifie par quelque parole piquante, ce ſont là ſans doute des péchés, & je n'y puis reconnoître la volonté de Dieu, ni par conſéquent m'y ſoûmettre, puiſque Dieu ne veut point le péché & qu'il n'en eſt nullement l'auteur. Il eſt vrai que le péché contre la charité que cette Sœur ou une autre aura commis à votre ſujet ne vient pas de Dieu; mais Dieu qui conduit tout à ſes fins, & qui même ſçait faire ſervir à ſa gloire le péché qu'il permet qu'il arrive, veut que celui de cette Sœur ſerve à vous faire pratiquer la douceur ou la patience, & c'eſt cette volonté de Dieu que vous devez conſidérer, & à laquelle vous devez vous arrêter. Vous devez donc vous dire à vous-même: Dieu a

nation naturelle pour les auſtérités du corps, ou qui s'y portent par amour propre, ou qui par ignorance croyent que la vertu ne conſiſte que dans ces macerations, & alors les déſirs qu'elles en ont ne viennent point de Dieu, mais d'elles-mêmes. Pour ceux qui viennent de Dieu, il ne s'en ſuit pas qu'il en demande toûjours l'exécution; car autre choſe eſt un bon mouvement intérieur que l'on ſent, & autre choſe eſt une volonté de Dieu qu'il faille mettre en exécution. La Supérieure vous a chargée du ſoin des Penſionnaires, & tandis que vous êtes occupée en vertu de votre charge à les inſtruire, vous ſentez intérieurement un attrait pour adorer le très-ſaint Sacrement, ou pour vous aller recuëillir, ou enfin un grand goût pour vous entretenir ſeule à ſeul avec Dieu. Sans doute que ce n'eſt pas ici un mauvais mouvement, ni un artifice du démon ou de l'amour propre dès que cela ne vous empêche pas de faire votre emploi, & ne vous rend pas à charge l'obéïſſance que vous rendez à la Supérieure en le faiſant. Mais il ne s'enſuit pas que dans ce moment où vous ſentez ce déſir, vous deviez quitter les Penſionnaires pour le ſuivre, & ce n'eſt pas la volonté de Dieu. Ainſi les bons mouvemens ne ſont pas toûjours des marques de la volonté de Dieu, ou pour mieux dire, ce n'eſt pas toûjours la volonté de Dieu qu'on les ſuive, mais on doit toûjours leur préferer l'obéïſſance & les devoirs de ſon état ou de l'emploi dont on eſt chargé.

LI.

Ce que nous venons de dire eſt un principe ſi conſtant dans la vie intérieure & ſi bien fondé de plus ſur l'expérience des plus ſaintes ames, que ſi on ſuivoit une autre voye, on tomberoit dans de grandes illuſions, ou bien le bon ordre ſeroit renverſé dans les Monaſtères, & plus même les perſonnes y ſeroient favoriſées de graces particuliéres, plus il arriveroit quelquefois du dérangement dans le bon ordre; ce que perſonne ſans doute n'oſeroit avancer. Par exemple, voilà une Religieuſe bien fidéle à Dieu, & que Dieu favoriſe de graces ſenſibles & plus particuliéres; il lui arrivera quelquefois qu'au milieu des occupations extérieures dont elle eſt chargée par obéïſſance, Dieu ſe fera ſentir à elle par des touches ſi vives & ſi preſſantes, ou lui donnera un ſi grand déſir de l'adorer, & de ſe recuëillir en lui, que ſi elle ſuivoit ſon attrait, elle quitteroit ſur le champ ſon ouvrage; & iroit tout de ſuite au chœur ſe proſterner devant le très-ſaint Sacrement, & ſe livrer à tout ce que ſon cœur ſent d'amour & de déſir d'union avec Dieu. Mais qui ne voit que ſi elle le faiſoit, elle manqueroit à l'obéïſſance & par conſéquent à la volonté de Dieu. C'eſt pour cela qu'on a vû des Saints & des Saintes qui ſentant les mêmes attraits forts & puiſſants, prioient humblement le Seigneur de les modérer, pour n'en être pas empêchés dans ce qu'ils faiſoient par leur devoir ou par obéïſſance, & qu'on lit de

ſaint Jean de la Croix que ſe trouvant quelquefois comme tranſporté hors de lui-même par la profondeur de ſon recuëillement, il faiſoit des efforts pour s'en détourner : lorſqu'il étoit obligé d'entrer en converſation avec quelqu'un, & c'eſt auſſi pour cela que les perſonnes pieuſes qui ſentent quelquefois au-dedans d'elles-mêmes de grands tranſports de joye en Dieu, auxquels elles ſe livreroient volontiers ſi elles étoient ſeules, tâchent de les modérer, de peur qu'il n'en paroiſſe quelque choſe en préſence des perſonnes avec qui elles ſont obligées de converſer.

LII.

Il faut remarquer ici au ſujet de ces déſirs ou de ces bons mouvemens qui viennent de Dieu, que quand il ne veut pas que nous les exécutions entiérement, comme lorſque nous en ſommes empêchés par l'obéïſſance, il ne s'enſuit pas que nous devions les rejetter abſolument comme des illuſions, ou que nous devions les regarder comme inutiles. Car 1°. il nous eſt permis de les ſuivre en partie, lorſque l'obéïſſance n'y eſt pas un obſtacle. 2°. En ne les ſuivant pas pour pratiquer l'obéïſſance, nous avons le mérite de la bonne volonté & le mérite d'obéïr. 3°. Ils entretiennent toûjours en nous de bonnes diſpoſitions & une affection pour les vertus, ou les exercices de piété ſurquoi ils roulent. Vous avez donc, par exemple, un grand déſir de faire des auſtérités corporelles, & vous ſuppoſez que

c'eſt Dieu qui vous donne ce déſir. Voilà qui va bien juſques-là. Mais ſi la Supérieure ou le Confeſſeur à qui vous demandez la permiſſion de l'exécuter, ne le veulent point, vous devez vous ſoumettre à leur volonté, qui eſt pour vous l'interprête de celle de Dieu, & vous aurez le mérite & de votre bon déſir & de votre obéïſſance. Je dis plus ce bon déſir ne doit pas être tout à fait ſtérile en vous, & il faut le ſuivre en partie, & voici comment. Vous demandez, par exemple, de jeûner trois fois la ſemaine & on ne vous le permet point, vous ne devez le faire ni une ni deux fois; mais vous pouvez bien faire ſervir ce déſir à mortifier vos ſens & vos paſſions, plus que vous ne faites; à reprimer la vaine curioſité & la trop grande facilité de parler, &c. c'eſt ſans doute ce qu'on ne vous défendra jamais; & vous ſuivrez très-bien la volonté de Dieu & celle du Directeur ou de la Supérieure en tournant de ce côté-là le déſir que vous avez de macerer le corps. Diſons-en de même du déſir que vous auriez de faire plus d'oraiſon que les autres, & qu'on ne vous permet pas de ſuivre; ſervez-vous en pour vous recuëillir plus que vous ne faites; pour élever plus ſouvent votre cœur à Dieu; pour vous empêcher de vous livrer à la diſſipation. Vous entrerez par-là dans les deſſeins de Dieu, & vous accorderez votre déſir avec les loix de l'obéïſſance. Comme c'eſt ici un point important & qui peut ſervir beaucoup à vous éloigner de toute illu-

ſion & à appaiſer certaines inquiétudes qui peuvent s'élever dans votre ame au ſujet des bons déſirs qu'on ne vous permet pas toûjours de ſuivre ; voici encore deux exemples qui vous rendront ces vérités plus ſenſibles. Suppoſons un Miſſionnaire, ou un Prêtre que l'obéïſſance applique au miniſtère du ſalut des ames, & qui au milieu de ſes fonctions ſent un grand attrait pour la retraite. Il ne s'enſuit pas toûjours de-là qu'il doive ſuivre cet attrait, en abandonnant ſes fonctions auxquelles l'autorité de ſes Supérieurs l'ont attaché ; mais il doit ſe ſervir de cet attrait pour s'empêcher de ſe livrer à la diſſipation, & pour ſe conſerver dans le recuëillement & dans le dégagement du cœur au milieu des occupations extérieures, qui, quelques bonnes & ſaintes qu'elles ſoient, pourroient bien le trop faire ſortir hors de lui-même, le jetter dans la diſſipation ; ou dans quelque attachement qui ne ſeroit pas de Dieu. Suppoſons de même une fille qui a grande envie d'être Religieuſe ; mais qui n'en a ni le moyen, ni la force ; ces obſtacles ne doivent pas rendre ce déſir inutile ; mais ne pouvant l'accomplir totalement ; elle ne ſçauroit mieux faire que de pratiquer les vertus religieuſes dans l'état où elle ſe trouve, & autant que les devoirs de cet état pourront le lui permettre. Il eſt aiſé de faire l'application de ces deux exemples, & ils peuvent vous ſervir de régle dans les différens déſirs de piété que vous aurez, & qu'il ne ſera pas à votre pouvoir d'exécuter.

LIII.

Comme les Religieuſes ne doivent pas rechercher des diſpenſes avec inquiétude, ni ſe les procurer ſans néceſſité; auſſi les Supérieures ne doivent pas les accorder ſans raiſon légitime. Mais ſi la charité prudente guide celle-ci, & ſi l'amour de la regularité & l'humble ſoumiſſion ſert de régle aux autres, tout ſera dans l'ordre; & les diſpenſes ſeront agréées de Dieu. Il faut dans la Supérieure une charité vigilante, qui la rende attentive à la ſanté de ſes filles, qui prévienne leurs beſoins, & qui ne leur donne pas lieu de ſe plaindre de ſa négligence, ni de trop de rigidité; & c'eſt ſurquoi les Supérieures qui ſont d'une humeur ou indolente, ou ſcrupuleuſe, ou ſevére, doivent beaucoup s'obſerver, de peur de manquer par excès ou par défaut. Mais d'autre part on ne peut loüer l'opiniâtreté de quelques Religieuſes, bonnes & pieuſes d'ailleurs qui ne peuvent ſe rendre aux ordres de la Supérieure, lorſqu'elle croit devoir les diſpenſer de quelque auſtérité reguliére, à cauſe de leur indiſpoſition, ou de leur foible ſanté, & qui au lieu de ſe ſoumettre, conteſtent avec elle; lui oppoſent des raiſons ſans fin & peut-être aux dépens de la ſimplicité & de la ſincerité; ne ſe rendent que par contrainte; ou à force d'importunités arrachent enfin de la Supérieure un acquieſcement à ce qu'elles déſirent. Hélas! vous qui agiſſez ainſi, que penſez-vous avoir fait en obligeant votre

Supérieure à condeſcendre à vos déſirs ! Vous l'avez amenée à votre volonté propre, & vous n'avez point fait celle de Dieu.

LIV.

Les grands excès de joye auxquels on s'abandonne avec diſſipation, quand même ce ſeroit pour la réüſſite d'une affaire qui concerne la gloire de Dieu, montrent moins un zéle pur, qu'un ſentiment de l'amour propre & d'une complaiſance toute naturelle. Une Religieuſe intérieure s'en rejoüit dans le Seigneur avec plus de retenuë & de modeſtie, & glorifie ſa divine volonté avec plus de reconnoiſſance & moins de diſſipation. Vous avez gagné à Dieu une Penſionnaire imbuë de l'eſprit du monde, & vous y avez ſi bien réüſſi avec le ſecours du Seigneur, qu'elle eſt plus pieuſe qu'aucune de ſes compagnes, & qu'elle édifie toute la Communauté. Voilà pour vous un grand ſujet de conſolation. Mais ſi votre joye eſt ſi exceſſive, que vous ne penſiez ni ne parliez que de cette conquête, je crains fort que l'amour propre, & la vanité ne s'y gliſſent, & que vous ne rendiez pas à Dieu en eſprit & en vérité la gloire qui lui eſt dûë. De même on déſiroit chez vous depuis long-tems qu'une Demoiſelle de naiſſance & de grand mérite fût Religieuſe, vous le ſouhaitiez auſſi plus que perſonne, parce que vous l'aviez élevée. Enfin elle ſe déclare ſelon vos déſirs : je vous permets de vous rejoüir dans le Seigneur de cette acquiſition. Mais ſi vous vous livrez à votre joye juſqu'à la

diſſipation, juſqu'à en laiſſer préoccuper votre eſprit à l'oraiſon, juſqu'à en diſcourir au tems du ſilence, je n'y reconnois point le zéle pur de la gloire de Dieu, qui eſt plus modeſte, plus recuëilli, & plus regulier.

L V.

C'eſt ſur ce même principe que dans les œuvres qu'on entreprend pour la gloire de Dieu, on doit ſe conformer à ſa volonté, lorſqu'elles ne réüſſiſſent pas comme on le déſireroit. L'affliction trop grande dans ce cas ne lui ſeroit pas agréable, & le défaut de réſignation en montreroit un dans l'intention. Vous êtes maîtreſſe des Novices ou des Penſionnaires, & vous vous appliquez beaucoup à les élever dans la piété; mais elles ſecondent ſi peu vos ſoins, qu'il ſemble que vous les donnez à pure perte. Ne vous abandonnerez-vous pas au chagrin, à l'inquiétude, à la triſteſſe? Ne vous laſſerez-vous pas de votre charge? Ne ſoupirerez-vous pas pluſieurs fois dans le jour après le moment que vous en ſortirez? Ne preſſerez-vous pas la Supérieure de vous ôter avant le tems? mais je vous demande, pourquoi vous affligez-vous ainſi, & perdez-vous courage? Qu'eſt-ce que Dieu demande de vous; ſinon que vous employiez tous vos ſoins, & que vous ne négligiez rien de ce qui peut ſervir à former vos jeunes éleves dans la vertu, & qu'après cela vous lui en abandonniez la réüſſite? Ce n'eſt pas de l'heureux ſuccès qu'il vous

demandera compte, c'eſt du ſoin que vous en aurez pris ou que vous aurez manqué de prendre, & quand vous y aurez donné toute votre attention, quoique ſans fruit, vous n'en ſerez pas moins recompenſée que ſi vous en aviez fait des chefs-d'œuvres.

LVI.

Mais quoi, direz-vous, puis-je voir ſans douleur tant de peines perduës ? Puis-je voir les Penſionnaires ne profiter aucunement de l'éducation que je tâche de leur donner, ſans que je m'en afflige ? Puis-je voir des Novices, qui ſont l'eſpérance de la religion, être ſi lâches, ſi diſſipées, ſi peu dociles, ſi peu attentives à leurs devoirs, nonobſtant mes repréſentations, ſans que cela me cauſe une très-vive inquiétude ? Oüi, vous le pouvez voir, & vous le devez. A la vérité, il ne faut pas être inſenſible aux fautes des autres, & ſur-tout des perſonnes dont on vous a confié la conduite ; autrement il n'y auroit plus de zéle ardent, plus de ſujet de gémir pour les péchés de ſon prochain. Mais cela ne ſignifie pas qu'il faille s'abandonner au chagrin & au découragement comme vous faites, ni qu'il faille manquer de réſignation à la volonté de Dieu. Travaillez donc de votre mieux, appliquez tous vos ſoins, tantôt la douceur, tantôt la ſévérité, mais ſur-tout la priére aux pieds de JESUS-CHRIST, & néanmoins ne perdez pas la paix de votre ame, ſi vous voyez qu'il ne permette pas que vous réüſſiſſiez.

LVII.

C'eſt la volonté de Dieu, dit ſaint Paul, *que vous ſoyez ſaints*. O que cette parole eſt conſolante, & qu'elle doit nous inſpirer de l'amour pour cette adorable volonté! Qui refuſera de s'y ſoumettre & de s'y conformer? Quels efforts ne devons-nous pas faire pour la ſuivre fidélement? Quoique ce ſoit qui vous arrive de fâcheux, une maladie, la perte d'une parente, d'une amie, une humiliation, une contradiction, penſez d'abord que la volonté de Dieu dans ces divers accidens eſt que vous ſoyez ſainte, & que cette conſidération ſerve à vous conſoler & à ſeconder par votre ſoumiſſion les deſſeins de miſéricorde que Dieu a ſur vous. Quoique ce ſoit auſſi que Dieu demande de vous, ſoit par des bonnes inſpirations, ſoit par les ordres des Supérieurs ou des Confeſſeurs, portez-vous de bon cœur à l'exécuter. N'oubliez jamais que la volonté de Dieu dans tout cela eſt que vous ſoyez ſainte. Que prétendez-vous en y réſiſtant? Eſt-ce de vous ſanctifier? Mais le ferez-vous jamais ſans vous conformer à ce que Dieu vous ordonne? Ne vous éloignerez-vous pas plûtôt de la voye de la ſainteté? 1. Th. 4. 3.

LVIII.

Il y a des perſonnes qui aiment mieux s'étourdir & ſe déguiſer ce qu'elles ſentent que Dieu demande d'elles, que d'y faire une ſerieuſe attention, de peur d'être obligées de s'y conformer, comme ſi Dieu ne voyoit point en cela leur mauvaiſe intenti

& leur defaut de ſincerité. O que cela eſt déplorable ! doit on trouver pénible de ſuivre la volonté d'un Dieu qui ne ſe propoſe que de nous conduire au Ciel dans ce qu'il exige de nous ! Si on leur demandoit, voulez-vous vous ſanctifier ? Que répondroient-elles ? Il n'y a qu'un excès de fureur & de libertinage qui portât à dire qu'on ne le veut point. Si on le veut, comment donc par une contradiction manifeſte dans le ſentiment, ne veut-on pas ſe conformer à ce que Dieu propoſe pour y parvenir ! Vous me direz d'abord, que vous pouvez-vous ſauver en obſervant les Commandemens ; mais qu'il eſt trop pénible de ſuivre la volonté de Dieu qui nous preſſe de travailler à la perfection. Hélas ! eſt-ce là le langage d'une Religieuſe ? N'êtes-vous pas obligée par votre état de tendre à la perfection ? Et ſi vous y renoncez, que pouvez-vous vous promettre, abuſant de tant de moyens de ſalut ; de tant de graces, & vivant dans une oppoſition formelle aux deſſeins que Dieu a eu ſur vous en vous appellant à la religion ? que pouvez-vous, dis-je, vous promettre, ſi non des chûtes déplorables qui vous conduiront à l'abîme de la perdition ?

LIX.

Si vous n'avez pas autant d'eſprit, d'addreſſe, de talens que les autres, ſi vous ne pouvez pas être auſſi utile qu'elles dans le Monaſtère ; ſi vos indiſpoſitions habituelles vous mettent hors d'état de ſervir la religion, pourquoi vous en affligeriez-

vous ? Dieu eſt notre maître ; ſa volonté doit nous ſervir de régle ; & puiſqu'elle conduit tout à notre ſalut, cela doit vous ſuffire pour vous conſoler. Que ſçavez-vous ce que vous feriez, ſi vous aviez toutes les qualités brillantes, ou utiles que vous enviez à vos Sœurs ! Peut-être que vous en auriez de la vanité, & que votre orgueïl vous rendroit inſupportable aux autres & vous perdroit vous-même. Souvenez-vous qu'il eſt dit de JESUS-CHRIST, *qu'il a bien fait toutes choſes*, & reconnoiſſez une diſpoſition particuliére de ſa ſageſſe & de ſa miſéricorde ſur vous, même dans la privation des talens extérieurs dont vous vous plaignez. Auſſi l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST faiſant parler l'ame dévote à ce divin Maître, dit : " Je crois, mon Seigneur ; qu'une des „ grandes graces que vous puiſſiez faire à „ une perſonne, eſt de n'avoir pas mis en „ elle beaucoup de ces dons qui éclatent „ au-déhors, & qui s'attirent les louanges & „ l'admiration des créatures. „ Voilà un grand ſujet de craindre pour les Religieuſes qui ſe piquent d'avoir de l'eſprit, & qui veulent primer par-là, ou pour d'autres talens qu'elles ont dans leur Monaſtère ; & voilà en même-tems un grand ſujet de conſolation pour celles que Dieu n'a pas voulu favoriſer de ces talens avantageux & qu'il tient par-là dans l'humiliation au milieu de leurs Sœurs. Il importe peu que les autres tiennent le haut bout, & qu'elles n'ayent que le dernier rang, comme des per-

Mar. 7. 37.

L. 3. c. 21.

ſonnes qui ne ſont d'aucune utilité dans le Monaſtère. Si elles ſont humbles autant qu'elles ſont humiliées, nous les regardons comme le meilleur ſoutien de la maiſon, & nous ne croyons pas de nous tromper, parce que c'eſt l'or pur de la vertu & non pas le clinquant du bel eſprit qui fait la richeſſe & l'ornement des maiſons religieuſes.

LX.

Soumettez-vous de même à la volonté de Dieu quand vous verrez les autres favoriſées de graces particuliéres, de goûts ſenſibles de dévotion, de dons extraordinaires, & que vous ſerez dans la ſechereſſe, la tentation & la tribulation ; quand vous verrez qu'il ne coûte preſque point de peine aux autres de pratiquer le bien, & que vous y avez une extrême difficulté ; quand les autres ſeront gayes & contentes dans le ſervice de Dieu par les douceurs qu'elles y goûtent, & qu'au contraire vous y avez de terribles violences à vous faire ou des combats continuels à ſoutenir, ſoumettez-vous, dis-je, à la volonté de Dieu ; croyez que ſi Dieu vous traitoit comme les autres dont vous enviez le ſort vous abuſeriez de ſes faveurs ; vous vous y attacheriez ; vous en nourririez votre vanité & votre amour propre, & que peut-être elles ſerviroient à votre perte plûtôt qu'à votre ſalut par l'abus que vous en feriez. Dites à Dieu avec l'ame fidéle, comme il eſt marqué dans le livre de l'Imitation de J. C.

L. 3. c. 17. „ Seigneur, je ſouffrirai de bon cœur pour „ votre amour tout ce qui m'arrivera ſe-

„ lon votre ordre. Je veux recevoir indiffé-
„ remment de votre main adorable le bien
„ & le mal, la douceur & l'amertume, la
„ joye & la triſteſſe, & vous rendre pour tout
„ de continuelles actions de graces. Préſer-
„ vez-moi ſeulement de tout péché, & je ne
„ craindrai ni la mort ni l'enfer; pourvû que
„ vous ne me rejettiez pas éternellement de
„ devant vous & que vous ne m'effaciez pas
„ du livre de vie, tous les maux qui me
„ pourroient arriver ne me ſçauroient nuire.

LXI.

Nous dépendons de Dieu & nous ſommes continuellement ſous ſa main : voilà une vérité dont perſonne ne doute ; mais il faut que cette vérité paſſe juſqu'au cœur, & qu'elle nous faſſe aimer cette dépendance. Il faut que cette même dépendance ſoit pour nous un tendre motif de confiance, une ſource de paix & de conſolation. Quand nous conſidérons que ce Dieu dont nous dépendons ſouverainement, nous aime plus que le meilleur de tous les peres ; que ſa bonté ſurpaſſe tout ce que nous pourrions nous en repréſenter ; que ſa miſéricorde eſt infiniment au-deſſus de notre méchanceté ; comment pouvons-nous manquer de confiance en lui, eſpérer en tout autre qu'en lui, nous défier jamais de lui dans les accidens les plus fâcheux, manquer de lui être fidéle dans ce qu'il veut de nous, ne pas recourir à lui avec regret & humilité lorſque nous avons eu le malheur de l'offenſer ? Si nous conſidérons auſſi combien ce Dieu dont nous

dépendons eſt puiſſant, pourquoi, lorſqu'il s'agit d'accomplir ſa volonté, nous laiſſerions-nous arrêter par la conſidération d'aucune créature ? O que le reſpect humain eſt dans une Religieuſe un prétexte bien frivole s'il l'empêche d'embraſſer la pratique du bien parfait que Dieu demande d'elle ! Peut-on mettre en parallèle l'autorité des créatures avec celle de Dieu ; & leur pouvoir avec ſa ſouveraine puiſſance ? Quand le Ciel, l'enfer, la terre, l'univers entier s'éleveroient contre vous, qu'auriez-vous à craindre ſous la protection du Dieu vivant ! Toutes les créatures ſont infiniment moins auprès de lui que ne pourroit être un enfant contre une armée de géans terribles, & fuſſent-elles multipliées juſqu'à l'infini, toute leur force ne ſeroit qu'une vraye impuiſſance. Voyez donc ſi votre crainte eſt fondée quand vous redoutez les vains diſcours des créatures juſqu'à n'oſer vous déclarer pour Dieu ? Ah ! ſi les Religieuſes qui vivent dans le relachement laiſſoient pénétrer cette vérité bien avant dans leur cœur, que ce ſeroit une grande avance pour les rendre plus reguliéres. Mais il n'arrive que trop ſouvent qu'elles ſe ſoutiennent reciproquement dans leur lacheté ou dans leur diſſipation, par la crainte qu'elles ont les unes des autres.

LXII.

C'eſt dans les dangers preſſans que nous comprenons mieux notre dépendance de Dieu. D'où vient que nous recourons à lui avec plus d'empreſſement, pour être délivrés

du péril qui nous ménace. Mais dépendons-nous moins de lui dans un autre tems ou dans des conjonctures moins critiques ? N'eſt-il pas également le maître ſouverain de nos biens, de notre réputation, de notre vie ; de ce que nous avons de plus cher, ou de tout ce que nous ſommes ? Ne peut-il pas nous frapper ſubitement de mort lorſque nous joüiſſons d'une parfaite ſanté, comme il peut nous ôter la vie par une maladie mortelle ? La conſéquence de tout ceci eſt qu'en tout tems nous devons craindre Dieu ; qu'en tout tems nous devons recourir à lui, qu'en tout tems nous devons nous confier en lui, eſpérer en lui puiſque nous dépendons de lui & qu'il eſt un bon pere.

LXIII.

La trop grande ſollicitude trouble la paix de l'ame & montre une défiance de Dieu oppoſée à cette amoureuſe dépendance dans laquelle nous devons vivre ſous ſa conduite paternelle. Une Procuratrice ou une Œconome voudroit avoir toûjours l'abondance dans ſon Monaſtère, & ſans cela elle ſe trouble & tremble pour l'avenir. Il faut qu'elle ſoit vigilante, prudente, prévoyante, & Dieu le demande d'elle ; mais il ne veut pas que ce ſoit par excès, juſqu'à ſe troubler ou manquer de confiance en lui. Qu'elle employe ſes ſoins & ſon induſtrie pour la conſervation du Monaſtère, elle fera ſon devoir, mais auſſi qu'elle accepte avec ſoumiſſion & confiance en la providence de Dieu les pertes ou les mauvaiſes recoltes, & qu'el-

le ne s'abandonne pas trop au chagrin comme s'il n'y avoit point de Dieu en Iſraël. Celui qui prend ſoin des oiſeaux du Ciel, oubliera-t'il ſes épouſes ſacrées ?

LXIV.

Pourquoi penſez-vous tant à ce qui peut vous arriver dans la ſuite, & ne vous repoſez-vous pas ſur la bonté de Dieu de ce qui concerne l'avenir ? Si je venois à être malade ; ſi une telle Religieuſe étoit Supérieure ; ſi on m'ôtoit mon Directeur : à quoi bon cette ſollicitude inutile ? Que prétendez-vous par-là ? Changerez-vous quelque choſe dans l'ordre de la providence par cette prévoyance inquiéte ? Ne penſez qu'à mettre à profit le moment préſent en l'employant à faire la volonté de Dieu. Si vous tombez malade, il en arrivera ce que Dieu voudra. Si cette Religieuſe que vous craignez vient à être Supérieure, elle vous gouvernera comme Dieu voudra. Si on vous ôte votre Directeur, Dieu y pourvoira comme il voudra. Repoſez-vous amoureuſement ſur lui de toutes ces choſes & autres ſemblables, & vivez ſans défiance ſous ſa main bienfaiſante. Plus vous vous abandonnerez aveuglement à ſon bon plaiſir : plus auſſi vous mériterez ſa divine protection.

LXV.

La crainte de ne pas perſeverer dans la pratique de la perfection religieuſe eſt une des plus dangereuſes tentations dont le démon ſe ſert pour empêcher de l'entreprendre. Que ſçavez-vous, dira-t'il dans l'eſprit

à une Religieuſe qui auroit quelque déſir de devenir intérieure, que ſçavez-vous ſi vous perſevererez juſqu'à la fin ? Vous aurez long-tems travaillé ; vous aurez ſurmonté de grandes difficultés ; vous aurez ſacrifié à Dieu toutes les conſolations humaines dont vous pouviez joüir dans une vie moins reformée ; vous aurez pratiqué beaucoup de mortification ; vous vous ſerez continuellement gênée, & après avoir paſſé pluſieurs années dans cet état ſi penible, vous commettrez peut-être quelque péché mortel qui vous fera perdre tout le travail que vous aurez fait, & vous n'en ſerez pas moins damnée : ne vaut-il donc pas mieux prendre le large & joüir de votre liberté ſans tant penſer à vous contraindre ? Mais qui ne voit que ce n'eſt ici qu'un artifice du malin eſprit ? Dieu inſpira-t'il jamais une telle défiance en ſa bonté, & nous ordonne-t'il en vain d'eſpérer à ſon ſécours ? Remarquez que ce n'eſt ordinairement que lorſqu'il s'agit de notre ſanctification que nous prenons des conſeils déſeſpérans, au lieu qu'il eſt extrêmement rare que nous penſions ainſi dans les affaires temporelles. S'agit-il du ſalut ou de notre perfection ? la crainte de n'y pas réüſſir nous abbat & nous décourage, & là-deſſus nous nous propoſons d'en abandonner le dessein : au contraire s'agit-il de la ſanté du corps, ou de quelque bien de la terre, l'appréhenſion de perdre l'un ou l'autre nous inſpire encore plus de courage pour les conſerver. Vit-on jamais quelqu'un ſe jetter d'avance dans un

précipice pour l'appréhenſion qu'il auroit de s'y jetter à la fin de ſes jours : Vous donc qui n'oſez entreprendre l'ouvrage de votre perfection ſur le doute ſi vous perſevererez, ayez au moins la prudence des enfans du ſiécle : penſez ſur votre pieux deſſein comme ils penſent dans leurs affaires temporelles. Vous craignez de ne pas perſeverer, commencez pourtant tout de bon ; eſpérez avec confiance que Dieu vous conduira à une heureuſe fin ; appuyez-vous ſur ſa bonté paternelle & non ſur votre propre force, ni ſur votre induſtrie, ni ſur le ſécours d'aucune créature. Tant que vous vous confierez en Dieu, vous ne devez rien craindre ; il n'abandonne jamais ceux qui eſpérent en lui.

LXVI.

Nous devons travailler à notre ſanctification avec patience, avec humilité, avec défiance de nous-même & avec une entiére confiance en Dieu. Nous devons craindre de ne pas réüſſir ou de ne pas perſeverer, parce que nos ennemis ſont en nombre & que nous ſommes foibles ; mais cette crainte doit être raiſonnable ; ſage, diſcréte, & ne doit jamais l'emporter ſur l'eſpérance chrétienne ; elle doit nous tenir ſous la main de Dieu avec humilité ; elle doit nous exciter à être plus fidéles, bien loin de nous abattre le courage. La crainte eſt une vertu. " La „ joye même & la confiance des Saints, dit „ l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST, „ étoit pleine de la crainte des jugemens de

„ Dieu, & l'éminence de leur grace & de „ leur vertu n'a pas empêché qu'ils n'ayent „ vêcu dans une humilité profonde, & dans „ une circonſpection mêlée de frayeur. „ Mais ſi la crainte eſt pouſſée au-delà des juſtes bornes de la diſcrétion, elle dégenere en défaut ; elle devient une puſillanimité, un découragement, une défiance, un déſeſpoir; & bien loin de plaire à Dieu, elle offenſe ſa bonté & nuit conſidérablement à l'ame. Il faut mêler la crainte avec l'eſpérance & tempérer l'une par l'autre, de peur que la crainte ſeule ne décourage & que l'eſpérance ne faſſe trop préſumer. C'eſt ce qui fait dire à l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST : " Vous devez toûjours bien eſpérer que vous L. 1 „ arriverez heureuſement à la fin de la cour- c. 15 „ ſe ; mais vous ne devez pas trop vous aſſu- „ rer, de peur de tomber ou dans le relâche- „ ment ou dans l'orgueïl. „ Il rapporte à ce ſujet l'exemple d'un homme, qui agité de la tentation dont nous avons parlé, comme il rouloit ces penſées dans ſon eſprit : " Hélas „ ſi je ſçavois au moins que je dois perſeve- „ rer dans le ſervice de Dieu ! „ Il lui fut répondu dans le fond du cœur : " Que vou- „ driez-vous faire ſi vous le ſçaviez ? faites „ dès maintenant ce que vous feriez alors, „ & vous aurez tout ſujet de vivre en paix. „ Alors, pourſuit le même Auteur : étant „ conſolé & fortifié par cette parole, il s'a- „ bandonna à la volonté de Dieu, & toutes „ ſes inquiétudes & ſes agitations s'évanoüi- „ rent ; il ne ſe mit plus en peine de recher-

„ cher curieuſement ce qui lui devoit arriver
„ à l'avenir ; mais il ne penſa plus qu'à re-
„ connoître la volonté de Dieu & ce qui lui
„ ſeroit plus agréable & plus parfait pour
„ commencer & finir par lui tout le bien
„ qu'il pourroit faire. „

LXVII.

Un excellent moyen que nous propoſe le même Auteur pour nous encourager dans le ſervice de Dieu contre l'eſprit de puſillanimité, de crainte exceſſive & de défiance, eſt celui de nous ranimer tous les jours dans
L. 1. v. 19. nos ſaints déſirs. " Nous devons, dit-il,
„ renouveller chaque jour nos premiéres ré-
„ ſolutions & nous animer à une nouvelle
„ ferveur, comme ſi nous n'avions com-
„ mencé que d'aujourdhui à nous conver-
„ tir. Nous devons dire à Dieu : Seigneur,
„ aidez-moi dans le ſaint déſir que vous
„ m'avez donné de me conſacrer à votre ſer-
„ vice, & faites-moi la grace de commen-
„ cer aujourdhui parfaitement, parce que
„ ce que j'ai fait juſqu'à cette heure n'eſt
„ rien du tout. „ Une Religieuſe tentée de défiance peut ſe ſervir utilement de ce moyen, en ſe préſentant humblement devant Dieu tous les matins, comme ſi elle commençoit ſeulement d'entrer dans ſon ſervice, & en le conjurant avec inſtance & une profonde humiliation de daigner la recevoir pour ce jour-là au nombre de ſes ſervantes, de la préſerver du malheur de lui déplaire
[illegible] de lui accorder la grace de perſeverer dans
[illegible]n ſervice tout le reſte de la journée. Cette

pratique faite avec une piété ſincere & renouvellée chaque jour attirera de grands ſecours ſur cette ame, la délivrera de la tentation & ranimera ſon courage & ſes forces abatuës.

LXVIII.

Un autre excellent moyen pour ſe ſoutenir dans le ſervice de Dieu, eſt de s'arranger dans ſes exercices & dans toute ſa conduite, enſorte qu'outre la régle du Monaſtère, on s'en propoſe une particuliére, qui ſoit plus intérieure qu'extérieure, & qui aide à pratiquer plus fidélement & plus parfaitement celle de la religion. L'Auteur de l'Imitation de J. C. CHRIST en a tracé une en peu de mots, qui peut ſervir de modéle à toutes les perſonnes qui déſirent de devenir parfaites, mais principalement aux ames religieuſes. Il veut 1°. qu'on diſpoſe le matin comment on doit paſſer le jour; & c'eſt ce qu'une Religieuſe peut faire par un court examen ou à l'oraiſon ou à la priére du matin, en arrangeant dès lors en eſprit toutes ſes actions de la journée; en ſe précautionnant contre les occaſions dangereuſes, contre ſes inclinations, ſes paſſions, ſes défauts, les tentations, & ſurtout le vice dominant, & en ſe propoſant de ne laiſſer échapper aucune occaſion de pratiquer la vertu. Il veut 2°. qu'on mette un frein à l'intempérance de la bouche comme un moyen de vaincre plus aiſément les vices des ſens; & c'eſt ce qu'une Religieuſe peut faire en gardant habituellement le ſilence, en ſe tenant retirée dans ſa chambre ou

L. 1. c. 19.

appliquée à l'emploi qu'on lui a confié ; en évitant tant d'allées & de venuës qu'on fait ſouvent ſans ſujet ; tant de diſcours ſuperflus & diſſipans, & généralement tout ce qui peut la détourner de la ſainte recollection. Il veut 3°. qu'on ne ſoit jamais oiſif, mais qu'on s'occupe ou à lire, ou à méditer, ou à prier, ou à faire quelque choſe d'utile pour le bien des autres ; & c'eſt ainſi qu'une Religieuſe doit remplir le tems en le partageant entre les exercices de piété & le travail, ſoit qu'elle le faſſe à ſon particulier, ſoit qu'elle ait un emploi qui concerne le ſervice des Sœurs ou l'utilité du Monaſtère. Il veut 4°. que ſi on ne peut pas ſe recuëillir à tout moment, on le faſſe de tems en tems & c'eſt ainſi qu'une Religieuſe doit entrer quelquefois dans le jour au-dedans d'elle-même par le recuëillement, ou élever fréquemment ſon cœur à Dieu au milieu des occupations extérieures, afin de ſe ſoutenir habituellement dans la ferveur de la dévotion. Il veut 5°. qu'on prenne garde d'être lâche dans les exercices communs & ardent dans les particuliers, pour apprendre à une Religieuſe à être fidéle, pieuſe, fervente dans les exercices de la Communauté, à ne les point négliger, à ne pas s'y rendre la derniére, à ne point s'en diſpenſer légerement ni ſans permiſſion, à ne pas leur préferer ſes dévotions particuliéres. Il veut 6°. qu'après qu'on s'eſt acquitté fidélement de tout ce qui eſt ordonné, s'il reſte encore du tems on l'employe à rentrer en ſoi-même ſelon qu'on

qu'on s'y ſent porté par le mouvement de ſa dévotion ce qui renferme trois points de conſéquence, dont le premier eſt de préférer toûjours les devoirs communs & l'obéïſſance à ſes pratiques particuliéres de piété : le ſecond de ne pas perdre le tems en des choſes vaines, lorſqu'on en a de reſte après qu'on s'eſt acquitté de ſes devoirs réguliers : le troiſiéme d'employer ce tems qui reſte à ſe recuëillir en Dieu, ce qu'une Religieuſe intérieure n'a pas de peine à faire ; au contraire elle y trouve ſa conſolation & une eſpêce de dédommagement des occupations extérieures.

LXIX.

Une Religieuſe qui ſe fixeroit à bien obſerver la régle que nous venons de tracer après l'Auteur du livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST ; c'eſt-à-dire, qui arrangeroit dès le matin dans ſon eſprit la conduite qu'elle doit garder dans le jour, ſoit pour éviter les fautes qu'elle commet ordinairement, ſoit pour pratiquer les actes de vertu dont elle prévoit qu'elle aura l'occaſion ; qui dans le cours de la journée s'occuperoit des exercices communs de piété, du travail & de ſon emploi, & tâcheroit de s'acquitter de tout cela avec fidélité & dans la vûë de plaire à Dieu & d'en retirer du profit pour ſon ame ; qui éleveroit ſouvent ſon cœur à Dieu au milieu des occupations extérieures ; qui ſe tiendroit retirée, recuëillie & dans le ſilence, & qui enfin mettroit à profit le tems qu'elle auroit de reſte pour vaquer à la priére où à

l'oraiſon, ſoit à ſon particulier, ſoit devant le très-ſaint Sacrement : une Religieuſe, dis-je, qui ſe fixeroit à cette régle de conduite, deviendroit en peu de tems très-intérieure, & s'éleveroit à une grande perfection. Nous ne propoſons ici rien d'extraordinaire, ni qui ſoit au-deſſus des forces de quelque Religieuſe que ce ſoit qui a une ſanté ordinaire ; cette régle peut s'accorder avec toutes les autres, elle peut être pratiquée dans une Abbaye mitigée comme dans l'ordre le plus auſtère ; parmi les Religieuſes chargées d'occupations extérieures comme parmi celles qui en ont moins. La Benedictine, la Carmelite, l'Urſuline, la Religieuſe de la Viſitation, la Capucine, l'Hoſpitaliére peuvent s'y conformer ſans ſe déranger de leur inſtitution.

LXX.

Ce point, me direz-vous, où il eſt marqué qu'il faut employer à l'oraiſon ou à ſe recuëillir en Dieu le tems qu'on a de reſte, paroît d'une pratique ou impoſſible ou très-difficile ; car il eſt rare, lorſqu'on veut s'acquitter de tous ſes devoirs réguliers, qu'il reſte encore du tems vuide ; & d'ailleurs ſi l'on en a, c'eſt bien le moins qu'on l'employe à quelque lecture amuſante, ou à quelque autre choſe qui délaſſe l'eſprit du travail & de tant d'exercices de la Communauté, qui ne laiſſent pas que de fatiguer beaucoup, ſans qu'on aille encore s'appliquer à l'oraiſon ; ce ſeroit vouloir ſe contraindre trop & ſe conſumer en peu de tems. Je

réponds en premier lieu que ſi après vous être acquittée de tous vos devoirs ; il ne vous reſte plus de tems, on n'exige rien de plus de vous ; mais prenez garde à cette belle leçon que donne l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST : " Si vous retranchez, dit-il, les pa- L. 1. „ roles inutiles & tant d'allées & de venuës c. 20. „ qu'on fait ſans ſujet ; ſi vous fuyez les entre- „ tiens de nouvelles & d'affaires de ce monde, „ vous trouverez aſſez de tems pour vous oc- „ cuper à la méditation & à la priére. „ Je réponds en ſecond lieu, que c'eſt ordinairement par indévotion & par eſprit de tiédeur qu'on trouve trop pénible d'employer à ſe recuëillir devant Dieu le tems qu'on a de reſte. Comme on ne goûte point les choſes de Dieu & qu'on goûte davantage celles du monde, on aime mieux employer ſon tems à parler ou à quelque lecture amuſante qu'à l'oraiſon ; mais une Religieuſe intérieure trouve ſa conſolation à ſe recuëillir en Dieu ; elle va à lui comme au centre de ſon ame ; & ce ſeroit faire une eſpéce de violence à ſon inclination, que de la priver de ſuivre en ceci le goût de ſa piété. Ecoutez encore ici un excellent avis du même Auteur : " Cherchez, dit-il, un tems *Ibid.* „ propre à vous appliquer à vous-même, & „ repaſſez ſouvent dans votre mémoire les „ bienfaits de Dieu. Fuyez les lectures cu- „ rieuſes, & choiſiſſez-en qui ſoient plus pro- „ pres à toucher le cœur qu'à remplir l'eſ- „ prit..... les plus grands Saints ont évité tant „ qu'ils ont pû la compagnie des créatures „ pour vivre en ſecret dans celle de Dieu. „

LXXI.

Une Religieuſe intérieure regarde chaque jour comme un jour de fête qu'elle célebre, non pas en s'abſtenant du travail, mais par ſon application à glorifier Dieu par toutes ſes œuvres, juſqu'à ce qu'elle entre dans la fête de l'éternité à laquelle elle aſpire par l'affection de ſon cœur & l'ardeur de ſes déſirs. De plus elle s'applique à célebrer ſaintement les différentes fêtes de l'année ſelon l'eſprit de l'Egliſe, & ſe ſoutient d'une ſolemnité à l'autre par des pratiques de piété qui ſervent à l'y préparer ou à lui en faire recuëillir les fruits & à nourrir ſa dévotion pendant tout le cours de l'année. C'eſt ce que l'Auteur du livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST nous apprend lorſqu'il dit : " Nous L. 1. c. 12. „ devons aux grandes fêtes renouveller nos „ ſaints exercices, & implorer avec plus de „ ferveur le ſecours des Saints. Nous devons „ nous préparer d'une fête à une autre, com- „ me ſi nous devions alors ſortir du monde „ & entrer dans l'éternelle fête des bienheu- „ reux. Nous devons dans ces ſaints tems „ travailler à vivre plus ſaintement, & être „ plus fidéles & plus exacts dans tous nos „ devoirs, comme devant bientôt recevoir „ de Dieu le prix de nos peines. „

LXXII.

Il n'eſt rien de ſi pieux & de ſi utile pour l'ame que de bien ſuivre l'eſprit de l'Egliſe dans ce qu'on appelle l'année Eccléſiaſtique, c'eſt-à-dire dans cet arrangement d'offices de Fêtes plus ou moins ſolemnelles, de tems

deſtinés à la pénitence ou à une ſainte joye en JESUS-CHRIST. L'Avent diſpoſe à célebrer ſaintement la Naiſſance de JESUS-CHRIST; ſon Octave, le myſtère de la Circonciſion, celui de l'Epiphanie peuvent nous entretenir juſqu'au Carême; la ſainte quarantaine nous prépare à la Pâques; le tems paſcal nous conduit juſqu'à l'Aſcenſion, à la Pentecôte & à ſon Octave; bien tôt vient la Fête-Dieu, enſuite l'Aſſomption de la très-ſainte Vierge, & enfin il ne manque pas de fêtes des Saints & des Saintes depuis ce tems-là juſqu'à l'Avent. Or dans ces différens tems ou dans ces différentes fêtes, combien une Religieuſe intérieure ne trouve-t'elle pas de ſujets de bons ſentimens, d'élevations de cœur à Dieu; de méditation & de ſaintes pratiques: Avec quelle ferveur ne prépare-t'elle pas ſon cœur dans l'Avent afin que JESUS-CHRIST y vienne naître ſpirituellement par une plus grande éfuſion de ſa grace? Avec quelle attention s'attache-t'elle à conſerver ſon cœur pur & ſans tâche & à l'orner des fleurs de toutes les vertus, comme devant ſervir de berceau à JESUS enfant où il repoſe avec complaiſance? Elle ſe propoſe de ſe préparer avec une égale piété & la ſainte induſtrie que le ſaint amour lui inſpire, à toutes les ſolemnités de l'année. Il n'eſt point de myſtère de notre Seigneur ou de la très-ſainte Vierge qui ne l'anime d'une dévotion tendre & affectueuſe, point de vie de Saints ou de Saintes où elle ne trouve à s'édifier; point de tems dans l'année où ſa piété ne s'entretienne ſelon le

deſſein de l'Egliſe, & où elle ne goûte avec ſuavité l'excellence & les précieux avantages de notre Religion.

LXXIII.

Il faut que les Maîtreſſes des Novices accoûtument leurs éleves à ſe ſoutenir ainſi dans le recuëillement & dans une ſainte ferveur d'un tems & d'une fête à l'autre ; qu'elles leur propoſent des pratiques de piété qui leur facilitent ce que nous venons de marquer. Il eſt bon qu'elles leur preſcrivent par exemple de faire au tems de l'Avent autant d'oraiſons jaculatoires par jour, & dont le ſujet ſoit de ſoupirer après la venuë de JESUS-CHRIST dans leur cœur, ou autant d'actes de quelque vertu particuliére qu'on peut remarquer plus ſenſiblement dans l'état de JESUS enfant, comme ſa douceur, ſon ſilence, ſa modeſtie, ſon humilité, ſon abandonnement entre les mains de ſa divine Mere, & ainſi à proportion dans les autres ſolemnités ; mais il ne faut pas leur propoſer un ſi grand nombre d'élevations de cœur à Dieu ou de pratiques de piété que leur eſprit en ſoit gêné, ou leur mémoire trop chargée. Il ne faut pas non plus que ces pratiques ſoient au-deſſus de leur portée, comme par exemple, ſi on leur faiſoit faire des rudes pénitences corporelles ; il faut plûtôt tellement proportionner toutes ces choſes à leur âge, à leur caractère, à leurs diſpoſitions, & au tems ou à la fête qu'on célebre, que pour peu qu'elles ayent de dévotion elles s'y portent comme d'elles-mêmes, elles les faſſent

avec goût & consolation, & par conséquent qu'on ait lieu de présumer qu'elles s'en acquittent avec plaisir, avec fidélite & avec profit pour leur ame, on doit même permettre à celles qui s'en acquitteront mieux, quelque communion extraordinaire, afin d'exciter entr'elles une sainte émulation.

LXXIV.

La voye par laquelle Dieu conduit les ames n'est pas la même dans toutes. Il y en a dont la dévotion s'entretient par la multitude des pratiques; d'autres à qui peu suffisent & qu'un plus grand nombre troubleroit dans leur pieuse disposition & retireroit de leur attrait. On ne peut point donner ici de régle fixe; chaque Religieuse doit suivre là-dessus l'avis d'un sage & prudent Directeur. Il est vrai de dire que lorsqu'on multiplie si fort les pratiques extérieures de dévotion qu'on en est presque étouffé, s'il faut ainsi parler, on risque de se dégoûter & de les abandonner, & quelquefois on passe si fort d'une extrêmité à l'autre, qu'après avoir trop entrepris, le dégoût & l'ennui portent à ne plus rien faire du tout. On peut appliquer ici pour maxime ce que dit l'excellent Auteur du livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST. " Il faut, dit-il, être discret & retenu dans L. 1. c. 19.
„ les exercices du corps, & tous ne sont
„ pas également propres à tous.... Les
„ mêmes exercices ne conviennent pas à
„ tous; mais l'un est plus propre à l'un, &
„ l'autre à l'autre. Nous nous y portons
„ même différemment selon la diversité des

„ tems, comme à quelques-uns aux jours „ de fête & aux autres jours ordinaires. Les „ uns nous ſont néceſſaires au tems de la „ tentation, & les autres au tems de la „ paix & du repos. Les uns quand nous „ ſommes triſtes, les autres quand nous „ trouvons de la joye en Dieu. „ Il faut ajoûter ici que l'on doit beaucoup aider les jeunes Religieuſes par ces pratiques de dévotion, qui ſervent à fixer l'inconſtance naturelle aux jeunes perſonnes, à les exercer dans la pratique des différentes vertus, & à leur en faire contracter peu à peu la ſainte habitude, à leur rendre la piété plus aiſée par la variété de ſes pratiques; & enfin à les porter à Dieu par une voye d'autant moins ſeche, que ces pratiques ſont plus ſenſibles, & pour ainſi dire, plus palpables.

LXXV.

Il y a des ames que Dieu attire à lui plus particuliérement, & indépendemment de ces pratiques multipliées, d'ailleurs très-bonnes; très-ſaintes & très-utiles; mais ces ames vivent dans une ſi grande recollection & ont tant de facilité à s'occuper de Dieu, & s'y portent avec une inclination ſi tendre & ſi affectueuſe, que la multitude des pratiques, ou les méthodes des commençans les détourneroient de leur attrait, & gêneroient, pour ainſi dire, la conduite du Saint-Eſprit en elles; mais comme leur attrait n'eſt pas un état permanent, auſſi reviennent-elles aux méthodes ordinaires ſelon que leur beſoin les leur rend utiles. Celles qui étoient

ſaiſies tout à coup de leur attrait en entrant dans l'oraiſon, ſont quelquefois obligées de ſe ſervir des livres pour y trouver des ſujets de méditation. Celles qui avoient de la peine à ſe déſoccuper de Dieu par leur attrait pour le recuëillement, ſont quelquefois forcées de combattre les diſtractions & d'uſer d'induſtrie pour ſe ſouvenir de lui, & celles que leur contemplation tenoit comme abſorbées dans la conſidération de l'eſſence divine ou de ſes attributs, ont beſoin de revenir à la méditation des fins de l'homme. Pareillement il ne faut pas penſer que ſous prétexte de s'unir amoureuſement à Dieu par la recollection on ſoit diſpenſé de faire des actes formels de Foi, d'Eſpérance & des autres vertus, ni qu'il ſoit permis ſous le même prétexte de ſe tenir dans l'indifférence à l'égard de la tentation lorſqu'on en eſt attaqué, ce principe pernicieux conduiroit aux plus grands égaremens.

LXXVI.

L'uſage de faire la retraite de huit ou dix jours toutes les années eſt ſaintement établi dans preſque toutes les Maiſons religieuſes. S'il ne l'eſt pas dans la vôtre, je ne ſçai que dire; mais vous ne pourriez mieux faire que de l'y introduire par votre exemple. Que de fruits ne peut-on pas retirer d'un ſi ſaint exercice? Mais il faut s'en acquitter, non parce que c'eſt la coûtume, ou qu'il y en a d'autres qui le font & qu'on ne veut pas leur ceder en extérieur de piété ni par contrainte & parce qu'on y eſt forcé par l'autorité de

la Supérieure ou par les fortes inſtances d'un Directeur, mais pour reparer ſincerement les pertes ſpirituelles qu'on a faites, pour rentrer tout de bon en ſoi-même, & connoître le véritable état de ſa conſcience & la diſpoſition où l'on ſe trouve par rapport au ſervice de Dieu. Qu'on oublie donc pour cela qu'il y a un monde, & s'il ſe peut, qu'on oublie qu'on eſt dans une Communauté; qu'on ſe ſepare de tout, au moins d'eſprit; qu'on tâche d'être dans ſa ſolitude ſeule à ſeul avec Dieu, pour conſidérer en ſa préſence les vérités les plus touchantes de la Religion, pour ſe juger rigoureuſement ſur ces vérités ſi intéreſſantes, pour en tirer de juſtes conſéquences tant ſur ſon amandement qu'afin de ſe renouveller dans la ferveur. Les livres qu'on a compoſé pour les retraites ſpirituelles ſont pleins d'inſtructions là-deſſus; nous croyons de les renfermer toutes en diſant que quand on commence la retraite on doit ſe propoſer de s'y conduire comme ſi ce devoit être la derniére de la vie.

LXXVII.

C'eſt la fidélité à la grace qui nous conduit à la ſainteté, comme la réſiſtance nous mene à notre perte. Ne pourroit-on pas dire à la Religieuſe qui abuſe des graces de Dieu ſi abondantes dans ſon état, ce que J. C. diſoit à la femme Samaritaine: *Si vous ſçaviez quel eſt le don de Dieu, & qui eſt celui qui vous dit: donnez-moi à boire?* C'eſt bien peu connoître le prix ineſtimable de la grace,

Joan. 4. 16.

l'excellence & l'infinie bonté de celui qui la donne ! C'eſt montrer en même-tems une ingratitude bien marquée, un cœur bien inſenſible & bien mauvais, que de n'être point touchée d'un tel bienfait, & ſur-tout de le rendre inutile en y réſiſtant. O qu'une Religieuſe eſt coupable qui s'accoûtume à négliger les inſpirations, les bons mouvemens intérieurs, & qui ne profite d'aucun des moyens extérieurs qu'elle a de ſe ſanctifier ! Comment peut-on conſidérer ſa vie, que comme un enchaînement d'infidélités & de réſiſtances au Saint-Eſprit ? C'eſt de-là que vient l'inſenſibilité de pluſieurs ; c'eſt par la pernicieuſe habitude de négliger les graces qu'on vient enſuite à en faire ſi peu de cas, qu'on n'y prend pas même garde ; qu'on va juſqu'à les mépriſer & à les regarder comme des effets de l'imagination ; que la foi s'affoiblit, l'idée des vertus s'efface de l'eſprit, le cœur devient preſque comme un acier impénétrable, & que ni les invitations amoureuſes de JESUS-CHRIST ni ſes ménaces ne font plus d'impreſſion ſur le cœur qui s'eſt laiſſé ainſi endurcir. Terrible ſituation d'une ame qu'une longue habitude d'abuſer des graces a conduite à cette inſenſibilité ! Son ſort eſt ſi déplorable, qu'en conſidérant une épouſe de JESUS-CHRIST dans cet état, on n'a point d'autre langage à tenir ſur elle que celui de Jeremie, lorſqu'aſſis ſur les débris de Jeruſalem il pleuroit amerement la ruïne de cette grande & magnifique Ville. Si quelque Religieuſe ſe reconnoît à ces traits, qu'elle

ne ſe laiſſe pas endurcir davantage ; qu'elle tâche de revenir à Dieu au plûtôt par une ſincere pénitence, de peur que la mort ne la ſurprennant dans cette funeſte létargie, elle n'éprouve la terrible ménace que Dieu fait dans l'Ecriture aux ames ſi ſouvent infidéles. *Vous avez mépriſé mes avis. Vous n'avez point fait de cas de mes corrections, ni de mes menaces, auſſi je me moquerai de vous à mon tour à l'heure de votre mort.*

Prov. 1. 26.

LXXVIII.

Une Religieuſe qui ſçauroit bien mettre à profit toutes les graces qu'elle reçoit de Dieu, & tant de moyens de ſalut que ſa miſéricorde lui fournit dans ſon état, pourroit s'élever à une très-haute perfection. Quels fruits ne devroit-elle pas produire dans le jardin du céleſte Epoux, étant comme un arbre planté le long du courant des eaux ſalutaires de la grace, & engraiſſée, pour ainſi parler, de lectures, d'oraiſons, de bons exemples, de ſacremens, de bons mouvemens intérieurs, en un mot de l'abondance du Ciel ! Eſt-il poſſible qu'elle s'appauvriſſe au milieu de ces richeſſes ſpirituelles, & qu'elle meure de faim à la table que la divine ſageſſe lui a préparée, & qui eſt ſervie avec tant de profuſion ! Ah ! vous qui lirez ceci, attachez-vous à bien ménager chaque grace, comme un ambitieux ménage tous les moyens qui peuvent lui ſervir pour parvenir à ſes fins. N'en laiſſez échapper aucune, les moindres ſont toûjours très-précieuſes. Le bon uſage que

vous ferez d'une grace, vous en fera mériter des plus particuliéres, & telle vous laiſſez échapper, que ſi vous y aviez été fidéle, vous en auriez acquis quelqu'autre, avec laquelle vous auriez beaucoup avancé dans la vertu. Le malheur eſt qu'on vit dans une alternative d'infidélité & de côopération, & qu'on eſt plus ſouvent infidéle que docile. Ainſi on reſte dans une vertu baſſe, foible, rampante & on ſe trouve à la fin de ſa courſe ſans avoir bien corrigé un ſeul vice, dompté une ſeule paſſion, au lieu qu'en ſe rendant fidéle on auroit acquis une vertu éminente, & on ſeroit mort comme meurent les Saints.

LXXIX.

" Soyez, dit l'Auteur de l'Imitation de „ JESUS-CHRIST, reconnoiſſant pour les „ moindres graces, & vous mériterez d'en „ recevoir de plus grandes. Ayez une eſtime „ particuliére pour les petites, & que ce qui „ vous paroîtroit moins conſidérable vous „ ſoit précieux quand celui qui donne eſt „ infiniment grand, il communique ſa „ grandeur à tout ce qu'il donne; & ainſi „ rien de tout ce qui vient de la main d'un „ Dieu ſi grand ne doit paroître petit. „ Voilà qui confirme ce que nous venons de dire, & voilà dans quelle diſpoſition une Religieuſe doit être à l'égard des dons de Dieu. Quels qu'ils ſoient, extérieurs ou intérieurs, grands ou petits, cachés ou éclatans, conſolans ou crucifians, elle doit les recevoir avec une humble reconnoiſſance

les mettre fidélement à profit pour ſon avancement dans la piété, & bien ſe donner de garde d'en laiſſer perdre aucun par ſa négligence : car Dieu nous fera rendre compte des graces que nous avons reçuës de ſa main libérale, comme des péchés que nous avons commis.

LXXX.

Le premier homme nous a rendus tout charnels & tout terreſtres par le péché. JESUS-CHRIST eſt venu pour nous rendre tout ſpirituels & tout céleſtes. En ſuivant les inclinations du premier homme nous vivons de la vie des ſens & des paſſions : en ſuivant les maximes de JESUS-CHRIST nous vivons de la vie de l'eſprit. Le premier homme nous a appris à nous attacher à la terre, & à faire cas de tout ce qui eſt temporel : J. C. nous apprend à nous détacher de tout ce qui paſſe avec le tems & à porter toutes nos affections vers l'éternité. *Le premier homme*, dit ſaint
Cor. 47. 49. Paul, *fut fait terreſtre, étant ſorti de la terre. Le ſecond homme etant ſorti du Ciel, eſt céleſte. Les hommes terreſtres ſont tels qu'a été l'homme terreſtre, & les hommes céleſtes ſont tels qu'eſt l'homme céleſte. Comme donc nous avons été ſemblables au terreſtre, ſoyons ſemblables auſſi au céleſte.* Voilà un grand fonds d'inſtructions que nous donne le S. Apôtre, & par lequel il nous apprend à nous dépoüiller de l'homme terreſtre qui eſt notre premier pere, & à nous revêtir des ſacrés caractères de l'homme céleſte, qui eſt J. C. notre Seigneur. Ce ſera en ſuivant les in-

clinations de la chair, l'attrait des ſens & des paſſions que nous ſerons ſemblables au premier homme. Ce ſera en y renonçant & en y ſubſtituant la pratique des vertus, que nous ſerons conformes au ſecond & que nous aurons ſon eſprit.

LXXXI.

Vous ne réüſſirez à vous rendre conforme à JESUS-CHRIST qu'autant que vous ſerez fidéle à ſuivre les inſpirations du Saint-Eſprit. Je veux que vous entriez dans l'école de ce divin Eſprit, & que vous vous rendiez auſſi docile à ſes inſtructions, que vous déſireriez que le fût aux vôtres une petite fille dont on vous confieroit l'éducation. Rendez-vous un enfant ſous ſa loi & ſous ſa doctrine. Soyez attentive à ſa voix, & pour cela faites taire en vous l'eſprit du monde, le bruit de la nature & du tumulte des paſſions par le moyen du recuëillement. Soyez obéïſſante à cette divine voix, & pour cela renoncez aux mauvais ſentimens des paſſions & de l'amour propre par l'exercice de la mortification. A la vérité ce divin Eſprit ſera en vous comme un maître ſevere qui vous reprendra à tout moment, qui ne vous laiſſera rien paſſer, qui trouvera à corriger mille défauts dont vous ne vous étiez jamais apperçuë, qui combattra vos penchans bas & terreſtres, & qui ſondera juſqu'aux plus ſecrets replis de votre cœur pour en chaſſer l'amour propre comme de ſes plus forts retranchemens. Ses leçons vous paroîtront quelquefois ſi difficiles à ſuivre

que vous ne le pourrez ſans une extrême violence ; car il ne vous flâtera point, il ne ménagera point votre ſenſibilité & votre délicateſſe ; mais il vous *apprendra toute vérité:* c'eſt-à-dire à renoncer à vous-même ; & à pratiquer les vertus qui combattent le plus les inclinations vicieuſes de la nature. Il ſera comme un feu conſumant, qui s'inſinuëra juſques dans le centre de votre ame pour la purifier & pour la vivifier.

Joan. 5. 13.

LXXXII.

Ah que vous allez devenir bien différente de vous-même, ſi vous êtes fidéle à ſuivre les inſtructions de ce grand Maître ! Qu'on reconnoîtra dans peu en vous un changement merveilleux ! Vous étiez legére, volage, diſſipée ; vous ſerez grave, ſerieuſe, recuëillie. Vous aimiez à rouler dans le Monaſtère, à perdre le tems, à diſcourir vainement, à vous informer curieuſement de tout ce qui ſe paſſoit, à paroître au parloir à toutes les heures du jour ; vous ſerez retirée, occupée, ſilencieuſe, toute appliquée au ſoin de votre ame & à vous acquitter de vos devoirs. Vous étiez ſenſible, bruſque, impatiente, railleuſe, impérieuſe ; vous ſerez douce, endurante, débonnaire, affable, officieuſe. Vous étiez lâche, tiéde, négligente au ſervice de Dieu ; vous ſerez fervente, exacte, réguliére ; vous n'aurez du goût que pour les choſes ſpirituelles, pour le recuëillement, la priére, l'oraiſon mentale, la ſainte communion. Vous étiez toûjours attentive à vous ſatisfaire, à ſuivre la

moleſſe & la ſenſualité ; vous ſerez un modéle de mortification & de pénitence. Tel eſt l'admirable réformation qui ſe fera dans vous ; vous ne ſerez plus fille d'Adam, vous ſerez une ſainte épouſe de JESUS-CHRIST.

LXXXIII.

Mais comment connoître, me direz-vous quand c'eſt le Saint-Eſprit qui nous inſtruit? Car, comme dit l'Auteur du livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST. " Tout déſir n'eſt L. 3. „ pas inſpiré du Saint-Eſprit, quoiqu'il pa- c. 15. „ roiſſe bon & avantageux à l'homme. „ Il eſt vrai qu'il ne faut pas ſuivre aveuglement tout le bien qui nous vient dans la penſée, ni ſe croire inſpiré ſur tout ce qui ſe préſente à notre eſprit ſous les apparences de bien ; mais on peut connoître les véritables inſpirations à ces trois caractères. 1°. Du côté de Dieu, en ce qu'il nous inſpire ordinairement les choſes avec douceur, paix & tranquillité, & avec une eſpéce d'aſſurance que c'eſt lui qui parle, enſorte qu'on ne peut ſe le diſſimuler, ni s'étourdir, & que malgré les préjugés, ou les faux prétextes de l'amour propre, qui voudroit nous faire illuſion, on ſent, lorſqu'on rentre dans ſoi-même, & qu'on péſe mûrement la choſe aux pieds de Dieu, que ce ne peut-être que lui qui nous l'inſpire. 2°. Du côté de nous-même, en ce qu'on voit que ce qui nous eſt inſpiré convient très-bien à notre état, & ne peut que ſervir à l'avantage de notre ame, nous éloigner du péché, nous faire pratiquer une vertu ſolide,

nous conduire à la perfection. Outre que ces inſpirations ne nous troublent & ne nous inquiétent, qu'autant qu'elles combattent nos paſſions & la nature corrompuë, & qu'en les ſuivant fidélement, nous parvenons à acquérir la véritable paix de l'ame & la tranquillité de la conſcience. 3°. Du côté de la choſe inſpirée, en ce que Dieu n'inſpire pas des choſes vaines, inutiles, ſuperſtitieuſes, ni qui flâtent les paſſions, ou l'amour propre; mais plûtôt des pratiques qui tendent à les reprimer & à les mortifier, à corriger les défauts, à nous dégager de la terre & de nous-mêmes, à nous reformer ſur les maximes & l'exemple de notre Seigneur JESUS-CHRIST, & à nous conduire à la perfection de ſon ſaint amour.

LXXXIV.

Combien d'exemples ne pourrions-nous pas donner ici de ces admirables inſtructions de l'eſprit de Dieu & de ſes ſaintes inſpirations? Une ame recuëillie & mortifiée en reçoit dans l'oraiſon & dans la ſainte Communion de ſi belles, de ſi merveilleuſes, de ſi lumineuſes, de ſi conſolantes, & ſur la reformation de ſes moindres défauts, & ſur la maniére de pratiquer les vertus, & ſur les moyens qu'elle doit choiſir pour arriver à la perfection, qu'à meſure qu'elle ſe rend plus attentive à cette divine voix & plus docile à la ſuivre, on la voit croître ſenſiblement en vertu, on la voit trouver à ſe mortifier, où une autre ne penſeroit qu'à ſe ſatisfaire: on la voit pratiquer une humble patience,

où une autre ne montreroit que de la ſenſibilité : on la voit induſtrieuſe à imaginer mille moyens de plaire à Dieu, où une autre ne penſeroit pas ſeulement à lui. Qui connoît mieux les artifices de la nature, les illuſions du malin eſprit, les déguiſemens de l'amour propre, qu'une ame que le Saint-Eſprit inſtruit dans l'oraiſon & la méditation ? Qui connoît mieux qu'elle la maniére de pratiquer toûjours plus parfaitement, l'humilité, l'obéïſſance, le détachement, la pauvreté religieuſe ? Qui connoît mieux les routes difficiles de la vie ſpirituelle, les voyes myſtèrieuſes du ſaint amour, les différens mouvemens de la nature & de la grace ? Quand c'eſt l'Eſprit de vérité qui enſeigne, on devient bien-tôt habile dans la connoiſſance & la pratique du bien. Auſſi voyons-nous des ames ſimples & qui n'ont jamais penſé à cultiver leur eſprit par l'étude, parler de Dieu & de la pratique des vertus avec plus de ſolidité que ne pourroit quelquefois le faire un beau génie qui auroit paſſé toute ſa vie dans l'étude des ſciences humaines ſans s'être appliqué à faire l'oraiſon & celui-ci n'en traitera que d'une maniére ſeche & ſuperficielle, au lieu que l'autre le fera avec une onction merveilleuſe & qui inſpire de la dévotion. Nous ne prétendons pourtant pas donner aux connoiſſances de cette ame la préference ſur les lumiéres des Théologiens, & encore moins des ſaints Peres & des Superieurs Eccléſiaſtiques que Dieu a donné à l'Egliſe pour enſeigner & pour inſ-

truire des régles de la foi & des bonnes mœurs, ce ſeroit ouvrir la porte au fanatiſme & à l'erreur des faux myſtiques des derniers tems. Mais nous comparons ſeulement les lumiéres de cette ame avec celles des autres fidéles qui ne cultivent pas l'oraiſon & ne s'appliquent pas à ſe rendre dignes par le recuëillement & par l'exercice des vertus de recevoir dans la priére les inſtructions admirables que Dieu donne aux ames intérieures qui ſont fidéles à écouter ſa voix & à la ſuivre ; & c'eſt avec ce juſte correctif qu'on doit entendre ces paroles de l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST, qui dit : " Il y a
L. 3. p. 31. „ une très-grande différence entre la ſageſſe „ d'un homme de piété que Dieu inſtruit „ lui-même par l'onction de ſon eſprit, & „ la ſcience humaine d'un très-habile Théo„ logien. Cette lumiére qui vient du Ciel & „ que Dieu répand en l'ame par le don & „ l'influënce de ſa grace, eſt ſans compa„ raiſon plus noble & plus excellente que „ celle qui s'acquiert par le travail & les „ efforts de l'eſprit humain.

LXXXV.

Ce n'eſt pas ſeulement dans l'oraiſon ou ns la ſainte Communion que Dieu nous ſpire le bien, il le fait encore ſouvent dans détail des actions de la journée, ſoit lorſu'il s'agit d'éviter quelque faute, ſoit qu'il faille pratiquer quelque acte de vertu. Vous recréation avec les Sœurs, il vous r ce qu'une autre aura dit, quelque génieuſe qui vous fera paſſer, ſi

vous la dites, pour une fille d'eſprit ; mais tandis que vous ſentez une extrême envie de dire ce bon mot, vous avez en même-tems la penſée de vous en mortifier : voilà une bonne inſpiration. Car premiérement il n'importe nullement que vous mettiez au jour cette penſée ingénieuſe. En ſecond lieu vous ne vous expoſez pas en la ſupprimant à la tentation de vanité & de complaiſance, & vous mortifiez l'amour propre. Enfin vous faites à Dieu le ſacrifice du plaiſir que vous auriez eu à faire cette repartie. Or qui ne voit dans tout cela qu'il y a un bien à faire & que c'eſt Dieu qui vous l'inſpire ? Pareillement vous vous êtes acquittée de tout ce qui vous a été ordonné, il vous reſte du tems encore que vous pouvez employer à ce qui vous plaît ; & alors vous avez une forte penſée de faire une viſite au très-ſaint Sacrement ; vous vous ſentez preſſée intérieurement de vous y aller recueïllir, de lui aller rendre vos adorations, ou lui demander les graces dont vous avez beſoin : voilà ſans doute une bonne inſpiration ; en la ſuivant vous ne dérangez rien dans vos devoirs ordinaires ; vous ne manquez point à la volonté de la Supérieure ; vous faites un acte de religion dont vous pouvez recueïllir beaucoup de fruit pour votre avancement dans la vertu ; que demanderiez-vous de plus pour y reconnoître l'eſprit de Dieu & pour vous y conformer ?

LXXXVI.

Il n'en eſt pas de même de certaines per

ſées dont l'objet paroît bon, mais que vous ne ſçauriez exécuter ſans manquer à l'obéïſſance ou à vos devoirs particuliers. Il faut généralement parlant, les mettre au rang de ces penſées qui viennent de votre propre eſprit, ou que le démon peut vous ſuggerer pour vous tromper par l'apparence du bien, ou enfin ſi ces penſées viennent de Dieu, il en faut dire ce que nous avons dit ailleurs des bons mouvemens dont Dieu ne demande pas de vous l'exécution. Par exemple, vous êtes Maîtreſſe des Novices, & lorſque vous devez être avec elles vous avez la penſée d'aller à votre chambre pour lire un livre de piété qu'on vous a prêté & que vous n'aviez jamais lû. Quelque édifiante que puiſſe être la lecture de ce livre, il ne convient pas de quitter vos Novices pour l'aller lire. Bien loin d'y reconnoître l'inſpiration de Dieu, c'eſt un artifice du démon qui veut vous détourner de votre devoir eſſentiel, qui vous oblige à être avec vos Novices, ou bien c'eſt un effet de votre curioſité ou de votre amour propre.

LXXXVII.

Ce qui prouve que ces inſpirations ne vous viennent pas de Dieu, c'eſt que vous êtes dans le trouble, dans le chagrin & l'inquiétude quand un Directeur ou une Supérieure ne vous permettent pas de les ſuivre, c'eſt que vous êtes tentée d'agir contre leur défenſe, & qu'enfin vous les obſedez ſi fort pour obtenir la permiſſion de les exécuter, comme lorſqu'il s'agit de quelque pénitence

corporelle, qu'enfin vous arrachez leur conſentement à force de les importuner. Il faut juger de ces inſpirations comme l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST penſe de certains déſirs trop empreſſés qu'on a quelquefois, & dont il veut qu'on ſe défie. " Lorſ- L. 3. c. 11.
„ que vous ſentez, dit-il, ces déſirs qui vous
„ emportent avec violence, conſidérez bien
„ ſi c'eſt la gloire de JESUS-CHRIST ou votre
„ propre intérêt qui vous touche. Si vous ne
„ penſez qu'à lui plaire, vous demeurerez
„ en paix en quelque maniére qu'il faſſe réuſ-
„ ſir ce que vous aurez entrepris; mais ſi
„ vous y mêlez quelque ſecrette recherche
„ de vous-même, vous ne manquerez pas
„ auſſi-tôt de vous trouver dans l'inquiétude
„ & dans le trouble.

LXXXVIII.

Lorſqu'une inſpiration vous porte à éviter quelque péché ou quelque imperfection, vous n'avez beſoin ni du conſeil ni de la permiſſion du Directeur ou de la Supériéure. Qui doute que vous devez y être fidéle? Eſt-il beſoin d'un ordre ou d'un avis pour éviter ce qui peut déplaire à Dieu? Vous avez envie de faire une raillerie de quelque Sœur, & il vous vient dans l'eſprit de vous en abſtenir, y a-t'il à déliberer ou à balancer? Il faut ſuivre cette inſpiration tout de ſuite & vous bien donner de garde d'y être infidéle. La cloche vous appelle à l'office; vous voudriez pourtant mettre encore quelques points d'éguille à votre ouvrage, mais vous vous ſentez inſpirée de le quitter à l'inſ-

tant même pour obéïr à la régle, avez-vous beſoin de l'avis du Directeur pour vous décider là-deſſus ? C'eſt une inſpiration qu'il faut ſuivre fidélement, & plus vous ſerez fidéle en pareilles rencontres, plus vous ferez de progrès dans la perfection de votre état.

LXXXIX.

Il ne faut pas penſer généralement de même des inſpirations qui nous portent à différentes pratiques de vertus. On doit les ſuivre dès qu'il n'y a rien hors de la voye commune ; rien au-deſſus de notre état & de nos forces ; rien qui combatte les régles de la diſcrétion ou de l'obéïſſance ; rien qui paroiſſe trop ſingulier, parce que dans ces cas elles ne vont pas contre le bon ordre du Monaſtère, & qu'elles n'ont rien qui puiſſe faire douter qu'elles viennent d'un autre principe que de Dieu. Vous paſſez devant une chambre dont la porte eſt ouverte, la curioſité vous porte à regarder dedans, mais vous avez la penſée de vous en mortifier : voilà une bonne inſpiration qu'il faut ſuivre. On vous préſente à table quelque choſe qui n'eſt pas de votre goût ; vous voudriez faire quelque grimace pour montrer le rebut que vous en avez ; mais il vous vient dans l'eſprit de n'en rien témoigner ; voilà encore une bonne inſpiration à laquelle il faut obéïr. Enfin une Sœur a fait de vous quelque rapport dont vous êtes fâchée ; en la trouvant ſur vos pas vous voudriez prendre un air ſérieux avec elle qui lui fit comprendre votre chagrin, mais

mais vous êtes inſpirée de lui montrer au contraire un viſage doux & affable ; c'eſt encore une inſpiration à laquelle vous devez être fidéle. Ces différens exemples peuvent vous ſervir de régle dans des cas à peu près ſemblables ; mais dès qu'il s'agit de quelques pratiques de piété qui ſont ou ſinguliéres, ou extraordinaires, ou dont vous doutez qu'on vous accordât la permiſſion ſi vous la demandiez, comme par exemple de jeûner tous les Samedis, ou de faire quelque autre auſterité qui n'eſt pas preſcrite par la régle, ou de faire quelque vœu particulier, vous ne devez jamais l'entreprendre ſans avoir pris l'avis du Confeſſeur ou du Directeur, ou de la Supérieure, & vous devez le leur propoſer de telle maniére que vous ne veüilliez pas extorquer leur permiſſion par ſubtilité ou par importunité, mais que vous ne cherchiez qu'à ſçavoir d'eux ce que Dieu veut que vous faſſiez en pareil cas.

X C.

Il y a des perſonnes dont Dieu demande des choſes qui ſont au-deſſus de la voye ordinaire, & même qui paroiſſent oppoſées aux régles de la diſcrétion. On a vû des Saintes d'une compleixion très-foible & d'une ſanté chancelante entreprendre de grandes auſterités, & même exceſſives, en ayant un attrait ſi fort & une inſpiration ſi preſſante, accompagnée d'une ſi vive conviction qu'elle venoit de Dieu, qu'elles ne pouvoient ſe le diſſimuler. Ces cas ſont rares, & on voit que malgré la force de l'inſ-

piration ces ames ſaintes ne laiſſoient pas de prendre l'avis de ceux qui étoient chargés de leur conduite ſpirituelle ; ce qui fait voir que l'eſprit de Dieu qui porte aux plus grandes choſes, porte en même tems à l'obéïſſance & à la dépendance. Mais quoique nous trouvions des exemples de ces inſpirations dans les vies de pluſieurs Saints ou Saintes, il ne faut pas croire légérement qu'on ſoit inſpiré de Dieu lorſqu'on penſe de faire les mêmes choſes. On riſqueroit très-fort de ſe tromper, & peut-être prendroit-on pour un mouvement du Saint-Eſprit ce qui ne ſeroit que l'effet de l'imagination ou d'une complexion ſanguine, & on donneroit dans quelque excès dont on auroit enſuite le loiſir de ſe repentir. C'eſt ainſi qu'une jeune Réligieuſe peut aiſément ſe tromper en faiſant des auſterités exceſſives, qui détruiſant ſa ſanté, la mettent dans la ſuite hors d'état de ſervir la Communauté & de remplir ſes devoirs eſſentiels, & l'obligent à uſer de diſpenſe preſque ſur tous les points de l'obſervance religieuſe, ou à prendre tant de ſoin d'elle-même, qu'elle le fait avec autant d'excès qu'elle avoit manqué de conduite dans ſes macerations & ſes pénitences indiſcretes. Ecoutons à ce ſujet une belle inſtruction que nous donne l'admirable Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST. " Il y a dit-il, des
L. 3. c. 7. „ perſonnes imprudentes qui ſe ſont perduës „ elles-mêmes par une chaleur de dévotion, „ parce qu'elles ont voulu plus faire qu'elles „ ne pouvoient, & que ne conſidérant pas

„ aſſez combien ce qu'elles entreprenoient „ étoit diſproportionné à leur foibleſſe, elles „ ont plûtôt ſuivi dans leur conduite le zéle „ de leur cœur que la lumiére de la raiſon... „ Ceux qui ſont encore nouveaux & inex- „ périmentés dans la voye de Dieu, ajoûte- „ t'il ſeront ſurpris & ſe perdront aiſément „ s'ils ne ſe laiſſent conduire par ceux qui „ ont de l'expérience & de la lumiére. Que „ s'ils croyent plûtôt leur propre ſens que „ l'avis des perſonnes plus éclairées, leur „ ſalut ſera en grand danger, à moins que „ Dieu ne leur faſſe la grace de renoncer à „ cette attache à leur ſentiment. „

XCI.

Il ne faut pas confondre auſſi les bonnes inſpirations avec certaines penſées importunes dont les filles ſcrupuleuſes ou mélancoliques, ou d'une imagination vive ſont quelquefois tourmentées ; enſorte qu'elles ne peuvent preſque être un moment ſans qu'il leur vienne dans l'eſprit de faire telle choſe, de ſe mortifier ſur telle autre choſe ; ce qui leur rend la vertu extrêmement pénible & eſt capable de les décourager ou de les dégoûter entiérement du ſervice de Dieu. Vous êtes, par exemple, en compagnie avec les autres Sœurs ; vous voulez dire quelque choſe qui n'eſt nullement mauvais, mais dont vous pouvez abſolument vous paſſer ; mais la penſée qui vous vient de vous mortifier vous oblige à vous taire, & tout va bien juſques là. Mais ſi après avoir ſuivi cette penſée il vous en vient une autre de

vous taire quand vous voudrez encore ouvrir la bouche pour parler, & ſi après avoir ſuivi cette ſeconde penſée il en vient une troiſiéme, après une quatriéme & une cinquiéme, il s'en ſuivra que vous ne pourrez plus rien dire le reſte du tems que vous ſerez avec ces Sœurs. Il y a bien plus, c'eſt que la premiére fois après celle-ci que vous ſerez encore avec elles, vous aurez peut-être les mêmes penſées de ne rien dire, & que la même choſe arrivera toutes les fois que vous vous trouverez à la recréation avec les Sœurs; ainſi vous n'irez plus à la recréation que pour vous taire. Or qui ne voit que ces penſées viennent plûtôt de votre propre eſprit que de celui de Dieu? Auſſi il en arrivera que ces penſées vous gêneront extrêmement; qu'au lieu d'aller à la récréation pour vous délaſſer l'eſprit, vous n'y irez plus qu'avec peine & par contrainte, & que même vous ſerez tentée de vous en abſenter pour n'être pas obligée de vous y faire tant de violence. Certes l'eſprit de Dieu eſt un eſprit de diſcretion & non pas de contrainte: les inſpirations qui viennent de lui tendent à nous corriger de nos défauts, ou à nous faire pratiquer de véritables actes de vertu, & non pas à nous mettre le cœur dans la gêne par le dépit, le dégoût & l'inquiétude. Il nous inſpire de nous modérer quand nous avons de l'empreſſement pour quelque choſe, & de mortifier en nous l'amour propre ou quelque autre paſſion; mais il ne veut pas aſſieger ſans ceſſe notre imagination d'une ma-

niére plus propre à nous dégoûter du bien qu'à nous le faire pratiquer.

XCII.

L'amour propre & la peine que nous avons à nous mortifier, nous porte quelquefois à nous preſſer de nous ſatisfaire, dans la crainte que Dieu ne nous inſpire le contraire, ou au moment même que nous ſentons qu'il commence à nous l'inſpirer. Nous voudrions ou qu'il ne nous l'inſpirât pas, ou prévenir ſon inſpiration pour nous contenter de telle maniére que nous n'euſſions pas en même tems à nous réprocher de lui avoir manqué de fidélité. Vous avez par exemple, compris par quelque bruit qu'on a fait qu'il eſt entré une nouvelle Penſionnaire dans le Monaſtère; & tandis que votre curioſité vous porte à vous informer de ſon nom, de ſon âge, de ſon air, de ſa condition, vous ſentez que Dieu commence à vous porter à lui en faire le ſacrifice. Mais qu'arrive-t'il, l'envie de vous contenter vous fait fermer, pour ainſi dire, les yeux aux premiéres lueurs de cette lumiére céleſte; & de peur qu'en différant de vous ſatisfaire, vous n'oſiez plus reſiſter à la bonne inſpiration & aux cris de la conſcience, vous vous hâtez de ſuivre votre curioſité. O que cela montre une volonté bien immortifiée & peu ſincére à l'égard de Dieu! Véritablement en approfondiſſant cette ruſe de l'amour propre on voit bien quel eſt ſon aveuglement & combien ſes artifices ſont groſſiers. Hélas! êtes-vous moins cenſée d'avoir reſiſté à la bonne

inſpiration, en prenant pour ainſi dire les avances contre elle, qu'en ne la ſuivant pas quand vous l'aurez bien compriſe dans votre eſprit? Si dans ce ſecond cas vous trouvez que vous avez manqué de fidélité, comment vous pouvez-vous trouver innocente dans le premier?

XCIII.

Ceci fait voir qu'il y a des perſonnes qui ne vont pas droit avec Dieu, qui ſe déguiſent ſa volonté pour s'épargner la peine de la ſuivre, & qui aiment mieux s'étourdir ſur ce qu'elles ſentent intérieurement que Dieu demande d'elles, que de l'examiner ſérieuſement, n'étant pas dans une ſincere détermination de ſuivre en tout ſa divine volonté. Ces perſonnes pratiquent le bien juſqu'à un certain point; mais c'eſt toûjours baſſement, parce qu'elles veulent allier autant qu'elles peuvent les inclinations de la nature avec les loix de la grace, ou pour mieux dire, qu'elles ſuivent la grace tant qu'elles ne ſont pas obligées de faire de grands ſacrifices, mais elles l'abandonnent bien-tôt dès qu'il faut la ſuivre un peu loin dans le bien parfait. On peut les comparer à ces Juifs dont S. Jean l'Evangeliſte dit qu'ils crûrent en J. C. voyant les miracles qu'il faiſoit, mais à qui J. C. ne ſe fioit pas, parce qu'il connoiſſoit ce qu'ils avoient dans le

Jan. v. 24.

c[illegible] effet ces perſonnes ſont trop enne-
[illegible] a voye étroite de l'Evangile; elles
immortifiées, trop attachées à leurs
J. C. ne ſe fie pas à elles, & ne

leur fait jamais ſentir la douceur de ſon eſprit, ni l'onction de ſes divines communications. Si vous leur demandez comment elles ont fait leur oraiſon ou leur communion, & ſi elles y ont été bien touchées, bien pénétrées de dévotion, elles ſe plaindront de n'y avoir eu que de la ſéchereſſe & des diſtractions, d'avoir eu une peine extrême de ſe recuëillir, & de n'en avoir preſque retiré aucun fruit. Et comment cela pourroit-il être autrement ? Eſt-il juſte que Dieu accorde à des ames ſi peu ſinceres & ſi peu mortifiées cette manne cachée qu'il n'accorde qu'à celles qui vont à lui dans toute la ſimplicité & la ſincerité de leur cœur, & qui ſont toûjours prêtes à executer ſa divine volonté quoiqu'il dût leur en coûter ?

XCIV.

" Mon fils, dit l'Auteur du livre d'Imita- L. 3
„ tion, faiſant parler JESUS-CHRIST à l'ame c. 4.
„ dévote, marchez en ma préſence dans la
„ vérité, & cherchez-moi toujours dans la
„ ſimplicité de votre cœur. „ Marcher en la préſence de Dieu dans la vérité & le chercher dans la ſimplicité, c'eſt ne ſe propoſer que de trouver Dieu & tendre à lui par la voye de la grace ; ſans jamais écouter la nature & l'amour propre ; c'eſt prendre pour régle de toute ſa conduite les maximes de l'Evangile, & abjurer, pour ainſi parler, l'illuſion de l'eſprit du monde, de la nature & des ſens ; c'eſt renoncer ſincerement à tout ce qui n'eſt pas Dieu, & ſur-tout à ſoi-même, & tout ſacrifier pour trouver cette pierre pré-

Marc. 13. 46. cieuſe dont il eſt parlé dans l'Evangile, & qui n'eſt autre choſe que la poſſeſſion de Dieu. Si vous voulez allier la nature avec la grace ; vous flâter d'être fidéle à celle-ci & ſuivre en même-tems les inclinations de celle-là, vous ne marcherez point dans la vérité, & vous ne chercherez point Dieu par la voye droite de la ſimplicité. La nature ne ſe recherche qu'elle-même ; la grace tend à Dieu & ne cherche que Dieu. La nature, tandis que nous ſemblons chercher Dieu, nous en détourne ou entiérement ou autant qu'elle peut pour nous porter à la ſatisfaire; la grace la combat, la repouſſe, la rejette, s'en débarraſſe pour aller à Dieu avec plus de liberté, & pour le trouver plus ſûrement. La nature ne veut ſe rendre à Dieu qu'à des conditions intéreſſées ; elle craint de s'y abandonner entiérement, de peur de trop ſouffrir ou de mourir ; la grace s'abandonne aveuglement au bon plaiſir de Dieu, quoiqu'il puiſſe lui en coûter : elle ne met point de reſtriction & n'uſe point de reſerve, la volonté de Dieu lui tient lieu de regle : tout ce que Dieu veut d'elle, quelque pénible qu'il paroiſſe, elle veut s'y porter fidélement. La nature dit : c'eſt bien aſſez quand je ſervirai Dieu juſqu'à un tel dégré de vertu, le reſte eſt trop parfait, il faudroit trop ſe contraindre ; la grace ne met point de bornes, elle ne meſure point avec Dieu, elle veut le ſuivre autant qu'elle trouvera à marcher à la faveur de ſa lumiére & ſelon ſa divine volonté. La nature dit : mais ſi je fais tout

ce que Dieu demande de moi, que vais-je devenir? que ne m'en coûtera-t'il pas de peine? elle dit: pourquoi Dieu en exige-t'il tant? pourquoi toûjours ſe mortifier, toûjours ſe ſacrifier; toûjours mourir à ſoi-même? La grace n'a ni mais ni pourquoi; il ſuffit que Dieu demande quelque choſe d'elle, elle ne veut rien ſçavoir de plus que ſa divine volonté & la ſuivre. Voilà donc comment on marche en la préſence de Dieu dans la vérité & on le recherche dans la ſimplicité. C'eſt en ſe détournant des voyes obliques de la nature & en ſuivant les voyes droites de la grace.

XCV.

"Mon fils, dit encore Notre-Seigneur dans le livre de l'Imitation de J. C., ayez ſoin de bien diſcerner en vous les différens mouvemens de la nature d'avec ceux de la grace. .... La nature eſt artificieuſe; elle emporte la plûpart des hommes; elle les trompe & les gagne par ſes attraits & par ſes amorces, elle a toûjours pour fin de ſe ſatisfaire elle-même. La grace au contraire marche dans la ſimplicité; elle évite les moindres apparences du mal; elle ne ſe ſert point de déguiſemens & d'artifices, & elle fait tout purement pour Dieu, dans lequel elle ſe repoſe comme dans ſa derniére fin." La ſuite de ce Châpitre eſt un détail des adreſſes & des détours de la nature, & de la droiture de la grace. On y voit que la nature ſe replie toûjours ſur elle-même; qu'elle ne tend qu'à elle-

L. 3. c. 54

même ; qu'elle ne ſe propoſe que de ſe contenter : au lieu que la grace ne connoît ni ruſe, ni artifice, ni détour, ni déguiſement : la ſincerité, la vérité, la ſimplicité l'accompagnent, & Dieu eſt toûjours la fin qu'elle ſe propoſe, & dans laquelle elle établit ſon repos. On y voit que la nature aime ſa liberté, ſes commodités, ſes propres intérêts ; qu'elle cherche l'éclat, les honneurs, les avantages de ce monde, qu'elle eſt toute occupée de choſes paſſageres ; qu'elle fixe ſon bonheur à cette vie ; qu'elle abhorre tout ce qui la gêne, la contrarie, la mortifie, l'humilie ; & qu'au contraire la grace fuit ce que la nature recherche, & recherche ce que la nature abhorre, la régularité, la dépendance, la mortification, le détachement, la pauvreté, les ſouffrances, l'humilité. Une Réligieuſe qui feroit pendant quelque tems ſon examen ſur tous les points de ce chapitre, trouveroit peut-être bien des défauts dans ſoi, dont elle ne ſe croyoit pas atteinte, parce que la nature les lui cachoit, & y trouveroit deplus les régles de la piété ſolide tracées par les différens mouvemens de la grace, ainſi que la voye droite qu'elle doit ſuivre pour mourir entiérement à ſoi-même & s'élever à une très-haute perfection. Il n'eſt pas ici queſtion de ſpiritualité extraordinaire, ni de belles ſpéculations ; c'eſt la pratique des vertus que l'Auteur de ce chapitre propoſe, & des vertus ſans leſquelles, eût-on les plus beaux ſentimens du monde parlât-on de Dieu comme les Anges, goû-

tât-on des conſolations & des douceurs ſuaves, eût-on des ardeurs & des tranſports de ferveur extraordinaires, *on ne ſeroit*, ſelon l'expreſſion de S. Paul, *que comme l'airain qui ſonne & une cimbale qui retentit.* 1. Cor. 13. 1.

XCVI.

Trois choſes concourent principalement à rendre intérieure une Réligieuſe, la vie cachée, le recuëillement & la mortification, Nous parlerons dans la ſuite des deux premiéres: arrêtons-nous à préſent à la mortification. Tenez pour grand principe que quiconque voudra aimer ce monde ſe rendra ennemi de Dieu; que qui voudra conſerver ſa vie, c'eſt-à-dire, la vie animale & ſenſuelle, la vie de la nature & des paſſions, perdra la véritable vie par laquelle on vit en JESUS-CHRIST; que ceux qui ne voudront point mortifier leurs ſens & leurs paſſions ne goûteront jamais les douceurs de J. C. Jac. 4. 4.

XCVII.

La mortification eſt ſi néceſſaire pour la vie intérieure, qu'on ne proſperera jamais dans cette excellente vie, ſi l'on ne s'y exerce conſtamment. C'eſt grand pitié d'entendre des perſonnes parler de la plus haute ſpiritualité, vouloir y aſpirer & prétendre même quelquefois éprouver dans ſoi les diſpoſitions des ames éminentes en vertu, tandis qu'elles n'ont pas ſeulement commencé à ſe mortifier tout de bon. On les voit aimer leurs aiſes, leurs commodités, ne vouloir rien ſouffrir, ne vouloir ſe gêner en rien, ſuivre les inclinations de la nature, ſans jamais ſe

faire violence ; conſerver de petites attaches ſans nombre, ſur leur ſanté, ſur des amies, ſur leurs meubles, ſur leurs propres lumiéres, ſur leur volonté propre, ſur tout ce qui les flâte, & ſe piquer en même tems de ſpiritualité, juſqu'à s'ériger quelquefois en grandes myſtiques. Véritablement c'eſt renverſer toute la doctrine de l'Evangile & des Peres, c'eſt introduire une doctrine inoüie à tous les ſiécles précedens, & c'eſt préciſement ce qui fait qu'on tombe dans des illuſions groſſieres, & qu'on s'entretient dans une fauſſe ſécurité au milieu de ces illuſions.

XCVIII.

La mortification eſt néceſſaire pour trois choſes : pour reparer les péchés paſſés, pour nous dégager des objets ſenſibles, & ſurtout de nous-même, pour nous conformer à l'exemple de JESUS-CHRIST dont toute la vie a éte une ſuite de ſouffrance & de mortification. Si on ne veut point ſouffrir, on ne veut donc point faire pénitence, ni par conſéquent ſatisfaire pour ſes péchés à la juſtice divine. Si on ne veut ſe priver de rien, ni ſe faire violence en rien, on veut donc tenir aux créatures & à ſes paſſions, on veut s'entretenir dans ſes attaches, ſes vices, ſes défauts, ſes imperfections. Enfin comment JESUS-CHRIST ſe reconnoîtra-t'il en nous quand nous n'aimerons que nos aiſes & nos commodités, lui dont toute la vie a été ſi dure, ſi pénible, & ſi laborieuſe !

XCIX.

Une Réligieuſe qui veut devenir intérieure

doit mortifier ſon eſprit, ſa volonté, ſes ſens, ſon corps, elle doit ſe mortifier toute entiére, elle doit le faire non ſeulement en s'abſtenant du péché, mais encore en ſe privant de tant de vaines ſatisfactions que la nature recherche, tant d'inutilités qui ſervent d'aliment & de ſoûtien à la vie des ſens, tant de frivoles attaches qui ſont comme de petits filets qui l'arrêtent, l'empêchent de s'élever dans la vie ſpirituelle & la retiennent toûjours dans un état extrêmement imparfait.

C.

Mortifiez votre eſprit en renonçant aux vaines penſées qui flâtent votre amour propre, ou qui nourriſſent les paſſions. On vous a fait beaucoup de compliment au parloir; on vous a loüée ſur votre eſprit ou ſur d'autres qualités; on vous a dit mille choſes obligéantes; vous auriez grande envie de vous repaître en votre particulier de toutes ces adulations; les penſées ſe préſentent en foule, & ſi vous les écoutiez vous vous en occuperiez les heures entiéres avec beaucoup de complaiſance; c'eſt ſur quoi vous devez vous mortifier. Il vous vient dans l'eſprit une ſuppoſition ou impoſſible, ou qui ne ſera jamais réelle: ſi j'étois Supérieure, ſi le Roi me nommoit à une Abbaye, ſi on léguoit une ſomme conſidérable à notre Monaſtère, ſi on faiſoit préſent de quelque riche ornement à notre Sacriſtie; vous vous entretiendriez avec plaiſir de ces ſpéculations, & vous formeriez avec une extrême complaiſance

mille projets ſur ces idées chimeriques. Il faut renoncer à toutes ces choſes & les bannir de votre eſprit. On vous a parlé d'un livre qui paroît depuis peu ; il traite de toute autre choſe que de ce qui concerne votre état, mais il eſt parfaitement bien écrit & vous auriez grande envie de le lire, il faut s'en priver par mortification & en faire le ſacrifice à Dieu.

CI.

On mortifie la volonté en la ſoûmettant aux loix de l'obéïſſance, en renonçant aux déſirs ſuperflus, en étouffant les ſentimens de vaine joye que l'amour propre excite dans l'ame. Vous voudriez faire un tel ouvrage, & la Supérieure ne le veut pas: mortifiez votre volonté propre en la ſoûmetant à la ſienne. Vous déſireriez un tel emploi, & on ne penſe pas à vous le donner : renoncez à ce déſir. On vous a remis une lettre que vous ſouhaitiez de recevoir ; vous êtes fort empreſſée de la lire : moderez cet empreſſement & attendez quelque tems avant de l'ouvrir. Votre mere, votre ſœur, une amie vous demandent au parloir ; vous voudriez y courir avec promptitude : ne marchez pas ſi vîte, recitez un *Pater* & un *Ave Maria* avant que de deſcendre, afin de mortifier votre empreſſement par ce petit déſi. Combien d'occaſions n'a-t'on pas de faire de pareils actes de mortification ſur les déſirs inutiles, ſur les joyes trop naturelles, ſur le jugement & ſa volonté propre ? Le détail en ſeroit infini, parce que le cœur hu-

main ne ſe laſſe jamais de vouloir, de déſirer, de ſe complaire en une infinité de choſes, ſi la mortification ne l'arrête. Ainſi une Réligieuſe qui veut devenir intérieure veille ſans ceſſe ſur ſon cœur & ſur ſes affections pour n'en point ſouffrir de déreglées ni d'inutiles, & plus elle s'en purifie, plus auſſi elle ſe dégage des choſes de ce monde & acquiert la facilité de s'élever à Dieu & de ſe repoſer en lui. Nos vains déſirs ſont ordinairement la ſource de nos troubles & un des plus grands obſtacles à notre perfection. N'en formons qu'un, & tenons-nous-y conſtamment, celui d'accomplir la volonté de Dieu. Si nous ſçavons nous y fixer, nous éviterons non-ſeulement beaucoup de péchés, mais auſſi grand nombre d'imperfections; nous joüirons d'une grande paix & nous pratiquerons toutes les vertus réligieuſes, puiſque c'eſt la volonté de Dieu que nous nous y exercions pour ſa gloire & notre ſalut. Qui peut altérer le bonheur d'une Réligieuſe qui ne déſire rien que de faire ce que Dieu veut, qui n'aſpire qu'à plaire à Dieu, qui n'a à cœur que le bon plaiſir de Dieu? ſon bonheur ne changera qu'autant qu'elle s'éloignera de cette régle; & ſi un conſtant exercice de la mortification des vains déſirs ne lui laiſſe que celui d'accomplir la volonté de Dieu, elle peut dire: je repoſerai & je dormirai dans le ſein du Dieu de Paix. Ps. 4

CII.

Vous mortifierez les ſens en les aſſujettiſſant aux loix d'une exacte diſcipline; les

yeux par la modeſtie, la langue par le ſilence, & les autres par les vertus qui le ſanctifient. Si vous voulez tout voir, tout dire, tout écouter, que deviendra votre ame? elle ſera comme une maiſon dont toutes les portes ſont ouvertes, & où tout peut entrer, les voleurs comme les honnêtes gens. C'eſt par la vigilance ſur les ſens qu'on conſerve ſon ame en aſſûrance, & c'eſt la mortification qui nous tient dans cette ſalutaire vigilance. Le détail des actes de la mortification des ſens eſt ſans nombre. Comme la liaiſon de l'ame avec le corps eſt des plus étroites; qu'elle dépend des ſens dans preſque toutes ſes opérations; qu'ils l'attirent ſans ceſſe hors d'elle-même pour la porter aux objets extérieurs, ce qui la diſſipe, la diſtrait des choſes de Dieu & la captive aux choſes ſenſibles; elle en eſt ſoüillée en mille maniéres ſi la mortification ne l'empêche de s'y livrer. Autant que les occaſions d'agir par les ſens ſont frequentes, autant auſſi on a beſoin de mortifier les ſens ſi on veut faire du progrès dans la véritable piété.

CIII.

Que nous avons beſoin d'être ſur nos gardes, étant obligés de nous ſervir ſans ceſſe du miniſtère des ſens! qu'il eſt difficile de le faire avec modération, avec diſcrétion & dans les régles de la vertu! Qu'il eſt aiſé au contraire d'en abuſer, ſi l'on n'appelle la mortification à ſon ſécours! Les ſens ſont des traitres, qui tâchent de tirer par la diſſipation notre ame hors de Dieu, où par le re-

cuëillement elle ſe tient en aſſûrance comme dans un azile, & c'eſt afin de l'aſſervir, de l'attacher aux choſes créées, & ſouvent de la reduire dans une dure ſervitude dont elle ne ſe délivre qu'avec grande difficulté. Si nous en uſions dans l'ordre de Dieu, il n'y auroit rien à craindre ; mais nous ne nous en ſervons la plûpart du tems que pour contenter nos paſſions, & c'eſt ce qui nous éloigne ſi fort de la vie intérieure, qu'au lieu que nous devrions être tout céleſtes par la pureté de nos affections, nous devenons tout terreſtres & tout charnels. Les yeux nous ſont donnés pour nous élever à Dieu par la vûë des créatures & pour nous conduire dans les beſoins de la vie, & nous nous en ſervons pour nous diſſiper ſur tous les objets qui ſe préſentent. Les oreilles ſont pour recevoir le ſon des choſes que nous devons entendre, & nous les ouvrons indifféremment à tout ce qui les frappe, bon ou mauvais. Nous ne devons manger que pour ſoûtenir le corps, & combien de fois le faiſons-nous pour ſatisfaire la gourmandiſe ! Quel uſage faiſons-nous de notre langue, & de combien de fautes n'eſt-elle pas en nous le funeſte inſtrument, par le peu de ſoin que nous prenons de la retenir ! Il eſt donc vrai que nous devons employer la mortification ſur les ſens ſi nous voulons faire quelque choſe dans la vie ſpirituelle, & toute perſonne qui ne s'y appliquera pas ſérieuſement, ne fera que mettre des obſtacles à ſon avancement dans la piété, parce que

vous rend ſi facile à murmurer & à vous plaindre, ſi difficile à contenter, & ſi fort à charge à une Œconome ou à la Cuiſiniere.

CVI.

La mortification eſt d'un grand ſécours à une Réligieuſe pour lui faire pratiquer la charité & l'obéïſſance. Si elle n'eſt pas mortifiée, elle ne pratiquera ces deux vertus que très-imparfaitement. Qu'une Supérieure veüille confier un emploi un peu pénible à une Réligieuſe qui s'aime trop elle-même, quelle réſiſtance n'y trouvera-t'elle pas? Au contraire qu'elle s'adreſſe pour le même ſujet à une autre mieux exercée dans la mortification, elle la trouvera prête à tout, & n'aura pas beſoin d'uſer de priére, de ménagement, de détour pour lui faire entendre ce qu'elle veut qu'elle faſſe. Il en eſt de même de la charité: une Réligieuſe mortifiée eſt toûjours prête à ceder aux autres ce qu'il y a de meilleur; elle ne cherche point à s'accommoder aux dépens des autres; toûjours tout eſt bon, tout va bien, tout eſt bien fait dès que les choſes la regardent; elle ne ſe compte pour rien; elle ne prend preſque pas garde à ſoi & ne déſire que l'avantage des autres; bien différente en cela d'une Sœur immortifiée, qui ne voudroit jamais ſe déranger, ſe gêner, s'incommoder en rien, qui ne penſe qu'à elle-même; à qui tout ce qui regarde les autres eſt très-indifférent & tout-à-fait étranger; qui ſe ſoucieroit peu que tout allât en décadence dans le Monaſtère, pourvû qu'elle eût ſon compte & qui

enfin eſt ſi poſſedée par ſon amour propre & ſe préfere tellement à toutes ces Sœurs qu'il ſemble que Dieu ne doit faire lever le Soleil que pour elle, & qu'il importe peu que le reſte de l'Univers ſoit enſeveli dans les ténebres.

CVII.

On voit des Réligieuſes qui veulent toûjours avoir ce qu'il y a de meilleur & de plus commode dans le Monaſtère ; la meilleure chambre, le meilleur lit, la meilleure place par tout. On voit des Réligieuſes qui ne voudroient pas s'incommoder d'un ſeul inſtant, ni en quoi que ce fut, quand même il s'agiroit de ceder à une Sœur malade ou infirme. On voir des Réligieuſes qui ne comptent rien de fâcheux que ce qui les fâche elles ſeules ; qui parlent des maux des autres les plus ſérieux comme de bagatelles, & qui exagerent toûjours les leurs, quoiqu'ils ſoient ſouvent très-petits, & peut-être imaginaires ; des Réligieuſes qui ne trouvent jamais aſſez bien tout ce qu'on fait pour elles ; des Réligieuſes qui ſe plaignent de tout le monde, quoique tout le monde s'employe de ſon mieux pour les ſécourir ou les contenter. O que c'eſt-là une conduite bien immortifiée ! aſſûrement des perſonnes ſi tendres, ſi délicates, & qui s'aiment ſi fort, n'auront pas ſujet à l'heure de la mort de demander pardon à leur corps des mauvais traitemens qu'elles lui auront fait endurer.

CVIII.

Une Réligieuſe immortifiée porte par-

tout & montre en tout ſon immortification. S'il lui vient dans l'eſprit de parler dans le dortoir, elle ne ſe gêneroit pas pour garder la régle qui ordonne de s'y taire. Si dans la récréation elle a un mot à dire de raillerie ou de murmure, elle ne ſe contraindroit pas en faveur de la charité. Si on la demande au parloir, elle ne s'arrêteroit pas un inſtant pour modérer l'empreſſement qu'elle a d'y aller. Si elle ſe ſent un peu fâtiguée de quelque travail qu'elle a fait, elle ne ſe priveroit pas de prendre pour ſe délaſſer une ſituation peu conforme à la rigueur de la modeſtie religieuſe. Si elle rit c'eſt avec éclat; ſi une choſe l'embarraſſe elle la jette avec impatience; ſi elle déſire quelque choſe, elle le recherche avec une extrême ardeur; ſi elle en demande une autre, elle veut être ſervie ſur le champ, ſi on l'incommode en quelque occaſion, elle en témoigne ouvertement ſon chagrin. Partout elle ſe manifeſte, & avec elle ſon immortification.

CIX.

Propoſez-vous premierement de vous mortifier en tout ce qui pourroit vous porter à offenſer Dieu mortellement. Soyez inflexible ſur ce point, & préferez plûtôt de perdre la vie du corps que celle de la grace. S'agit-il de vaincre pour cela le reſpect humain dans l'occaſion la plus critique, de réprimer la colére par une violence extrême, de repouſſer avec un effort exceſif une tentation des plus flâteuſes & des plus violentes: ne balancez point, Dieu doit être

préferé à tout ; & ſi nous devons lui ſacrifier notre vie, à plus forte raiſon nos paſſions. Propoſez vous en ſecond lieu de vous mortifier des fautes vénielles, faites-vous là-deſſus toutes les violences que vous pourrez : la perte de la ſanté ou de la vie n'eſt pas un mal ſi grand qu'un léger menſonge ; à combien plus forte raiſon devez-vous vous gêner, & ne point épargner la peine qu'il y a à veiller ſur ſoi & à ſe faire violence, dès qu'il s'agit de l'éviter. Enfin ſoyez mortifiée juſqu'à corriger vos imperfections, juſqu'à rétrancher les inutilités ; n'en conſervez aucune volontairement, & n'écoutez jamais là-deſſus les cris de la nature qui redoute extrêmement cette contrainte. Ah ſi vous en venez-là, que Dieu ſera content de vous, & que vous aurez lieu vous-même d'être contente !

CX.

Qu'il ne nous ſuffiſe pas d'éviter le mal par l'exercice de la mortification, efforcez-vous auſſi de pratiquer tout le bien que Dieu demande de vous par l'exercice de cette même vertu. Il s'agit de demander pardon à une Sœur que vous avez fachée ; mortifiez l'orgueïl qui vous retient, & ſuivez l'humilité & la charité qui vous l'ordonnent. Il s'agit d'exécuter un ordre de la Supérieure qui vous fait de la peine, mortifiez la propre volonté, & ſuivez l'obéïſſance qui veut que vous vous ſoûmettiez. Il s'agit de vous priver d'un entretien que vous voudriez avoir avec une amie au tems du

grand ſilence, mortifiez votre langue qui vous y porte, & ſuivez la regle qui vous défend de parler dans ce tems-là. Avancez génereuſement dans la pratique des vertus & mortifiez en vous la pareſſe, la puſillanimité, la délicateſſe, la ſenſibilité, la vanité, tous les vices, toutes les paſſions qui vous arrêtent, & qui vous en détournent. Paſſez, pour ainſi dire, à travers tous ces obſtacles, franchiſſez courageuſement ces barrieres, ne comptez pour rien ce qu'il en coûte de violence. La mortification doit vous faire tout ſurmonter, & tout renverſer pour parvenir aux plus hautes vertus. Pourquoi voit-on tant de gens s'arrêter à mi-chemin dans la voye de la perfection, ſi non parce qu'ils ne veulent pas ſe mortifier aſſez, ni ſacrifier à Dieu ce qui les arrête? Combien y en a-t'il que Dieu eût élevé aux plus hauts états de la vie ſpirituelle, mais qui n'ont pas voulu le ſuivre auſſi loin qu'il les appelloit, parce qu'ils n'ont pas voulu ſe mortifier juſqu'au point de lui tout ſacrifier. Il euſſent bien déſiré de dévenir parfaits; mais comme ils n'y pouvoient parvenir ſans l'exercice d'une mortification entiére, & qu'ils s'aiment trop eux-mêmes pour s'immoler de cette façon, ils ont mieux aimé demeurer dans leur baſſeſſe & s'épargner la peine qu'il leur en eût coûté en ſe mortifiant autant qu'ils l'auroient dû. " Pluſieurs dit l'Auteur de l'Imitation L. 3. c. 31. „ de J. C., déſireroient de ne goûter que „ Dieu ſeul dans l'amour & la contempla„ tion de ſa verité; mais ils n'ont pas ſoin „ de

„ de faire ce qu'ils devroient pour pouvoir „ acquérir un ſi grand bien. Un des prin- „ cipaux obſtacles à cet état ſi heureux, eſt „ qu'on s'arrête à ce qui eſt extérieur & qui „ frappe les ſens, ſans ſe mettre beaucoup „ en peine de mortifier l'eſprit & le cœur. „

CXI.

Il arrive quelquefois qu'en entendant lire les vies des Saints & le recit des grandes graces que Dieu leur a fait, on penſe en ſoi-même combien ils étoient heureux d'être ainſi favoriſés de Dieu, & on n'eſt pas étonné qu'ils ayent fait tant de pénitences, ou mené une vie ſi rude, ſi laborieuſe, puiſqu'ils y étoient encouragés par des faveurs ſi ſignalées, & qu'ils en étoient dédommagés avantageuſement par des conſolations ſi extraordinaires. C'eſt-là une penſée qui vient aiſément à l'eſprit, mais on ne doit pas croire que Dieu ait élevé ces Saints à ces états ſublimes & à ces graces éminentes, ſans qu'il leur en ait coûté de ſe mortifier & de ſe mortifier beaucoup. Il eſt vrai qu'on lit de quelques Saintes qu'elles ont été prévenuës de ces faveurs preſque dès leur enfance; mais le même eſprit qui les attiroit ſi haut, les portoit à une très-grande mortification. Ainſi la mortification a toûjours été comme l'appanage des Saints & des Saints les plus favoriſés de ces dons merveilleux. Ils y ont tendu par la mortification, ils y ſont parvenus par la mortification, ils s'y ſont ſoutenus par la mortification. " Jamais Saint, dit l'Auteur de l'Imi-

„ tation de JESUS-CHRIST, n'a été vrayement
„ éclairé de Dieu ou ravi en Dieu, ſans être
„ tenté & éprouvé devant ou après. Celui-là
L. 2. c. 1. „ n'eſt pas digne d'être élevé à une haute
„ contemplation de Dieu, qui n'a pas ſouf-
„ fert auparavant quelque affliction conſi-
„ dérable pour l'amour de Dieu; car la ten-
„ tation & l'affliction ſont les marques qui
„ précedent d'ordinaire la conſolation qui
„ les doit ſuivre. „ Qu'on liſe ce que dit le même Auteur au chapitre 18e. du I. Livre. On y verra combien il en a coûté aux Saints de peines, de travaux, de renoncement à eux-mêmes, de mortification & de pénitence pour arriver à l'éminente perfection que nous admirons en eux. Mais bien loin que cela doive nous décourager, nous devons conſidérer que s'ils ont eu le courage de ſe faire tant de violence avec le ſecours du Seigneur, nous ne devons pas dégénérer de leur généroſité; puiſque, ſelon l'expreſſion de Tobie, *nous ſommes les enfans des Saints*, & que la grace ne nous manquera pas.

Tob. c. 13.

CXII.

Une Religieuſe doit embraſſer par un eſprit de mortification toutes les auſtérités de ſa régle; ſe lever à minuit ou grand matin, être long-tems à l'oraiſon ou à l'office, jeûner, prendre la diſcipline, porter un habit rude, avoir un lit peu commode, une chambre pauvre, & autres pratiques de pénitence, ſelon la régle plus ou moins auſtère qu'elle a embraſſée. C'eſt à quoi

elle doit fidélement s'attacher, autant que ſa ſanté peut le lui permettre, & dont elle ne doit ſe diſpenſer en aucun point ſans une raiſon légitime & ſans la permiſſion de la Supérieure. Il y a des régles ſi auſtères, qu'à moins d'un attrait tout particulier dont on laiſſe l'examen aux Directeurs, on ne doit point permettre aux Religieuſes qui les ont embraſſées d'y ajoûter d'autres pratiques de pénitence. Ces régles quoique ſeveres, ont été ſagement établies, & les auſtérités en ſont diſtribuées de telle ſorte par les Saints qui les ont preſcrites, qu'une fille d'une ſanté ordinaire peut aiſément les ſoutenir & pouſſer la vie bien loin, & on voit ordinairement dans les Monaſtères étroits des Religieuſes d'un âge très-avancé, qui ſoutiennent avec ferveur toute la rigueur de la diſcipline reguliére, ſe levant à minuit, jeûnant rigoureuſement, couchant ſur un lit dur, ne manquant à aucun point d'obſervance, comme ſi elles étoient dans la vigueur de l'âge, & ſe conſervant dans une telle exactitude à tout, qu'elles ſervent d'exemple & inſpirent une ſainte émulation aux plus jeunes. Auſſi eſt-ce un abus de croire que ce ſoient les auſtérités des régles qui ruïnent la ſanté des Religieuſes. Si cela peut arriver à l'égard de quelqu'une dont la conſtitution eſt extrêmement foible, il eſt bien plus ordinaire qu'elles ſe ſoutiennent dans un bon état: pourvû que ſe fixant à ce que leur régle leur preſcrit, elles n'y ajoûtent rien par un

zéle trop indiſcret, ou tout au moins elles ne le faſſent pas ſans l'avis d'un ſage & prudent Directeur, qui aura égard & à leurs forces, & à ce que Dieu demande d'elles dans ces cas particuliers.

CXIII.

Les régles moins auſtères que celles dont nous venons de parler, ne laiſſent pas que d'avoir leur rigidité, & ſi les Religieuſes qui les profeſſent s'attachent à y être fidéles, elles ſeront également très-mortifiées. N'eſt-ce pas en effet un véritable exercice de mortification que d'avoir renoncé à tous les avantages temporels, & à toutes les commodités qu'on eût eu dans le monde : que d'être renfermée toute la vie dans un Monaſtère, ſans en pouvoir jamais ſortir : que de ſe coucher à bonne heure en été, lorſqu'on voudroit ſe dédommager de la chaleur du jour par la fraîcheur de la ſoirée, & de ſe lever grand matin en hyver pour paſſer long-tems au chœur en oraiſon ou à chanter l'office en y ſouffrant la rigueur de la ſaiſon ? N'eſt-ce pas auſſi une auſtérité de faire invariablement tous les jours les mêmes exercices, ſe lever & ſe coucher à la même heure, prier ou travailler à la même heure, prendre le repas à la même heure, tandis que naturellement nous nous plaiſons au changement ? N'eſt-ce pas une auſtérité d'être ſoumiſe en tout à la volonté d'une Supérieure, de vivre dans une dépendance continuelle, de ne pouvoir rien faire, rien recevoir, diſpoſer de rien ſans

ſa permiſſion ou ſon ordre ? Ajoûtez tant d'autres pratiques reguliéres dont le détail ſeroit long. Tout cela quoique facile & très-conſolant pour une Religieuſe fervente, ne laiſſe pas que de gêner la nature, & de lui faire violence. Ainſi une Religieuſe qui veut ſe rendre exacte à obſerver les points de ſa régle, & à bien ſuivre ſon eſprit, y trouvera ample matiére de mortification ; mais ſi elle penſe que cela eſt rude, qu'elle conſidére auſſi qu'elle s'acquiert un tréſor de mérite, & que la peine n'eſt que paſſagere, tandis que la recompenſe durera toute l'éternité.

CXIV.

Une Religieuſe mortifiée ſouffre ſans ſe plaindre tous les évenemens fâcheux qui ſont dans l'ordre de la providence, l'incommodité des ſaiſons, une maladie douloureuſe ou humiliante, une privation attachée à ſon état. On ne la voit pas ſe déconcerter entiérement, lorſqu'il arrive quelque accident qui ſeroit affligeant pour une autre. Elle le ſouffre aux pieds de Dieu ; & lui demande humblement la force de le ſupporter. On ne l'entend pas ſe plaindre à tout moment en hyver que le froid eſt trop rigoureux, ni en été que la chaleur eſt extrême. Elle ne s'écoute pas aiſément dans de petits maux ni ne redoute pas les grands juſqu'à manquer de ſoumiſſion à la volonté de Dieu. Si la pauvreté qu'elle a voüée la met à portée de ſouffrir quelque incommodité, elle bénit le Seigneur qui lui fournit l'occaſion

de pratiquer ſes vœux aux dépens de ſes aiſes ; & de lui en faire un plus parfait ſacrifice.

CXV.

Nous avons donc remarqué qu'il faut mortifier les paſſions & les affections déréglées, qu'il faut ſe mortifier en pratiquant ce qu'il y a de plus pénible & de plus dur à la nature dans l'exercice des vertus ; qu'il faut ſe mortifier en ſe ſoumettant à toutes les auſtérités de la régle qu'on a embraſſée, & à tous les évenemens de la divine Providence, quelque fâcheux qu'ils ſoient pour la nature. Nous avons dit enfin qu'une Religieuſe doit ſe mortifier intérieurement dans l'eſprit & dans le cœur, & extérieurement dans les ſens & dans le corps. Ajoûtons qu'il y a une infinité de rencontres où l'on peut faire des actes de ces mortifications ſoit intérieures ſoit extérieures, & que ſi l'on veut bien en ménager les occaſions, il n'eſt point de jour où l'on n'en puiſſe faire un grand nombre.

CXVI.

On ne peut trop exhorter les jeunes Religieuſes à s'accoûtumer de bonne heure à ces pratiques de mortification. Elles peuvent d'abord s'en propoſer une certaine quantité, à quoi elles ſoient fidéles. Enſuite elles en ajoûteront un plus grand nombre, & inſenſiblement un plus conſidérable, en gardant pourtant toûjours les régles de la diſcrétion & de la prudence ; & en n'en faiſant point de trop conſidérables ſans con-

ſeil, ni de ſi pénibles que leur ſanté en fût endommagée. Il faut obſerver ici en premier lieu qu'elles doivent ſe propoſer principalement les pratiques de mortification qui tendront à les rendre plus exactes à l'obſervance de la régle, ou qui ſerviront plus efficacement à les corriger de leurs défauts. Par exemple, une Novice trop vive & trop légere a le défaut de deſcendre les dégrés avec précipitation, elle peut pour ſe mortifier, ſi rien ne la preſſe, ni qu'elle ſoit apperçuë, s'arrêter un inſtant à chaque marche pour moderer ſa vivacité. Une autre eſt pareſſeuſe le matin à ſe lever; elle doit pour ſecoüer ſa pareſſe, ſortir du lit à l'inſtant qu'on fait le ſigne, & ſe piquer de commencer la journée par ce premier acte de mortification. Une autre a le défaut de laiſſer égarer aiſément ſes yeux deçà & delà, elle peut ſe propoſer de les tenir baiſſés toutes les fois qu'elle paſſera devant une fênetre ou une porte ouverte, & où la légereté naturelle la porteroit à jetter ſes regards curieux. C'eſt principalement à des actes de cette eſpêce de mortification que les Novices doivent s'appliquer, & dont il eſt excellent qu'elles ſe propoſent de faire tous les jours un certain nombre. Il faut obſerver de plus qu'elles doivent s'exercer conſtamment dans ces ſaintes pratiques, les augmenter plûtôt que de les diminuër. Il eſt certain qu'en y perſeverant elles en contracteront l'habitude; enſorte qu'il ne leur coûtera preſque rien de ſe mor-

tifier, tant elles y ſeront accoûtumées, & que quelque nombre d'actes qu'on leur propoſe de faire, elles ne le trouveront jamais ni trop grand, ni trop pénible. Au contraire ſi elles n'y ſont fidéles que par intervalle, ſi elles les pratiquent aujourdhui & les laiſſent demain, ils leur ſeront toûjours également difficiles, peut-être qu'elles s'en dégoûteront, & les abandonneront tout-à-fait; & s'accoûtumant à ſuivre en tout leurs inclinations naturelles, ſi enſuite elles veulent revenir & reprendre l'exercice de la mortification, il leur en coûtera plus de peine que la premiére fois qu'ils l'avoient commencé.

CXVII.

Comme la mortification, ainſi que nous l'avons remarqué, ſert d'exercice de pénitence pour les péchés qu'on a commis, & tend à nous détacher des créatures & de nous-mêmes pour nous unir plus aiſément & plus étroitement à Dieu, il faut encore obſerver. 1°. Que plus il en coûte de la pratiquer, plus on en doit être bien aiſe; parce que la pénitence en devient plus ſatisfactoire. 2°. Qu'on n'en doit pas laiſſer échapper les occaſions, mais plûtôt les ménager; parce que plus elles ſeront fréquentes, plus auſſi le mérite en ſera grand. 3°. Qu'il ne faut pas ſe contenter de les pratiquer extérieurement & legérement; mais qu'il faut les faire avec un eſprit intérieur & une véritable dévotion. Il faut de plus à meſure qu'on ſe prive de faire quelque choſe à

laquelle on ſent qu'on a quelque inclination, ou de l'empreſſement, il faut, dis-je, s'exciter intérieurement à quelque acte de dégagement de cette choſe, afin que l'ame ſe purifie de l'affection qu'elle y a. Par exemple votre défaut dominant eſt d'être diſſipée, (je parle à une Novice) & la Maîtreſſe vous a dit de faire chaque jour dix actes de mortification des yeux, parce que c'eſt en vous attachant à tout ce que vous voyez que vous vous diſſipez. Que devez-vous donc faire ſelon ma penſée? c'eſt que toutes les fois que vous baiſſerez vos yeux pour vous mortifier de regarder ce que vous déſirez de voir, vous tachiez en même tems de faire un acte d'indifférence dans votre cœur ſur ce que vous auriez voulu voir, & que vous diſiez en vous-même : non je ne me ſoucie pas de regarder cela, peu m'importe de le voir, ou bien cela ne mérite pas attention. Que verrai-je-là & que ſerai-je de plus quand je l'aurai vû? Cette pratique intérieure eſt d'une plus grande conſéquence qu'on ne pourroit peut-être penſer. Car à meſure qu'on y eſt fidéle, l'ame ſe dégage inſenſiblement de l'affection des choſes dont elle ſe prive, & acquiert l'affection des vertus contraires. Véritablement ſi l'on a patience avec ſoi-même lorſqu'on commence à s'exercer dans la mortification, & ſi l'on veut bien ſe gêner à la pratiquer comme nous venons de dire, on verra que dans peu de tems on ſe trouvera débarraſſé d'une infinité de petites at-

taches qu'on avoit aux choſes ſenſibles ; on n'aura plus que de l'indifférence pour ces choſes ; & Dieu trouvant le cœur vuide y répandra ſes divines onctions.

CXVIII.

Diſons encore un mot aux Novices pour les garantir d'un piége que l'amour propre leur tend ſur la mortification. Votre Maîtreſſe vous a preſcrit de faire aujourdhui dix actes de mortification des yeux, & vous ne voudriez pas y manquer. Mais comme c'eſt une contrainte trop longue pour vous de faire durer cette mortification tout le long du jour, vous cherchez à vous en débarraſſer au plûtôt, & vous faites ces actes preſque tout de ſuite, & ſur de petites choſes. Vous vous y prenez mal, & ce n'eſt pas l'intention de votre Maîtreſſe que vous en uſiez ainſi. Elle vous a preſcrit ces dix actes de mortification des yeux, afin que vous les diſtribuâſſiez tellement dans le cours de la journée, que là où vous auriez voulu contenter votre curioſité contre les régles de la modeſtie, vous vous mortifiaſſiez en baiſſant les yeux, & que cela vous tînt bien modeſte tout le jour ; & c'eſt préciſement ce que vous manquez de faire. Vous vous contentez de vous contenir une ou deux heures, en faiſant vos dix actes dans ce tems-là, pour pouvoir dire que vous les avez fait, après quoi vous donnez à vos yeux le reſte du tems toute la liberté qu'ils déſirent. Cette licence que vous leur accordez détruit ce que vous aviez acquis aupara-

vant ; & jamais en faiſant ainſi vous n'aquerrez l'habitude de la modeſtie. Il en faut dire de même des autres pratiques. Si la Maîtreſſe vous a dit d'élever quinze fois du jour votre cœur à Dieu, & que vous faſſiez toutes ces élevations de cœur dans une ou deux heures, pour être enſuite plus en liberté de penſer en ce qui vous plaira, vous ne ſuivrez point ſon intention, & vous n'aurez jamais l'habitude du recuëillement qu'elle veut vous faire contracter par cette pratique. On voit ici combien la nature fuit la contrainte, & que lorſqu'elle ne peut pas avoir toute ſa liberté, elle tache de l'avoir au moins en partie.

CXIX.

Le tems de la maladie ne vous diſpenſe pas de la pratique de la mortification. Je ne prétends pas que vous vous leviez matin, que vous jeûniez, que vous travailliez, que vous faſſiez les mêmes choſes que font celles qui ſe portent bien ; mais ſoit que le mal ſoit grand ou petit, ſoit qu'il ſoit long ou qu'il dure peu, vous devez par un eſprit de mortification, autant que par ſoumiſſion à la volonté de Dieu, endurer les douleurs, les ennuis, les remèdes dégoûtans, tous les aſſujettiſſemens de la maladie avec patience & ſans témoigner de l'inquiétude ni de la repugnance. Vous devez de plus ſouffrir avec reſignation la peine que votre infirmité donne aux autres pour le ſervice qu'elles ſont obligées de vous rendre ; ce qui dans les perſonnes qui ont

le cœur bon, eſt quelquefois plus pénible à ſouffrir que le mal même. Enfin vous ne devez pas vous plaindre aiſément, ni parler ſans ceſſe de votre maladie, comme quelqu'un qui s'aime trop & qui eſt trop tendre ſur ſoi-même, ni vous rendre difficile à prendre les remèdes qu'on vous donne quelque fâcheux qu'ils vous paroiſſent; mais ſi vous êtes bien mortifiée, vous vous contenterez de déclarer votre mal tel que vous le ſentez, après quoi vous vous abandonnerez docilement à la charité de la Supérieure & de l'Infirmiére, & vous vous ſoumettrez avec une parfaite douceur & une humble obéïſſance à tout ce qu'elles voudront de vous.

CXX.

Faites toûjours plus de cas des croix que Dieu vous envoit que des peines que vous vous procurez vous-même. Attachez-vous principalement à mortifier l'eſprit & le cœur plûtôt qu'à macerer le corps par des inſtrumens de pénitence. Je ne prétends rien déroger de la néceſſité ni de l'utilité des pénitences corporelles; je ſçai combien elles ſont ſaintes, loüables, utiles, & ſouvent néceſſaires, mais je ne veux pas que vous en faſſiez par votre propre choix, par votre inclination, & ſur-tout contre la volonté des perſonnes qui ont autorité ſur vous. Il coûte quelquefois plus de ſoumettre ces auſtéritès à l'obéïſſance, qu'on ne ſouffre de douleur en les pratiquant; & dans ces occaſions c'eſt véritablement ſe mortifier que de

ne ſe mortifier pas. L'obéïſſance n'eſt jamais ſujette à illuſion, mais la volonté propre dans les auſtérités corporelles en eſt une grande, lorſqu'on la ſuit aux dépens de l'obéïſſance. Alors on ſe rend martyre de ſon amour propre ; on ſe haït pour mieux ſe ſatisfaire, & on s'humilie pour mieux flâter ſon orgueïl, on ne ſuit que ſon humeur & ſa petite vanité, bien loin de ſuivre l'attrait de Dieu, & d'accomplir ſa divine volonté. Auſſi que pourroit-on penſer de bon d'une Religieuſe qui garderoit des inſtrumens de pénitence, ſouvent plus inhumains par les pointes dont ils ſont hériſſés, que formés par la diſcrétion ; qui les garderoit, dis-je, contre la défenſe de ſa Supérieure ? Qu'en peut-on penſer de bon ? Peut-on dire qu'elle cherche Dieu, qu'elle ſe propoſe de lui plaire ? Hélas ! je n'y reconnois que ſon indocilité, que ſon caprice, que des fantaiſies pleines d'amour propre, & je ne ſçaurois trop lui dire : défiez-vous de votre volonté, & ſoumettez-vous à l'obéïſſance, ſoyez diſcrette, cherchez Dieu dans la pureté de votre cœur & prenez garde que pour vous obſtiner à agir en ceci par vos propres lumiéres, vous ne vous tourmentiez à pure perte.

CXXI.

Si une Religieuſe qui pratique ces auſtérités corporelles contre les régles que nous venons de preſcrire, veut bien avoüer ce qu'elle ſent dans ſon cœur, elle ne pourra nier qu'elle n'ait du ſcrupule, qu'elle craint

ſincerement que Dieu ne les agrée point, que ſon cœur eſt ſec & ſans onction quand elles les a faites ; & qu'elle a plus de remord de les avoir pratiquées, que de confiance d'en avoir du mérite devant Dieu. Voilà ce qui arrive lorſque dans les meilleures pratiques de piété on ne ſuit pas les régles de la piété, je veux dire la pureté d'intention & l'obéïſſance. On n'y cherche pas Dieu ; on ne fait que ſe rechercher ſoi-même : Il n'eſt pas étonnant qu'on n'y goûte pas l'onction de l'eſprit de Dieu, & qu'on n'y trouve que de l'aridité ou de l'amertume.

CXXII.

Une Religieuſe au contraire qui fait des pénitences corporelles conformement aux régles que nous venons de donner, eſt très-loüable, & elle en retirera de grands fruits. Il faut qu'en les pratiquant elle les accompagne de la priére, de l'humiliation devant Dieu & d'une ſincere componction. Il y a des perſonnes à qui ces auſtérités ſont néceſſaires pour combattre les différentes tentations dons elles ſont attaquées, ſur-tout la tentation de l'orgueïl. D'autres en ont beſoin pour ſatisfaire à Dieu pour leurs péchés paſſés, & pour s'exciter à la contrition ; elles ſervent à d'autres pour ſurmonter la pareſſe, pour revenir de l'état de tiédeur & d'une eſpéce de létargie ſpirituelle ; il y en a enfin qu'un ardent amour pour Dieu arme ſaintement contre elles-mêmes & à qui les plus rudes macérations ſervent

plûtôt de ſoulagement que de peine, la ferveur de leur charité les portant à s'immoler au Seigneur, & à tâcher de ſatisfaire à ſa juſtice, non-ſeulement pour leurs propres péchés, mais encore pour les péchés des autres, non-ſeulement pour leur avancement dans le bien, mais encore pour la converſion des pécheurs, dont le déplorable état les touche au-delà de tout ce qu'on en pourroit faire entendre. C'eſt faire ſouffrir extrêmement ces ames que de les empêcher de ſuivre leur ferveur, & plus on leur permet de ſévir contr'elles-mêmes, plus on ſeconde leur attrait & leur pieuſe inclination. Dans tous ces différens cas une Religieuſe doit repréſenter à ceux qui la conduiſent ſes diſpoſitions & ſes pieux déſirs & s'en tenir à ce qu'on lui permettra ſans y rien ajoûter, de peur de tomber dans le défaut de la volonté propre.

CXXIII.

Nous ne doutons point que tout ce que nous avons dit ſur la néceſſité & la pratique de la mortification n'étonne une Religieuſe tiéde, & qui aime à ſuivre les inclinations de la nature. Son amour propre lui fera trouver en cela de l'indiſcrétion & même de l'impoſſibilité. Elle ne manquera pas de fauſſes raiſons & de vains prétextes pour s'en diſpenſer. Elle dira que le détail que nous avons donné des pratiques de mortification eſt plus propre à effrayer les ames, qu'à leur inſpirer du courage; qu'en le ſuivant il ne faudra plus penſer à rien,

plus rien vouloir, n'avoir plus de langue, ni d'yeux; ni d'oreilles; qu'il faudra fuïr tout le monde, ſe priver de tout entretien & de toute conſolation. Elle dira enfin qu'une telle vie eſt inſoutenable; que perſonne n'eſt capable de vivre dans une ſi grande contrainte, & qu'il y auroit de la témerité à l'entreprendre. Voilà le langage d'une Religieuſe tiéde & qui s'eſt accoûtumée à ſuivre en tout les inclinations de la nature. O, mon Dieu! qu'il eſt vrai de dire que l'amour propre eſt aveugle & qu'il aveugle en même tems ceux qui le ſuivent. Quand on raiſonne ainſi on parle ſans expérience & ſans jugement, & on fait injure à la vertu. Je conviens avec vous qu'en pratiquant la mortification que nous vous recommandons, vous ne parlerez plus tant comme vous faiſiez, vous ne rirez pas à tout propos, vous ne vous livrerez plus à la diſſipation; je conviens qu'il faudra combattre tantôt la moleſſe, tantôt la gourmandiſe, tantôt la vanité, tantôt l'impatience, tantôt le reſſentiment & tantôt l'attache à la créature, je conviens qu'il faudra être recuëillie, retirée, appliquée aux exercices de piété, ne point vous embarraſſer de ce qui ne vous regarde pas, laborieuſe, dure envers vous-même & ceder toûjours aux autres; mais j'oſe avancer qu'en faiſant toutes ces choſes vous ſerez plus heureuſe, plus contente & plus tranquille qu'en ſuivant le train de vie que vous menez.

CXXIV.

La différence qu'il y a entre une vie immortifiée & une vie de mortification, eſt qu'en ſuivant la premiére on trouve d'abord à la vérité quelque plaiſir, quelque ſatisfaction ; mais cette ſatisfaction n'eſt jamais entiére, jamais ce plaiſir ne contente pleinement le cœur : enſuite viennent les ennuis, les dégoûts, les amertumes, les inquiétudes, le trouble des paſſions qui ſont inſatiables, les remords de la conſcience & ces reproches intérieurs qui tourmentent & dont on ne peut ſe délivrer qu'à force de s'étourdir ou de s'endurcir, ce qui eſt plus que déplorable ; au lieu que ſi la mortification préſente d'abord quelque choſe d'effrayant à la nature, ſi les commencemens en ſont rudes & pénibles, parce qu'elle inſpire de reſiſter ſans ceſſe au penchant que nous avons pour les plaiſirs des ſens, & nous oblige de combattre nos inclinations trop naturelles, on en eſt bien-tôt dédommagé par les conſolations intérieures, par le goût ſuave & ineſtimable de la piété, par la paix raviſſante de la conſcience, par les graces particuliéres dont Dieu comble ordinairement une ame qui lui ſacrifie toutes les ſatisfactions paſſageres qu'elle pourroit prendre, & dont elle ſe prive volontiers pour ſon amour. Certes c'eſt ici qu'on peut appliquer ce que dit l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST. " Quand un homme ſe trouve dans un tel L. 1
„ état qu'il ne cherche plus de conſolation c. 25.
„ dans aucune créature, il commence alors

„ à goûter Dieu parfaitement, & quoiqu'il „ lui arrive il ſera toûjours en paix. Alors il „ n'eſt ſuſceptible ni de vaine joye, ni d'une „ triſteſſe humaine pour quelque ſujet que „ ce puiſſe être ; mais il s'abandonne avec „ une entiére confiance entre les mains de „ Dieu, qui eſt lui ſeul tout à tous, à l'égard „ duquel rien ne périt ni ne meurt, en qui „ tout eſt vivant, & à la puiſſance duquel „ toutes les créatures ſont aſſujetties. „ Le même Auteur montre un peu après combien l'état d'une perſonne immortifiée eſt différent de celle qui pratique la mortification par rapport à la paix de l'ame. " Dès- „ lors, dit-il, que vous commencerez à „ vous relâcher, vous tomberez dans le „ trouble & l'inquiétude ; mais ſi vous vous „ entretenez dans la ferveur, vous trou- „ verez une grande paix, & vos travaux ſe- „ ront adoucis par la grace de Dieu & par „ l'amour qu'il vous donnera pour la „ vertu. „ Ajoûtons ici que ſi une Religieuſe mortifiée ſouffre des épreuves, des tribulations, des tentations, elle ſent au dedans de ſoi une force ſecrette que Dieu lui donne pour ſoutenir ces états crucifians, & un fonds de paix dans le centre de ſon ame malgré les peines dont elle eſt agitée, ce qui fait qu'elle préfere ſon état à toutes les vaines joyes de la terre, & que ſi on lui donnoit à opter ou de ſouffrir au double des peines qu'elle endure, ou de ſe laiſſer aller à ces vaines joyes, elle préfereroit toûjours ces peines & les trouveroit plus douces

que tous les plaiſirs paſſagers qu'on voudroit lui faire goûter. Ceci paroîtra peut-être un paradoxe à une Religieuſe qui a l'eſprit du monde & qui eſt accoûtumée à ſuivre l'attrait des ſens, mais les ames qui ſont ſolidement fondées dans la piété, & qui ont fait du progrès dans la vie intérieure par l'exercice de la mortification, reconnoîtront aiſément que je dis vrai, & que les croix qu'on porte pour l'amour de Dieu ont avec elles une onction ſecrette préferable à tout ce que le monde & les ſens peuvent offrir de douceur & de plaiſir; ce qui faiſoit dire au grand Apôtre : *Je ſuis rempli de conſolation, & parmi toutes mes douleurs, j'ai le cœur comblé de joye.* 2. Cor. 7. 4.

CXXV.

On peut être, direz-vous, fort bonne Religieuſe ſans pratiquer tout ce détail de mortifications que nous avons marqué. On peut ſe fixer à garder ſa régle & ſes vœux, vivre avec honneur dans ſon Monaſtère, ſe rendre enfin irreprochable dans toute ſa conduite, ſans ſe faire tant de violence & ſans ſe roidir continuellement contre ſoi-même par une telle mortification. Expliquons mieux ceci : J'avouë que ſi par une bonne Religieuſe vous entendez celle qui vit ſans ſcandale dans ſa Communauté, qui a de l'honneur & ſe pique de probité, & à qui on ne peut pas reprocher des infractions formelles contre ſes vœux, on peut être bonne Religieuſe en ce ſens ſans beaucoup pratiquer la mortification que nous avons propoſée. Mais

je dis. 1°. Que cette Religieuſe a encore un long chemin à faire pour devenir intérieure. 2°. Qu'elle ne fera point de progrès dans la perfection. 3°. Qu'elle manquera en beaucoup de choſes, & qu'elle fera la plus grande partie de ſes actions d'une maniére toute naturelle, c'eſt-à-dire, tantôt par coûtume, tantôt parce que c'eſt l'uſage de les faire, tantôt par principe d'honneur & afin qu'on n'ait pas à lui reprocher d'y manquer. Et ſi elle les fait quelquefois pour Dieu, ce ſera ordinairement avec peu de ferveur & une dévotion plus ſuperficielle que bien intérieure. Je dis de plus que cette Religieuſe n'aura que des vûës très-bornées de la ſolide piété & de la perfection de ſon état; qu'elle ne connoîtra l'une & l'autre qu'en général & d'une maniére vague; qu'elle n'aura pas l'eſprit de l'Evangile, cet eſprit par lequel on juge des choſes du monde, non ſelon les apparences qui ſeduiſent, mais ſelon la vérité. Qu'ainſi on la verra faire cas de ſa naiſſance; parler avec complaiſance des honneurs, & de l'opulence de ſa famille; être ſenſible ſur le point d'honneur; dédaigner la pauvreté, l'humiliation, l'abjection; redouter la croix; eſtimer malheureux ceux qui la portent; regarder les maladies & tout ce qui contrarie l'amour propre comme un ſujet d'affliction; conſidérer l'entrepriſe de mourir à ſoi-même comme témeraire ou preſque impoſſible, & enviſager la mort comme le plus grand malheur qui puiſſe arriver à quelqu'un.

CXXVI.

Pourſuivons le portrait de cette Religieuſe, qu'on dit être bonne indépendamment de la pratique de la mortification que nous recommandons. Elle n'aura pas, dites-vous, des défauts conſidérables ; mais où ſeront ſes grandes vertus ? Elle obſervera les principaux points de la régle ; mais ſera-t'elle fidéle à tous ? Elle aura à cœur l'honneur de ſon état ; mais en aura-t'elle bien l'eſprit ? J'avouë qu'elle n'eſt pas querelleuſe ; mais eſt-elle douce ? Je conviens qu'elle n'eſt pas mépriſante ; mais eſt-elle humble ? Je conſens qu'elle vit bien avec ſa Supérieure ; mais eſt-elle parfaitement obéïſſante ? C'eſt une perſonne de probité, qui a de la Religion, qui ne voudroit pas cauſer de ſcandale, qui aime le bien, qui haït les grands péchés ; mais avec toute cette vertu, ou plûtôt cet exemption de grands défauts, elle eſt tendre, elle aime ſes aiſes, elle ne veut pas qu'on contrarie ſa volonté, elle ſçait ſe plaindre, elle murmure, elle dit ſon ſentiment contre les unes & les autres ; elle ne veut pas qu'on l'oublie, qu'on lui manque en rien, elle ſe complaît dans les charges, elle ſe formaliſe ſi on la néglige. Enfin elle eſt ſi foible, ſi chancelante dans le bien, & ſi éloignée de la perfection, qu'elle auroit beſoin d'en être inſtruite de nouveau comme ſi elle commençoit ſon noviciat.

CXXVII.

Demandez à cette Religieuſe immortifiée & que vous appellez bonne, quel défaut

elle a bien corrigé & quelle vertu, elle a acquis. A ſoixante ans, par exemple, elle eſt encore auſſi vive dans ſes impatiences que le premier jour qu'elle entra dans le Monaſtère. A ſoixante ans elle a plus de difficulté à obéïr que lorſqu'elle prit le voile. A ſoixante ans elle a moins de dévotion que quand elle étoit dans le noviciat. A ſoixante ans elle a les mêmes inclinations & le même penchant, la même humeur défectueuſe que lorſqu'on commença à la former dans la religion, ce qui prouve de deux choſes l'une, ou qu'elle n'a jamais fait du progrès dans l'amandement de ſes défauts & l'acquiſition des vertus religieuſes, ou qu'après y avoir travaillé quelque tems elle s'eſt relâchée & a reculé au lieu d'avancer. Demandez-lui encore comment elle s'acquitte de l'office divin; demandez-lui comment elle ſe trouve dans l'oraiſon, quelles ſont ſes diſpoſitions dans la ſainte Communion. Chante-t'elle ou recite-t'elle l'office avec cette attention, ce reſpect, ce goût de dévotion, cette ſainte allegreſſe de cœur que ſent une ame intérieure en chantant les loüanges de Dieu? Hélas, elle n'honnore Dieu la plûpart du tems que des lévres, & ſon cœur en eſt bien éloigné. Dans l'oraiſon ſon eſprit eſt ſouvent diſtrait; ſes réflexions ſont rapides & ſuperficielles; ſes affections froides; le tems lui paroît toûjours longs; ſes réſolutions ſont vagues, foibles & toûjours ſtériles. Depuis trente ans qu'elle eſt dans le Monaſtère, elle n'a peut-être pas fait trente fois la médita-

tion comme il faut. Enfin je veux croire pieuſement qu'elle apporte à la communion la diſpoſition eſſentielle, qui eſt de n'avoir point de péché mortel ſur la conſcience; mais n'a-t'elle pas l'affection au péché véniel, & n'y tombe-t'elle pas ſi ſouvent qu'on n'ait lieu de croire qu'elle y eſt beaucoup attachée? Sent-elle ſon cœur pénétré de reſpect & d'amour en approchant de la ſainte table? En ſort-elle toute fervente & recuëillie en elle-même? Se renferme-t'elle comme il faut dans ſon intérieur pour s'unir cœur à cœur avec J. C. qu'elle a eu le bonheur de recevoir, & pour recuëillir en lui le fruit de ce Sacrement de vie? Mérite-t'elle que ce divin Sauveur lui faſſe goûter la douceur de cette manne cachée qu'il reſerve aux ames généreuſes & qui triomphent du monde & d'elles-mêmes; qu'il lui faſſe ſentir ſes tendres conſolations, & qu'il l'honore de ſes communications intimes? Enfin eſt-elle ſaintement affamée de ce céleſte aliment, & met-elle tout ſon plaiſir, toute ſa conſolation, tout ſon empreſſemenc à y participer ſouvent? O mon Dieu! qu'elle eſt éloignée de ces diſpoſitions! j'oſerois même dire qu'elles lui ſont inconnuës, & que c'eſt ici pour elle un langage nouveau dans lequel elle n'entend rien; mais qui eſt très-familier à une Religieuſe à qui la pratique de la mortification eſt journaliére. Voilà donc cette Religieuſe dont on veut relever le mérite & la probité, la voilà, dis-je, dans un étage bien inférieur à celui d'une Religieuſe mor-

tifiée, qui ne ſe contente pas de n'avoir point de vices groſſiers, de reprimer la fougue des grandes paſſions, de vivre ſans ſcandale & avec honneur mais qui travaille à ſe corriger des moindres défauts, à ſe purifier des imperfections, à prévenir autant qu'elle peut la revolte des paſſions, à ſe détacher des choſes créées, à mortifier toutes ſes affections terreſtres, à porter ſes vûës vers les objets de l'éternité, à ſe rendre un modéle de perfection & de ſainteté. O que la différence de l'une à l'autre eſt grande ! Que cette bonne Religieuſe aura beaucoup à courir pour atteindre la Religieuſe intérieure, & qu'il eſt à craindre que ne pratiquant point ſerieuſement la mortification, elle ne s'éloigne ſi fort de la voye étroite en ſe relâchant qu'elle entre dans la voye large, c'eſt-à-dire, ſelon l'eſprit de J. C., dans la voye de perdition !

CXXVIII.

Coloſ. 3. 3. *Vous êtes morts, & votre vie eſt cachée en Dieu avec J. C.* Heureuſe eſt la Religieuſe qui étudie cette importante leçon du grand Apôtre, qui en pénétre tous les ſens, & qui tâche d'y conformer ſa conduite. Cet oracle devroit être écrit en grand caractère ſur toutes les portes & dans toutes les ſalles & les cellules des Monaſtères. Chaque Religieuſe devroit le porter gravé dans ſa mémoire & dans ſon cœur en caractère ineffaçable. Elle devroit ſe le repeter ſouvent afin d'en être bien pénétrée & de s'y reconnoître ſans ceſſe. Voilà le miroir qu'on doit lui préſenter & dans lequel il lui eſt toûjours permis de ſe contempler.

contempler. Qu'on donne ceci pour premiére inſtruction aux Novices; qu'on le leur inculque autant qu'on pourra : qu'on leur faſſe bien entendre, que la vie religieuſe eſt une mort à tout ce qui n'eſt pas Dieu ou pour Dieu, & un état caché dans le ſecret de la face de Dieu en Notre-Seigneur JESUS-CHRIST. Tout doit inſpirer cette mort à une perſonne religieuſe; ſa ſéparation du monde, le renoncement à toutes les prétentions du ſiécle, l'inhabilité à poſſeder aucun bien de la terre, l'habit ſimple dont elle eſt revêtuë, le voile qui n'eſt deſtiné que pour lui couvrir le viſage & la dérober aux yeux des créatures. Si dans toutes ces choſes elle ne reconnoît point qu'elle eſt morte ſelon le ſens du ſaint Apôtre, on peut dire qu'elle a un eſprit & qu'elle ne penſe point, qu'elle a des yeux & qu'elle ne voit point.

CXXIX.

Etudiez-vous à la pratique de cette importante leçon ſi vous voulez vous rendre véritablement intérieure. Conſidérez-vous à l'égard du monde comme le monde conſidére ceux qui ſont morts, & ne déſirez que de vous tenir cachée dans le ſecret de la face de Dieu. Voyez l'état de ceux qui ſont morts ils n'ont plus de commerce avec ceux qui vivent ſur la terre; ils ne participent ni à leurs biens, ni à leurs plaiſirs, ni à leurs affaires, ni à leurs projets, ni à leurs intérêts; ni à rien de ce qui les regarde : telle vous devez être envers le monde. Vous ne devez plus prendre part à ce qui s'y paſſe; vous devez

non-ſeulement y être indifférente, mais même tâcher de l'oublier, & plût-à-Dieu que vous le puiſſiez entiérement ! De plus conſidérez que les morts ne ſubſiſtent plus dans le tems, mais qu'ils vivent ſeulement dans l'éternité. Vous devez tâcher de les imiter dans un ſens, en ne faiſant que le moins que vous pourrez attention à ce qui paſſe avec le tems, & en vous appliquant toute entiére à la contemplation des objets de l'éternité. Plût-à-Dieu que vous puiſſiez en venir là, que vous n'euſſiez autre choſe à faire que de prier, que de méditer, que de vous entretenir avec Dieu & avec ſes Anges ! plût-à-Dieu que les ſoins du corps, que le manger & le dormir, que les occupations extérieures auxquelles vous êtes obligée de vaquer n'interrompiſſent jamais votre application à Dieu ! Mais vous ne pouvez pas être tellement morte aux choſes d'ici-bas, vous n'en pouvez pas être tellement ſeparée que vous ne ſoyez obligée d'y revenir & très-ſouvent ; c'eſt pourquoi ne vous y livrez jamais par paſſion & par affection, & dégagez-en votre cœur autant qu'il vous ſera poſſible, afin que ſi d'une part vous y donnez le tems néceſſaire, de l'autre vous en retranchiez les inutilités, vous conſerviez votre cœur dans une entiére liberté de s'élever à Dieu, & vous le faſſiez ſi ſouvent, qu'on puiſſe preſque dire de vous que vous ne ceſſez de prier Dieu, ou de vous occuper de Dieu.

CXXX.

L'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST

dit des merveilles de la vie cachée. " Les L. 1. c. 28.
„ plus grands Saints, dit-il, ont évité tant
„ qu'ils ont pû la compagnie des créatures
„ pour vivre en ſecret dans celle de Dieu....
„ Celui qui veut s'avancer dans la vie ſpiri-
„ tuelle doit ſe retirer avec JESUS du milieu
„ des troupes.... O qui pourroit ne cher-
„ cher jamais de joye paſſagere & ne s'oc-
„ cuper jamais des choſes du monde, en
„ quelle pureté conſerveroit-il ſa conſcience!
„ Qui retrancheroit tout ſoin inutile & ne
„ penſeroit qu'à ſon ſalut & à Dieu pour
„ mettre en lui ſeul toute ſon eſpérance,
„ quelle ſeroit la paix & la tranquillité de
„ ſon cœur!... L'ame qui s'eſt voüée à
„ Dieu s'avance dans le ſilence & dans le
„ repos, c'eſt là qu'elle s'approche avec
„ d'autant plus de familiarité de ſon Créa-
„ teur, qu'elle eſt plus éloignée des troubles
„ du monde. Plus elle ſe ſépare de ſes con-
„ noiſſances & de ſes amis, plus Dieu & les
„ Anges s'approchent d'elle. Il vaut mieux
„ ſe tenir caché & prendre ſoin de ſon ame,
„ que de faire des miracles en ſe négligeant
„ ſoi-même. La gloire d'une perſonne reli-
„ gieuſe eſt de fuïr d'être vûë & de ne vou-
„ loir pas voir les autres. „ C'eſt par ces ex-
cellentes maximes que cet admirable Maître de la vie ſpirituelle nous invite & nous montre la pratique de la vie cachée, & une Religieuſe ne ſçauroit prendre de meilleurs moyens pour ſe rendre intérieure.

CXXXI.

Si nous propoſons à une perſonne du

monde la vie cachée dont nous parlons, elle pourra peut-être s'en excuſer ſur les devoirs & les bienſéances de ſon état, qui l'obligent à paroître & à ſe produire. Si nous la propoſons à un Prêtre ; il pourra alléguer pour excuſe légitime le miniſtère qu'on lui a confié & qui l'oblige à inſtruire les peuples, à confeſſer, à faire des miſſions. Mais ſi nous la propoſons à une Religieuſe ; quel prétexte pourra-t'elle oppoſer qui ne ſoit recuſable ! A-t'elle une famille à élever, des procès à pourſuivre, ſa fortune à faire, une charge publique à adminiſtrer ? A-t'elle une Paroiſſe à ſervir, des ſermons à prêcher, des confeſſions à entendre ? Elle n'a que le ſoin de ſon ame, & jamais elle n'y vaquera avec plus de ſûreté & n'y réüſſira plus efficacement que dans la vie cachée.

CXXXII.

Je ſuis une Religieuſe Hoſpitaliére, & par conſéquent dévoüée au ſervice des Pauvres ; comment puis-je concilier une vie cachée avec les devoirs de mon état ? Je ſuis Urſuline ou Auguſtine, obligée par mon état à inſtruire les jeunes filles, comment le ferai-je ſi je veux mener une vie cachée ? Je ſuis Maîtreſſe des Penſionnaires ; cela m'oblige à traiter ſouvent avec les parens de ces Demoiſelles. Je ſuis Supérieure ou Procuratrice, ma charge m'oblige à parler fréquemment aux perſonnes du dehors, je ne ſçaurois ſans manquer entreprendre une vie cachée. Je répons que vous pouvez ſervir les pauvres, inſtruire les jeunes filles, traiter

avec les parens des Penſionnaires que vous élevez, & avec les autres perſonnes à qui votre charge vous oblige de parler, que vous pouvez, dis-je, faire toutes ces choſes & mener en même tems une vie cachée. Vous le ferez ſans doute ſi vous ne vous acquittez de ces fonctions extérieures que par devoir, & ſi vous en retranchez tout ce qui eſt inutile, & ce qui n'eſt que pour ſatisfaire les ſens & le penchant à la diſſipation. Il en eſt de ceci comme du ſilence. Une Religieuſe aura parlé preſque tout le jour, & avec cela elle aura gardé le ſilence. Une autre n'aura parlé qu'un quart d'heure de tems, & elle aura rompu le ſilence. C'eſt que le peu de tems que celle-ci a parlé elle l'a fait inutilement; au lieu que la premiére en parlant toute la journée, ne l'a fait que parce que le devoir de ſa charge l'y obligeoit. Qu'on tienne pour grande maxime de la vie intérieure qu'il importe extrêmement de retrancher les inutilités en tout. Il y a trois dégrés dans ce qu'il faut corriger. Le premier conſiſte à fuïr le péché grief. Le ſecond à éviter les fautes légeres. Le troiſiéme à retrancher les inutilités, & ce dernier point eſt très-important pour avancer dans la perfection.

CXXXIII.

Suppoſons une Religieuſe chargée dans le Monaſtère de beaucoup d'occupations extérieures, comme ſeroit une Procuratrice, ou une Infirmiére qui auroit beaucoup de malades à ſervir, ou enfin une Sœur Converſe qui ſeroit à la cuiſine & prépareroit pour

une nombreuſe Communauté, je dis que cette Religieuſe peut au milieu de toutes ces occupations mener une vie cachée avec J. C. en Dieu : elle n'a pour cela qu'à ſuivre ces maximes. 1°. De ne ſe propoſer que Dieu dans ce qu'elle fait. 2°. D'élever ſouvent ſon cœur à Dieu au milieu de ſes occupations ; afin de ſe conſerver dans le recuëillement. 3°. De ſçavoir s'arranger & faire toutes choſes avec ordre. 4°. De tout faire en ſilence, ou ſans parler qu'autant qu'il en eſt beſoin, parce que les diſcours inutiles dérobent beaucoup de tems. 5°. D'agir avec diligence, mais non pas avec empreſſement. 6°. De faire une choſe après l'autre, & non pas d'embraſſer tout à la fois. 7°. De ne rien faire avec bruit ni avec éclat, mais ſimplement & ſans affectation. 8°. De ne parler jamais de ſes occupations comme étant en grand nombre, mais de s'y porter par obéïſſance, quelles qu'elles ſoient. 9°. De ne point ſe plaindre des peines, des fatigues, des ſoins qu'elle eſt obligée de ſoutenir, mais d'en ſupporter le poids avec patience ; douceur d'eſprit & réſignation à la volonté de Dieu. Enfin de ne ſe laiſſer jamais aller à la mauvaiſe humeur quoiqu'il arrive, mais de ſe ſoutenir toûjours dans la paix intérieure, & de montrer en tout un air tranquille & une grande égalité d'eſprit. Une Religieuſe qui ſe conduiroit ainſi pourroit faire beaucoup ſans preſque qu'il parût qu'elle a beaucoup agi. On s'appercevroit plûtôt de ſon travail que d'elle-même ; & quoique toute

la Communauté ſe reſſentît de ſes ſoins bienfaiſans, ce ſeroit de telle maniére qu'elle demeureroit toûjours auſſi cachée dans ſa conduite que le pourroit être une autre qui auroit de moindres talens, & qu'on ne pourroit employer qu'à peu de choſe.

CXXXIV.

La vie cachée dont nous parlons renferme pluſieurs dégrés. Le premier eſt d'éviter autant qu'on peut d'avoir de communication avec les perſonnes du monde. Le ſecond, de ne point perdre le tems en diſcours ſuperflus dans l'intérieur du Monaſtère. Le troiſiéme, d'aimer à être ſeule & de ſe tenir retirée dans ſa chambre autant que l'obéiſſance, la charité ou la charge que l'on a, ſi l'on en a quelqu'une, peuvent le permettre, ſans ſe mêler de ce que font les autres, ou de ce qui ne nous regarde pas. Le quatriéme de ne pas affecter de faire paroître les talens qu'on a, dans la vûë d'entrer dans les différens emplois du Monaſtère, ce qui ſeroit l'effet de l'orgueïl & de l'ambition; mais de ſe ſervir ſeulement de ſes talens quand l'occaſion ſe préſente, comme lorſqu'on ſe trouve chargée d'un emploi ou obligée de ſuppléer pour une autre; car ce ſeroit une grande illuſion ſi pour forcer la Supérieure ou la Communauté à ne point vous mettre dans les charges, vous affectiez, ſous prétexte de vouloir vivre cachée; de paroître inepte à tout, ou de vous acquitter mal de celle qu'on vous auroit confiée. Nous avons parlé ailleurs aſſez au long de ces quatre

points & nous n'en dirons rien de plus. Le cinquiéme dégré conſiſte à ne vouloir aucune ſingularité dans les choſes temporelles, mais à ſuivre la Communauté en tout autant que la ſanté le peut permettre ; ſe contentant de ce que les autres ont, la même chambre, les mêmes meubles, les mêmes habillemens, la même nourriture, ſans ſouffrir qu'on ait pour vous des égards plus marqués qu'on n'en auroit pour les autres. Le ſixiéme dégré eſt de ne jamais rien laiſſer paroître d'extraordinaire, ni même de trop remarquable dans ſa conduite ſpirituelle, ſe fixant extérieurement à bien obſerver la régle & les uſages ſaintement établis pour le ſoutien de la diſcipline reguliére, & ſuivant en tout le train ordinaire de la Communauté, en ſorte qu'on ne puiſſe pas s'appercevoir que vous faſſiez rien de plus que les autres qui ſont également exactes à la ſainte obſervance.

CXXXV.

Nous remarquerons ici en paſſant que la vie cachée ne conſiſte pas toûjours à fuïr les créatures ; puiſque c'eſt quelquefois en affectant davantage de les éviter qu'on ſe les attire & qu'on en eſt plus recherché ; mais elle conſiſte encore plus à ſe conduire d'une maniére ſi ſimple & ſi commune au dehors, qu'on ne montre rien en ſoi de ſingulier qui faſſe diſtinguer des autres, & qui par conſéquent rende remarquable & attire l'attention des créatures. Ainſi une Religieuſe qui ſera tout le jour obligée par ſon emploi, ou ſes différens emplois, de traiter tantôt avec

la Supérieure, tantôt avec la Procuratrice, tantôt avec les Penſionnaires, ou même avec les perſonnes ſéculiéres, peut très-bien mener une vie cachée parmi ces occupations, comme nous l'avons déja fait obſerver. On la verra par-tout le Monaſtère s'employer à tout; avoir à répondre aux unes & aux autres, n'être preſque jamais dans ſa chambre & on pourra néanmoins dire d'elle qu'on ne la voit nulle part, qu'on ne l'apperçoit preſque jamais, qu'on n'y remarque rien de plus que dans toutes les autres, parce qu'elle agit ſans bruit, ſans éclat, qu'elle ſe poſſede pleinement dans tout ce qu'elle fait & que d'ailleurs elle n'affecte jamais de ſe diſtinguer des autres au déhors, mais plûtôt elle cherche à ſe confondre parmi ſes Sœurs comme la moins digne d'être remarquée.

CXXXVI.

Mais quand nous diſons qu'une Religieuſe qui veut vivre d'une vie cachée doit ſe conformer extérieurement à la conduite des autres, on ne doit pas prétendre que ſi le Monaſtère eſt pour la plus grande partie compoſé des Religieuſes peu reguliéres & diſſipées, elle doive les imiter pour ne pas paroître ſinguliére; ce ſeroit mal prendre notre penſée & ſe tromper groſſiérement. Nous voulons donc qu'elle ſuive plûtôt dans ce cas celles qui ſont recuëillies & fidéles à l'obſervation de leur régle; & fuſſent-elles celles-ci reduites à un très-petit nombre, elle ne doit point craindre de paroître ſinguliére en les imitant, au contraire il eſt de ſon de-

voir de ſuivre cette très-édifiante ſingularité.

CXXXVII.

Un autre dégré de la vie cachée eſt de ſouffrir aux pieds de Dieu les croix que la Providence vous envoye. La Supérieure vous a refuſé une permiſſion que vous lui avez demandée ; vous en êtes un peu piquée, & vous allez tout de ſuite décharger votre peine auprès d'une Sœur que vous vous flâtez devoir entrer dans votre ſenſibilité, n'auriez-vous pas mieux fait de ſoumettre humblement votre volonté à celle de la Supérieure, de porter ſon refus en patience & en ſilence, & de dépoſer aux pieds de JESUS-CHRIST tout le reſſentiment qui en reſte dans votre cœur ? Vous ſouffrez de tems en tems de petits maux dont il eſt inutile que vous parliez, parce qu'ils ne demandent pas que vous appelliez le Médecin, ni que vous faſſiez des remèdes ; cependant comme vous êtes ſenſible & que vous aimez à être flâtée, vous ne voulez pas qu'on ignore que vous ſouffrez ; vous voulez plûtôt qu'on vous plaigne, vous dites à qui veut l'entendre que vous n'avez point repoſé de toute la nuit, que vous avez mal de tête, que vous êtes accablée, que vous n'avez point d'apetit. Hélas ! ſi vous ſupportiez ces infirmités en ſilence, ſi vous vous contentiez que Dieu qui vous les envoit les ſçût, ſi vous vouliez les ſouffrir pour ſon amour ſans y chercher de l'adouciſſement de la part des créatures, que cela ſeroit agréable à votre divin Epoux ! Ce ſeroit une pratique très-méritoire de la vie cachée.

CXXXVIII.

Vous pratiquez la vertu dans l'intention de plaire à Dieu ; mais il y a encore dans le fond de votre ame quelque égard pour la créature, quoique vous diſiez en vous-même que vous ne voulez agir que pour Dieu. En approfondiſſant vos diſpoſitions vous trouverez que vous auriez quelque peine s'il vous conſtoit clairement que perſonne ne vous croit pieuſe. La vie cachée inſpire des intentions plus épurées ; elle enſeigne à ne chercher que Dieu pour témoin de nos actions & de nos meilleures diſpoſitions. Vous avez ſouffert une humiliation avec patience, mais vous êtes charmée qu'on ſe ſoit apperçu que vous l'avez ſoufferte par vertu, afin que l'eſtime qu'on aura de vous vous dédommage de la confuſion que vous avez reçuë. La vie cachée conſiſte à ſouffrir l'humiliation toute entiére, ſans dédommagement du côté de la créature, n'en voulant recevoir que de la liberalité de Dieu. On vouloit vous donner une charge qui vous flâtoit beaucoup ; vous vous êtes excuſée par modeſtie de l'accepter ; mais vous l'avez fait de telle ſorte que perſonne n'ait pû ignorer que vous avez eu l'humilité de la refuſer. La vie cachée porte à fuïr les emplois éclatans, & de plus elle uſe d'addreſſe pour empêcher qu'on ne comprenne que c'eſt par modeſtie qu'on les évite. On peut dire ici que la vie cachée eſt le contre poiſon de l'amour propre ; qu'elle l'attaque & le débuſque de ſes plus forts retranchemens.

CXXXIX.

Lorſqu'on eſt fidéle dans la pratique des vertus qui paroiſſent, & qu'on néglige celles qui ne paroiſſent pas : lorſqu'on fait des actes publics de mortification & d'humiliation, & qu'on omet les particuliers que perſonne ne voit : lorſqu'on montre du courage & de la fermeté dans les grandes occaſions & qu'on eſt foible dans les petites, lorſqu'on ſoutient généreuſement un affront reçu en préſence de pluſieurs, & qu'on eſt ſenſible à une ſecrette confuſion : lorſqu'on ſe flâte de pouvoir ſouffrir les plus grandes croix, & qu'on porte avec peine les plus legéres : lorſqu'on parle d'endurer le martyre, & qu'on ne veut pas ſupporter une parole diſgracieuſe ; dans tous ces cas on montre qu'on n'a pas fait grand progrès dans la vie cachée. Il y a encore dans le fond de l'ame une ſecrette complaiſance pour ce qui éclatte. On n'eſt pas parvenu au point d'aimer à diſparoître tout-à-fait aux yeux des créatures.

CXL.

Repréſentons-nous une Religieuſe peu conſidérée dans ſon Monaſtère & qui n'y fait nulle ſenſation, ſoit parce qu'on n'y connoît pas ſes talens, ſoit parce qu'elle n'en a que de très-médiocres. Ajoûtons qu'elle a des infirmités dont on n'a pas beaucoup de compaſſion, & qui la font même craindre ou rebuter des autres : qu'outre cela elle a de grandes tentations à combattre, & des peines intérieures très-ameres & très-cruci-

ſantes à ſoutenir. Une telle Religieuſe qui porte ces maux, ces privations, ces humiliations en ſilence, & qui ne demande que Dieu pour témoin de ce qu'elle ſouffre, eſt dans le véritable état de la vie cachée avec JESUS-CHRIST en Dieu. O que cet état, terrible à la nature, eſt bien intérieur, bien eſtimable, bien précieux dans l'ordre de la grace ! Peu de gens en comprennent le prix & le bonheur. Il y en a encore moins qui déſirent d'y participer. Cela eſt reſervé aux ames qui ſont initiées dans les Myſtères de la vie cachée & de la croix de JESUS-CHRIST.

CXLI.

Il y a encore un état plus caché, c'eſt celui d'une perſonne qui ſouffre beaucoup de maux, ſans que ces maux paroiſſent, ce qui fait croire aux autres qu'ils ne ſont que dans ſon imagination ; & qui de plus n'ayant aucun ſoulagement du côté des créatures, ſe trouve rigoureuſement éprouvée du côté de Dieu par la privation de toute conſolation & de tout appui ſenſible, ſouffrant dans ſon eſprit d'épaiſſes ténèbres, & dans ſon cœur une extrême aridité. Cette ame cachée ainſi aux créatures & cachée, pour ainſi dire à elle-même, peut dire véritablement qu'elle eſt cachée avec JESUS-CHRIST en Dieu.

CXLII.

On peut donc diſtinguer ici deux états de la vie cachée ; l'un par rapport aux créatures, auxquelles on eſt inconnu ; l'autre par rapport à ſoi-même, en ſorte que l'ame

dans l'état d'épreuve où Dieu la met quelquefois, ne connoît pas ſa véritable diſpoſition, ſe croyant extrêmement mauvaiſe, tandis qu'elle eſt très-ſainte; penſant être en horreur aux yeux de Dieu, tandis qu'elle lui eſt très-agréable; ſe conſidérant comme éloignée, ſéparée & rejettée de Dieu, tandis qu'elle le poſſede davantage; ſe regardant enfin comme délaiſſée de Dieu, tandis qu'elle en eſt plus fortifiée & plus particuliérement ſoutenuë. Cet état eſt un des plus crucifians de la vie cachée; mais en purifiant l'ame, il la diſpoſe aux plus intimes communications de JESUS-CHRIST.

CXLIII.

On ne connoît guére la pratique de la vie cachée, quand on parle trop aiſément des graces particuliéres qu'on reçoit de Dieu. Les confidences reciproques que de jeunes Religieuſes ſe font quelquefois ſur leurs diſpoſitions intérieures, montrent bien de l'amour propre, de la puerilité & de la vanité. Ne ſoyez jamais trop empreſſée de ſçavoir ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des autres; quand même ce ſeroit ſous prétexte de vous édifier, ou de vous encourager. Vous aurez d'abord bonne intention; mais bientôt après vous continuerez par curioſité, & vous perdrez beaucoup de tems. D'autre part ſi Dieu vous favoriſe de quelque grace ſoit dans l'oraiſon, ſoit dans la ſainte Communion, conſervez-la dans le ſecret de votre ame & imitez la prudence de la très-ſainte Vierge, dont il eſt dit dans l'Evan-

gile, *qu'elle conſervoit en elle-même toutes* Luc. *ces choſes, y faiſant réflexion dans ſon cœur.* 21. 9.
Quel fruit pouvez-vous retirer en divulguant les dons de Dieu, qui ne ſoit balancé par de grands inconvéniens ? En premier lieu ce n'eſt pas de la Religieuſe à qui vous les manifeſtez que vous devez prendre conſeil, ſur la maniére dont vous avez à vous conduire pour profiter de ces graces ; c'eſt plûtôt de la Supérieure ou de la Maîtreſſe, ſi vous êtes Novice, & plus particuliérement du Confeſſeur ou du Directeur. En ſecond lieu il arrive ſouvent que ces confidences n'étant approuvées ni de la Supérieure, ni du Confeſſeur, on eſt pourtant tenté de continuër à les faire, ce qui prouve qu'on n'y cherche pas Dieu, puiſqu'on agit contre l'obéïſſance, & qu'on s'y porte par amour propre, & par la demangeaiſon qu'on a de parler de ſoi. En troiſiéme lieu, vous croirez avoir reçu quelque grace extraordinaire dans votre oraiſon, tandis que vous vous ſerez trompée, & que ce n'aura été qu'un effet de votre imagination, & cependant vous vous entretiendrez avec votre amie, comme d'une faveur inſigne, ce qui vous confirmera davantage dans votre illuſion & lui donnera occaſion d'y tomber auſſi elle-même par les idées extraordinaires que vous lui communiquerez. Enfin vous aurez dit pendant un certain tems avec beaucoup de ſimplicité tout ce qui ſe paſſe dans votre intérieur à une amie, en qui vous aviez une ſi grande confiance, que vous ne pouviez rien

lui cacher ; mais comme l'amitié des créatures eſt ſujette au changement, dans la ſuite du tems votre confiance ſe rallentit ; elle ceſſe, & il vous reſte le regret d'avoir trop inſtruit cette amie de vos ſecrets, par la crainte qu'elle ne les divulgue. N'eût-il donc pas mieux valu vous taire ſur les graces que vous recevez de Dieu & penſer ſeulement à les mettre à profit ? Le ſilence eſt toûjours le plus sûr, & la facilité à parler de ces choſes eſt pour l'ordinaire fort ſuſpecte d'illuſion.

CXLIV.

Conſervez donc votre ſecret pour vous. Qu'il n'y ait que la néceſſité de vous inſtruire qui vous oblige d'en rendre compte à votre Supérieure, ou à votre Directeur, ou à votre Confeſſeur. Si vous le divulguez à d'autres ; vous riſquez que Dieu n'agrée point vos confidences, & que pour vous punir de votre facilité à trop parler, il vous prive de ces faveurs particuliéres & laiſſe votre cœur dans une aridité dont vous ſouffrirez beaucoup.

CXLV.

Je ne prétends pas, direz-vous, me glorifier devant les autres des graces que Dieu me fait, je me croirois coupable d'orgueïl ; & par conſéquent d'un grand péché. Mais nous ſommes deux amies qui penſons à peu près de la même maniére. Nous nous animons reciproquement dans le ſervice de Dieu en nous communiquant ce qui ſe paſſe dans notre intérieur. Nous nous conſolons enſem-

ble, quand nous ſouffrons quelque tentation, quelque peine d'eſprit, ou que nous ſommes dans la ſéchereſſe; & ſi nous ſommes dans la ferveur, nous nous encourageons à être fidéles, afin de nous y conſerver. Eh mon Dieu! que je crains que votre amour propre ne vous trompe! Vous vous conſolez mutuellement, dites-vous, quand vous êtes dans la peine: conſolation humaine, & par conſéquent bien ſuſpecte. Cherchez plutôt la véritable & la ſolide aux pieds de Dieu & vous l'y trouverez. Si vous êtes dans la ferveur, ajoûtez-vous, vous en parlez afin de vous y animer davantage. Mais prenez garde encore que le redoublement de ferveur que vous éprouverez dans vos diſcours, ne ſoit une diſpoſition du tempéramment à laquelle l'eſprit de la grace n'aura point de part. Du moins vous courez riſque que cela n'arrive ainſi; au lieu qu'en gardant le ſilence ſur votre intérieur, vous n'avez rien à craindre, & vous êtes d'autant plus aſſurée d'agir prudemment, qu'il y a plus ordinairement de l'imprudence à faire le contraire.

CXLVI.

Une preuve que ces confidences ſont plus ſouvent dans les jeunes Religieuſes un amuſement puérile & une illuſion qu'un véritable bien, c'eſt qu'elles ſe feront un plaiſir de ſe manifeſter reciproquement leurs plus ſecrettes diſpoſitions; que ſi on leur laiſſoit faire: elles en parleroient à tout moment, ou en toute rencontre, qu'elles ſeroient in-

tariſſables dans leurs entretiens & y paſſeroient ſans peine pluſieurs heures de ſuite, tandis qu'elles auront une extrême repugnance à en parler à leur Supérieure, ou à leur Maîtreſſe, bien que la régle le leur preſcrive, & que même il leur en coûte également d'en rendre compte à leur Confeſſeur ou à leur Directeur, qui quelquefois eſt obligé d'inſiſter beaucoup pour les déterminer à le faire avec ſimplicité. Sentez ici, vous qui êtes dans le cas, toute votre illuſion. Si c'eſt le déſir de votre avancement qui vous fait parler de votre intérieur, pourquoi êtes-vous muëtte, lorſque le devoir exige que vous parliez, & pourquoi parlez-vous ſi facilement, quand vous n'y avez nulle obligation ? Il eſt aiſé de le comprendre. Rien ne coûte quand c'eſt l'amour propre qui fait agir, & tout devient pénible, lorſque pour remplir ſon devoir il faut contrarier cet amour propre.

CXLVII.

Lorſqu'il eſt porté par la régle que les Religieuſes rendront compte de tems en tems de leur intérieur à la Supérieure, ou les Novices à leur Maîtreſſe, elles doivent le faire avec humilité & ſimplicité ; & en ſurmontant leur repugnance là-deſſus ſi elles en reſſentent quelqu'une, elles mériteront beaucoup devant Dieu. Les anciennes doivent ici donner l'exemple aux jeunes, & ne pas ſe prévaloir de leur âge, ou de leur titre d'ancienne Mere, quand il n'y a point de loi, ni de conſtitution qui les exempte.

Plus elles auront eu des tîtres dans la Religion, & ſe ſeront diſtinguées par leurs bonnes qualités ou les ſervices qu'elles ont rendu au Monaſtère, plus il leur ſera glorieux devant Dieu & devant leurs Sœurs, de ſe ſoumettre à cette régle avec la même docilité & la même ſimplicité qu'on exige d'une Novice ou d'une jeune Profeſſe. C'eſt être grandement ſage & prudente que d'avoir ici la candeur & l'humilité d'un enfant. D'autre part les Supérieures & les Maîtreſſes doivent accuëillir leurs Religieuſes ou leurs Novices avec tant de cordialité, d'affabilité & de charité qu'elles leur inſpirent du courage dans une manifeſtation, qui quelquefois fait bien ſouffrir l'amour propre. Elles doivent les écouter affectueuſement, les interroger diſcrétement, les entretenir cordialement; les inſtruire charitablement, parler à chacune ſelon la portée de ſon eſprit, de ſon caractère & de ſa vertu; régler là-deſſus leurs avis, inſinuër la perfection par douceur & non par ſévérité, & ſe conduire enfin de telle ſorte qu'on déſire plûtôt de revenir auprès d'elles que d'en ſortir. Nous ajoûterons qu'une Supérieure ou une Maîtreſſe doit être ſi diſcréte à l'égard de la confiance de ſes Religieuſes ou de ſes Novices, qu'aucune ne puiſſe jamais ſoupçonner qu'elle a divulgué le moindre de ſes ſecrets. Une faute en ce point ne pourroit avoir que des ſuites fâcheuſes; & ſi une Supérieure ou une Maîtreſſe ne ſçavent pas ſe taire en pareil cas, on peut dire de l'une & de l'autre qu'elles ne ſçavent pas gouverner.

CXLVIII.

Quand nous avons condamné d'illuſion les confidences que de jeunes Religieuſes ſe font ſur leur intérieur, nous n'avons pas prétendu empêcher celles que deux Religieuſes d'un âge mûr peuvent ſe faire l'une à l'autre de l'avis de leur Directeur, ſurtout lorſqu'elles ſont conduites par la même voye ou le même eſprit. Nous reconnoiſſons qu'il en peut revenir du bien à ces ames, & c'eſt dans ce ſens que l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST a dit : " Les conférences L. 1. c. 20. „ ſaintes des choſes ſpirituelles peuvent ſervir beaucoup à faire croître la piété, principalement lorſqu'elles ſe paſſent entre „ des perſonnes qui ſe trouvent unies en „ Dieu & qui n'ont qu'un même cœur & „ un même eſprit. „ On doit ſeulement obſerver ce que nous avons dit ailleurs, qui eſt de prendre garde que cette union ne paroiſſe pas trop au déhors, & n'altére pas la charité commune. Ajoûtons qu'il y a quelquefois dans les Monaſtères des Religieuſes anciennes dont la grande piété, la prudence & l'expérience dans les voyes de Dieu leur concilie l'eſtime & la confiance des autres Religieuſes. Il ſemble que Dieu les a données à leur Communauté pour la conſolation ſpirituelle de toutes celles qui ont recours à leurs lumiéres & à leur charité ; ſi fort elles leur ſont utiles. Nous ne pouvons que loüer la confiance des unes, & les talens des autres, & bien loin d'y trouver à redire, nous ſouhaitons que ce bien ſe

rencontre dans toutes les Communautés.

CXLIX.

S'il arrive qu'une Religieuſe ſoit élevée à un don éminent d'oraiſon, ou qu'elle ſoit dans une voye extraordinaire & que cela paroiſſe malgré elle aux yeux des autres, il me ſemble qu'il eſt plus de la prudence de le tenir caché que de le divulguer. Premiérement on n'en doit rien faire paroître à cette Religieuſe, parce que cela ne ſerviroit qu'à lui cauſer de la peine, où le démon en prendroit occaſion de la troubler & de la tenter de vanité. Qu'on la laiſſe donc ſous les ſoins de ſon Directeur, & qu'on ne l'examine que pour s'édifier de ſa piété. En ſecond lieu il convient encore moins d'en parler au-dehors, parce que cela pourroit attirer auprès d'elle bien des gens, les uns pour s'édifier, les autres pour la conſulter & d'autres pour contenter leur curioſité. Si Dieu veut que les faveurs dont il honore ſa ſervante ſe divulguent, comme cela eſt arrivé quelquefois, il ſçaura le faire ſans que vous vous en mêliez. Repoſez-vous ſur lui de la gloire extérieure qu'il veut retirer de cette ame, & cependant laiſſez repoſer cette Epouſe de JESUS-CHRIST dans le ſecret de ſa vie cachée.

CL.

Vous vous ſentez toute embraſée de l'amour de Dieu; j'envie votre bonheur. Mais dans l'ardeur dont vous êtes conſumée intérieurement, vous parlez de Dieu & de ſon amour avec tant de bruit, qu'on diroit que vous voulez que tous les échos vous répon-

dent. Je ſouhaiterois que vous rabaiſſaſſiez votre voix de plus d'un ton. Aimez beaucoup & parlez peu. Soyez comme un flambeau qui ſe conſume ſans bruit devant le Sanctuaire. Quand un cierge allumé petille, c'eſt une preuve que la cire dont il eſt compoſé n'eſt pas ſans mêlange.

CLI.

On peut remarquer pour derniére inſtruction de la vie cachée dont nous parlons, que plus une ame avance dans la piété ou s'approche de l'union avec Dieu, plus auſſi elle ſe ſent portée à ſe ſéparer des créatures, à rechercher la ſolitude, à ſe tenir cachée. Premiérement vous ne verrez jamais une perſonne intérieure ſe répandre inutilement en paroles, & ſe laiſſer aller à la diſſipation. En ſecond lieu vous ne la verrez pas chercher à faire des connoiſſances, à ſe procurer des viſites, à ſe former beaucoup d'amies; au contraire les créatures l'embarraſſent; elle trouve toûjours plus de conſolation à être ſeule; & lorſqu'elle eſt obligée par devoir de converſer ou de traiter d'affaires avec pluſieurs perſonnes, c'eſt toûjours plûtôt avec patience qu'avec joye, ou bien elle n'y trouve d'autre ſatisfaction, que celle d'accomplir la volonté de Dieu. En troiſiéme lieu une perſonne véritablement intérieure tient toûjours cachées les graces particuliéres, & les conſolations qu'elle reçoit de Dieu. Elle n'en confere qu'avec ſon Directeur, & autant qu'il eſt néceſſaire pour recevoir ſes avis & pour lui donner la connoiſſance qu'il

doit avoir de l'état de ſon ame. Elle eſt plus portée à s'accuſer de ſes péchés qu'à étaler ces graces, & nous voyons que la grande ſainte Thereſe étant obligée par l'obéïſſance qu'elle devoit à ſes Confeſſeurs d'écrire celles que Dieu lui avoit faites, elle déclare dès le commencement qu'elle auroit mieux aimé qu'on lui eût permis de faire le recit de ſes fautes & de ſes défauts. En quatriéme lieu chacun peut reconnoître par ſa propre expérience que lorſqu'il eſt bien recuëilli ou qu'il goûte Dieu d'une maniére plus intime, ſoit dans l'oraiſon, ſoit dans la ſainte communion, il ſe ſent porté à chercher l'endroit le moins diſſipant dans l'Egliſe, & à ſe dérober aux yeux de tout le monde, ne voulant rien voir ni être vû de perſonne, pour joüir de Dieu avec plus de ſatisfaction & en touté liberté de cœur. On ſent auſſi quelquefois dans ces occaſions un ſi grand déſir de ſe cacher, qu'étant retiré dans un coin obſcur, on voudroit s'enfoncer, pour ainſi dire, dans le mur, pour ne plus rien voir, ne plus rien entendre, & goûter Dieu dans une entiére ſéparation de toutes les créatures. Pareillement lorſqu'on ſort d'une oraiſon ou de l'action de graces de la ſainte Communion, dans laquelle on a été bien recuëilli, on eſt porté à parler peu, on ſent de l'éloignement pour tout ce qui diſſipe, on ſe rend difficilement aux affaires extérieures, on ne voudroit converſer avec perſonne, on ne ſe plaît que dans ſon recuëillement. Tout ceci fait voir que la vie intérieure s'entretient dans la vie ca-

chée ; que les perſonnes intérieures aiment toûjours à être cachées ; que l'eſprit de Dieu porte les ames qu'il guide à la vie cachée, & que celles qui aiment trop à parler, qui ſe répandent inutilement aux choſes extérieures, n'ont pas fait du progrès dans la ſolide piété, & ne la pratiquent que foiblement & médiocrement.

CLII.

On a pourtant vû des Saints, direz-vous, qui n'ont point mené une vie cachée. Des Solitaires ont quitté leurs déſerts pour traiter des affaires de Dieu dans les Villes. Des hommes Apoſtoliques ont parcouru de vaſtes Royaumes pour gagner les ames à Dieu. Des Religieuſes d'une ſainteté éminente, comme ſainte Thereſe & ſainte Cathérine de Siennes, ont fait des voyages fréquens ſoit pour le bien de l'Egliſe en général, ſoit pour leur Ordre en particulier. Combien y en a-t'il eu d'autres à qui Dieu ayant accordé le don de conſeil & de la parole s'en ſont ſervis pour aider les ames à ſe ſanctifier, ſoit en les délivrant des peines qu'elles ſouffroient ; ſoit en les animant puiſſamment à acquerir la perfection ? A combien d'autres auſſi des Directeurs très-éclairés ont ordonné de mettre par écrit leur état d'oraiſon, leurs diſpoſitions intérieures, les graces extraordinaires dont Dieu les a favoriſées pour ſervir à l'édification des fidéles ? Tout cela fait voir que la piété ne ſe cache pas toûjours, telle eſt votre objection ; voici la réponſe. Nous ne prétendons pas renfermer

renfermer toûjours la vertu dans l'obſcurité ni blâmer ceux qui ſe produiſent au-dehors dans l'ordre de Dieu ; mais nous diſons que les perſonnes qui pratiquent la vertu ſolidement, aiment pour l'ordinaire à ſe cacher, & qu'elles ne quittent leur retraite qu'autant qu'elles y ſont obligées ou par une inſpiration de Dieu bien marquée, ou par les devoirs de leur état, ou par l'autorité de leurs Supérieurs. Ce n'a été que par quelqu'une de ces trois voyes que les Solitaires ſont ſortis de leur déſert, que les hommes Apoſtoliques ont porté l'Evangile dans les païs les plus éloignés, que ſainte Thereſe a entrepris ſes fondations, & ſainte Catherine de Sienne ſes voyages. Ces exemples n'autoriſeront jamais une Religieuſe à ſe procurer des viſites des perſonnes ſéculiéres, à paroître fréquemment & inutilement dans les parloirs, à vouloir ſe diſtinguer dans l'intérieur de ſon Monaſtère, à s'ériger en directrice des ames par ſa propre détermination. S'il y en a eu qui ont reçu de Dieu le talent de parler avec onction des choſes divines & d'être très-utiles par là à beaucoup de perſonnes, toutes ne doivent pas ſe croire favoriſées du même talent ; & quand elles l'auroient, il ne leur ſeroit permis de le faire valoir que par l'ordre de ceux qui ont autorité ſur elles, comme ſeroient une Supérieure, un Confeſſeur ou un Directeur. Il peut y avoir du bien à écrire ſes diſpoſitions & les graces qu'on a reçu de Dieu. C'eſt également des Supérieurs ou

des Directeurs qu'on en doit recevoir l'ordre ; on ne doit jamais le rechercher ſoi-même. Si ces ſortes d'écrits compoſés par des perſonnes d'une grande piété ont réüſſi quelquefois pour la gloire de Dieu, il y en a eu auſſi que des filles trompées par leur imagination ont tracés & qui n'ont guére fait honneur à la dévotion, par les fauſſes conſéquences que les gens mal intentionnés en ont tiré. Il faut donc conclure qu'une Religieuſe qui veut devenir véritablement intérieure doit mener une vie cachée, que ſa piété y ſera toûjours plus en ſûreté, qu'elle y prendra de merveilleux accroîſſemens ; & qu'à moins que l'obéïſſance ou quelqu'autre devoir ne l'oblige à ſe montrer, il ſera toûjours plus ſûr pour elle de pratiquer cette belle maxime de l'Auteur de l'Imitation de
1. JESUS-CHRIST : " Aimez à n'être point connu
" & à paſſer pour une perſonne qui n'eſt
3. " bonne à rien. O qu'il eſt utile, ajoûte le
5. " même Auteur, pour conſerver en nous le
" tréſor céleſte de la grace, de fuïr tout ce
" qui éclatte aux yeux du monde, & tout
" ce qui peut nous procurer de l'admiration
" & de l'eſtime, & de n'appliquer tous nos
" ſoins qu'à ce qui peut ſervir à nous cor-
" riger de nos défauts & à nous donner
" une nouvelle ferveur ! Combien y en a-
" t'il à qui il a été très-nuiſible que leur
" vertu ait été connuë & loüée ? Combien
" eſt-il avantageux au contraire que la grace
" ſe conſerve dans le ſecret & dans le ſi-
" lence en cette vie fragile, qui tant qu'elle

„ dure eſt une guerre & une tentation con-
„ tinuelle. „

CLIII.

Le ſilence eſt l'ami fidéle de la vie cachée. On ne ſe produit trop que parce qu'on veut parler, & ſi l'on aime à ſe taire, on évite auſſi de ſe produire. Vous ne deviendrez jamais intérieure, ſi vous ne mettez un frein à la langue. Il n'eſt point de maître de la vie ſpirituelle qui ne le recommande expreſſément. Tous les Saints & les Saintes ont regardé le ſilence comme un puiſſant moyen pour acquérir l'eſprit de priére & de recollection, qui eſt le principal effet ou la principale occupation de la vie intérieure. Ils l'ont recommandé pour ſe diſpoſer plus aiſément à la ſainte oraiſon, & on ſçait de quelle néceſſité eſt l'oraiſon bien faite pour arriver à la perfection religieuſe. C'eſt auſſi dans cette vûë que les Fondateurs ou les Fondatrices des différens Ordres ont établi la pratique du ſilence dans les Monaſtères, comme un des plus efficaces moyens pour ſoutenir la diſcipline reguliére, pour entretenir la recollection, & pour faire fleurir les vertus. Ainſi l'obſervation fidéle du ſilence maintient les Maiſons religieuſes dans la vigueur de l'inſtitut, & le relâchement s'introduit bien-tôt dès qu'on n'y fait plus de cas du ſilence.

CLIV.

Quel eſprit de piété n'admire-t'on pas dans une Maiſon religieuſe où le ſilence eſt fidélement obſervé, & quelles conſéquen-

ces favorables n'en peut-t'on pas tirer ? Y a-t'il rien de ſi édifiant que de ſe repréſenter un Monaſtère, où à quelqu'endroit qu'on aille, on n'entend aucun bruit : où ſoit que les Religieuſes travaillent enſemble dans une ſalle commune, ſoit qu'elles ſoient retirées dans leur chambre, elles vaquent en ſilence à leurs occupations. La paix régne en toute sûreté dans ce Monaſtère. On y goûte la même tranquillité qu'on trouveroit dans une profonde ſolitude. Aucune Sœur n'eſt un obſtacle au recuëillement de l'autre. L'eſprit n'eſt point diſſipé par de vains diſcours. Le cœur s'éleve aiſément & plus fréquemment à Dieu. On paſſe des occupations extérieures à l'office ou à l'oraiſon mentale ſans craindre d'y être beaucoup troublé par des diſtractions ; le Monaſtère en général eſt dans le bon ordre, & chaque Religieuſe en particulier peut vaquer en paix au ſoin de ſon avancement dans la vertu. Mais hélas ! qu'eſt-ce qu'un Monaſtère où la licence de rompre le ſilence eſt devenuë commune ? A quelqu'endroit qu'on aille, on entend toûjours quelque bruit & on n'y goûte jamais un véritable repos. On parle dans le refectoire, on parle dans le dortoir, on parle dans la ſalle des ouvrages & on y parle en tumulte, à haute voix, quelquefois on crie, d'autres fois on ſe diſpute. Ici on fait de grands éclats de rire, là on court avec un bruit étonnant, ailleurs on deſcend les dégrés avec une précipitation indécente. Celles-ci s'aſſemblent dans une

chambre pour y murmurer de la Supérieure; les anciennes tiennent leurs séances pour murmurer aussi des jeunes ; les jeunes ont leur Congrès où elles parlent sans respect & sans modération des anciennes. Le silence empêcheroit ces désordres ; il ne subsiste plus, il faut que ces désordres y régnent & fassent d'une maison de paix, une Babylone, une maison de confusion.

CLV.

Accoûtumez-vous donc à parler peu, si vous voulez faire quelque progrès dans la vie intérieure & goûter la paix & la tranquillité qui en sont les doux fruits. Pensez souvent que nous rendrons compte d'une parole oiseuse, & qu'en parlant plus qu'il ne faut, nous risquons toûjours de faire pire que de parler inutilement. " Pourquoi ai- L. 1. c. 10
„ mons-nous tant à parler, dit l'Auteur de
„ l'Imitation de JESUS-CHRIST, puisqu'il est
„ difficile de le faire sans blesser notre cons-
„ cience ? C'est que nous cherchons à nous
„ consoler les uns les autres dans ces entre-
„ tiens, & à trouver quelque soulagement à
„ notre esprit dans l'inquiétude & l'agitation
„ de ses pensées. Nous nous épanchons alors
„ sur ce que nous aimons, ou que nous
„ souhaitons beaucoup, ou sur ce que nous
„ appréhendons comme étant contraire à
„ notre désir. Mais hélas que ces entretiens
„ sont pour l'ordinaire vains & superflus,
„ puisque cette consolation extérieure est
„ un grand obstacle aux consolations inté-
„ rieures que Dieu nous vouloit donner ! „

CLVI.

Toute Religieuſe qui parle beaucoup, ſe diſſipe auſſi beaucoup, ou eſt déja grandement diſſipée. La volubilité de la langue & l'abondance des paroles montrent en elle une imagination chargée de quantité de vaines penſées, ou elle s'en procure de nouvelles, qui la jettent bien loin de la recollection, comme un orage jette un vaiſſeau bien loin du port où il étoit ſur le point d'entrer. On reconnoît une Religieuſe recuëillie au ſilence qu'elle garde, & ce ſilence eſt encore en elle un moyen puiſſant pour ſe ſoutenir dans le recuëillement. Repréſentez-vous une Religieuſe qui goûte les choſes de Dieu, qui marche en ſa préſence, qui profite dans l'oraiſon, qui retire de grands fruits de ſes communions. Vous comprendrez aiſément par ſon ſilence qu'elle eſt dans ces ſaintes diſpoſitions. Car plus elle aura le cœur plein de Dieu au ſortir de l'oraiſon ou de la ſainte table, plus auſſi elle aura de l'inclination à garder le ſilence. Elle ne voudroit plus le rompre, & il lui coûtera de parler. Voyez de même une Religieuſe fidéle au ſilence, bientôt vous la trouverez recuëillie à proportion de ſa fidélité, & ſon progrès dans l'oraiſon & dans les vertus de ſon état ſera ſenſible.

CLVII.

Puiſque le ſilence eſt ſi néceſſaire à la vie intérieure, ne vous contentez pas de le garder dans le tems & dans les lieux où la régle l'ordonne, accoûtumez-vous à parler

peu dans les autres tems & dans les autres endroits du Monaſtère. Si vous parlez, faites-le toûjours ſans trop élever la voix & prenez un ton modeſte. Evitez les exagerations & la ſuperfluité des paroles. Ne vous engagez pas dans de longues converſations avec les perſonnes trop diſcoureuſes. Ménagez utilement votre tems en ménageant vos paroles : enfin qu'il n'y ait que la néceſſité, l'utilité, la charité, la bienſéance qui vous délient la langue ; outre que vous éviterez beaucoup de fautes, vous vous attirerez beaucoup de graces, & vous trouverez Dieu plus aiſément.

CLVIII.

Ce n'eſt pas ſeulement par la langue qu'on rompt le ſilence, c'eſt encore par le bruit qu'on fait autrement. Vous devez être attentive à éviter d'en faire ſur tout dans les lieux & aux tems où la régle ordonne le ſilence. Si vous marchez avec trop de précipitation dans un dortoir, ſi vous frappez trop des pieds, ſi vous fermez bruſquement la porte de votre chambre, ſi dans votre cellule vous remuez les chaiſes ou la table avec tant de bruit qu'on l'entende du dortoir ou de la chambre voiſine, tout cela eſt contre le ſilence, qui eſt autant établi pour la tranquillité des Sœurs que pour vous éviter de pécher par la langue. Diſons encore que c'eſt un uſage très-pieuſement établi dans des Communautés reguliéres d'employer des ſignes plûtôt que la voix au tems deſtinés par la régle au ſilence, lorſque dans

CLVI.

Toute Religieuse qui parle beaucoup dissipe aussi beaucoup, ou est déja gra[illegible] ment dissipée. La volubilité de la lan[illegible] l'abondance des paroles montrent une imagination chargée de qu[illegible] vaines pensées, ou elle s'en proc[illegible] velles, qui la jettent bien loi[illegible] lection, comme un orage j[illegible] bien loin du port où il é[illegible] d'entrer. On reconnoît [illegible] cueillie au silence qu'ell[illegible] lence est encore en elle[illegible] pour se soutenir dans [illegible] présentez-vous une [illegible] choses de Dieu, qu[illegible] qui profite dans [illegible] grands fruits d[illegible] comprendrez [illegible] est dans ces[illegible] elle aura le[illegible] de l'oraiso[illegible] elle aura[illegible] Elle ne[illegible] coûter[illegible] ligie[illegible] tro[illegible] lir [illegible] moins silencieuse qu'une femme qui vendroit du fruit ou des herbes dans une place publique, & s'occuperoit tout simplement de sa vente dans l'intention d'accomplir la volonté de Dieu qui l'a placée dans cet état.

Religieuses [illegible] au dans les autres [illegible] fois du Monastere. Si [illegible] toujours sans trop [illegible] ton modeste. Evitez [illegible] superfluité des paroles. [illegible] dans de longues [illegible] trop discoureuse, [illegible] en méditation vos [illegible] il n'y ait que la nécessité, [illegible] la bienséance qui vous [illegible] vous que vous éviterez [illegible] vous vous attirerez [illegible] vous trouverez Dieu.

CLX.

Le ſilence de l'eſprit & du cœur que nous
ommandons, ne doit pas être ſimplement
noncement aux vaines penſées & aux
s déréglées ; il faut qu'en vuidant
ſouvenir des créatures il ſerve à le
bonnes penſées, & qu'en épu-
de ſes affections terreſtres, il
par un entier dévoüement.
t Paul que nous avons rap-
la vie cachée, renferme
us êtes morts, dit-il,
-dire, la mort ou le
réés. *Et votre vie,*
Dieu avec J. C.,
a-dire, vivre en Dieu
on en conſerve dans ſon
l'entiére conſecration de ſon
ion ſervice & à ſon ſaint amour.
ſi de même qu'on fait taire ſa langue en-
vers les créatures pour mieux ſe recuëillir &
s'entretenir avec Dieu, on fait taire, pour
ainſi dire, également ſon eſprit & ſon cœur
à l'égard des créatures, afin de mieux s'ap-
pliquer au ſouvenir de Dieu, & tourner
vers lui tous les mouvemens de ſon cœur.

CLXI.

C'eſt principalement par l'exercice de la
préſence de Dieu qu'on met en pratique ce
que nous venons de dire. Si vous avez le
bonheur d'en contracter l'habitude, votre
vie ſera comme une priére continuelle, &
vous acquerrez les vertus religieuſes dans un
éminent dégré. Les Saints, fondés ſur l

ce tems on a beſoin de ſe faire entendre à quelque Sœur, & qu'on ne peut pas le differer à une autre heure.

CLIX.

Il y a trois ſortes de ſilence, celui de la langue, celui de l'eſprit & celui du cœur. Le premier ſans les deux autres fait une Religieuſe taciturne; mais il ne ſuffit pas pour la rendre intérieure. On vous dit de mettre un frein à votre langue, non-ſeulement afin d'éviter les fautes qu'on peut commettre en parlant trop, mais de plus afin de faciliter en vous la ſainte recollection. Mais ſi vous employez à de frivoles ſpéculations le tems que vous ôtez aux entretiens inutiles; ſi étant retirée en ſilence dans votre cellule, vous donnez libre cours à toutes vos penſées, alors vous n'aurez que l'apparence du recuëillement, & vous ſerez très-réellement diſſipée. Ce n'eſt pas toûjours l'éloignement du monde qui fait le ſolitaire, c'eſt principalement la ſolitude de l'eſprit par le retranchement des vaines penſées; c'eſt la ſolitude du cœur par le renoncement aux vaines affections. Une Religieuſe qui renfermée dans ſa chambre porte néanmoins ſon eſprit au monde & le laiſſe promener par les ruës de la ville, eſt moins ſolitaire & moins ſilencieuſe qu'une femme qui vendroit du fruit ou des herbes dans une place publique, & s'occuperoit tout ſimplement de ſa vente dans l'intention d'accomplir la volonté de Dieu qui l'a placée dans cet état.

CLX.

Le ſilence de l'eſprit & du cœur que nous recommandons, ne doit pas être ſimplement un renoncement aux vaines penſées & aux affections déréglées ; il faut qu'en vuidant l'eſprit du ſouvenir des créatures il ſerve à le remplir de bonnes penſées, & qu'en épurant le cœur de ſes affections terreſtres, il l'attache à Dieu par un entier dévoüement. Le paſſage de ſaint Paul que nous avons rapporté en parlant de la vie cachée, renferme ces deux points. *Vous êtes morts*, dit-il, voilà le premier ; c'eſt-à-dire, la mort ou le renoncement aux objets créés. *Et votre vie*, ajoûte-t'il, *eſt cachée en Dieu avec J. C.*, voilà le ſecond ; c'eſt-à-dire, vivre en Dieu par le ſouvenir qu'on en conſerve dans ſon eſprit & par l'entiére conſecration de ſon cœur à ſon ſervice & à ſon ſaint amour. Ainſi de même qu'on fait taire ſa langue envers les créatures pour mieux ſe recuëillir & s'entretenir avec Dieu, on fait taire, pour ainſi dire, également ſon eſprit & ſon cœur à l'égard des créatures, afin de mieux s'appliquer au ſouvenir de Dieu, & tourner vers lui tous les mouvemens de ſon cœur.

CLXI.

C'eſt principalement par l'exercice de la préſence de Dieu qu'on met en pratique ce que nous venons de dire. Si vous avez le bonheur d'en contracter l'habitude, votre vie ſera comme une priére continuelle, & vous acquerrez les vertus religieuſes dans un éminent dégré. Les Saints, fondés ſur l'E-

c'eſt pour déteſter ſes péchés paſſés. Tantôt on ſoupire après la fin de ſes miſéres ſpirituelles, ou pour être délivré des dangers de cette vie, ou pour aller joüir du bonheur immuable des Saints dans l'éternité. O qu'une Religieuſe eſt heureuſe lorſqu'affermie dans la vertu par une longue pratique, & que bleſſée d'un trait de l'amour divin, elle ſoupire ſans ceſſe après le moment d'être unie pour toûjours à JESUS-CHRIST dans le Ciel, & lui témoigne ſes déſirs ardens par des élevations preſque continuelles de ſon cœur vers lui ? On trouve dans le troiſiéme livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST des ſentimens magnifiques qui peuvent ſervir de modéle pour cela ; mais ſur-tout au chapitre 48e. qui n'eſt qu'une continuité de mouvemens affectueux inſpiré par la vûë des miſéres de cette vie, de la felicité des Saints & du bonheur de joüir de Dieu dans le Ciel ſans partage & ſans crainte de le perdre. On ne peut trop lire ce chapitre pour s'exciter à des ſentimens de dégagement de la vie & d'amour de Dieu. Il exprime magnifiquement le langage d'un cœur bleſſé profondement d'un trait de la charité parfaite, & qui ne ſouffre l'exil de cette vie que par la patience & la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

CLXV.

Ne vous rebutez pas, vous qui commencez à vous exercer dans cette ſainte pratique des fréquentes élevations de cœur à Dieu ; ne vous rebutez pas, dis-je, ſi d'abord elle vous paroît ſeche, un peu gênante, & mê-

me ſi vous l'oubliez ſouvent. Ayez à cœur d'y être fidéle & d'en contracter l'habitude. Tâchez de vous en ſouvenir, & faites-vous pour cela avec une pieuſe induſtrie une mémoire locable. Propoſez-vous, par exemple, de faire un acte d'amour de Dieu, ou de quelqu'autre vertu, toutes les fois que vous paſſerez devant une Chapelle, ou que vous ſortirez de votre chambre, ou que vous commencerez un ouvrage, ou que vous changerez d'action. Si vous êtes bien pénétrée du déſir d'acquerir cette ſainte habitude, il vous rendra induſtrieuſe à en trouver les moyens. Une bonne volonté en trouve toûjours de nouveaux qui lui réüſſiſſent.

CLXVI.

N'entrez jamais dans votre chambre ſans faire à genoux une courte priére à votre oratoire, & n'en ſortez pas non plus ſans demander à notre Seigneur ſa bénédiction par l'entremiſe de la très-ſainte Vierge, afin qu'il vous préſerve de vous diſſiper & de rien faire qui puiſſe lui déplaire. Ceci s'entend lorſque vous entrez dans la chambre pour y reſter quelque tems, & non pas quand c'eſt pour en ſortir preſque au même inſtant que vous y êtes entrée. De plus ſi lorſque vous y êtes ſeule & occupée à travailler, l'horloge vient à ſonner quelque heure, ce ſera une très-bonne maxime de quitter l'ouvrage, ſi vous le pouvez commodement, & de vous mettre à genoux à l'oratoire pour reciter la Salutation Angelique, ou quelque courte priére à votre dévotion.

CLXVII.

Il y a ordinairement pluſieurs Chapelles dans l'intérieur des Monaſtères, dont les Religieuſes particuliéres ont ſoin, chacune ſelon ſa dévotion. Tout cela eſt très-propre à nourrir la piété, pourvû qu'en les décorant on ne le faſſe pas ſi richement qu'on bleſſe la perfection de la pauvreté religieuſe. Ces Chapelles ſont dreſſées en partie afin que vous trouviez ſouvent ſur vos pas en allant par le Couvent, des objets propres à vous recuëillir. Ne ſeroit-ce pas une excellente pratique ſi en paſſant, par exemple, devant la Chapelle du Sacré Cœur de JESUS, vous demandiez à ce divin Sauveur qu'il embraſât le vôtre de ſon ſaint amour, ou ſi paſſant devant celle de la très-ſainte Vierge, ou de quelque autre ſainte, vous imploriez ſon aſſiſtance ?

CLXVIII.

A peine vous ſerez-vous appliquée quelque tems à élever ſouvent votre cœur à Dieu, que vous commencerez à goûter les ſalutaires fruits de votre fidélité dans cet exercice angelique. Vous éprouverez plus de facilité à vous recuëillir, à être attentive à la priére & à bien faire l'oraiſon mentale; vous ne vous diſſiperez pas ſi aiſément; vous ſerez plus modeſte & plus circonſpecte dans vos paroles & dans toute votre conduite; vous éviterez grand nombre de fautes qu'on commet dans la diſſipation; & vous ſentirez la ferveur de la dévotion croître dans votre ame avec tant d'onction & de ſuavité, que vous

en ſerez merveilleuſement animée & conſolée. Ce même exercice vous fortifiera & vous ſoutiendra dans les tentations & les occaſions difficiles. Par exemple, ſi une parole fâcheuſe ou quelque mauvaiſe maniére de la part des autres, excite en vous des ſentimens d'indignation ou d'impatience, alors l'uſage d'élever votre cœur à Dieu viendra, pour ainſi dire, à votre ſécours; il appaiſera ces ſentimens, & il vous attirera quelque grace particuliére pour ſouffrir avec patience & humilité ce qui ſans cela vous eût été fort ſenſible.

CLXIX.

Les fréquentes élevations de cœur à Dieu diſpoſent une Religieuſe à l'eſprit de recollection, qui conſiſte à ſe déſoccuper des choſes ſenſibles & à s'occuper aiſément de Dieu. Ah que cet eſprit de recollection eſt néceſſaire pour la perfection Religieuſe! Combien n'importe-t'il pas de l'acquérir? Que les effets en ſont puiſſans, & que les fruits en ſont doux, abondans & conſolans? Qui peut exprimer la paix, l'onction intérieure, les lumiéres, les ardeurs & toutes les graces particuliéres qu'une ame fidéle reçoit par le moyen de la ſainte recollection? Et de quel exemple de vertu & de ſainteté n'eſt pas dans ſon Monaſtère une Religieuſe qui l'a obtenuë de Dieu? Par-tout où vous la rencontrerez, vous verrez en elle dequoi vous édifier & dequoi vous animer à la pratique du bien. Si c'eſt au chœur, ſes yeux fermés, ſa contenance humble & reſpectueuſe ſont

ſentir ce qu'on y doit à Dieu. Si c'eſt en quelqu'autre endroit du Monaſtère ; ſa démarche grave, ſa douce modeſtie, vous portent à la retenuë & vous font honte de votre diſſipation. En effet il faudroit être étourdie extraordinairement pour ne pas ſe tenir dans l'air ſérieux & la gravité, quand on voit une Religieuſe bien recuëillie. Dieu daigne mettre bien avant dans votre cœur le déſir de le glorifier ainſi dans votre Monaſtère ! c'eſt un des plus grands biens qu'on puiſſe ſouhaiter, & pour votre ame & pour l'édification de vos Sœurs.

CLXX.

Si vous voulez participer aux avantages de ce recuëillement, ne ſoyez pas comme ces ames inconſtantes qui l'entreprennent un jour & l'abandonnent le lendemain ; qui s'ennuyent d'abord de demeurer au-dedans d'elles-mêmes ; qui ſuivent aiſément & à la moindre occaſion leur legéreté naturelle, & qui trouvent ſi pénible de penſer à Dieu, qu'elles ſe laſſent de le faire preſqu'auſſi-tôt qu'elles l'ont commencé. Il faut perſeverer pour recuëillir les fruits de la ſainte recollection, & ſi vous en rompez le fil par des diſſipations fréquentes vous perdrez plus de votre recuëillement en vous diſſipant un jour, que vous n'en aurez acquis par une application de trois ſemaines. D'ailleurs l'attache à certaines choſes qu'on fait, une joye naturelle à laquelle on ſe livre trop ; une triſteſſe qu'on entretient dans ſon cœur ;

un projet qu'on a formé & qui prend le deſſus dans l'imagination, tout cela fait évanoüir en nous l'eſprit de recuëillement. Pour acquerir cet eſprit il faut ſe dégager des choſes de la terre, comme auſſi c'eſt le recuëillement qui aide d'une maniére puiſſante à acquerir le parfait dégagement.

CLXXI.

O que vous acquerriez de grandes graces à la faveur du recuëillement, ſi vous ſçaviez retirer votre affection des choſes ſenſibles! Que vos lumiéres ſeroient brillantes, votre ſageſſe éclairée, vos ſentimens éminens, vos communications avec Dieu intimes, votre paix douce & conſolante, votre joye ſolide & votre contentement parfait! Vous verriez un ciel nouveau & une terre nouvelle, comme il eſt dit dans l'Apocalipſe? *Apoc. 21. 1.* c'eſt-à-dire, que vous ſeriez bien plus éclairée ſur les myſtéres de Dieu & ſur le néant de la créature; que vous goûteriez plus ſolidement & plus ſenſiblement les vérités évangeliques, & que vous comprendriez plus clairement la vanité de toutes les choſes qui paſſent avec le tems, & la folie de ceux qui s'y attachent.

CLXXII.

Si l'on demande pourquoi il y a ſi peu de perſonnes véritablement intérieures, c'eſt qu'il y en a peu qui renoncent ſincerement aux objets extérieurs, & qui tournent leurs affections du côté des choſes ſpirituelles. Nous ne voulons pas dire qu'on ne doive plus agir au-dehors, & qu'on doive être

uniquement occupé à la priére & à la contemplation ; mais il s'agit de l'affection du cœur ; il s'agit de l'épurer ſi bien de l'attache aux choſes créées, qu'on ne s'y porte par aucune paſſion ; mais ſeulement par devoir & par principe de religion. C'eſt ce défaut de ſimplicité & de pureté d'intention qui tient les ames dans la région la plus baſſe de la vie ſpirituelle, qui empêche qu'elles ne s'élevent, qui leur ferme la porte du parfait recuëillement, & qui les prive des tréſors de bénédictions & de conſolations dont elles s'y enrichiroient. " Si l'ame, dit l'Auteur de
L. 3. c. 31. „ l'Imitation de JESUS-CHRIST, n'eſt ainſi „ dégagée de tout ce qui eſt créé, elle ne ſera „ jamais véritablement libre pour s'appli„ quer entiérement aux choſes du Ciel. C'eſt „ pour cette raiſon qu'il y a aujourdhui ſi „ peu de perſonnes qui s'élevent dans la con„ templation & l'adoration continuelle de „ votre vérité, ô mon Dieu ! parce qu'il y „ en a peu qui ſçachent ſe ſéparer entiére„ ment de l'amour des créatures & de tous „ les biens périſſables. „

CLXXIII.

L. 2. c. 6. " Suivre Dieu au-dedans de ſoi, dit en„ core excellemment l'Auteur de l'Imitation „ de JESUS-CHRIST, & n'avoir aucune atta„ che ni aucune affection pour tout ce qui „ eſt au-dehors, eſt proprement l'état d'un „ homme intérieur & ſpirituel. „ On ne peut mieux exprimer en ſi peu de mots les diſpoſitions qui rendent une perſonne véritablement intérieure. Tout conſiſte ici en deux

points, mais très-eſſentiels, le dégagement & le recuëillement. Le même Auteur inſiſte preſque par-tout ſur ces deux points : il les établit comme les deux fondemens de toute la vie ſpirituelle : ſans eux tout ce qu'on bâtit deſſus de pratiques de perfection n'aura guére que de belles apparences, mais rien de ſolide, rien de durable, rien qui ne ſe démente dans la moindre occaſion.

CLXXIV.

Ce qui fait que nous ne réüſſiſſons guére dans l'ouvrage de notre perfection & que nous demeurons toûjours dans la baſſe cour, pour ainſi parler, du palais de la vie intérieure, c'eſt que nous ne nous dévoüons pas pleinement & entiérement aux choſes ſpirituelles; que nous uſons de reſerve; que nous voulons retenir quelque choſe de l'eſprit du monde ou de l'amour propre; qu'enfin nous ne voulons pas nous ſacrifier totalement à Dieu. Mais ſouvenons-nous de cette grande leçon que l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST fait donner par ce divin Maître à l'ame dévote : *Quittez tout & vous trouverez tout.* O paroles pleines de la ſageſſe de Dieu! paroles dignes de la bouche de ce divin Maître. Elles renferment tout l'Evangile ; elles comprennent toute l'œconomie de la vie ſpirituelle ; elles apprennent toute la perfection. Il faut donc ſe déterminer à tout quitter, mais ſur-tout à ſe quitter ſoi-même. Il faut, comme recommande tant l'éminent Docteur de la Théologie myſtique ſaint Jean de la Croix, il faut ſe vuider de l'affection

L. 3. c. 23.

de tout ce qui n'eſt pas Dieu, en ſorte qu'on ſe reduiſe en quelque façon à rien de ce côté-là, & alors nous trouverons tout, parce que Dieu eſt tout & que nous ne devons chercher notre tout qu'en lui. O que cette parole encore de l'Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST eſt digne de toutes nos réflexions & bien propre à nous inſpirer un parfait dégagement, quand il dit : *Tout ce qui n'eſt pas Dieu n'eſt rien & ne doit tenir lieu de rien.* Qu'on s'établiſſe bien ſur cette vérité très-eſſentielle ; qu'on s'en laiſſe pénétrer entiérement le cœur ; qu'on régle ſur elle toutes ſes penſées, tous ſes ſentimens, toutes ſes affections, & que le cœur en étant bien rempli, il s'en faſſe une eſpêce d'épanchement ſur toute notre conduite ; en ſorte qu'il paroiſſe aux yeux de Dieu & de ſes Anges, & aux yeux même des perſonnes avec qui nous vivons, que nous comptons pour rien tout ce qui n'eſt ni Dieu ni pour Dieu. Mais tant que nous ne travaillerons pas par ce principe ; tant que nous compterons pour quelque choſe de digne de notre affection ce qui n'eſt ni Dieu ni pour Dieu, nous n'aurons par le parfait dégagement, nous ne quitterons pas tout, & par conſéquent nous ne trouverons pas tout, parce que ce grand tout, cet unique tout ne ſe trouve que dans Dieu, & ne s'y trouve pour nous être communiqué dans ſa totalité, s'il faut ainſi dire, qu'autant que nous quitterons tout.

L. 3. c. 31.

CLXXV.

Ce ſont là, me dites-vous, de belles promeſſes; mais combien ce parfait dégagement, ce dénuëment, ce vuide, ce rien auquel il faut ſe reduire n'eſt-il pas difficile? qui peut ſe flâter d'y parvenir jamais dans cette vie où nous tenons toûjours à quelque choſe, & tout au moins à nous-mêmes; où ne pouvant jamais nous ſéparer de nous, nous vivons ſi fort à nous, nous ſommes ſi poſſedés de nous-mêmes, nous nous recherchons ſi ſubtilement en tant de choſes, & nous nous retrouvons preſque par-tout? Certes nous n'exigeons rien ici d'impoſſible, & nous ne propoſons pas même une perfection qu'on ne puiſſe bien acquérir par la voye ordinaire de la grace; & ſi ce parfait dégagement peut allarmer quelqu'un, ce ne ſera qu'une Religieuſe qui a des attaches qu'elle veut conſerver au préjudice de ſa perfection, ou que ſa lâcheté & ſon amour propre empêchent de rien entreprendre pour réüſſir efficacement à ſon entiére reformation. Mais pour répondre d'une maniére qui ſatisfaſſe, établiſſons d'abord quelques principes dont on ne peut diſconvenir. Le premier eſt qu'une Religieuſe doit en vertu de ſon état tendre indiſpenſablement à la perfection. Le ſecond, que la perfection conſiſte dans l'union parfaite de notre ame avec Dieu par le lien de la charité. Le troiſiéme eſt que pour arriver à cette perfection il faut trois choſes, ſçavoir un éloignement de tout péché mortel, & même du péché véniel autant que la fra-

tentations & de plus à vous tenir ſur vos gardes, ſur-tout du côté des ſens, pour empêcher qu'elles ne ſe gliſſent dans votre ame; à reprimer la fougue des paſſions, & de plus à veiller pour les prévenir, de peur qu'elles ne vous préviennent; à éviter les fautes vénielles volontaires, & de plus, autant que la foibleſſe humaine vous le peut permettre, à tâcher de n'y point tomber par négligence, par défaut de vigilance. Plus donc vous avancerez dans ces choſes, plus auſſi vous approcherez de ce parfait dégagement dont nous parlons. Mais comme, ainſi que nous l'avons déja dit, il ne peut y avoir ici bas de perfection conſommée, Dieu n'attendra pas que vous l'ayez acquiſe pour vous faire trouver en lui ce tout que nous vous flâtons d'y trouver. Il vous l'accordera ſelon que vous ſerez fidéle à vous purifier toûjours plus de l'affection des choſes créées, & vous trouverez en lui un tendre pere, un époux ſouverainement aimable, un ami fidéle, un puiſſant protecteur, des richeſſes immenſes, des conſolations ineffables, une force ſupérieure, un dédommagement de toutes vos peines, une paix céleſte, l'aimable eſpérance des biens ſans meſure qu'il vous promet dans l'éternité. Voilà qui remplacera avec uſure, même dès cette vie, ce que vous aurez quitté pour lui; en ſorte qu'en quittant tout vous trouverez véritablement tout dans lui, & de plus ce tout que vous quitterez ne ſera rien en comparaiſon de ce qui vous ſera donné. " Si vous voulez avoir la véritable

" joye

„ joye & goûter avec abondance mes divi-
„ nes conſolations, dit JESUS-CHRIST à l'a-
„ me fidéle dans le livre de l'Imitation, mé-
„ priſez toutes les choſes du monde, retran- L. 3. c. 12.
„ chez tous les plaiſirs bas & paſſagers &
„ je verſerai ſur vous mes bénedictions; je
„ remplirai votre ame d'une douceur ineſ-
„ fable. Plus vous vous ſepararez de tout ce
„ qui peut vous ſatisfaire dans les créatures,
„ plus vous trouverez en moi de ſolides &
„ de véritables joyes.

CLXXVI.

On trouve quelquefois des perſonnes qui ſe plaignent de n'avoir aucune conſolation dans leurs exercices de piété; de n'avoir aucun goût dans la priere, aucune douceur dans l'oraiſon, point de ferveur dans la ſainte communion. Elles ſe plaignent de ce que Dieu ne ſe fait jamais ſentir à elles au fond de leur cœur par cette onction ſuave dont on parle tant dans la vie intérieure, & que le Saint-Eſprit promet dans les Ecritures aux ames qui ſont fidéles. Mais que cette plainte eſt injuſte! On veut goûter les avantages de la vie ſpirituelle, & on ne ſe met pas en devoir de faire ce qu'il faut pour les mériter; c'eſt-à-dire, on préſente à Dieu un cœur partagé, & on veut que Dieu ſe donne ſans partage; on ne veut pas renoncer aux conſolations de la terre, & on veut avoir les céleſtes; on veut être traité comme les ames généreuſes, & on ne veut rien ſacrifier à Dieu, ni ſe faire aucune violence pour lui plaire. Qu'on rende juſtice à Dieu,

qu'on la rende aux ames fidéles, qu'on ſe la rende à ſoi-même. Dieu ne nous doit rien; & ſans vouloir rien faire pour lui nous exigeons qu'il ſe communique à nous comme s'il nous devoit tout. Les ames fidéles ſont exactes à accomplir la volonté de Dieu en tout, & nous voulons partager avec elles les faveurs dont Dieu les honore, tandis que nous lui ſommes continuellement infidéles. Enfin nous réſiſtons ſans ceſſe à Dieu, nous ne faiſons preſque rien pour lui, & encore ce que nous faiſons pour lui nous nous en acquittons très-mal, & nous voulons qu'il nous récompenſe. Vous qui formez des plaintes ſi injuſtes, dites-moi dequoi vous plaignez-vous & de qui vous plaignez-vous? Vous ne ſentez point les douceurs de la vie ſpirituelle, que faites-vous pour les mériter? Dieu ne vous accorde point les faveurs dont il honore les ames intérieures, comment le ſervez-vous pour le porter à vous les accorder? J'en appelle au tribunal de votre conſcience? elle vous dira bien-tôt que c'eſt uniquement de vous que vous devez vous plaindre, & que c'eſt vous ſeule qui formez l'obſtacle. Soyez fidéle & Dieu ſera liberal; ſoyez exacte & Dieu vous bénira; changez de conduite & Dieu changera la ſienne à votre égard.

CLXXVII.

Revenons au recuëillement dont nous avons ceſſé de parler. Lorſqu'une Religieuſe eſt véritablement intérieure, elle ne ſe laiſſe jamais préoccuper entierement par les choſes

extérieures, & trouve auſſi dans tous les objets qui la frappent au dehors des ſujets de s'élever à Dieu ; bien différente en cela d'une Religieuſe peu recuëillie, qui ſe livre ſi fort à ſes occupations extérieures, qu'elle en eſt toute pénétrée & toute préoccupée, & qui bien loin de trouver dans les créatures qui l'environnent des ſujets de ſe porter à Dieu, ne s'en ſert que pour l'oublier. " Celui qui „ ſçait vivre de la vie intérieure, dit excellemment l'Auteur de l'Imitation de J. C. L. 1 c. 1. „ & qui conſidére peu ce qui n'eſt qu'extérieur, n'a beſoin ni d'un lieu particulier „ ni d'un certain tems pour animer le mouvement de ſa piété. Une perſonne intérieure ſe recuëille bien-tôt, parce qu'elle „ ne ſe répand jamais toute entiére au-dé„ hors. Elle ne ſe trouve point diſſipée par „ les travaux extérieurs, ni par les occupa„ tions néceſſaires en certains tems ; mais elle „ s'accommode aux choſes ſelon qu'elles ſe „ rencontrent. „ On voit par-là que ce qui ſert au progrès d'une Religieuſe intérieure & recuëillie ne ſert qu'à diſſiper davantage celle qui eſt déja diſſipée, & à lui faire commettre un plus grand nombre d'infidélités ou d'immortifications. Qu'on préſente, par exemple, une fleur à une Religieuſe intérieure, elle admirera dans ſa ſtructure & dans la vivacité ou la varieté de ſes couleurs la main puiſſante qui l'a formée avec tant d'art, & ſe portera à glorifier le ſouverain Créateur de toutes choſes, dont la puiſſance & la ſageſſe éclattent merveilleuſement dans

ſes moindres ouvrages ? mais une Religieuſe diſſipée bien loin de penſer à Dieu en voyant cette fleur, ne s'en ſervira que pour flâter ſon odorat & commettre une immortification. Toute la nature étoit au grand Saint Antoine comme un livre continuellement ouvert, dans lequel il trouvoit Dieu & contemploit
L. 2. c. 4. ſes adorables perfections. " Auſſi, dit encore l'Auteur de l'Imitation de J. C., ſi „ vous aviez le cœur véritablement droit, „ toutes les créatures vous deviendroient un „ miroir pour y contempler le Créateur & „ un livre vivant pour y lire la régle d'une „ ſainte vie ; car il n'y a point de créature ſi „ petite, ni ſi vile qui ne repréſente la bonté „ de Dieu. „

CLXXVIII.

C'eſt à la faveur du recuëillement qu'une Religieuſe acquiert l'eſprit de priére, le goût de l'oraiſon, & la ſainte componction ; & ces trois dons enfoncent, pour ainſi dire, davantage la Religieuſe qui les a acquis dans la vie intérieure & dans la pieuſe recollection. Demandez au Seigneur avec toute l'inſtance poſſible qu'il vous accorde l'eſprit de priére. Faites de votre côté tout ce que vous pourrez pour l'obtenir. N'épargnez ni mortification, ni vigilance ſur vous-même ni pratiques de piété, ni fidélité, ni induſtrie pour l'acquérir. Car ſi vous avez ce bonheur vous aurez trouvé un tréſor céleſte, une mine abondante de richeſſes ſpirituelles ; & comme un vaiſſeau pouſſé par un vent favorable fait ſa route avec une dili-

gence extraordinaire, ainſi vous ferez la vôtre dans la voye de la perfection.

CLXXIX.

Une Religieuſe a acquis l'eſprit de priére lorſqu'elle ſent avec plaiſir approcher le tems de l'office ou de l'oraiſon, qu'elle s'y recuëille aiſement, qu'elle s'y ſent animée de ferveur, qu'elle la quitte avec peine, qu'elle y retourne avec joye. Elle a acquis cet eſprit, quand elle trouve Dieu dans tout, & qu'elle le bénit de tout. Elle l'a acquis lorſque l'amour qu'elle a pour ce ſaint exercice la porte à profiter du moindre loiſir, pour ſe recuëillir aux pieds de Dieu pour, s'entretenir cœur à cœur avec lui, pour traiter avec lui des affaires de ſon ame, pour ſe délaſſer dans le ſein de ſa miſéricorde des dangers & des peines de la vie. Elle a acquis l'eſprit de priére, lorſqu'elle quitte aiſément les créatures pour Dieu; lorſqu'elle veille ſur ſes ſens & ſur ſon cœur, afin de les préſerver de la contagion des créatures, & afin de pouvoir ſe recuëillir ſans obſtacle à la priére & y offrir à Dieu un ſacrifice de loüange avec plus de liberté d'eſprit & de pureté de cœur. Mais combien une Religieuſe diſſipée eſt éloignée de ces excellentes diſpoſitions, elle à qui la priére eſt à charge, qui ne s'y rend qu'avec peine, qui s'y ennuye mortellement, qui trouve la plus courte toûjours trop longue, qui la fait ſans attention & ſans modeſtie, qui la précipite avec rapidité, afin de l'avoir bien-tôt achevée, qui en retranche ce qu'elle peut, qui

en voit la fin avec joye, qui en ſort ſans recüeillement, & qui n'en retire aucun fruit.

CLXXX.

Les Saints ont trouvé dans la priére leur force contre les tentations, du ſoulagement dans les peines, du courage dans la tribulation, du conſeil dans les difficultés, un adouciſſement dans les angoiſſes de la vie, un renouvellement de ferveur dans l'abbattement ou le relâchement, un goût de Dieu, des larmes ſaintes de componction & de joye, des conſolations inexprimables, un moyen puiſſant pour avancer, & pour arriver & pour ſe ſoûtenir dans la perfection. Ainſi dans quelque état que vous vous trouviez, ſuivez l'exemple des Saints, recourez à la priére; mais principalement lorſque vous êtes tentée; lorſque vous ſentez que votre courage ſe rallentit; lorſque votre cœur eſt dans l'aridité; lorſque vous vous appercevez que vous commencez à vous relâcher; lorſque vous êtes rebutée par les difficultés que vous rencontrez dans la pratique de la vertu; lorſque vous voyez que vous ne vous corrigez pas de vos défauts, ou que vous avez une extrême repugnance à vous ſurmonter dans quelque ſacrifice que Dieu demande que vous lui faſſiez; lorſqu'enfin vous êtes même dégoûtée de la priére, & que vous ne ſentez en vous que de l'éloignement & du rebut pour elle. Il faut dans tous ces cas prier & perſeverer à prier. Il faut tâcher d'obtenir de Dieu par une ſainte importunité ce que vous déſirez qu'il vous accorde.

Souvent il accorde en effet à la fin de la priere, ou après qu'on l'a réïterée pluſieurs fois, ce qu'il a ſemblé refuſer au commencement, & lorſque vous croyez qu'il fait la ſourde oreille, & que c'eſt envain que vous criez vers lui, c'eſt ſouvent alors qu'il eſt ſur le point de vous exaucer, & qu'il couronne par une bénédiction particuliere la fidélité que vous avez euë à ſurmonter les ennuis d'une longue attente.

CLXXXI.

Les Religieuſes étant deſtinées par leur état à chanter les loüanges de Dieu, elles doivent s'y porter avec un ſingulier reſpect & une ſainte allegreſſe; ſe tenant d'une part très-honorées d'être aſſociées par-là aux fonctions des eſprits bienheureux, & de l'autre trouvant dans le chant de l'office un excellent exercice de la vertu de religion & du ſaint amour. C'eſt dans ces ſentimens que les Religieuſes du chœur doivent eſtimer leur état comme une grace digne de toute leur reconnoiſſance & qu'elles doivent regarder la récitation de leur office comme un de leurs principaux devoirs qui ne ſouffre ni lâcheté, ni pareſſe, ni négligence, mais qui demande toute leur ardeur, toute leur attention & toute leur dévotion.

CLXXXII.

Les autres Sœurs qui dans le Monaſtère ſont deſtinées à l'emploi de Marthe, peuvent dans leurs occupations extérieures participer par la ſainteté de leur intention au mérite de celles de leurs Sœurs qui ſont la

fonction de Marie dans le chœur. Elles y auront part, ſi tandis que celles-ci chantent les loüanges du Seigneur, elles de leur côté s'uniſſent à leurs prieres par déſir & par affection ; ſi elles offrent leur travail à Dieu dans l'intention de le glorifier, comme les autres le glorifient par le chant des Pſéaumes ; & ſi contentes de l'état où la divine providence les a placées, elles ſe font un plaiſir de donner aux autres tout le loiſir de bénir le Seigneur, en leur épargnant par leur travail la ſollicitude des occupations temporelles. Ainſi vous qui, chargée de préparer le dîné à une Communauté nombreuſe, êtes ſi fort occupée dans votre cuiſine que vous n'avez preſque point de tems pour prier, n'enviez pas juſqu'à vous affliger le bonheur des ſervantes de Dieu qui chantent ſes loüanges. Vous participerez à leur mérite, ſi vous faites pour Dieu votre laborieux emploi ; & en diſpoſant tout pour leur nourriture, ce ſera un tribut de loüange que vous rendrez à Dieu, & dont il ne vous tiendra pas moins compte qu'à celles dont vous ſeriez tentée d'envier le ſort qui eſt ſi fort au gré de votre dévotion.

CLXXXIII.

Les Saints dans le Ciel font trois choſes ; ils voyent Dieu, ils aiment Dieu, ils loüent Dieu. Ajoûtons, ils s'abîment & ſe perdent dans Dieu. Voilà ce qu'une Religieuſe peut faire, quoiqu'imparfaitement, mais toûjours avec beaucoup de mérite & de conſolation ſur la terre. Premierement elle

peut voir Dieu, en travaillant à le connoître toûjours plus par l'exercice de ſa ſainte préſence. Elle peut l'aimer en tout tems, mais ſur-tout par l'exercice d'une fervente oraiſon. Elle peut loüer Dieu par le chant des Pſeaumes & des ſaints Cantiques. Ajoûtons, elle peut ſe perdre dans Dieu par la ſainte communion. Plus une Religieuſe s'acquittera ſaintement de ces quatre exercices, plus auſſi ſa maniere de vivre approchera de celle des eſprits céleſtes. O! qu'il doit être conſolant pour elle de pouvoir dire avec vérité: Je ſuis appellée plus particuliérement par mon état à des fonctions qui me rapprochent davantage de la vie des Habitans de la céleſte Jeruſalem.

CLXXXIV.

Pénetrée de ces ſentimens une Religieuſe doit ſe rendre promptement au chœur dès que la cloche l'y appelle. Il ne faut ni lâcheté ni retardement dès qu'il s'agit de loüer le Seigneur. Elle y doit porter un eſprit recuëilli & un cœur animé de ferveur & bannir autant qu'elle peut de ſon eſprit le ſouvenir de toutes les créatures. Mais combien ſont éloignées de ces diſpoſitions celles qui pour reſter quelques momens de plus au parloir, où elles parlent inutilement, ſont obligées de courir enſuite avec précipitation comme de jeunes penſionnaires pour être à tems au commencement de l'office: qui par conſéquent ne ſe ſont pas données un moment de loiſir de ſe recuëillir en y allant: & qui les yeux égarés par la diſſi-

pation, & l'eſprit rempli de mille choſes frivoles qu'elles viennent d'entendre, ne ſçavent preſque ni ce qu'elles font, ni ce qu'elles diſent en récitant leur office, ſi peu elles ſont à elles-mêmes & encore moins à Dieu.

CLXXXV.

Mais lorſqu'une Religieuſe eſt dans l'exercice actuel du chant de l'office, quelle doit être la retenuë de ſes ſens, l'application de ſon eſprit, & l'élevation de ſon cœur vers Dieu? Ne faut-il pas que tout ſoit en elle angelique & céleſte, puiſqu'elle fait la fonction des anges du Ciel? Ainſi la contenance grave & ſérieuſe, les yeux baiſſés; tous les ſens recuëillis, l'eſprit doucement attentif, l'ame pénetrée de reſpect & attendrie d'amour, chantant ou récitant l'office poſément & ſelon les régles & les cérémonies preſcrites, ſa priere eſt comme un parfum exquis, qui s'éleve vers le Ciel & que les Anges portent au pied du trône du Très-Haut qui la reçoit en odeur de ſuavité.

CLXXXVI.

Telle qu'une bonne Religieuſe a tâché d'être en allant à l'office, telle auſſi elle en doit ſortir: point de legereté, point de diſcours inutile, point de diſſipation; mais la gravité, la retenuë, le ſilence, le recuëillement; de peur qu'elle ne perde par une prompte diſtraction la ſainte recollection qu'elle a eûë en chantant l'office divin, & que le demon ne lui raviſſe en quelque façon le fruit qu'elle a recuëilli dans la priere.

On doit recommander principalement ceci aux Novices & aux jeunes Profeſſes, afin qu'elles en contractent la ſainte habitude; mais on n'aura pas beſoin de faire cette recommandation à celles qui auront été bien recuëillies pendant l'office, ou qui ont à cœur leur avancement dans la perfection; parce que l'eſprit de recuëillement & le déſir de s'avancer dans la piété inſpirent cette ſainte pratique.

CLXXXVII.

Uſez d'une ſainte induſtrie pour vous conſerver dans l'attention requiſe au tems de l'office. Ne gênez pas votre eſprit par une contention forcée; mais appliquez-le doucement & affectueuſement. Reveillez de tems en tems cette application en vous excitant à la ferveur ou à l'amour de Dieu, par exemple au commencement de chaque Pſeaume. Occupez-vous de la préſence de Dieu, ou de quelqu'autre ſujet qui convienne à la fonction céleſte que vous faites. Laiſſez pénetrer votre cœur de la grandeur infinie du Dieu que vous loüez. Conſidérez-vous quelquefois comme étant tranſportée devant ſon trône ſublime où vous êtes aſſociée aux ardens Seraphins qui chantent le ſacré Triſagion en ſa divine préſence. Elevez ainſi ſouvent votre eſprit au Ciel, & mêlez-vous dans la Troupe des Saints & des ſacrées Intelligences. Excitez votre cœur à la ferveur, & abandonnez-le à toute l'ardeur dont il ſera capable. Que ſi vous n'en ſentez aucune, priez le Seigneur en état

de pénitente & dans l'humiliation du cœur. Rougiſſez en vous-même de votre tiédeur ; & vous trouvant indigne par cette lâche diſpoſition de vous mêler avec les eſprits bienheureux qui brûlent pour Dieu d'une flâme ſi pure & ſi ardente, tenez-vous avec humilité dans votre baſſeſſe, & pour ainſi dire, à la porte du ciel, déſirant & priant que Dieu vous redonne la ferveur, & eſpérant en patience qu'il l'accorde non pas à vos mérites, puiſque vous ne méritez rien; mais par un exces de ſa miſéricorde infinie.

CLXXXVIII.

Que les Religieuſes qui chantent dans la nuit ou de grand matin les loüanges de Dieu, doivent s'eſtimer heureuſes & privilègiées ! Quel bonheur pour elles de loüer le Seigneur, tandis que le reſte du monde eſt enſeveli dans le ſommeil, ou que la plûpart de ceux qui veillent alors, ne le font que pour l'offenſer dans le jeu, dans les feſtins & dans la débauche. Le ſilence qui régne alors dans toute la nature donne une ſi grande facilité à l'eſprit de ſe recuëillir, & inſpire au cœur je ne ſçai quoi de conſolant, qui dédommage bien une Religieuſe fervente de la peine que le corps pourroit ſentir par l'interruption du ſommeil. Alors elle n'a point l'eſprit préoccupé des idées du jour. Son cœur offrant à Dieu la mortification de la veille, aſſaiſonne, pour ainſi dire, ſon oraiſon du ſel de la pénitence. Eh combien cette oraiſon que l'attention, la ferveur & la mortification accompagnent, doit être

agréable à Dieu, réjoüir les ſaints Anges & attirer de bénedictions ſur ſon ame ! O vous qui avez ce précieux avantage, ſi dans le jour vous priez avec ferveur, redoublez-la dans ce tems favorable ; ſi dans le jour vous y êtes diligente, redoublez votre diligence dans la nuit. Durant le jour, vous n'avez pour y être exacte qu'à vaincre la tiédeur ; mais dans la nuit il faut ſurmonter le ſommeil, & c'eſt pour vous un double mérite, comme c'eſt un double ſacrifice ; ſacrifice qui doit être pour vous, ſi vous aimez véritablement le Seigneur, un grand ſujet de conſolation, bien loin de vous paroître pénible ; puiſque vous lui rendez une très-grande gloire, & que vous vous procurez un tréſor de mérite dans l'éternité. Certes les veilles ſacrées ont été regardées dans tous les tems comme une des plus excellentes pratiques de l'Egliſe ; les premiers fidéles y vaquoient ſouvent. Elles étoient un des principaux exercices des vierges conſacrées à Dieu. Toutes les perſonnes qui faiſoient profeſſion de la vie aſcetique prioient, jeûnoient & veilloient également. Aujourdhui que ce ſaint uſage ne ſe conſerve preſque plus que dans les Communautés religieuſes, c'eſt à celles qui y ſont renfermées à le ſoûtenir fidélement, & à en perpétuer par leur fidélité & leur ferveur la pratique ineſtimable juſqu'à la fin des ſiécles.

CLXXXIX.

Lorſqu'une Religieuſe diſtingue, pour ainſi parler, entre la priere & la priere, &

intérieure, il me ſemble qu'il y en a trois qu'on doit eſtimer plus particulierement & ſur l'excellence deſquels perſonne ne me déſavoüera ſans doute, ſçavoir le recuëillement, l'oraiſon mentale & la fréquente communion. Si une Religieuſe ſe tient dans la retraite & la recollection, ſi elle s'applique à bien faire l'oraiſon; ſi elle s'approche ſouvent de la ſainte Communion, & tâche de s'y diſpoſer de ſon mieux; comme un peuplier planté le long du courant des eaux croît & s'éleve bien-tôt en grand arbre, ainſi on verra preſque ſenſiblement cette Religieuſe s'élever bien haut dans la perfection de ſon état. On la trouvera toûjours plus humble, plus douce, plus ſoûmiſe, plus patiente, plus charitable, plus officieuſe, plus paiſible, plus modeſte, plus reguliere: elle ira de vertu en vertu. Dieu ſe communiquera à elle par des touches très-intimes, & ce qui ſe paſſera dans ſon intérieur ſera encore plus merveilleux & plus édifiant, que tout ce qui en paroîtra au-dehors par les vertus que nous venons de dire; parce que cet extérieur édifiant ne ſera que comme un regorgement de la plénitude des biens ſpirituels dont ſon ame ſera ſaintement inondée.

CXCII.

Une Religieuſe devroit faire ſa plus douce conſolation de l'oraiſon mentale; elle devroit y aller toûjours avec un nouveau goût & n'en ſortir que par ſoûmiſſion à la volonté de Dieu. Elle devroit la regarder

comme ſon élement & ſon lit de repos, où endormie, pour ainſi dire, entre les bras de ſon divin Epoux par la profondeur de ſon recuëillement, elle s'y délaſſât du commerce des créatures, toûjours pénible à une ame qui goûte Dieu, s'y dedommageât du tems que lui dérobent les occupations extérieures, & de ce qu'elle eſt obligée de donner au ſoin du corps; enfin s'y conſolât des peines de cette miſerable vie, de la longueur de ſon exil, & de ſon éloignement de la céleſte patrie. Hélas! vous qui trouvez une heure d'oraiſon extrêmement longue: vous qui regardez cet exercice comme un des plus pénibles de la Religion: vous qui ne vous plaignez jamais qu'on donne trop de tems à la récréation, qui trouvez toûjours qu'on eſt trop peu à table, qu'on vous donne trop peu de tems pour dormir, qui aimez tout ce qui flâte le corps & à qui cependant l'oraiſon paroît ſi pénible, que je vous plains d'avoir le goût ſi dépravé, d'être ſi livrée à vos ſens, & ſi peu aux ſaints exercices de l'eſprit d'une Religieuſe intérieure. Ecoutez ce que l'Auteur de l'Imitation de J. C. fait dire à l'ame dévote. L. 1. c. 16.

„ Je vous conjure, ô mon Dieu, de me
„ défendre contre la multiplicité des occu-
„ pations de cette vie, afin que je ne m'y
„ embarraſſe point, & contre les néceſſités
„ du corps, afin que l'attrait de la ſenſua-
„ lité ne m'emporte point ..... Faites que
„ je ne trouve que de l'amertume dans tous
„ les ſoulagemens du corps qui par une

„ amorce trompeuſe nous attirent à joüir „ d'un plaiſir préſent & paſſager, en nous „ détournant de l'amour des biens éternels. „ Faites que la douceur & l'onction de vo- „ tre eſprit banniſſe de mon cœur toutes les „ fauſſes conſolations du monde & que vo- „ tre amour tout divin & tout ſpirituel re- „ gne dans mon ame au lieu de l'amour „ des choſes d'ici bas. Le manger & le boi- „ re, le vêtement & tous les autres ſoula- „ gemens du corps ne ſont qu'un fardeau „ pénible à l'ame fervente. „ Plut-à-Dieu que ces pieux ſentimens devînſent les vô- tres, & que le goût de la ſainte oraiſon fit ceſſer en vous celui que vous avez pour les vaines conſolations de la terre ! Plut-à-Dieu que comprenant quels ſont les vrais biens qui vous conviennent, vous ne ſuiviſſiez plus l'attrait des ſens, & que mépriſant tout ce qui eſt terreſtre & charnel, vous ne priſ- ſiez plus de plaiſir qu'à contempler dans l'oraiſon ce qui eſt céleſte & ſpirituel ! Qui ne peut voir ſans gémir une ame religieuſe qui ne devroit vivre que pour le Ciel, qui ne devroit goûter que les choſes du Ciel ; trouver cependant l'oraiſon pénible, y al- ler avec peine, s'y ennuyer & en voir la fin avec joye ? Peut-on la voir ſans douleur trou- ver trop courtes des heures entieres qu'elle paſſera au parloir dans de vains entretiens, & donner à regret une demi-heure à l'orai- ſon mentale ? N'eſt-ce pas à elle qu'on peut addreſſer ces paroles de l'Imitation de J. C.

L. 1. c. 21. " O ame infidéle & inſenſée qui eſt telle-

„ ment plongée dans l'amour de la terre „ qu'elle n'a du goût que pour ce qui eſt „ terreſtre & charnel. Mais hélas ! qu'elle „ reconnoîtra enfin par une cruelle expé- „ rience combien eſt vil & mépriſable ce „ qu'elle a tant aimé.

CXCIII.

Revenez dans l'oraiſon des égaremens de votre imagination dès que vous vous en appercevrez & ramenez doucement cette vagabonde aux pieds ſacrés de JESUS-CHRIST, pour l'aſſervir malgré ſon inconſtance à l'aimable joug de ſa divine vérité. Ramenez-la cent fois, ou pour mieux dire, autant de fois qu'elle vous échappera. Ne vous laſſez point ; ayez de la patience avec elle ; une oraiſon paſſée à combattre ſes égaremens & à l'en faire revenir avec patience ne ſera pas inutile ; elle produira du fruit dans ſon tems. Si votre eſprit ne peut ſe fixer à aucune réflexion, tâchez de repandre votre cœur en ſaintes affections. Si le cœur eſt ſi ſec qu'il n'en puiſſe former aucune ; humiliez-vous devant Dieu, & tenez-vous en ſa ſainte préſence formant des actes de tems en tems ; tantôt de foi, tantôt d'eſpérance, tantôt de déſir, tantôt de componction, &c. ſelon que vous y ſerez portée. Ne ſoyez jamais dans l'oraiſon ſans rien faire ; il faut que l'eſprit ou le cœur agiſſent, & qu'au défaut de la ferveur vous employiez au moins l'humiliation intérieure & l'aveu de votre miſére. D'ailleurs prenez garde de quitter l'oraiſon, ni d'en rien retrancher pour les ennuis que

vous y ſouffrez ; ce ſeroit une infidélité & une lâcheté ; le démon n'en demanderoit pas davantage ; mais ſupportez cet ennui avec patience & dans un eſprit de mortification & de pénitence. Servez-vous-en pour vous humilier davantage en vous faiſant honte d'être ſi ſeche, ſi aride, ſi lâche dans ce ſaint exercice, & penſant que de toutes les Religieuſes qui y vaquent actuellement, vous êtes celle qui le fait le plus mal, anéantiſſez-vous devant le Seigneur par l'humble aveu de votre profonde miſére ; ce ſera ſans doute-là une méditation très-bien faite, & dont vous retirerez plus de fruit que vous n'en oſeriez eſpérer.

CXCIV.

N'allez pas à l'oraiſon dans la vûë d'y goûter des conſolations : cette intention ſeroit défectueuſe & montreroit dans vous plus d'attachement aux conſolations de Dieu qu'au Dieu de conſolation. Allez-y pour accomplir ſa divine volonté, pour vous inſtruire de ſa divine vérité, pour vous y nourrir ſpirituellement de ſes céleſtes maximes, pour y recevoir les lumiéres dont vous avez beſoin & la ferveur qui vous eſt ſi néceſſaire, pour réparer les forces de votre ame par le recuëillement intérieur, pour y former de ſaintes affections & des réſolutions propres à votre état, & pour tout renfermer en peu de mots, allez-y afin d'apprendre à vous corriger de vos defauts, afin de vous exciter toûjours plus à la pratique des vertus, afin de vous unir à Dieu d'une maniere plus in-

time. C'eſt ce défaut d'intention & de détermination à bien profiter de l'oraiſon qui fait ſouvent qu'on n'en retire aucun fruit ; & à combien de Religieuſes ne pourroit-on pas reprocher qu'y allant ſans ſe propoſer de la mettre bien à profit, mais ſeulement par coûtume & par ce que c'eſt l'heure de la faire & qu'il faut ſuivre le train commun, elles y ſont ſans attention, & en ſortent avec l'eſprit & le cœur auſſi vuide de Dieu que ſi elles revenoient d'un long entretien au parloir, où on ne leur eût parlé que de nouvelles du monde.

CXCV.

Il ne faut pas négliger la préparation prochaine à l'oraiſon ; mais j'oſe dire qu'on doit encore plus donner d'attention à la préparation éloignée. Si vous avez celle-ci, l'autre viendra d'elle-même, & votre oraiſon coulera de ſource. Plus vous accoûtumerez votre eſprit dans le jour à penſer à Dieu, plus vous aurez de facilité à vous rendre attentive dans l'oraiſon. Plus vous détacherez votre cœur dans le jour de l'affection des créatures, plus vous vous trouverez diſpoſée à vous recueillir & à vous enflammer intérieurement dans l'oraiſon. De quoi vous ſerviront les actes de la préparation prochaine ; ſi auparavant vous avez laiſſé entrer dans votre eſprit tout ce qui s'y eſt préſenté par les ſens ? Si n'ayant fait que parler, qu'écouter, que vous informer de ce qui ſe paſſe, que rouler d'un côté & d'autre dans le Monaſtère ; vous avez chargé votre ima-

gination de mille images frivoles, elles vous reviendront dans l'esprit après que vous aurez fait vos actes, & pour ce que vous aurez pensé auparavant se présentera à vous plus vivement que jamais; parce que d'une part étant sans cesse de votre esprit, vous n'y trouverez que ce que vous y aurez mis, & que de l'autre le ce non attentif à vous empêcher ce bien fait l'oraison, vous rappellera tout ce qui peut vous distraire, & les pensées que vous avez eues, & d'autres que sa malice vous suggerera. Il en sera de même des attaches dont votre cœur se trouvera lié. Si c'est avec une amie, vous ne penserez qu'à elle, à ce qu'elle vous a dit, à ce qu'elle a fait, à l'amitié qu'elle a pour vous, au plaisir qu'elle vous a fait, au service que vous pouvez lui rendre, &c. Si c'est pour un ouvrage, vous penserez comment il s'y faut prendre, comment vous le pourrez finir plutôt, combien il en reste encore à faire, si on le trouvera beau lorsqu'il sera fait, &c. On peut dire qu'en tout tems notre cœur est où est notre trésor; mais on peut le dire plus particulierement du tems de l'oraison. Si votre trésor ou le sujet de vos affections consiste dans des bagatelles, de vains amusemens des amies, des entretiens inutiles, votre esprit & votre cœur y seront aussi; vous ne penserez qu'à ces choses; vous n'aurez du penchant & du goût que pour ces choses, à peine aurez-vous quelque bonne pensée sur le sujet de la méditation, pensée passagere, dont le cœur ne recevra aucune impression,

Le principal de vos réfléxions roulera ſur ce qui vous tient à cœur, & ce cœur attaché tournera toûjours de ce côté-là. Vous ſerez comme une brebis qui a brouté des paturages maîgres & peu ſalutaires, & qui ne rumine par conſéquent que l'herbe qu'elle a mangé.

CXCVI.

Qu'on inſtruiſe bien les Novices de ces vérités, & qu'on leur faſſe bien entendre que ſi elles ne s'accoûtument au recuëillement du jour & à ne point s'attacher à des choſes vaines, elles ſeront peu propres à faire du progrès dans l'oraiſon. Vous leur direz que pour la bien faire il faut implorer les lumieres du Ciel, il faut faire un acte de foi, ſe mettre en la préſence de Dieu, implorer l'aſſiſtance de la très-ſainte Vierge, de ſaint Joſeph, de leur Ange Gardien, de leur ſainte Patrone; qu'il faut demander pardon à Dieu de ſes fautes, & faire d'autres actes propres à attirer la bénediction du Seigneur ſur leur oraiſon. Voilà qui eſt très-bien, mais c'eſt ici la moindre partie de la préparation. Apprenez-leur à ſe prémunir de plus loin contre l'inconſtance de l'eſprit & l'aridité du cœur, dites-leur ſouvent de ne pas ſe diſſiper, d'élever fréquemment leur eſprit à Dieu, de ne pas laiſſer remplir leur imagination de mille choſes frivoles, ni leur cœur de tant de petites attaches, & vous verrez bien-tôt par le compte qu'elles vous rendront de leur oraiſon, qu'elles y ont été attentives & touchées des vérités du ſalut qu'on

leur a propoſé pour ſujet de méditation.

CXCVII.

Il faudroit qu'une Religieuſe fût toûjours ſi prête à faire l'oraiſon qu'elle n'eût pas beſoin lorſqu'elle y va, de prendre de nouvelles meſures pour ſe recueillir en Dieu. Il faudroit que ſa vie fût un exercice continuel de la ſainte oraiſon en ſorte qu'on pût dire qu'en paſſant du travail, ou de ſa chambre au cœur pour l'aller faire avec ſes Sœurs, elle paſſe de l'oraiſon à l'oraiſon, ou de l'oraiſon qu'elle faiſoit en travaillant, à l'oraiſon qu'elle va faire avec la Communauté. Nous ne prétendons point exiger que ce ſoit avec la même application ; mais nous voulons dire qu'elle doit ſi bien ſe conſerver dans le recuëillement & la préſence de Dieu autant que la foibleſſe humaine le lui peut permettre, qu'elle ſe tienne toûjours comme diſpoſée prochainement à ſe mettre en oraiſon, ſans qu'il ſoit beſoin qu'elle faſſe des efforts pour ſe diſtraire des choſes extérieures & ſe recolliger en la préſence du Seigneur.

CXCVIII.

N'aſpirez pas de vous-même à un haut état d'oraiſon ; & tenez-vous-en, autant qu'il eſt en vous, à la méditation ordinaire ; mais ne refuſez pas opiniâtrement de monter plus haut ſi Dieu veut nous en faire la grace ; ſuivez alors ſes ordres humblement & docilement ; cependant n'agiſſez pas ſans conſeil du Directeur ſi vous ne voulez pas être trompée par votre imagination ou par l'artifice de

de l'ange des ténébres; vous pourriez bien prendre pour attrait ce qui ne ſeroit qu'un effet de votre eſprit frappé ou par la lecture des Auteurs myſtiques, ou par des entretiens avec des perſonnes qui parlent beaucoup des états éminens d'oraiſons, ou par une eſpêce d'ambition pour ces états. Souvent l'eſprit ébloüi par ce qu'on lit ou ce qu'on entend de ces oraiſons ſublimes, inſpire au cœur le déſir d'y parvenir; mais la preuve que ce déſir n'eſt produit que par la curioſité, ou par quelque vanité ſecrette, c'eſt qu'on ſe nourrit de ces belles ſpéculations ſans s'exercer dans les vertus qui mortifient & qui domptent l'amour propre; & il eſt aſſez ordinaire d'entendre des perſonnes parler de la haute ſpiritualité, qui ſont auſſi peu fidéles à Dieu que les plus tiédes, qui ſont prévenuës en leur propre faveur, pleines d'elles-mêmes, grandes diſcoureuſes, attachées à leur propre ſens & à leur volonté propre, qui redoutent les croix & les humiliations, & dont, en un mot, toute la vertu ne ſe trouve que dans leurs diſcours.

CXCIX.

Propoſez-vous ſouvent pour ſujet de vos méditations la vie & la mort de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt; étudiez-y ſes divines maximes, & laiſſez-en pénetrer votre cœur, afin de bien prendre ſon eſprit. Combien peu de perſonnes ont l'eſprit évangélique, & par conſéquent combien y en a-t'il peu qui ſoient ſolidement ſpirituelles! On s'attache à des ſpéculations pieuſes, quelquefois trop éle-

vées ou trop vagues, & ſouvent peu pratiquées. En étudiant Jeſus-Chriſt & ſa ſainte doctrine, nous trouvons tout ce qu'il faut pour arriver à la perfection. " L'ame religieuſe, dit l'Auteur de l'Imitation, qui s'appliquera avec attention & avec pieté à méditer la vie très-ſainte, & la paſſion de ſon Sauveur, y trouvera avec abondance tout ce qu'il ſera utile & avantageux pour ſon ſalut; ce ſeroit en vain qu'elle chercheroit quelque choſe de meilleur que ce qu'elle trouve en Jeſus. O ſi Jeſus crucifié entroit une fois dans notre cœur, nous ſçaurions bientôt tout ce que nous devons ſçavoir. "

L. 1. c. 25.

CC.

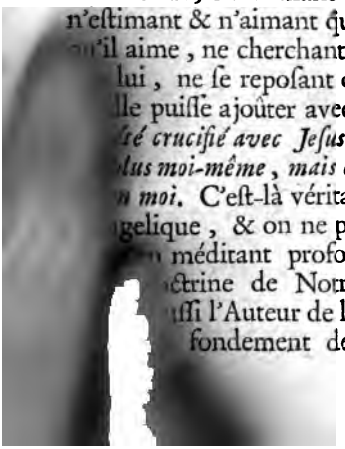
C'eſt en réflechiſſant ſérieuſement ſur la vie & les maximes de Jeſus-Chriſt qu'on acquiert ſon eſprit, qu'on prend ſes ſentimens & qu'on apprend les vertus. C'eſt en méditant ſur ſes exemples & ſa doctrine toute céleſte qu'on juge du monde comme il en faut juger, & qu'on fait des choſes ſpirituelles le cas qu'on en doit faire. Une Religieuſe inſtruite dans l'école de Jeſus-Chriſt par la ſainte habitude de méditer ſur ſes myſtères & les divines leçons qu'il nous a donné dans ſon ſaint évangile; une Religieuſe qui a bien convaincu ſon eſprit & laiſſé pénetrer ſon cœur de ſes divines vérités; enfin une Religieuſe qui a bien étudié Jeſus-Chriſt ne penſe plus des choſes d'ici-bas ſelon les faux préjugés de la nature corrompuë. Elle ne fait plus cas de ce qui ébloüit les aveugles

énfans du ſiécle, de ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur, de ce qu'ils aiment avec tant de paſſion, de ce qui les captive & les lie ſi étroitement à la terre. Elle a des ſentimens tout oppoſés; elle regarde les richeſſes comme de la bouë, les honneurs comme de la fumée, les plaiſirs comme des amuſemens indignes de ſon attention; elle n'eſtime que ce qui peut la conduire à Dieu. Les croix lui paroiſſent des faveurs du Ciel, elle ſe croit très-honorée & très-heureuſe lorſque Dieu lui en envoit quelqu'une: elle ne porte ſes affections que vers le Ciel, qu'elle conſidére comme ſa véritable patrie. Enfin une Religieuſe qui a bien pris l'eſprit de Jeſus-Chriſt en méditant ſa vie & ſa doctrine toute ſainte, a acquis une ſageſſe toute céleſte, ſageſſe qui peut bien paroître une folie à ceux qui n'ont que l'eſprit du monde, mais qui eſt la ſainte folie de la croix, par laquelle toute la ſageſſe du monde eſt convaincuë de véritable folie, d'impoſture, d'erreur, de menſonge & d'illuſion.

CCI.

O qu'une Religieuſe eſt heureuſe lorſqu'elle a acquis cette ſageſſe évangelique par l'étude bien réflechie de la doctrine de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt! Qu'elle eſt heureuſe lorſqu'elle a bien appris aux pieds de Jeſus-Chriſt à faire plus de cas de la ſimplicité que de tous les talens de l'eſprit, de la modeſtie religieuſe que de la beauté du corps, des humiliations que des honneurs, de la mortification que des plaiſirs, de la pauvreté

que du faſte, & de l'humble dépendance que de la ſouveraineté des Rois ! Qu'elle eſt heureuſe lorſqu'elle a appris de Jeſus-Chriſt à ne faire aucun état de tout ce qui paſſe avec le tems ; à ſe dégager de l'affection de toutes les choſes de ce monde ; à regarder tout ce qui l'environne comme des objets indifférens auſquels ſon cœur ne veut prendre aucune part ; à ſe conſiderer dans cette vie comme dans un lieu de pélerinage ; à porter ſans ceſſe ſes déſirs vers l'éternité ! Enfin qu'une Religieuſe eſt heureuſe lorſqu'elle s'eſt dévoüée ſi pleinement à Jeſus-Chriſt que Jeſus-Chriſt lui tient lieu de tout ; qu'elle conſidére tout ce que le monde lui préſente comme de la bouë, à l'exemple du grand Apôtre, pourvû qu'elle gagne Jeſus-Chriſt, & qu'elle s'eſt ſi bien établie en Jeſus-Chriſt & a ſi bien pris ſon eſprit & ſes céleſtes maximes, qu'elle eſt devenuë en quelque façon une même choſe avec lui, ne penſant que comme lui, ne voulant que ce qu'il veut, n'eſtimant & n'aimant que ce qu'il eſtime & qu'il aime, ne cherchant que lui, n'aimant que lui, ne ſe repoſant qu'en lui, en ſorte qu'elle puiſſe ajoûter avec le même Apôtre ; *Philip. 3. 8.*



Je ſuis crucifié avec Jeſus-Chriſt, & je vis, non plus moi-même, mais c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi. C'eſt-là véritablement la ſageſſe angelique, & on ne peut mieux l'acquérir qu'en méditant profondement ſur la vie & la doctrine de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, auſſi l'Auteur de l'Imitation de J. C. a-t-il fondement de toutes les vérités

qu'il a détaillées dans ſon excellent livre avec tant d'onction & d'édification cette belle maxime : " Notre ſouveraine occupation „ doit être de méditer ſur la vie du Sau- „ veur, parce que l'inſtruction que nous „ donne Jeſus-Chriſt paſſe ſans comparai- „ ſon celle de tous les Saints & qu'une ame „ qui aura l'eſprit de Dieu y trouvera la „ manne cachée. „ L. 1. c. 1.

CCII.

Préferez auſſi dans vos méditations les ſujets qui ſeront plus propres à vous faire connoître à vous-même, & à vous inſpirer du courage pour vous corriger de vos défauts, ou de la contrition de vos péchés; à d'autres ſujets qui pourroient à la vérité plus flâter votre eſprit; mais qui ne vous inſpireroient pas des ſentimens pratiques ſur l'amandement de vos fautes, ou l'acquiſition des vertus. La méditation n'eſt pas une étude ſpéculative des vérités de la Religion, & même la Contemplation qui ne produiroit pas dans votre cœur le déſir de vous corriger de plus en plus; qui ne vous animeroit pas à la mortification & à la violence évangelique, qui ne vous exciteroit pas à ſacrifier à Dieu tout ce qui peut lui déplaire en vous & à vous élever à lui par les dégrès des vertus, une telle Contemplation, dis-je, ſeroit très-ſuſpecte d'illuſion. C'eſt ce qui fait dire au grand ſaint François de Sales : " Que ſi l'extaſe eſt „ plus belle que bonne, plus lumineuſe que „ chalereuſe, plus ſpéculative qu'affecti- „ ve, elle eſt grandement douteuſe & di- Traité de l'amour de D. L. 7. c. 6.

„ gne de ſoupçon. „ Et c'eſt encore ce qui fait dire à l'Auteur de l'Imitation de J. C: L. 2. c. 10. „ Je ne veux point de conſolation qui me „ dérobe la componction. Je ne veux point „ de raviſſement qui me raviſſe l'humilité; „ car tout ce qui eſt élevé n'eſt pas ſaint, „ tout ce qui eſt doux n'eſt pas utile, tout „ ce qu'on déſire n'eſt pas pur, & tout ce „ qui eſt aimé de l'homme ne l'eſt pas de „ Dieu. Mais je reçois de tout mon cœur „ une grace qui me rend plus humble, plus „ vigilant, plus circonſpect, & toujours „ plus ardent à me renoncer moi-même. „

CCIII.

Appliquez-vous beaucoup à acquérir par la méditation la componction du cœur; cette componction qui eſt la mere des ſaintes larmes, des regrets ſalutaires & des gémiſſemens amoureux. Trois choſes principalement excitent en nous la ſainte componction, les fautes que nous avons commis, le danger où nous ſommes en cette vie d'en commettre à tout moment, & l'éloignement de la céleſte patrie. Qu'y a-t'il ici bas pour une ame qui puiſſe la réjoüir quand elle eſt bien pénétrée de ces trois choſes? leur conſidération eſt pour elle une ſource de larmes preſque intariſſable; elle ne peut ſe ſupporter en ce monde que parce que Dieu l'y laiſſe & qu'il faut qu'elle ſe ſoumette à ſa divine volonté. O que vous ſeriez heureuſe ſi vous étiez dans cette ſainte diſpoſition & ſi vous aviez obtenu de Dieu la grace de la com-

CCIV.

L'Auteur de l'Imitation de J. C. convaincu de l'excellence & des effets de la ſainte componction nous la recommande en pluſieurs endroits de ſon livre, & nous met devant les yeux, avec une énergie vive & pleine d'onction, les ſujets que nous avons de nous y exciter dans l'oraiſon. Il nous la recommande en nous diſant : Aimez la „ componction du cœur & vous trouverez „ la dévotion; car la componction nous ou„ vre l'entrée à de grands biens que le re„ lâchement au contraire nous fait bien-tôt „ perdre. „ Il nous propoſe le moyen de l'obtenir lorſqu'il dit : " Si vous voulez „ qu'elle pénetre votre cœur, banniſſez-en „ tous les tumultes du monde, & entrez-y „ ſelon qu'il eſt écrit Pſ. 41. *pour vous y re„ poſer comme ſur un lit dans des ſentimens „ de componction* : Il nous propoſe le pré- mier ſujet de nous y exciter lorſqu'il dit : „ Penſez à vos péchés avec un regret & un „ déplaiſir ſenſible; car il eſt vrai que vous „ n'êtes qu'un pécheur ſujet à beaucoup de „ paſſions qui vous tiennent engagé dans „ leurs liens. „ Il pourſuit en nous fourniſſant le ſecond motif lorſqu'il dit : " Vous „ avez toûjours un poids qui vous entraîne „ dans le néant. Il ne faut rien pour vous „ faire tomber; une petite difficulté vous „ ſurmonte; la moindre ſurpriſe vous jette „ dans le trouble; vous vous découragez & „ vous vous abbattez en un moment. „ Enfin il propoſe le troiſiéme ſujet lorſqu'il met dans

L. 1. c. 21.

L. 1. c. 20.

L. 3. c. 4.

la bouche de l'ame dévote ces ſaints gémiſſemens ſur les miſéres de cette vie : " Helas ! „ que cette vie eſt malheureuſe ; puiſqu'elle
3. 2. „ eſt toûjours traverſée d'afflictions, aſſiégée de piéges & des filets, & pleine d'une „ infinité d'ennemis qui l'environnent de „ toutes parts. Un mal ſuccède à un mal, & „ une tentation à une autre, & nous ne „ ſommes pas encore ſortis d'un combat „ avec un ennemi, que nous nous trouvons „ ſurpris tout d'un coup d'un grand nombre d'autres. „ Enfin il nous propoſe un autre ſujet légitime d'entrer dans des ſentimens de componction en voyant les peines des autres, lorſqu'il dit : " Un vrai Chré„ tien trouve toûjours aſſez de ſujet d'être
1. 21. „ dans la douleur & dans les larmes ; car „ ſoit qu'il conſidére ſon état ou celui de „ ſon frere, il voit que nul n'eſt ici-bas ſans „ affliction, & plus il entre dans la conſi„ deration de lui-même, plus il s'afflige juſtement. „

CCV.

On eſt quelquefois ſi vivement frappé dans l'oraiſon de la vûë de ſes péchés, qu'on ne peut preſque la ſoûtenir & qu'on a une peine extrême à ſe ſupporter, tant on paroît horrible à ſes propres yeux. Dieu auſſi de ſon côté fait ſentir ſes reproches à l'ame d'une maniere ſi ſévere qu'il ſemble armé de foudre contr'elle, ce qui la jette dans une crainte & une frayeur don elle eſt preſque terraſſée. Dans ces occaſions il ne faut pas imiter la conduite d'Adam qui courut ſe ca-

cher lorſqu'il entendit la voix de Dieu ; mais il faut s'humilier profondement ſous ſa divine main ; ſoûtenir docilement ſes reproches, s'abaiſſer & s'anéantir à ſes pieds dans des ſentimens d'une vive componction, & implorer avec une humble frayeur ſa miſéricorde, ſans s'abandonner jamais au découragement ni à la défiance, ni ſe détourner abſolument de la vûë de ſon indignité pour n'en pas ſoûtenir la confuſion en la préſence de Dieu qui nous la fait ſi vivement ſentir.

CCVI.

Si Dieu vous favoriſe dans l'oraiſon du goût ſenſible de la dévotion ; s'il vous y fait ſentir ſes divines conſolations, ne les rejettez pas ; mais recevez-les avec humilité & actions de graces. Ne faites pas des efforts pour en augmenter la ſenſibilité & la douceur, ce qui ne ſerviroit qu'à ſatisfaire l'amour propre ; mais ſuivez doucement leur attrait, & faites le ſervir à rendre vos affections plus vives & plus ardentes. Servez-vous en encore pour vous animer davantage à vous dévoüer entierement à la volonté de Dieu, à ſurmonter les difficultés que vous avez dans ſon ſervice, à vaincre vos répugnances naturelles, à dompter mieux vos paſſions & à vous corriger plus efficacement de vos défauts. Ne vous appuyez pas tellement ſur ces conſolations que vous en faſſiez dépendre la bonté de votre oraiſon, ou que vous la négligiez lorſqu'elles vous manqueront. " Lorſque " Dieu vous favoriſe de ſa conſolation ſpi-

„ rituelle, dit l'Auteur de l'Imitation de
„ J. C. recevez-la avec action de graces,
„ & reconnoiſſez que ce n'eſt point un effet
„ de votre mérite, mais un don de Dieu.
„ Ne vous en élevez pas; ne vous en re-
„ joüiſſez pas avec excès, & n'en concevez
„ pas une vaine préſomption. Que cette gra-
„ ce au contraire vous rende plus humble,
„ plus vigilant & plus circonſpect dans tou-
„ tes vos actions, parce que ce moment
„ heureux paſſera, & la tentation viendra
„ enſuite. „

CCVII.

Comme vous ne devez pas abuſer de la conſolation, auſſi ne devez-vous pas vous laiſſer abattre lorſqu'elle vous manque. Il faut éviter alors deux défauts dans leſquels on tombe quelquefois, dont l'un eſt de ſe décourager comme ſi Dieu vous avoit abandonnée, & l'autre de reſter dans l'inaction ſans vouloir rien faire pour attirer la ferveur ſenſible. Dieu ſçait ce qu'il fait lorſqu'il vous la donne; ainſi il ne faut pas la refuſer ſous prétexte de mortifier l'amour propre, & il faut en uſer légitimement ſans y attacher votre cœur; mais auſſi lorſqu'il vous l'ôte vous devez être perſuadée que c'eſt par votre faute, & dans cette vûë vous en devez ſoûtenir la privation avec humilité & contrition, & vous devez en demandant humblement pardon à Dieu, le conjurer qu'il vous la redonne, en ſouffrant toutefois avec patience s'il différe de vous l'accorder, & en perſeverant à la demander, toûjours avec ſoûmiſſion à

ſa volonté pour autant de tems qu'il trouvera bon de vous en priver. „ Il faut, dit „ l'Auteur de l'Imitation de J. C., recher- „ cher la grace d'une fervente dévotion avec L. c. 15 „ inſtance ; la demander avec ardeur ; l'at- „ tendre avec confiance & avec patience ; la „ recevoir avec gratitude ; la conſerver avec „ humilité & avoir un grand ſoin d'agir & „ de travailler avec elle. „

CCVLII.

Ne ſoyez jamais oiſive dans l'oraiſon ; mais il faut que l'eſprit réflechiſſant anime le cœur, & le cœur animé applique encore plus l'eſprit à lui repréſenter l'objet qui l'anime & le touche. Si vous vous ſentez attirée à l'oraiſon de recuëillement, prenez garde de ne pas le confondre avec une inaction, une oiſiveté & un faux ſilence par lequel on attend que Dieu faſſe tout, on ne penſe à rien, on ne s'excite à aucun bon ſentiment, on ſe tient dans un état paſſif, on tombe dans la tiédeur, la ſéchereſſe, & bien ſouvent dans un véritable ſommeil. L'oraiſon de recuëillement eſt bien différente ; elle eſt l'effet d'un véritable attrait qui vous attire au-dedans de vous-même, vous occupe intérieurement de la préſence de Dieu, & vous y tient amoureuſement attachée dans un ſaint & reſpectueux ſilence, & vous y fait goûter Dieu avec paix & tranquillité. On voit combien cet état eſt oppoſé à la fauſſe quiétude ; auſſi les effets en ſont biens différens; car la fauſſe quiétude ne produit aucun fruit de vertu dans l'ame qui ſont

de cette prétenduë oraiſon ſans attrait pour le bien & ſans eſprit de recollection ? au lieu que dans l'oraiſon dont nous parlons on goûte véritablement Dieu, on veut l'aimer & on l'aime ; on veut s'y attacher & on y eſt attaché ; on en ſort plus recuëilli ; on ſe ſent porté davantage à la retraite & au ſilence, à la mortification des ſens, à la vie auſtère, à la pratique des vertus, à celles même qui combattent plus la nature & l'amour propre, à travailler enfin pour acquérir la perfection.

CCIX.

Il arrive bien ſouvent qu'une ame tombe dans de grandes perplexités lorſque Dieu l'attire de la méditation ordinaire à l'oraiſon de recuëillement ou de ſimple regard. D'une part, le démon jaloux des grands biens qu'elle en pourroit recuëillir, met tout en œuvre pour l'en détourner ; de l'autre, l'ame accoutumée à faire agir l'imagination, à employer le raiſonnement, à s'exciter à des actes formels & empreſſés, croit dans ce nouvel état d'oraiſon de perdre le tems, de ne rien faire ; d'être dans l'oiſiveté & dans l'illuſion, parce que ſon action n'eſt pas ſi ſenſible ni ſi réflechie que dans la méditation ordinaire ; de ſorte qu'attirée par ſon attrait, & apprehendant de le ſuivre, elle ne ſçait à quoi ſe déterminer, & ſouffre de peines d'eſprit extraordinaires, ce qui dure même pluſieurs années dans certaines perſonnes, ſoit parce qu'elles ne peuvent ſe réſoudre à ſuivre leur attrait, ſoit parce qu'elles n'ont point de

Directeur qui les décide abſolument, les raſſure, & leur montre la conduite qu'elles doivent garder. Si vous vous trouvez dans le cas, ne reſiſtez pas à l'eſprit de Dieu. Abandonnez-vous y avec confiance, & prennez garde que par une crainte mal fondée d'éviter une illuſion chimerique, vous ne donniez dans la réelle & vous ne vous priviez des grands biens que vous recueilliriez dans l'oraiſon, où la bonté de Dieu, vous attire. C'eſt ici qu'on peut dire : bienheureuſes les ames ſimples qui vont bonnement à Dieu dans toute la droiture de leur cœur, & qui ſe rendent dociles à ſon eſprit, ſans trop écouter les vains raiſonnemens de l'eſprit propre.

CCX.

Cette oraiſon de recueillement n'eſt ni dans le même dégré, ni dans la même durée en tous. Quelquefois ce n'eſt que par des inſtans plus ou moins fréquens, & d'autrefois elle eſt de plus longue haleine. Quelques-uns ſont attirés tout-à-coup par leur attrait au commencement de l'oraiſon ; d'autres le ſont d'abord après qu'ils ont fait quelques actes préparatoires. D'autres après avoir médité un certain tems ; d'autres après avoir combattu long-tems leurs diſtractions ou ſoûtenu des tentations & des grandes aridités pendant la plus grande partie de l'oraiſon. Or voici dans tous ces cas la conduite à peu près qu'on doit ſuivre, ſoit avant qu'on ſente l'attrait, ſoit pendant ſa durée, ſoit lorſqu'il ceſſe par intervalle ou tout-à-

tems la méditation, les affections douces empêchant l'oiſiveté, & faiſant mieux rentrer dans le recuëillement. 8°. Si l'attrait vient, tout-à-fait à ceſſer, ce qui paroît aiſement, en ce que l'eſprit ſe trouve dans une eſpêce d'ennui, & ne peut plus s'appliquer qu'avec peine, & que l'imagination eſt diſtraite & le corps fâtigué; alors on peut reprendre la méditation ordinaire, s'il reſte encore du tems à la faire. Enfin nous devons avertir ici que quelquefois quand l'attrait du recuëillement a ceſſé, ſoit laſſitude de l'eſprit, ſoit fâtigue du corps, on ne penſe plus, on n'eſt plus touché dans le cœur, & ſi on n'y prend garde, on tombe dans l'aſſoupiſſement; & alors il faut auſſi reprendre la méditation, & les actes affectifs, ſans quoi on tomberoit dans l'oiſiveté, & quoiqu'on ſe trouve bien, cela ne vient pas de la douceur de l'attrait, mais du repos que le corps prend, & qui s'endormiroit réellement ſi on s'y laiſſoit aller.

CCXI.

Nous n'entrerons pas dans un plus ample détail des différens états d'oraiſon, & ſur-tout de l'oraiſon extraordinaire, à laquelle peu de perſonnes ſont élevées, & dont la diſcution nous mèneroit trop loin. Outre qu'on a compoſé des traités fort étendus ſur cette matiére, qu'on peut conſulter, s'il en eſt beſoin. Nous dirons ſeulement ici pour l'inſtruction des jeunes Religieuſes qui n'ont pas encore une grande expérience dans l'oraiſon, que lorſqu'elles ont de la peine à médi-

ter, & qu'elles ne peuvent pas réflechir longtems ſur un ſujet, elles doivent former des affections, enſuite penſer un peu ſur leur ſujet & après former encore des affections, paſſer ainſi alternativement des réflexions & aux actes affectifs & de ces actes aux réflexions. Nous diſons encore à celles qui ont fait du progrès dans l'oraiſon, & qui même ſont élevées à une oraiſon extraordinaire, qu'elles ne doivent pas abandonner pour cela entiérement la méditation commune; mais qu'elles y doivent revenir, lorſqu'elles ne ſe ſentent point attirées par leur attrait. Nous diſons encore qu'on ne doit pas exclure de l'état de l'oraiſon extraordinaire la conſidération & la dévotion affectueuſe à l'humanité ſainte de J. C., comme ſi cette conſidération dégradoit l'ame contemplative & la rabaiſſoit de ſon élevation dans l'oraiſon. Nous diſons enfin que comme le démon tâche d'inſinuer quelquefois ſes malignes ſuggeſtions dans les différens états d'oraiſon où les ames ſe trouvent, ſoit en les détournant de leur attrait par de fauſſes craintes, ſoit en les trompant par des illuſions, ſoit même en excitant dans le corps des impreſſions déreglées, ſur-tout dans les conſolations ſenſibles, on doit dans ce dernier cas réſiſter à toutes ces mauvaiſes impreſſions & bien prendre garde de ſe tenir à leur égard dans l'indifférence ſous le faux prétexte que l'eſprit étant uni à Dieu, il ne doit pas s'en détourner pour cela, ce qui ſeroit ouvrir la porte au fanatiſme & au libertinage.

CCXII.

Une Religieuſe ne peut pas ſe flâter d'avoir fait du progrès dans l'oraiſon, ſi elle n'y a pas appris à porter la croix de J. C. & à marcher ainſi à la ſuite de ce divin maître. Car c'eſt la croix qu'il promet à ſes plus fidéles Epouſes, comme il la promit à ſes Apôtres, & c'eſt particulierement dans l'oraiſon qu'il les inſtruit des myſtéres de la croix, qu'il leur fait ſentir la néceſſité de la porter; qu'il les exhorte & les encourage à s'en charger, & qu'il les fait réſoudre à y vivre attachées. Qu'une Religieuſe commence à bien faire l'oraiſon, la croix lui ſera préſentée par la forte inſpiration qu'elle aura de travailler à ſe renoncer. Qu'elle avance encore plus dans la ſainte voye de l'oraiſon, la croix lui ſera encore montrée, par la vûë d'un plus parfait renoncement, & d'une mortification entiére. Qu'elle ſoit élevée à une oraiſon ſublime; elle y trouvera la croix par la conviction qu'elle y doit vivre & qu'elle y doit mourir.

CCXIII.

Vous devez donc conſidérer en tout tems la croix comme votre appanage & votre portion chérie, en qualité d'Epouſe de J. C. crucifié. Vous devez la recevoir de ſa divine main avec foi, avec docilité, avec amour, avec reconnoiſſance. Vous devez l'accepter comme un gage de ſa tendreſſe, & comme le ſigne de ſon alliance avec vous. Si vous témoignez de la répugnance, ſi vous refuſez de la porter, ſi vous la portez avec

chagrin avec impatience, vous n'êtes pas une Epouſe fidéle, vous n'êtes pas digne de ce divin Epoux.

CCXIV.

Vous connaiſſez bien peu la miſéricorde de Dieu ſur vous, quand vous refuſez la croix qu'il vous préſente; vous êtes bien abuſée quand vous penſez de fuïr la croix; vous vous la rendrez bien plus péſante & plus fâcheuſe, quand vous ne la porterez pas avec amour, ou au moins avec ſoûmiſſion. Vous ne voulez point la croix; mais Dieu en a-t'il diſpenſé aucun Saint, lui qui n'en a pas diſpenſé ſon Fils unique, en qui il prenoit ſes divines complaiſances? Et ſon amour pour vous établira-t'il un autre regle de conduite pour complaire à votre amour propre, contre les véritables intérêts de votre ame? Vous faites des efforts pour éviter la croix; mais dit excellemment l'Auteur de l'Imitation de J. C. " vous trou- L.
„ verez la croix en tout, & elle vous at- c. 12
„ tend par-tout.... Elevez-vous en haut,
„ tenez-vous en bas, ſortez hors de vous-
„ même, renfermez-vous dans vous-même,
„ vous trouverez par-tout des croix, & vous
„ ſerez obligée de vous conſerver toûjours
„ dans la patience, ſi vous voulez joüir
„ de la paix intérieure & acquérir une cou-
„ ronne éternelle. „

CCXV.

L'Auteur de l'Imitation de J. C. réünit dans le Chapitre que nous venons de citer tout ce qu'on peut dire d'inſtructif & d'édi-

fiant ſur la néceſſité indiſpenſable où nous ſommes de porter la croix, ſur les motifs qui doivent nous engager à la porter, & ſur le moyen de le faire avec fruit & avec mérite. Mais qu'une Religieuſe peſe bien en particulier ces paroles. " Il n'y a point d'au-
Ibid. „ tre voye pour aller à la vie & pour acqué-
„ rir la paix intérieure & véritable que
„ celle de la croix. Allez où vous voudrez,
„ cherchez tant que vous pourrez, vous ne
„ trouverez point de voye ni plus excellente
„ pour vous élever en haut, ni plus sûre
„ pour vous tenir en bas hors du péril de
„ tomber que celle de la croix de J. C. D'ail-
„ leurs vous ne ſerez jamais exempt de
„ croix : car ou vous ſouffrirez de la dou-
„ leur dans le corps, ou des peines & des
„ inquiétudes dans l'ame. Tantôt Dieu vous
„ laiſſera dans la ſéchereſſe, tantôt les au-
„ tres vous exerceront, & ce qui eſt enco-
„ re plus fâcheux, vous vous deviendrez
„ ſouvent pénible à vous même, ſans pou-
„ voir être ni délivré ni ſoulagé de vos pei-
„ nes par aucun reméde, & vous ſerez
„ obligée de les ſouffrir juſqu'à ce qu'il
„ plaiſe à Dieu de vous en tirer. „

CCXVI.

On voit par-là que c'eſt le deſſein de Dieu que nous ſouffrions en cette vie, & ce n'eſt pas dans la vûë de nous affliger injuſtement, mais par un conſeil de ſa miſéricorde, qui nous purifie en nous éprouvant, & nous vivifie en nous mortifiant. Ainſi c'eſt ce deſſein de ſalut, c'eſt ce con-

ſeil de ſa bonté infinie que vous devez reconnoître dans toutes les croix qui vous ſont préſentées, dans les maladies, dans les tentations, dans les peines intérieures, mêmes les plus extrêmes, dans les contradictions & dans les différentes tribulations.

CCXVII.

Il y a bien des perſonnes même pieuſes qui conſidérent le tems de la maladie, ſurtout lorſqu'il eſt long, comme celui où l'on peut moins gagner pour ſon ame, & moins travailler à ſon avancement ſpirituel. Ecoutons ici les plaintes frivoles d'une Religieuſe malade qui donne dans cette illuſion. Si je me portois bien, je me leverois grand matin comme les autres; j'obſerverois tous les autres points de la regle comme les autres; je ſerois utile à la religion comme les autres; je ne ſerois pas non plus à charge aux autres; je m'acquitterois de tous mes devoirs & je n'incommoderois perſonne. Vous croyez penſer ſenſément & dire de merveilles, & vous vous trompez groſſiérement. Que cherchez-vous, & que déſirez-vous, eſt-ce votre ſalut? Eſt-ce votre perfection? Mais faites-vous plus conſiſter l'un & l'autre à faire le bien que font les autres qu'à accomplir la volonté de Dieu? Ignorez-vous que plus on eſt conforme à cette divine volonté, & plus auſſi l'on eſt ſaint & l'on eſt parfait! Qu'avez-vous donc à déſirer pour votre ſanctification que d'accomplir la volonté de Dieu, que ce ſoit dans la ſanté ou dans la maladie; dans la fidéle obſervation de la

chantent ſes loüanges dans le cœur.

CCXX.

Soyez dans le tems de la maladie ſans déſir pour la guériſon, & cependant faites tous les remèdes & prenez-tous les ſoulagemens qu'on vous ordonnera. Remettez-vous entiérement du ſoin de tout ce qui regarde votre corps à la charité de la Supérieure ou de l'Infirmiere. Vivez ſans inquiétude ſous la providence ſur l'iſſuë bonne ou mauvaiſe de votre mal, & ſans ſollicitude pour vos beſoins ſous la vigilance de la Mere ou de votre Infirmiere. Reſervez-vous l'unique ſoin de ſupprimer tout vain déſir, toute ſollicitude inquiéte ; & quoique ce ſoit qu'on exige de vous pour votre guériſon, faites-le non pas tant pour guérir que pour avoir devant Dieu le mérite d'obéïr.

CCXXI.

Il y a bien de l'imperfection à rechercher les remèdes avec trop d'empreſſement & à refuſer ceux qu'on vous preſente, parce qu'ils ſont ou dégoûtans ou douloureux. Que peut-on penſer d'une Religieuſe, qui pour la moindre indiſpoſition crie d'abord au ſécours, & voudroit qu'on employât pour elle tous les médicamens de la pharmacie, ou de celle qui ne peut ſe réſoudre à prendre une médecine, qu'après avoir diſputé une heure avec l'Infirmiere & mis ſa patience à bout ? La premiere aime la vie exceſſivement, la ſeconde ne connoît point la mortification ; l'une & l'autre ſont bien éloignées de la vertu d'une Religieuſe intérieure.

CCXXII.

CCXXII.

C'eſt par ma faute que je ſuis malade. C'eſt pour avoir ſuivi mes fantaiſies, mon indiſcrétion, mon imprudence : je ne dois donc pas regarder mon mal comme venant de la main de Dieu, mais comme la ſuite de mes fautes, & s'il m'empêche d'obſerver la regle & de faire comme les autres, c'eſt avec juſtice que je m'en afflige, & je ne puis m'y ſoûmettre comme à une croix qui eſt dans l'ordre de la volonté de Dieu. Voilà donc ce qui vous trouble & vous cauſe tant d'inquiétude ? Pour vous calmer accordons quelque choſe à votre ſens, mais rendons à Dieu ce qui lui eſt dû. Ce qui vient de vous, c'eſt votre indiſcrétion & votre imprudence, qui ſont des fautes dont Dieu n'eſt point l'auteur & dont vous faites bien d'avoir du regret; mais ce qui vient de Dieu c'eſt la maladie cauſée à la vérité par votre indiſcrétion, mais dont Dieu eſt auſſi l'auteur, puiſque la maladie n'eſt pas le péché, & que vous devez l'accepter comme la peine de votre faute, & comme une croix que Dieu veut que vous portiez avec ſoûmiſſion. Mais elle vous prive, dites-vous; du bonheur d'aſſiſter au chœur, de faire l'oraiſon, de communier, de pratiquer les auſtérités de votre regle. Je le vois ? mais acceptez auſſi cette privation en eſprit de pénitence, & avec une humble ſoûmiſſion aux ordres de Dieu, & ſa bonté eſt ſi grande, qu'elle agréera votre pénitence & votre ſoûmiſſion.

1. „ puiſque ſelon la parole de St. Paul, *il nous*
25. „ *fera ſortir de la tentation avec avantage,*
„ *en nous donnant moyen de la ſupporter.* „
Ces belles paroles de ce grand maître de la vie ſpirituelle doivent ſervir d'inſtruction aux ames puſillanimes, qui ſe laiſſent ſi aiſément abattre par la tentation, qu'on diroit qu'elles ont perdu toute confiance en Dieu; qui s'abandonnent au dépit, à la mélancolie & à une crainte déſeſpérante, & qui entrent en ſi mauvaiſe humeur envers elles-mêmes, qu'elles ne peuvent ſe ſupporter, & ſe rendent bien ſouvent inſupportables aux autres. Ce n'eſt pas là le moyen de ſortir avec honneur de la tentation, c'eſt plûtôt ſéconder la malice du démon, & bien qu'on renonce véritablement au mal qu'il propoſe, il croit toûjours avoir beaucoup gagné ſur l'ame en la faiſant conſentir au chagrin, à l'impatience & au découragement, qui ſont des fautes réelles, & ont toûjours de fâcheuſes ſuites.

CCXXV.

Tous ne ſont pas également tentés; mais comme dit le pieux Auteur que nous citons ſi ſouvent: „ Il y en a qui le ſont au „ commencement de leur converſion; d'au„ tres à la fin; il y en a même qui le ſont „ durant toute leur vie. Les tentations, „ pourſuit-il, ſont plus douces en quelques„ uns ſelon l'ordre admirable de la ſageſſe „ & de la juſtice divine. „ A quoi nous pouvons ajoûter qu'elles ſont extrêmes dans d'autres, ſelon l'ordre de cette même ſa-

geſſe. Qu'on n'accuſe point ici Dieu d'injuſtice ; car ſes deſſeins dans les tentations dont il permet que les plus ſaintes ames ſoient attaquées, même pendant une longue ſuite d'années, ne ſont pas ſeulement adorables ; mais nous y devons reconnoître une miſéricorde particuliere envers ces ames qu'il purifie par ces épreuves, qu'il conſerve par-là dans l'humilité & empêche que l'orgueïl ou l'amour propre ne leur raviſſent le mérite de leurs œuvres ; qui les fait triompher par ſa grace, & les rend dignes de ſes plus inſignes faveurs. „ Auſſi dit encore „ l'Auteur de l'Imitation de J. C., jamais L. 1 „ ſaint n'a éte véritablement éclairé de Dieu c. 1 „ ou ravi en Dieu, qu'il n'ait éte tenté & „ éprouvé devant ou après. Celui-là n'eſt „ pas digne d'être élevé à une éminente con- „ templation, qui n'a pas ſouffert auparavant quelque affliction conſidérable pour „ l'amour de Dieu, parce que la tentation „ & l'affliction ſont les marques qui précedent ordinairement la conſolation qui les „ doit ſuivre. „

CCXXVI.

Entrez donc bien dans les ſens des paroles de ce pieux Auteur, vous qui gemiſſez des tentations que vous avez à ſouffrir ; qui vous affligez ; qui pleurez amerement d'être toûjours en butte aux traits malins de l'eſprit de ténebres ; & qui en êtes quelquefois ſi fort obſedées, qu'il vous pourſuit même dans la priere, dans les lieux les plus ſacrés, dans l'oraiſon, à la ſainte communion. Con-

ſolez-vous par l'exemple de J. C. qui a permis au démon de le tenter. Conſolez-vous par l'exemple des Saints qui ont tous paſſé par la tentation, & qui même, comme dit
1. l'Auteur de l'Imitation de J. C. y ont trou-
13. vé leur avancement ſpirituel. Conſolez-vous puiſque la tentation peut ſervir utilement à votre ame, bien loin de tourner à ſa ruïne; conſolez-vous, parce que ſi vous ſçavez y réſiſter courageuſement & la ſoûtenir avec une humble patience, elle ſervira autant à vous faire avancer à la perfection, qu'elle vous porteroit de préjudice, ſi vous aviez le malheur d'y conſentir. Il eſt vrai qu'il y a des tentations ſi horribles, & que quelquefois elles ſont ſi grandes, qu'il ſemble qu'elles vous mettent ſur le bord de l'abîme & que vous n'avez qu'un pas à faire pour y tomber. Il n'y a rien de ſi terrible, rien de ſi effrayant pour une ame qui a la crainte de Dieu. Mais confiez-vous alors au Seigneur, eſperez en lui encore plus que vous n'avez jamais fait. Criez vers lui avec une foi vive, il viendra à votre ſécours & vous tirera du péril pour vous combler de conſolation. Que s'il différe de vous en tirer, pourvû qu'il vous y ſoûtienne; & qu'il empêche que vous ne ſuccombiez, ſoyez contente. Attendez avec une humble ſoûmiſſion & patience. Il ſçait le moment où il doit vous en délivrer, & ce moment arrivera, lorſque vous y penſerez le moins.

CCXXVII.

La crainte de ſuccomber à la tentation eſt

bonne, elle oblige l'ame de recourir à Dieu. Elle la tient dans une continuelle vigilance ſur elle-même. Elle la conſerve dans l'humilité & dans la fidélité. Mais ſi cette crainte ne produit pas ces effets dans l'ame, ſi elle eſt pouſſée juſqu'à la défiance ou à une exceſſive frayeur, alors elle eſt une extrêmité vicieuſe dont il faut ſe défier. Nous devons donc au tems de la tentation éviter deux extrêmités, celle de la confiance en ſoi-même ou de la préſomption, & celle de la terreur ou de la frayeur qui trouble & qui déconcerte. La veritable crainte marche au milieu avec la confiance, ſe défie raiſonnablement non du ſécours de Dieu en qui elle eſpére, mais de ſa propre ſuffiſance; ce qui conſerve l'ame dans l'humilité & la rend encore plus digne du ſécours de Dieu.

CCXXVIII.

Il arrive preſque ordinairement que les perſonnes qui ſe déterminent de tout leur cœur à être à Dieu éprouvent au commencement de grandes conſolations, & une telle facilité de pratiquer le bien, que rien ne leur coûte; au contraire il leur en coûteroit beaucoup de prendre d'autres ſentimens. Leur regret ſur leurs fautes paſſées eſt très-vif & très-ſenſible. Elles embraſſent avec ardeur les exercices de la pénitence. Les vanités du monde ne les touchent plus, elles ne goûtent que les pratiques de piété; elles n'ont preſque plus de tentation à combattre; tout ce qui eſt de la vertu leur eſt doux, aiſé,

conſolant ; ce ſont des enfans que Dieu nourrit du lait de ſa douceur. Mais ils ſont encore enfans de la vie ſpirituelle. Après ce tems de conſolation vient celui des épreuves qui augmentent inſenſiblement & par dégré, & quelquefois juſqu'à un point qu'on peut appeller extrême par l'excès des peines intérieures & extérieures dont ces ames ſont affligées. Toutes ne le ſont pourtant pas ſi conſidérablement ; mais il paroît que plus Dieu exerce ſes ſaintes rigueurs ſur ces ames, plus il a des deſſeins de miſéricorde & de perfection ſur elles ; & alors on peut les regarder non comme des enfans, mais comme des perſonnes robuſtes capables de porter généreuſement le joug du Seigneur, & que ce divin Maître nourrit d'une viande ſolide. Ces ames voyant un ſi grand changement en elles, ſont étonnées & ſouvent effrayées, penſant être déchuës de la vertu & avoir mérité que Dieu les abandonnât pour leurs infidélités ; ce qui les jette dans une ſi grande déſolation, qu'elles ſont tentées de tout quitter ; nouveau ſujet de peine qui les crucifie davantage. Cet état commence par une diminution du goût ſenſible de la dévotion, & une difficulté de pratiquer le bien, qui leur fait craindre qu'elles ne ſe ſoient relâchées. Enſuite viennent les tentations & le retour des paſſions qui paroiſſoient endormies ſous les douceurs de leur premier état, & qui ſe reveillent plus que jamais, comme ſi elles avoient pris de nouvelles forces. Ajoûtez des ténebres dans

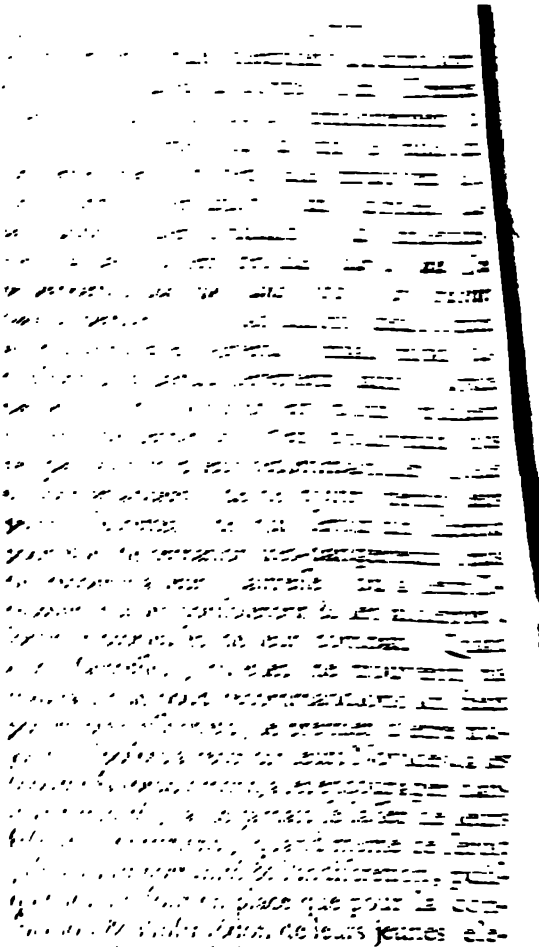
l'eſprit, des aridités dans le cœur, des penſées horribles contre la foi, contre les vertus les plus aimables & les plus délicates, des ſentimens intérieurs de révolte & de blaſphêmes contre Dieu & de déſeſpoir auxquels on ſe ſent porté, & dont la ſeule idée épouvante étrangement une conſcience timorée; mille doutes qu'on croit fondés, & qui font craindre à ces ames, tantôt qu'elles ſont un objet d'horreur aux yeux de Dieu, tantôt qu'il les a abandonnées, tantôt qu'elles ont conſenti à tout ce qu'elles ſentent dans elles-mêmes de tentations & d'illuſion. Il eſt difficile de faire entendre à ces ames que leur état n'a rien d'oppoſé à Dieu; que les tentations qu'elles ſouffrent ſont ſans conſentement de leur part; que les privations dont elles ſont ſi affligées ne ſont que des épreuves; que les révoltes qu'elles ſentent ſont dans elles malgré elles & par conſéquent contre leur volonté; que bien loin d'être déchuës de la vertu, elles y font du progrès ſans s'en appercevoir; que leur premier état de conſolation n'eſt pas un chimère comme il leur paroît quelquefois dans leur état préſent; que celui-là ne pouvoit pas durer toûjours; & que celui-ci leur eſt néceſſaire pour les faire avancer & les affermir dans le bien; qu'enfin bien loin d'avoir perdu la grace de Dieu, elles lui ſont plus agréables. Il eſt, dis-je, bien difficile de leur faire entendre ceci, car leurs peines ceſſeroient alors, ou en ſeroient beaucoup adoucies. Mais Dieu qui les tient ſous les coups de ſa miſéricordieuſe

ſévérité, & qui veut par-là les diſpoſer aux grandes graces qu'il leur prépare & aux riches couronnes qu'il leur deſtine dans le Ciel, ne permet pas quelquefois que les conſeils des créatures entrent dans leur eſprit & y faſſent des impreſſions capables de diminuër leurs peines crucifiantes. Cependant nous conjurons ces ames de ne pas ſe décourager, de ſe ſoûmettre docilement & humblement aux avis de leur Pere ſpirituel que nous ſuppoſons éclairé & avoir de l'expérience; d'être fidéle à tous leurs exercices, autant que leur ſituation le leur permettra; de ne jamais quitter l'oraiſon, ni la communion préciſement à cauſe de leurs peines; de s'abandonner humblement à Dieu comme à leur Pere, quelque ſévére & impitoyable qu'il leur paroiſſe de profiter du moindre relâche qu'elles ont pour renouveller avec encore plus d'ardeur leur réſolution d'être à Dieu ſans partage; de ſe conformer à ſa divine volonté; de ne demander jamais avec un empreſſement inquiet qu'il change leur état, mais ſeulement ſous condition; autant qu'il l'aura agréable, & enfin de ne ceſſer d'eſpérer qu'il les délivrera un jour, & qu'il leur montrera la ſérenité de ſa face.

CCXXIX.

Les perſonnes Religieuſes qui au commencement de leur conſécration à Dieu ont goûté de grandes conſolations, & éprouvé une grande ardeur pour tout ce qui eſt de la Religion, & qui enſuite ne ſentent plus les mêmes douceurs & le même empreſſe-

ment pour les exercices de leur état, ces perſonnes, dis-je, ne doivent point s'allarmer ni ſe décourager, encore moins douter de leur vocation. Diſons en de même de celles en qui leur premiere ferveur s'eſt changée en une extrême répugnance pour leurs devoirs reguliers; qui ſont tentées de regret d'avoir quitté le monde, que l'aſſujettiſſement à l'obéïſſance révolte; & à qui la vûë, les manieres & l'entretien des autres Religieuſes deviennent inſupportables: car dans une ame qui craint Dieu, tout cela n'eſt qu'une tentation du démon, qui veut rendre inutile en elle la grace de la vocation religieuſe, & lui faire abandonner ſon état ſi elle eſt encore Novice, ou la jetter dans le déſeſpoir ſi elle eſt engagée par la profeſſion. Certes cet eſprit de malice, ſouverainement artificieux en méchanceté & qui ne peut voir ſans jalouſie & ſans frémir de rage une ame qui ſe dévouë toute à Dieu, & qui peut arriver à une très-haute perfection par les moyens abondans qu'on a dans la Religion, n'oublie rien pour l'en détourner, ou pour la déconcerter, s'il le peut. Mais cette Religieuſe qui eſt ainſi attaquée par la tentation, bien loin de l'écouter, ou de prendre quelque réſolution contraire à la grace de ſa vocation, doit demander à Dieu fréquemment qu'il l'y confirme davantage; & s'attacher plus que jamais à en remplir les devoirs & ſur-tout à l'oraiſon, prendre garde de ne point chercher au-dehors des ſujets d'amuſement pour ſe diſtraire



intérieur, afin que celles-ci recourent à elles avec plus de liberté & de confiance.

CCXXX.

Notre intention dans tout ce que nous venons de dire, n'eſt point de confondre ici ces ames pieuſes que Dieu éprouve par les tentations, les privations & les autres peines intérieures, avec celles qui ne les ſouffrent que par leur tiédeur & leur rélâchement, & dont l'eſprit continuellement diſſipé, le cœur plein d'attaches & ſouvent d'affections dépravées, les ſens ouverts à tout ce qui ſe préſente, donnent une libre entrée à toutes ſortes de tentations & mettent des obſtacles extraordinaires aux deſſeins de Dieu, en réſiſtant ſans ceſſe à ſes inſpirations, en manquant habituellement à leur regle en négligeant entiérement le ſoin de leur perfection, en condeſcendant à tout ce que leurs paſſions leur ſuggerent. Si ces perſonnes oſent ſe plaindre d'être ſouvent tentées, de n'avoir jamais de conſolation dans le ſervice de Dieu, de ſentir ſans adouciſſement le poids de la vie religieuſe, en ſorte qu'il leur devient inſupportable, tandis que les ames fidéles le portent avec joye, ſi, dis-je, elles oſent ſe plaindre de ces choſes, qu'elles s'en prennent à elles-mêmes, c'eſt bien par leur faute qu'elles ſouffrent. Envain demanderont-elles la fin de leurs tentations & de goûter les avantages de leur état, on leur repondra toûjours : Vivez conformement à votre vocation ; ſoyez Religieuſe & non pas mondaine ; fidéles à vos devoirs au

lieu de les négliger comme vous faites : alors ou la tentation ceſſera, ou vous en triompherez avec avantage. Dieu vous fera ſentir ſes douceurs, ou quand même il vous en priveroit, il vous fortifiera dans cet état de privation, & le tems viendra où *après*
ul. *avoir ſemé dans les larmes, vous recueillirez*
ſ-6. *dans la joye.*

CCXXXI.

Il y a des tentations dont on triomphe plus en fuyant qu'en combattant, pour ainſi dire tête-à-tête avec l'ennemi : telles ſont celles qui attaquent la ſainte modeſtie. Je ne dis pas ſeulement qu'il en faille éviter les occaſions extérieures, cela ſe ſuppoſe aiſement mais dès que les mauvaiſes images ſe préſentent à l'eſprit, il faut s'en détourner comme d'un objet d'horreur, & ſe tourner du côté de Dieu, comme un enfant effrayé par un chien qui le pourſuit, court ſe jetter entre les bras de ſa mere. Le plus sûr eſt de faire ainſi diverſion ; car plus on veut diſputer autrement, plus il arrive que l'imagination s'échauffe & que les images odieuſes s'y gravent. Il importe extrêmement qu'on faſſe ceci dès le commencement de la tentation, parce que ſi on héſite tant ſoit peu, le démon s'inſinuë, avance dans l'eſprit, paſſe juſqu'au cœur & le gagne. Il n'eſt pas bon que les perſonnes ſi timorées & qui par la miſericorde du Seigneur ne voudroient pas conſentir pour rien du monde à l'offenſe de Dieu, il n'eſt pas bon dis-je, que quand elles ont ſouffert quelque

tentation, ſur-tout quand cela leur arrive fréquemment, elles s'examinent auſſi-tôt pour voir comment elles ont combattu ; car le démon s'en peut ſervir avec avantage & renouveller la tentation encore plus fortement qu'auparavant.

CCXXXII.

Que je vous plains ſi vous êtes attaquée de tentations contre la foi ! Dans les autres les verités de la foi nous ſervent de motif pour y réſiſter courageuſement ; mais dans celles-ci on ne ſçait de quel côté ſe tourner, parce que l'enfer paroît une fiction, le Ciel une chimère, toute la Religion une fable, l'eſpérance ne trouve preſque plus où s'appuyer. Ne diſputez pas avec ce démon raiſonneur ; n'entrez point alors avec lui dans l'examen de nos ſaints myſtères ; mais tournez-vous du côté de Dieu, & dites-lui avec une ferme déliberation, comme ce pere de famille de l'Evangile : *Je crois, Seigneur, aidez-moi dans la foibleſſe de ma foi.* Math 9. 23. „ Il y en „ a dit l'Auteur de l'Imitation de J. C., qui „ ſont tentés violemment touchant la foi de „ la ſainte Euchariſtie, (& il en faut pen- „ ſer de même des autres points de notre „ créance) mais c'eſt plûtôt un effet de la L. 4. c. 18. „ malice de leur ennemi que de leur peu de „ foi. Ne diſputez point alors avec vos pen- „ ſées, ne vous en mettez point en peine. „ & ne répondez point aux doutes que le „ démon vous jette dans l'ame, mais croyez „ fermement à la parole de Dieu, aux ora- „ cles des Prophêtes, à l'autorité des Saints, „ & cet eſprit de malice s'enfuira de vous.„

Il faut ajoûter ici que dans une perſonne timorée la crainte qu'elle a de manquer de foi eſt une preuve qu'elle n'en manque point; car bien que par la force de la tentation il lui ſemble qu'elle a perdu cette précieuſe vertu, c'eſt moins ſa volonté qui y prend part que le bruit que la tentation fait dans ſon ame. Auſſi pour peu que quelqu'un voulût diſputer avec elle contre la foi, on la verroit bien-tôt la ſoûtenir avec fermeté, & produire par-là ſes véritables ſentimens.

CCXXXIII.

C'eſt encore une tentation bien délicate & fâcheuſe pour une bonne Religieuſe, que de ſentir une averſion ou une antipathie naturelle contre quelqu'une de ſes Sœurs. Si cette averſion eſt involontaire, elle ne laiſſera pas que de la faire ſouffrir beaucoup, parce que ſe trouvant fréquemment dans l'occaſion de voir, de parler, de traiter avec cette Sœur, elle ſera obligée de combattre ſes répugnances, de faire des efforts pour calmer ſon eſprit, adoucir ſon cœur, & ne rien laiſſer échapper dans ſes paroles ou dans ſes manieres qui montre ſon indiſpoſition contre elle; & ſi cette averſion eſt volontaire, je veux dire ſi elle l'entretient de propos déliberé dans ſon cœur, combien de fautes ne commettra-t'elle pas par jour contre la charité? Et de combien de murmures intérieurs ou extérieurs, de ſentimens d'aigreur & de rancune, de mouvemens d'impatience, & d'autres ſemblables péchés ne ſe rendra-t'elle pas coupable? Je parle à vous

qui craignez d'offenſer Dieu, & à qui l'averſion naturelle que vous avez contre votre Sœur eſt un ſujet de peine plûtôt qu'un ſentiment de votre volonté; quelque réſolution que vous ayez priſe de ne point conſentir à votre averſion, ne vous fiez pourtant pas trop là-deſſus, mais ſoyez extrêmement ſur vos gardes dès que l'occaſion ſe préſentera de penſer, ou de parler, ou d'agir au ſujet de cette Sœur. Premierement ne vous entretenez jamais volontairement dans votre eſprit de ce qui peut vous déplaire en elle. En ſecond lieu, ſi vous en entendez parler mal-à-propos, ne vous mêlez point dans le diſcours, ou bien excuſez-la toûjours & ſans jamais ajoûter de correctif. En troiſiéme lieu, ne lui parlez jamais qu'avec douceur & avec bonté; n'évitez pas ſa rencontre; ne refuſez pas de lui rendre ſervice, ni d'être dans quelque emploi avec elle. En quatriéme lieu, priez ſouvent Dieu pour elle; humiliez-vous devant Dieu au-deſſous d'elle; proteſtez en la préſence du Seigneur que vous êtes péchereſſe & elle très-vertueuſe, que vous n'avez que des défauts, & que c'eſt ſeulement votre orgueïl qui vous cache ſes mérites & ſa vertu.

CCXXXIV.

Il y a des perſonnes qui s'occupent ſi fort de leurs défauts ou de leur peines, qu'elles ne ſçavent penſer à autre choſe; qu'elles s'en tourmentent ſans ceſſe; qu'elles ſont toûjours à les conſidérer, à s'y envelopper, à en parler, à s'en affliger, à s'en inquiéter, à

s'en troubler. C'eſt un cercle d'où elles ne ſçavent plus ſortir. Il y a ſans doute bien de l'illuſion dans cette conduite ; & tout de même que pluſieurs évitent de ſe connoître par amour propre, c'eſt par amour propre que celles-ci s'entretiennent dans les réflexions qu'elles font continuellement ſur elles. Mais quel amour propre, me direz-vous, y a-t'il à ſe troubler comme elles font de leurs défauts & à s'entretenir de leurs peines ? Cet amour propre conſiſte à vouloir être ſans défauts & à le vouloir avec une amere inquiétude. Ce n'eſt pas en ſe troublant & en y penſant continuellement qu'elles y remèdieront ; ce ſera par la priere, la patience & l'application à ſe corriger. Il y a des gens portés à ſe diſſiper, à ſe repandre ſur tous les objets, à oublier le ſoin de leur intérieur, à qui nous diſons avec juſtice : rentrez dans vous-même & demeurez y appliqués à vous étudier & à vous bien connoître ; mais aux perſonnes dont nous parlons nous leur diſons plûtôt : ſortez de vous-mêmes : ne vous occupez guére de vous-mêmes ; mais portez vos penſées vers Dieu ; jettez-vous dans le ſein de Dieu ; abandonnez-vous à lui. Que gagnent ces ames à faire tant de retours ſur elles-mêmes avec inquiétude ? Leur chagrin contre les défauts qu'elles ſe reprochent leur a-t'il jamais ſervi à s'en corriger ? Au contraire il eſt en elles une occaſion perpétuelle d'impatience, de triſteſſe d'abbatement & de mauvaiſe humeur ; & après bien des années qu'elles ont paſſé dans.

cet état, elles ont à ſe reprocher de n'avoir remèdié à aucun de leurs défauts; de n'avoir acquis aucune vertu; d'avoir vaqué avec tiédeur & négligence à tous leurs exercices de piété; d'avoir ſouffert beaucoup dans leur eſprit & à pure perte, & d'avoir été à leurs Directeurs un ſujet de patience & peut-être d'impatience.

CCXXXV.

Le ſcrupule eſt une maladie ſpirituelle dont on doit s'efforcer de guérir. Bien loin d'aider à la pratique ſolide de la piété il y eſt un obſtacle, & conduit quelquefois à un ſi grand découragement, qu'ennuyé & dépité de tant ſouffrir de ſa conſcience erronée, on ſe jette dans l'extrêmité oppoſée; on abandonne le ſoin de ſon ame; on ſe livre au relâchement. Toutes les perſonnes ſcrupuleuſes ne le ſont ni par le même principe, ni au même dégré, ni ſur les mêmes ſujets. Les unes le ſont par naturel; d'autres par amour propre, ou par obſtination dans leur propre ſentiment; d'autres par ignorance; d'autres par l'artifice du demon, & il eſt rare que le ſcrupule ſoit du nombre de ces épreuves dont Dieu ſe ſert pour purifier les ames. Deplus il eſt des perſonnes induſtrieuſes à ſe tourmenter elles-mêmes par les continuelles réflexions qu'elles font ſur leurs penſées, ſur tout ce qui leur paſſe par l'imagination, ſur une infinité de circonſtances morales qu'elles trouvent dans leurs ſentimens & dans tout ce qu'elles font, qu'on ne peut concevoir comment leur eſprit peut leur

fournir tant d'idées ſingulieres, biſarres, extraordinaires. Enfin les unes ſont ſcrupuleuſes ſur leurs confeſſions, d'autres ſur la recitation de l'office ou des autres prieres; d'autres trouvent pat-tout matiere de péché mortel, & ne peuvent preſque faire un pas ou le moindre mouvement, qu'elles ne craignent pécher grievement, ou d'en donner occaſion aux autres. Qui voudroit ſuivre toutes les imaginations des ames ſcrupuleuſes n'y trouveroit point de fin.

CCXXXVI.

C'eſt le défaut des perſonnes ſcrupuleuſes de conſulter ſouvent & de revenir toûjours à leur propre jugement, de convenir qu'elles doivent renoncer à leurs propres lumieres & de n'y renoncer jamais; de promettre cent fois qu'elles ſe ſoûmettront & ne le faire que pour un inſtant. Tantôt elles ne croyent pas d'être ſcrupuleuſes & ne veulent pas qu'on le penſe d'elles; tandis que le Confeſſeur le moins expérimenté ne peut les méconnoître. Tantôt elles ne croyent jamais s'être aſſez expliquées, tandis qu'elles l'ont fait au double de ce qui eſt néceſſaire, & que plus elles veulent ſe faire comprendre, moins elles ſont ſatisfaites. Quelque regle qu'on leur donne pour agir dans les occaſions, elles trouvent toûjours qu'il ſurvient quelque nouvelle circonſtance qui les empêche d'en faire l'application; ainſi il faut un nouveau conſeil, il faut ſe troubler encore & mettre en exercice la patience du Directeur. En un mot, c'eſt un cahos que leur

conſcience, & s'il falloit juger de Dieu par leur diſpoſition, il ne ſeroit plus cet Etre infiniment bon & miſéricordieux qui veut nous ſauver tous, mais un juge inflexible, un exacteur impitoyable, quelqu'un qui a juré leur perte, & qui pour cela leur tend des pieges à chaque pas. Les effets qui s'enſuivent de pareilles diſpoſitions ſont bien triſtes ! Ne goûter jamais les douceurs de la vertu ; avoir ſans ceſſe l'eſprit préoccupé d'images fâcheuſes & quelquefois accablantes ; être dévoré par ſes remords ; ſe croire toûjours couvert de péchés mortels & un objet d'horreur aux yeux de Dieu ; être ſouvent dans de ſi étranges perplexités, que de quelque maniere qu'on agiſſe, il ſemble qu'on ne peut éviter de pécher ; ſe tourmenter de tout & tourmenter les autres, ſoit par la mauvaiſe humeur où met la peine qu'on ſouffre, ſoit parce qu'on ſe rend incapable de rien faire ; mais ſur-tout tourmenter les Confeſſeurs dont on eſt le véritable fléau. Voilà ce que font les perſonnes ſcrupuleuſes ; mais ce portrait auquel elles peuvent ſe reconnoître en tout ou en partie, devroit bien les porter à faire tous leurs efforts pour ſortir d'un état ſi fâcheux.

CCXXXVII.

Les perſonnes ſcrupuleuſes n'ont d'autre moyen à prendre ſi elles veulent guérir, que celui d'une obéïſſance humble, ſimple & aveugle à celui qui eſt le pere ſpirituel de leur ame. Tout ce que les Maîtres de la vie ſpirituelle ont dit à leur ſujet ſe réduit à la

néceſſité où elles ſont d'obeïr. On leur accorde de s'éclaircir avec leur Directeur une fois, deux fois, trois fois s'il le faut; mais cela fait, qu'elles n'écoutent plus leur eſprit ni les cris de leur conſcience inquiéte & puſillanime; qu'elles ſe tiennent préciſément à obeïr; qu'elles s'aſsurent ſur l'obéïſſance; qu'elles ne penſent, ne jugent, ne décident de rien que par l'obéïſſance. Si elles employent conſtamment ce moyen, & ſe roidiſſent pour cela contre leur eſprit, elles guériront ſans doute, & auront enfin la conſolation de ſervir Dieu avec paix & de goûter les douceurs de la piété. Au contraire plus elles s'obſtineront à ſuivre leurs idées, plus leurs peines croîtront & leur tourment durera.

CCXXXVIII.

Qui que vous ſoyez dans la religion qui ſouffrez des peines intérieures, prenez bien garde de chercher dans le relâchement & la diſſipation le remède aux maux que vous ſouffrez. Cherchez-le plûtôt dans le conſeil d'un Directeur pieux & éclairé; mais ſurtout aux pieds de J. C. par la priere, & encore principalement au Très-Saint Sacrement par la participation fréquente à ce pain des forts & à cet aliment de vie. Helas quelle doit être la dévotion d'une Religieuſe envers ce divin Sacrement! La ſeule penſée qu'il contient ſon Epoux ſacré doit lui inſpirer un courage, une ardeur & une joye extraordinaire; elle devroit ſuffire, ſi ſa foi étoit bien vive pour la raſsûrer, pour la fortifier, pour

lui faire braver l'enfer, pour lui rendre ſes croix légeres pour changer en douceur toutes les amertumes de cette vie. Je n'ai pas beſoin doit-elle dire, de monter au Ciel pour y trouver celui qui peut me proteger contre les ennemis de mon ame, & que je dois aimer uniquement & ſouverainement : il a daigné s'établir une demeure avec moi ; là je le trouve toutes les fois que je le déſire ; il y eſt pour moi ; il m'y attend à toute heure ; il y réſide pour l'amour de moi ; c'eſt cet amour qui l'y tient lié par les chaînes de ſa bonté infinie. Il veut que j'aille l'y entretenir, que je lui raconte tout ce qu'il m'intéreſſe, que je lui parle de mes beſoins & de mes peines, que je le rende le dépoſitaire des ſecrets de mon cœur, & que je mette en lui tout mon appui & ma confiance. O que ces réflexions ſont conſolantes pour une Religieuſe intérieure, & dont la foi eſt vive & animée ! qu'elles peuvent l'aider puiſſamment à ſoûtenir avec courage & avec patience les tribulations & les miſéres de cet exil ! C'eſt conſéquemment à ces pieux ſentimens qu'une Religieuſe intérieure ne trouve pas de plus grand ſoulagement dans ſes peines que de les expoſer à ſon divin Epoux aux pieds de ſon tabernacle. Elle y puiſe des lumieres dans ſes doutes & un eſprit de conſeil dans ſes perplexités, la force dont elle a beſoin dans les tribulations & les tentations, de la fermeté dans les occaſions difficiles, des ſentimens de ferveur dans la ſechereſſe, des graces pour ſe corriger & pour avancer

dans la vertu, une reſſource entiere dans tous ſes beſoins. Plus elle s'y préſentera avec reſpect, avec humilité, avec dévotion, plus auſſi elle en ſera favoriſée. Ce Sacrement contient le tréſor de toutes les graces; mais c'eſt la piété humble & ſincere qui les y puiſe.

CCXXXIX.

Vous ne devez jamais paſſer devant le Chœur ſans porter votre eſprit & vos affections au Très-Saint Sacrement. Si vous y entrez, que ce ſoit toûjours avec un profond reſpect & une dévotion tendre & affectueuſe. Ne laiſſez point alors égarer votre vûë, mais les yeux modeſtement baiſſés, le corps droit, l'eſprit frappé de la préſence de Jeſus-Chriſt, faites l'inclination ou la génuflexion d'une maniere ſi reſpectueuſe, qu'il paroiſſe que l'hommage extérieur que vous rendez à Jeſus-Chriſt, coule, pour ainſi dire, de ſource, & que vous n'êtes pas moins pénetrée de dévotion & d'amour pour lui, que vous le témoignez extérieurement. C'eſt ordinairement à la maniere dont une Religieuſe fait la génuflexion devant le Saint Sacrement qu'on reconnoît ſi elle eſt intérieure. Celle qui ne l'eſt point ne s'acquitte guére de ce devoir que rapidement, légerement & ſans aucune gravité.

CCXL.

Tout ce qui a du rapport avec le Très-Saint Sacrement doit faire l'objet du zéle & de la dévotion d'une Religieuſe. La décoration des Autels, la propreté des ornemens

mériteut

méritent toute ſon attention. O combien celles qui ſont chargées de cet emploi doivent s'eſtimer heureuſes & favoriſées, & avec quel eſprit de Religion doivent-elles toucher & prendre ſoin de tout ce qui concerne le ſaint temple, & principalement de tout ce qui ſert à nos ſaints & redoutables myſtères! Pour s'en acquitter avec la piété & la dévotion convenable, elles doivent ſe propoſer celles de la très-ſainte Vierge dans le ſoin qu'elle prenoit des linges qui ſervoient à Jeſus enfant.

CCXLI.

On doit garder un religieux ſilence dans la Sacriſtie, non-ſeulement pour ne pas détourner le Prêtre qui ſe prépare à la ſainte Meſſe, ou qui fait ſon action de graces, mais auſſi à cauſe de la proximité du Très-Saint Sacrement. Les Sacriſtines doivent obſerver pour cela de ne pas parler entr'elles à haute voix dans leur Sacriſtie intérieure, & ſur-tout elles ne doivent pas diſcourir vainement avec leur Chapelain, mais ſe contenter de lui préſenter les ornemens néceſſaires: cette maxime eſt plus importante qu'elle ne paroît d'abord. C'eſt quelquefois par des entretiens inutiles & qui reviennent journellement entre les Religieuſes & leurs Chapelains, que ſe forment des liaiſons & des attaches préjudiciables à leur ame.

CCXLII.

Lorſqu'une Religieuſe eſt bien intérieure, tous ſes deſirs la portent vers J. C. Elle le verra ſans aucun voile dans le Ciel; mais

en attendant elle s'eſtime ſouverainement heureuſe de le poſſeder réellement dans le Très-Saint Sacrement. Auſſi combien de fois dans le jour ſoûpire-t'elle après le bonheur de le recevoir ? Combien de fois ne va-t'elle pas lui rendre ſes adorations les plus profondes & lui témoigner ſon ardeur & ſon empreſſement ? Ah ! quand l'amour de Jeſus-Chriſt a pris une entiere poſſeſſion du cœur d'une Religieuſe, il l'attire ſans ceſſe auprès de ſon ſacré tabernacle ; elle voudroit y être à toutes les heures ; elle ne peut s'en retirer ſans faire violence à ſon cœur. Profitez du loiſir que vous aurez le Dimanche & les Fêtes pour y reſter autant que vous pourrez, vous ne ſçauriez être mieux qu'en la préſence de Jeſus-Chriſt ; & ſi dans les autres jours vos occupations ne vous permettent pas d'y être ſi long-tems, portez-y ſouvent votre eſprit & vos deſirs ; il les entendra à quelque coin que vous ſoyez du Monaſtère, & peut-être vous y fera-t'il éprouver les onctions de ſon amour auſſi ſenſiblement que ſi vous étiez proſternée au pied de l'Autel à l'adorer & à l'aimer.

CCXLIII.

Je ne veux pas que vous alliez à Jeſus-Chriſt dans la ſainte communion ; je veux que vous y couriez. Si vous aimez ſincérement ce tout aimable de votre cœur, pourquoi ne vous empreſſeriez-vous pas de l'aller recevoir ? Apportez-y une profonde humilité, une tendre confiance, une ſainte ferveur & une vive reconnoiſſance. Hélas !

ſi notre foi étoit bien vive, quels tranſports de joye & d'amour ne ſentirions-nous pas alors dans nous? Mais elle eſt foible, elle n'eſt pas véritablement animée, voilà pourquoi nous ſommes ſi peu ſenſibles à un bienfait qui devroit faire fondre notre cœur en ſentimens de tendreſſe & de reconnoiſſance. Que ſi vous n'êtes pas dans ces heureuſes diſpoſitions, humiliez-vous-en, & déſirez de les avoir; dites avec l'ame fidéle dans le livre de l'Imitation de J. C. : O Jeſus, L. 4 c. 14
„ dont la bonté & la douceur eſt infinie.
„ faites-moi miſéricorde. Je ſuis devant vous
„ comme un pauvre & un mandiant; ne
„ me refuſez pas quelques étincelles de ce
„ feu d'amour qui anime votre cœur, afin
„ que le reſſentant dans cette communion,
„ ma foi croiſſe de plus en plus, que mon
„ eſpérance ſe fortifie dans la vûë de votre
„ bonté, & que la charité que vous me
„ donnerez étant une fois allumée, & m'a-
„ yant fait goûter les délices de cette man-
„ ne céleſte, elle brûle ſans ceſſe ſans ja-
„ mais s'éteindre. „

CCXLIV.

Tâchez de vous approcher de la ſainte Communion dans les mêmes ſentimens que ſi vous voyiez Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt des yeux du corps. Quels ſeroient vos tranſports & votre étonnement ſi Jéſus-Chriſt vous apparoiſſoit dans votre chambre? Avec quel reſpect l'adoreriez-vous? Avec quelle ferveur lui repréſenteriez-vous les beſoins de votre ame! Avec quelle joye le contemple-

riez-vous ? Mais la foi n'eſt-elle pas plus ſûre que le témoignage des ſens ? Et ſi vous êtiez ſi ardente en le voyant des yeux du corps, pourquoi ſerez-vous lâche en le voyant des yeux de la foi ſous les eſpêces euchariſtiques ? Il faut qu'au moment que vous le recevrez, vous réüniſſiez toutes les puiſſances de votre ame pour le contempler & l'adorer de la plus profonde adoration dont vous ſerez capable. Accompagnez-le reſpectueuſement en eſprit lorſqu'il deſcend dans votre eſtomac, comme ſi vous le placiez de vos mains dans votre cœur ainſi que dans un tabernacle ; retirez-vous enſuite de la ſainte table pour vous recuëillir plus profondement ; tâchez de tout oublier, & plût-à-Dieu que vous pûſſiez vous oublier vous-même pour ne vous occuper que du tréſor infini que vous poſſedez ! Menagez précieuſement le peu de tems que Jeſus-Chriſt eſt au-dedans de vous ; employez-le à vous tenir unie à lui, ou à l'adorer dans un religieux ſilence. Suivez doucement les affections qu'il vous inſpirera & tirez de ſon ſacré cœur tout ce que vous pourrez d'onction, d'amour & de graces.

CCXLV.

Veillez beaucoup ſur vous même lorſque vous devez communier ; & ſi vous avez le bonheur de le faire ſouvent, que cette inſigne faveur vous oblige à vous conſerver dans une plus grande pureté de cœur ; car comme dit Jeſus-Chriſt à l'ame fidéle dans le livre de l'Imitation : " Je ſuis l'ami de la

„ pureté ; je ſuis le ſanctificateur des ames L. 1
„ ſaintes. Je cherche un cœur pur ; c'eſt là c. 12.
„ que je trouve mon repos. „ Cette pureté de cœur conſiſte principalement à le vuider des affections terreſtres à bannir de l'eſprit le tumulte du ſiécle, à retrancher les vains déſirs, à ſe purifier ſans ceſſe de ſes défauts, à ſe conſerver dans la retraite & le recuëillement. O combien une Religieuſe profiteroit de ſes communions, ſi elle ſçavoit bien pratiquer ceci ! Jeſus-Chriſt établiroit ſon regne dans ſon cœur à meſure qu'il ſeroit vuide de l'eſprit du monde, & le trouvant purifié du vieux levain, il le rempliroit de ſa divine onction.

CCXLVI.

Il faut qu'une communion ſerve à vous ſoûtenir juſqu'à l'autre dans des diſpoſitions convenables, & que votre vie ſe paſſe en action de grace pour la communion que vous avez fait en préparation pour celle que vous devez faire. Cette pratique eſt très-excellente & très-propre à vous conſerver dans une ſainte vigilance & dans la ferveur de la piété. D'ailleurs elle eſt d'autant plus aiſée, qu'elle eſt plus à portée des Religieuſes, lorſqu'elles ſont preſque toutes en uſage de communier au moins le Dimanche & le Jeudi : ainſi elles peuvent ſe propoſer d'une part d'être fidéles à bien pratiquer tous les actes de vertus dont la providence leur ménagera les occaſions, les faiſant ſervir pour remercier Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt du bonheur qu'elles ont eû de

le recevoir dans la communion du Dimanche, & d'autre part elles doivent veiller ſur elles-mêmes pour ne point commettre des fautes volontaires, & ſe conſerver dans le recuëillement, afin de mieux ſe diſpoſer à la communion du Jeudi, & ainſi ſucceſſivement d'une communion à l'autre. En faudroit-il davantage pour rendre ſainte une Réligieuſe ?

CCXLVII.

Il ne faut pas qu'une Religieuſe s'abſtienne légerement & par ſon propre jugement de la ſainte communion, ni qu'elle compte pour peu de choſe d'en être privée. Si vous aimez véritablement Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, comment vous priverez-vous ſans peine d'un Sacrement dans lequel vous le poſſedez tout entier ? Certes plus les Saints ont été embraſés d'amour, plus ils ont ſoûpiré avec ardeur après ce Pain de vie, & leur plus grande conſolation dans ce lieu d'exil a été d'y participer ſouvent. Faites-le donc tout au moins aux jours marqués par votre regle, & faites-le même plus ſouvent ſi on trouve à propos de vous le permettre, bien loin de vous en diſpenſer aux jours que la regle vous preſcrit.

CCXLVIII.

Lorſque la regle dit que les Religieuſes communieront à certains jours marqués, par exemple le Dimanche, le Jeudi & aux jours de Fête, cela ne ſignifie pas qu'on ne puiſſe leur permettre de le faire plus ſouvent ſelon qu'elles le déſireront & qu'elles y ſeront

diſpoſées, puiſque le déſir de l'Egliſe eſt que tous les fidéles ſe mettent en état de le pouvoir faire tous les jours, & à plus forte raiſon les Epouſes de Jeſus-Chriſt. Auſſi ne doit-on pas alleguer la regle pour prétexte qu'on ne doit pas communier davantage qu'elle ne le marque ; mais on doit conclure ſeulement qu'on ne doit pas le faire moins qu'elle le preſcrit.

CCXLIX.

Il ne faut point que les Supérieurs refuſent légerement & par caprice ou par ſcrupule à leurs Religieuſes les communions extraordinaires qu'elles leur demandent : elles doivent plûtôt benir le Seigneur de les voir empreſſées pour cet aliment de ſalut & de vie éternelle, & à moins qu'il leur conſtât qu'elles en abuſent, elles doivent condeſcendre à leurs pieux déſirs avec tant de douceur & de charité, qu'elles leur inſpirent la confiance de leur reïterer ſouvent la même demande.

CCL.

Une Supérieure doit regarder comme un des plus grands ſujets de conſolation qu'elle puiſſe avoir que ſes filles ſe réüniſſent toutes à la table du Seigneur aux jours marqués par la regle. Certes c'eſt un objet trés-édifiant de voir ainſi une Communauté entiere participer avec piété & dévotion aux ſacrés myſtéres. Ah ! ſi les Religieuſes travailloient de concert par une ſainte émulation à ſe rendre dignes de la communion fréquente, ne pourroit-on pas dire de leur Monaſtère, qu'il eſt

le paradis de la terre, où l'Epoux céleſte eſt environné de ſes ſaintes Epouſes, qui le ſuivent par-tout & lui font aſſidûment leur cour ? Mais lorſque dans un Monaſtère on ne voit approcher de la ſainte table qu'une partie, & ſouvent la moindre de la Communauté aux jours deſtinés à cette action ſi ſacrée, que cela montre bien peu l'ardeur pour ce divin Sacrement, & que l'amour qu'on y a pour Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt paroît foible & languiſſant !

CCLI.

„ L'ennemi du ſalut, dit l'Auteur de l'I-
„ mitation de J. C. ſçachant le grand fruit
„ qu'on retire de la ſainte communion, &
L. 4. „ qu'elle eſt un très-grand remède contre
c. 10. „ toutes les maladies intérieures, met tout
„ en uſage pour en retirer autant qu'il peut
„ & en détourner les ames fidéles & pieu-
„ ſes ; „ & nous pourrions ajoûter, qu'il n'y réüſſit que trop. Nous exhortons les Religieuſes à lire avec une attention particuliere toute la ſuite du chapitre que nous citons. Celles qui craignent trop d'approcher de la ſainte table, y pourront découvrir la fauſſeté des prétextes dont le demon ſe ſert pour les en détourner, & combien il eſt dangereux pour elles de ſéconder ſes artifices par leur puſillanimité.

CCLII.

Vous dites que vous avez trop de défauts pour oſer communier ſouvent. Cette raiſon frappe d'abord & paroît fort plauſible ; mais lorſqu'on l'approfondit bien dans pluſieurs

Religieuſes, on trouve que dans les unes ce n'eſt qu'une crainte exceſſive, & dans les autres une indévotion & un relâchement. Les premieres doivent ſuivre l'avis d'un Confeſſeur ou Directeur pieux & éclairé, & faire ceder à ſes lumieres celles de leur conſcience ſcrupuleuſe. Elles doivent conſidérer que ſi ce ſont leurs défauts qui les arrêtent, elles ne communieront de leur vie; puiſque tant que nous ſerons ſur la terre nous en aurons à corriger. Quant aux autres qui vivent dans la tiedeur & la lâcheté, elles doivent faire tous leurs efforts pour ſe ranimer & ſe mettre en état de communier ſouvent, ainſi qu'il convient à une perſonne conſacrée ſpécialement à Jeſus-Chriſt. A la vérité il n'eſt pas raiſonnable que celles qui vivent dans un relâchement & une négligence affectée de leurs devoirs, & qui bien loin de vouloir ſe corriger de leurs défauts, les aiment au contraire & y veulent croupir, il n'eſt pas, dis-je, raiſonnable qu'on les traite comme celles qui ont leur perfection à cœur. Mais voici ce qui réſulte ordinairement du prétexte qu'on allegue des défauts qu'on a; & qu'on remarque bien ceci: ce qui en réſulte, c'eſt qu'on retranche la communion ſans pour cela qu'on remédie aux défauts qui empêchent de la faire ſouvent. Au contraire on ſe relâche toûjours davantage; on va de mal en pis; on s'abſtient de communier plûtôt par dégout de Dieu que pour le reſpect qu'on a pour lui; & ce qui fait gémir, on eſt bien aiſe de communier rare-

ment pour n'être pas obligé de vivre auſſi régulierement que l'exige la communion fréquente. " O douleur ! s'écrie ici avec juſtice
L. 4. c. 10 „ l'Auteur de l'Imitation de J. C., il ſe trouve des perſonnes ſi lâches & ſi négligentes, qu'elles ſont bien aiſes que leurs „ communions ſoient différées afin de n'être „ pas obligées de veiller avec plus de ſoin à „ l'égard de leur ame. Helas ! que ces perſonnes ont peu d'amour & peu de dévotion ſolide, de ſe diſpenſer ſi facilement „ de la ſainte communion ! „

CCLIII.

Ce pieux Auteur que nous venons de citer montre ailleurs avec énergie le beſoin qu'on a de recourir ſouvent à la ſainte communion pour corriger ſes défauts & s'empêcher de tomber dans le relâchement.
L. 4. c. 3. „ Comme je tombe, dit-il, & que je péche „ ſi ſouvent, & qu'il faut ſi peu de choſe „ pour me relâcher & pour m'abattre, il „ faut néceſſairement que je me renouvelle, „ que je me purifie, & que je me ranime „ de nouveau par des oraiſons, par des confeſſions & des communions fréquentes, de „ peur que m'abſtenant plus long-tems du „ ſacré corps de Jeſus-Chriſt je me refroidiſſe peu à peu de mes ſaints déſirs . . . . . „ Ainſi ce Sacrement eſt le remède de tou„ tes les maladies ſpirituelles. C'eſt lui qui „ guérit tous nos vices ; qui donne un frein „ à nos paſſions, qui affoiblit ou arrête tout„ à-fait les tentations, qui répand dans nous „ une plus grande force, qui fait croître la

„ vertu qui commençoit à naître, qui affer-
„ mit la foi, qui fortifie l'eſpérance, & qui
„ étend & embraſe de plus en plus le feu
„ de l'amour. „ Ces paroles ſont aſſez claires, ſans qu'il ſoit néceſſaire que nous y ajoûtions nos réflexions pour en développer le ſens. Les Religieuſes doivent comprendre qu'en ſe privant de la ſainte communion elles ſe privent en même tems d'un des plus puiſſans moyens de ſe corriger de leurs défauts, & que moins elles s'approcheront de Jeſus-Chriſt, dans qui ſeul elles peuvent trouver de force pour réſiſter aux tentations & pour combattre leurs paſſions, moins auſſi elles ſeront en état de les vaincre. Il faut donc que ſe mettant, avec la grace du Seigneur, dans la ſincere volonté de ſe corriger, & déteſtant ſincerement dans elles ce qui peut déplaire à Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, mais ſentant d'ailleurs combien leur foibleſſe eſt grande, elles s'approchent de ce divin Maître avec humilité & confiance, & que mettant fidélement à profit la grace qu'elles puiſeront dans ſon ſacré cœur, elles s'efforcent de s'amander & de croître en vertu pour ſe mettre toûjours plus en état de fréquenter cet adorable Sacrement.

CCLIV.

Je veux que vous reſpectiez ſouverainement Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, & nous ne ſçaurions aſſez le faire, puiſqu'il eſt Dieu comme ſon Pere, & qu'il mérite nos plus profondes adorations. Mais ſi vous portez le reſpect juſqu'à vous éloigner pour cela de

la ſainte table, il n'agréera pas vos hommages ; parce que vous répondez mal par-là aux deſſeins de miſéricorde & d'amour qu'il a eû en inſtituant le Sacrement de nos Autels. Ignoroit-il notre baſſeſſe, nos miſéres, notre indignité ? Non ſans doute ; & cependant il nous appelle, il nous invite à aller à lui ; il nous dit dans l'Evangile : *Venez à moi vous tous qui travaillez & qui êtes chargé, & je vous ſoulagerai.* Que pouvez-vous oppoſer à des paroles ſi pleines de bonté, de tendreſſe & de charité ? ſi vos péchés vous épouvantent, que les amoureuſes invitations de Jeſus-Chriſt vous raſſûrent. Il ne veut point ſe montrer à vous dans l'éclat de ſa gloire dont vous ſeriez accablée, il s'eſt couvert des eſpêces du pain & du vin comme pour exciter en vous une faim très-ardente de vous en nourrir.

Matth. 11. 28.

CCLV.

Il y a de cas où l'on eſt loüable de s'abſtenir par reſpect de la ſainte communion. „ Si quelqu'un, dit l'Auteur de l'Imitation „ de J. C. s'abſtient quelquefois de ce ſaint „ myſtère par humilité ou parce qu'il a un „ ſujet légitime qui l'en empêche, il doit „ être loüé pour le reſpect qu'il lui porte. „ Mais ces cas ne ſont pas fréquens, & on ſe trompe très-fort ſi on en veut faire une loi ordinaire. Les Saints ne l'ont pas penſé ainſi. C'étoit par reſpect pour Jeſus-Chriſt que ſaint Pierre refuſa d'abord de ſouffrir qu'il lui lavât les pieds ; mais quand cet adorable Maître l'eut ménacé qu'il n'auroit point de

L. 4. c. 10.

part avec lui s'il s'obſtinoit davantage, il lui préſenta non-ſeulement les pieds à laver, mais auſſi ſes mains & ſa tête. Appliquez-vous ceci, vous qui n'oſez par reſpect approcher ſouvent de la communion. Ecoutez ce que Jeſus-Chriſt vous dit *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme & ſi vous ne bûvez ſon ſang, vous n'aurez point la vie en vous.* Que cette ménace vous rende auſſi docile que S. Pierre, & offrez-vous non-ſeulement à communier quelquefois, mais encore à le faire fréquemment. Jo. c. 5

CCLVI.

O Vierges ſacrées, heureuſes Epouſes de Jeſus-Chriſt, puiſſe ce divin Epoux vous attirer ſi fortement par l'odeur de ſes parfums, que vous couriez après lui avec un empreſſement des plus ardens ! Puiſſe ſon ſaint amour s'allumer dans vos cœurs, & vous preſſer ſans relâche du déſir extrême de le recevoir ! Puiſſiez-vous ſoûpirer nuit & jour après l'heureux moment où il viendra vous honorer de ſa préſence ! Puiſſiez-vous quand ce moment ſi déſiré arrivera être tranſportées hors de vous-mêmes par l'excès d'une ſainte jubilation ! Puiſſiez-vous en le recevant vous abîmer & vous perdre dans ſon divin cœur, qui eſt la ſource inépuiſable de la très-ſainte charité ! Puiſſiez-vous enfin profiter ſi bien de la viſite de votre Sauveur que vous ſoyiez toutes transformées en lui, en ſorte que vous n'ayiez plus qu'un même eſprit & un même cœur avec lui ! O que les Saints ont ſoûpiré après la divine Euchariſtie ! Ca 1.

avec quel ardeur ſe ſont-ils preſſés de la recevoir ! avec quelle ardente dévotion l'ont-ils reçûës ! quelles richeſſes ſpirituelles n'y ont-t'il pas puiſé ! à quoi tient-il que vous ne les imitiez, vous que J. C. appelle comme eux à ſa table, & qu'il veut en ſe donnant à vous, comme il ſe donnoit à eux, enrichir de ſes bienfaits comme il les en a auſſi enrichi.

CCLVII.

L'Auteur de l'Imitation de J. C. a renfermé dans ſon 4e. livre tout ce qu'on peut dire de plus inſtructif & de plus touchant ſur la ſainte communion. Nous ne ſçaurions trop recommander aux Religieuſes de le lire ſouvent. Elles y puiſeront des leçons pleines d'une céleſte ſageſſe & des ſentimens affectifs dignes du cœur des plus grands Saints. Dans quelque diſpoſition qu'elles ſe trouvent de tentation ou de paix, de peine ou de conſolation, de ſechereſſe ou de ferveur, & à quelque dégré d'oraiſon ou d'amour qu'elles ſoient élevées, elles y trouveront ce qui leur convient. Les Chapitres 2. 3. & 4. ſont des prieres pleines d'onction pour ſervir de préparation, & les chapitres 13. 16. & 17. contiennent des effuſions de cœur très-touchantes pour ſervir d'action de graces. Dans les autres chapitres le pieux Auteur exhorte avec une onction des plus touchantes à approcher ſouvent de ce divin Sacrement, à le faire avec le reſpect, l'humilité & la ferveur dont les Saints étoient animés ; mais ſur-tout à ſe dévoüer ſans reſerve à N. S. J. C., à s'unir

à lui cœur à cœur, & à puiſer dans lui l'amour ſacré comme dans ſa ſource.

CCLVIII.

La loi de l'amour ſacré oblige tout le monde; à combien plus forte raiſon oblige-t'elle les Epouſes de J. C. Helas! faut-il la leur recommander, & leur en propoſer des motifs? Qu'elles ouvrent les yeux, & qu'elles voyent. Pourquoi ſont-elles ſéparées du monde? A quoi ſe ſont-elles ſolemnellement conſacrées? Tout ce qui les environne dans leur Monaſtére, tout ce qu'elles ſont obligées de pratiquer, tout ce qui eſt en elles, tout leur intime cette loi d'amour. O aveuglement d'une Religieuſe qui ne s'en apperçoit pas, ou pour mieux dire, qui n'y veut pas faire attention; qui n'a point dans l'eſprit d'acquerir l'amour de Jeſus-Chriſt; qui eſt tiede, lâche, négligente dans ſon ſervice, & qui donne ſon affection à la créature, conſerve des attaches, vit dans la diſſipation! Ah que ſon ingratitude & ſes infidélités lui coûteront cher un jour.

CCLIX.

Quand vous vous mettrez en chemin, diſoit Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres, *ne portez ni ſac, ni double habit, ni ſouliers, ni bâton.* On peut dire à peu près la même choſe à une Religieuſe qui veut entrer tout de bon dans la voye du ſaint amour. Degagez-vous de tout: ne portez rien avec vous qui vous empêche de marcher avec liberté: ſacrifiez tout ce qui pourroit vous appéſantir, vous fut-il encore plus. *Marc* 10. 14

cher & plus prétieux, donnez tout pour tout; que la poſſeſſion de l'amour ſacré vous ſuffiſe: plus vous ſçaurez vous affranchir de la ſervitude de la terre, plus vous vous éleverez vers la céleſte region de l'amour de Dieu. Si votre amour eſt vraye-
3. 7. „ ment pur, ſimple & bien reglé, dit l'Au-
„ teur de l'Imitation de J. C., il s'élevera
„ au-deſſus de toutes les attaches qui pour-
„ roient l'aſſervir & vous rendra véritable-
„ ment libre. Ne déſirez point ce qu'il n'eſt
„ pas permis d'avoir, & ne reſervez rien.
„ qui puiſſe vous être un empêchement &
„ un obſtacle & vous priver de la liberté
„ intérieure. „

CCLX.

Si vous voulez faire du progrès dans le ſaint amour, appliquez-vous y avec toute l'ardeur dont vous ſerez capable: n'ayez point d'autre émulation que celle d'y réüſſir. Pourſuivez, pour ainſi dire, pourſuivez ſans ceſſe ce celeſte amour: courez après lui juſques à ce que vous l'atteigniez: que votre eſprit, que votre cœur, que toutes les puiſſances de votre ame ſoient appliquées à le chercher & à le conſerver quand vous l'aurez trouvé. Appellez-le par vos déſirs, par vos ſoûpirs, par vos gemiſſemens, par vos larmes, par les cris de votre cœur. Ah ſi vous ſçavez vous animer à former ces pieuſes affections, vous l'obtiendrez bien-tôt, ou pour mieux dire, vous l'avez deja obtenu & vous le ferez croître toûjours plus au-dedans de vous.

CCLXI.

Voulez-vous encore réüſſir dans le ſaint amour ? Conduiſez-vous comme n'y ayant que J. C. & vous dans le Monaſtère ; qu'il ſoit lui ſeul votre tréſor & votre partage ; ne déſirez que lui & réüniſſez en lui tous les vœux & toutes les affections de votre cœur. Prenez-le pour votre unique ami, comme il veut être par ſon infinie miſéricorde, le ſaint Epoux de votre ame ; formez avec lui un ſacré commerce, une ſocieté & une union de cœur qui vous tienne attachée, liée & indiſſolublement unie à lui : ſoyez avec lui dans votre Monaſtère, comme la très-ſainte Vierge & ſon chaſte Epoux ſaint Joſeph vivoit avec lui dans leur Maiſon de Nazareth. O quel modèle pour vous d'une converſation toute céleſte ! Comment vivoient dans leur pauvre maiſon ces deux Seraphins de la terre ? Toûjours en la préſence de J. C., toûjours occupés de la vûë de J. C., toûjours ravi des adorables amabilités de J. C., toûjours embraſés d'amour pour J. C., toûjours agiſſans pour le ſervice de J. C., toûjours attachés inviolablement à J. C., & vivant uniquement pour J. C. Quels étoient leurs tranſports en le contemplant, leur dévotion en l'écoûtant, leur joye en le poſſedant ? O vie céleſte ! ô béatitude anticipée ! ô converſation toute divine !

CCLXII.

Que le recuëillement & l'eſprit de retraite de la très-ſainte Vierge & de ſon ſaint Epoux vous ſervent auſſi de regle, ſi vous

& que vous ſoyiez crucifié avec lui. La croix qu'il vous préſente eſt le gage de ſon amour; en l'acceptant de ſa main elle ſera pour lui le gage du vôtre. Déterminez-vous donc à ſouffrir pour J. C. ſi vous voulez témoigner votre amour à Jeſus-Chriſt ; mais ne vous effrayez pas. Quelque péſante & douloureuſe que la croix paroiſſe à la nature, l'amour l'adoucira & la rendra legere. Il en changera l'amertume en douceur, & il fera couler de ce bois un baume & une onction divine qui conſolera votre ame, & vous dédommagera par ſa ſuavité de toutes ſes rigueurs. C'eſt ici un myſtère connu de bien peu de perſonnes ; il en eſt encore moins compris. On pourroit dire avec St. Auguſtin : Donnez-moi quelqu'un qui aime & il comprendra parfaitement.

CCLXV.

L. 5. c. 5. " Celui qui n'eſt pas prêt de ſouffrir tout „ comme n'ayant point de volonté que „ celle de ſon bien-aimé n'eſt pas digne „ d'être appellé ami de Dieu. „ C'eſt l'Auteur de l'Imitation de J. C. qui parle de la ſorte, & qui nous fait entendre par-là qu'une ame qui veut profiter dans le ſaint amour, doit le témoigner par ſa généroſité à ſouffrir tout ce que ſon Epoux ſacré lui envoit de rude, de pénible & d'amer. Elle doit entrer dans les miſéricordieuſes vûës de ſon n-aimé, qui veut la purifier par les ſouf- ices, la dégager de la terre & d'elle-mê- & ſe l'aſſocier ſur la croix. Ainſi une ıſe qui veut véritablement entrer

dans les voyes de l'amour ſacré, doit ambitionner les ſouffrances comme un moyen de ſe rendre toûjours plus digne des ſacrées complaiſances de ſon céleſte Epoux, parce qu'elles la purifiéront, qu'elles l'orneront à ſes yeux, qu'elles l'uniront à lui plus étroitement, qu'elles la formeront davantage à ſon image & à ſa reſſemblance.

CCLXVI.

L'amour ne conſiſte pas dans les goûts & les conſolations ſenſibles; mais dans la fidélité & dans la conſtance à ſe ſoûtenir au tems de la tribulation. „ Comme il trouve L. 3 c. 6
„ en J. C. un plaiſir céleſte, dit l'Auteur
„ de l'Imitation, lorſque ce divin Sauveur
„ le favoriſe de ſa grace ſenſible, auſſi il
„ ne trouve rien en lui qui lui déplaiſe,
„ lorſqu'il l'éprouve par la ſéchereſſe & les
„ ſouffrances. „ L'ame qui ſe relâche dans la tribulation ou la privation; qui ſe laiſſe aller à l'impatience ou à la pareſſe, qui cherche alors ſa conſolation & ſon apui dans des ſatisfactions extérieures & dans la créature, n'a guére qu'un amour foible & peu généreux, & il n'y a pas apparence qu'elle faſſe du progrès dans la perfection de la charité. Comme la foi conſtante n'a pas beſoin du témoignage des ſens pour croire, & que la parole de Dieu lui ſuffit auſſi l'amour conſtant & généreux n'a pas beſoin des tendres ſuavités d'une dévotion ſenſible, mais le bon plaiſir du céleſte bien-aimé lui ſuffit. Ainſi l'amour s'éleve au-deſſus même des dons de Dieu pour ſe repoſer uniquement

en lui, parce qu'il ne cherche que lui & qu'il ne veut que lui. Il ſe ſoûtient dans les ténebres, dans les obſcurités, dans les tentations, dans les déſolations. Il croît même, ſe fortifie, il devient plus ferme & vigoureux dans toutes ces épreuves, comme on voit le jonc ſe nourrir dans l'eau ou preſque toutes les herbes périſſent.

CCLXVII.

a " Si vous ne pouvez contempler les choſes
1. „ hautes & céleſtes; dit l'Auteur de l'Imi-
„ tation de J. C. répoſez-vous dans la Paſ-
„ ſion du Sauveur & aimez à demeurer
„ dans ſes ſacrées playes. „ La Paſſion de Notre-Seigneur J. C. a fait le ſujet des oraiſons éminentes des plus parfaits contemplatifs. Ils voyent dans l'excès des ſouffrances du Sauveur l'excès de ſa charité pour les hommes, & ils ont été puiſſamment excités à reconnoître une bonté ſi immenſe par tous les ſentimens d'amour dont ils étoient capables. Helas! lorſque l'amour a porté Jeſus-Chriſt à ſe ſacrifier ainſi pour ſa créature, comment la créature ſera-t'elle ſi inſenſible que de refuſer ſon amour à celui que l'amour a immolé pour elle? Voilà ce qui jettoit les Saints dans un étonnement extatique, ce qui les tranſportoit hors d'eux-mêmes & les élevoit au-deſſus des ſens par l'ardeur de leur charité. O combien étoit embraſé l'amour de ce ſeraphin de la terre le grand St. François d'Aſſiſe, en qui J. C. dont il contemploit la douloureuſe Paſſion, voulut renouveller ſes ſacrées playes. Il ſe

reposa sans doute, selon la pensée du pieux Auteur que nous avons cité, dans la Passion de son Sauveur, comme sur un lit que l'amour sacré lui avoit dressé; & il aima si fort à demeurer dans ses sacrées playes, qu'on peut dire qu'il n'en sortit point de toute sa vie, puisqu'il en portât toûjours les empreintes miraculeuses sur son corps. Si donc vous sçavez à l'imitation de ce grand saint, considérer souvent les sacrées playes de Notre-Seigneur avec dévotion & y récourir comme à l'azile de votre ame, il en arrivera de vous comme du Prophête qui disoit que le feu de l'amour de Dieu s'allumoit dans son cœur au tems de son oraison. *Psal.* 38. 4.

CCLXVIII.

Mais si la vûë des sacrées playes du Sauveur doit exciter dans votre ame de vifs sentimens d'une tendre dévotion & d'une compassion amoureuse; que celle qui vous ouvre la porte de son divin cœur dévienne plus particuliérement l'objet de votre amour & de votre dévotion. Baisez souvent en esprit les autres playes avec une humilité profonde & une vive reconnoissance, puisque l'amour les a faites pour vôtre salut; mais entrez avec une affectueuse confiance dans celle de son cœur; pénetrez dans ce sacré cœur, & qu'il soit pour vous comme un tabernacle dressé par l'infinie charité de votre Seigneur où vous lui disiez comme saint Pierre qu'il fait bon pour vous de demeurer, & d'où vous ne sortiez jamais. Où pourriez-vous être en plus grande sûreté? où seriez-vous *Marc.* 15. 5.

avec plus de conſolation? où trouveriez-vous plus de repos! où puiſeriez-vous plus de graces? où pourriez-vous acquérir plus de vertus? où vous embraſeriez-vous plus ardemment des vives flammes de l'amour ſacré? „ Ah dit l'Auteur de l'Imitation de J. „ C. ſi vous êtiez entrée parfaitement une „ ſeule fois dans l'intérieur de Jeſus, & que „ vous euſſiez un peu goûté ſon ardent „ amour, vous ne vous occuperiez pas tant „ de vous-même.

L. 2. c. 1.

CCLXIX.

Lorſque l'amour ſacré s'eſt entiérement ſoûmis un cœur, il y dreſſe une chaire d'où il inſtruit en maître & un trône d'où il prononce ſes oracles & commande en Souverain. Mais ſes inſtructions ſont ſi admirables, qu'on eſt ravi hors de ſoi de l'entendre, & ſa domination eſt ſi aimable qu'on la préfere volontiers à l'empire du monde entier. Bienheureuſe la Religieuſe qui eſt formée dans l'école du ſaint amour, qui eſt initiée dans ſes divins myſtères, qui a le bonheur d'entendre ſes leçons céleſtes, & qui poſſede ſa ſageſſe ſurnaturelle! Bien-heureuſe celle qui s'eſt volontairement aſſujettie à ſes ſaintes loix, qui exécute fidélement ſes ordres, qui vit dans une entiere dépendance de ſa volonté, qui ne ſe ſouſtrait en aucun point de ſa domination, qui agit en toutes choſes par ſon mouvement & ſon impreſſion. Ne conſultez que le ſaint amour vous qui lirez ceci; n'agiſſez que par le ſaint amour. Que l'amour ſacré ſoit votre docteur & vo-

tre maître. O que la ſageſſe qu'il vous communiquera ſera bien au deſſus de celle des enfans du ſiécle, & que votre bonheur ſous ſon empire excedera tout ce que les ſens offrent de joye & de plaiſir dans le monde! La doctrine de l'amour ſacré eſt une émanation de la ſageſſe infinie du Pere de lumiere, & l'empire de cet amour céleſte eſt le même que celui de J. C.

CCLXX.

Si vous êtes fidéle à ſuivre les leçons & les loix divines de l'amour ſacré, vous vous trouverez enfin dégagée de l'affection des choſes de la terre. Vous ne vous regarderez plus ici que comme dans une region étrangere & comme hors de votre ſphére; le tems vous paroîtra ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, une ombre paſſagere, ainſi que tout ce qu'il renferme, & vos déſirs ſe porteront tous vers l'immuable éternité, où vous ſerez unie à Dieu pour toûjours; car l'amour ſacré vient de Dieu, & il porte l'ame à Dieu qui habite dans l'éternité. Ecoutez les ſoûpirs vers le ſéjour de la gloire céleſte que l'amour fait pouſſer à une ame qu'il a dégagée des vaines affections des créatures, & qu'il a embraſée de ſes ſaintes ardeurs. " O heureuſe demeure de la cité céleſte! s'é-crie-t'elle dans le livre de l'Imitation de J. C. O clair jour de l'éternité, qui n'eſt obſcurci par aucune nuit, mais qui brille ſans ceſſe des rayons de la ſouveraine vérité! O jour plein de joye, d'aſsûrance & de repos, dont le bonheur n'eſt jamais

„ exposé à la vicissitude & au changement!
„ O plût-à-Dieu que ce grand jour fut déjà
„ venu, & que tout ce qui est temporel fut
„ fini avec le tems!..... O bon Jesus quand
„ me présenterai-je devant vous pour vous
„ voir? Quand contemplerai-je la gloire de
„ votre Royaume? Quand me serez-vous
„ tout en tout ce que je suis? „ Tels sont les saints soûpirs que l'amour sacré fait pousser à une ame qu'il a blessée de ses traits. Heureuses les Religieuses en qui se trouvent de si saintes dispositions, elles sont véritablement du nombre de ces Vierges sages qui tiennent la lampe de leur cœur allumée & qui vivent dans l'attente du céleste Epoux. Finissons cet ouvrage par ces belles paroles du même Auteur que nous avons cité & qui peuvent servir de sujet de méditation pour toute la vie. " Celui, dit-il, qui n'aime pas JESUS, „ est à lui-même un plus cruel ennemi que „ ne seroient ceux qui le haïssent le plus, „ & que ne pourroit être tout le monde „ ensemble. „

FIN.

TABLE DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

Du renoncement au monde & à ſoi-même.

ARTICLE I. *COmbien les Religieuſes doivent eſtimer leur état.* page 1

VIII. *De trois ſortes de mondes auxquels elles doivent renoncer, &c.* 3

IX. *Du monde qui eſt hors du Monaſtère.* 4

XI. *Du Parloir.* 5

XIX. *Qu'on ne doit point inſpirer la vanité aux Penſionnaires.* 8

XXIII. *Danger des liaiſons trop étroites des jeunes Religieuſes avec les grandes Penſionnaires.* 11

XXIV. *Du mépris des grandeurs & des richeſſes du monde.* 11

XXVI. *Du monde intérieur des Monaſtères.* 12

XXXII. *Ne point rechercher l'amitié des créatures.* 16

XXXIII. *Des amitiés particuliéres.* 17

XLII. *De la différence des Monaſtères par rapport à l'obſervance reguliére.* 23

XLV. *Du mauvais choix des ſujets, premiere cauſe du relâchement des Monaſtères.* 25
XLVII. *De la trop grande fréquentation du Parloir.* 27
XLVIII. *Du mélange des jeunes Religieuſes avec les grandes Penſionnaires.* 28
L. *De la lecture des mauvais Livres.* 29
LI. *Du jeu des cartes.* 30
LII. *Qu'il y a toûjours quelques bonnes Religieuſes dans les Monaſtères les plus relâchés.* 30
LV. *De l'opulence & de la pauvreté des Monaſtères, ſeconde cauſe de leur relâchement.* 34
LVI. *Des penſions & de l'uſage qu'on en doit faire.* 34
LIX. *Moyens de revenir à Dieu lorſqu'on eſt tombé dans le relâchement.* 39
LXI. *Moyens de ſe ſoutenir dans la piété.* 42
LXIII. *Combien l'état d'une Religieuſe relâchée eſt dangereux.* 44
LXIV. *Des vocations qui ne viennent pas de Dieu.* 45
LXVI. *Du renoncement à ſoi-même.* 48
LXIX. *En quoi conſiſte ce renoncement.* 50
LXX. *Avis aux Novices ſur ce renoncement.* 50
LXXII. *Qu'on ne trouve la paix qu'en renonçant à ſoi-même.* 52
LXXIII. *Comment on y doit travailler.* 54
LXXXIV. *De la ſincere contrition dans le Sacrement de Pénitence.* 63
LXXXV. *Pourquoi pluſieurs perſonnes ne ſont jamais contentes de leurs confeſſions.* 65

LXXXVI. *Moyens de reparer les mauvaiſes confeſſions.* 65
XCIII. *Du vice dominant.* 71
XCVIII. *Des défauts qui ſcandaliſent.* 75
XCIX. *Des occaſions du péché.* 76
C. *De l'amour propre.* 77

****

SECONDE PARTIE.

De la pratique des vertus.

ART. I. *DE la pratique des vertus.* 81
V. *Qu'une Religieuſe doit aſpirer à la perfection.* 84
XI. *Quelle eſt la perfection à laquelle elle doit aſpirer.* 88
XIII. *De l'illuſion dans la dévotion.* 90
XVI. *Que la perfection ne conſiſte pas dans des choſes extraordinaires.* 94
XVII. *Comment on diſtingue les Religieuſes parfaites des imparfaites.* 94
XIX. *Des exercices de piété & comment on doit s'en acquitter.* 99
XXVII. *Des pratiques particulieres de piété & des illuſions qui peuvent s'y rencontrer.* 102
XXXIII. *De la fidélité à garder la regle.* 107
XXXIX. *Du mépris formel de la regle.* 111
XLIII. *Que tout eſt grand dans les regles.* 115
XLIV. *Qu'il y a des points plus eſſentiels dans les regles.* 116

XLV. *Qu'il faut entrer dans l'eſprit des régles.* 117
XLVI. *Combien une Religieuſe fidéle à la régle eſt agréable à Dieu.* 118
XLVII. *Des uſages pieux.* 119
XLVIII. *Qu'eſt-ce que avoir l'eſprit de ſon état & combien on doit s'efforcer de l'acquerir.* 120
L. *Quand eſt-on cenſé de l'avoir acquis.* 123
LI. *Des vœux.* 123
LV. *Du renouvellement des vœux.* 128
LVI. *Du jour anniverſaire de la profeſſion.* 129
LVIII. *De la pauvreté religieuſe.* 131
LXII. *De l'uſage des penſions.* 134
LXV. *De l'avarice & de la cupidité des biens du monde.* 137
LXVII. *De la prodigalité.* 139
LXVIII. *Des bijoux & des meubles précieux.* 140
LXIX. *Bonheur d'une Religieuſe véritablement pauvre.* 140
LXX. *De la pauvreté d'eſprit.* 142
LXXI. *De la chaſteté.* 144
LXXVI. *Des lettres & de la Poëſie.* 146
LXXIX. *De l'obéiſſance & de la maniére de la pratiquer.* 148
C. *Comment les Supérieures doivent ſe conduire.* 166
CV. *Comment on doit recevoir la correction.* 171
CVI. *Avis aux Novices.* 172
CIX. *De l'obéiſſance aux Supérieurs Eccleſiaſtiques.* 176

CX. *De la ſubordination & de l'humilité.* 177
CXX. *De l'humiliation. Avis aux Novices.* 189
CXXII. *De la patience.* 192
CXXVIII. *De la douceur.* 198
CXXXVII. *Qu'il ne faut point conteſter.* 214
CXXXIX. *Contre l'opiniâtreté & l'humeur contrariante.* 216
CXLI. *Du faux zéle.* 219
CXLII. *Qu'il faut ſupporter les défauts des autres.* 221
CXLIII. *Eloge de la charité.* 222
CXLV. *Des diviſions & des partis.* 225
CXLVII. *De l'antipathie.* 228
CXLVIII. *Des rapports & de la jalouſie.* 232
CL. *De la mediſance.* 235
CLIII. *Qu'il ne faut pas examiner les défauts des autres, ni ſe ſcandaliſer aiſement.* 239
CLV. *De la raillerie.* 240
CLVII. *Des recréations.* 241
CLVIII. *De la charité officieuſe.* 243
CLX. *Eloge des Religieuſes Hoſpitalieres, Urſulines, &c.* 246

TROISIE'ME PARTIE.

De la vie intérieure.

ART. I. EXhortation à la vie intérieure. 251
V. Ce que c'eſt que la vie intérieure. 255
VIII. *Trois choſes néceſſaires pour la vie intérieure.* 257

X. *Du dégagement du cœur.* 158
XII. *Du renoncement aux créatures.* 158
XV. *Des entretiens inutiles.* 160
XVII. *Qu'il ne faut point ſe mêler de ce qui ne nous regarde pas.* 161
XVIII. *Du zéle trop ardent.* 162
XX. *De la vertu qui éclatte trop au déhors.* 163
XXI. *De l'amour de la cellule.* 164
XXII. *Contre la vie oiſive.* 165
XXIV. *Contre la foule d'occupations.* 166
XXIV. *De l'empreſſement trop vif dans ce qu'on fait.* 166
XXXI. *De la diligence.* 270
XXXII. *De la pureté d'intention.* 271
XLIV. *De la conformité à la volonté de Dieu.* 281
XLIX. *Comment on connoît la volonté de Dieu.* 286
LIII. *Des diſpenſes.* 295
LIV. *De la vaine joye & de la triſteſſe.* 296
LVII. *Qu'il ne faut point réſiſter à la volonté de Dieu, ni ſe la déguiſer lorſqu'on la connoît.* 299
LIX. *Ne point envier les talens des autres: ni les graces particulieres qu'ils reçoivent de Dieu.* 300
LXI. *Se tenir dans la dependance ſous la main de Dieu.* 303
LXIII. *De la trop grande ſollicitude pour le temporel.* 305
LXIV. *De la ſollicitude ſur l'avenir.* 306
LXV. *De la crainte immoderée de ne pas perſevérer dans le bien.* 306
LXVI. *Travailler à ſa perfection avec con-*

fiance. 308
LXVII. *Contre la pusillanimité & la crainte excessive.* 310
LXVIII. *Moyen de se soutenir dans la piété.* 311
LXX. *Profiter du moindre loisir pour se recueillir en Dieu.* 314
LXXI. *Des Fêtes & comment on doit suivre l'esprit de l'Eglise.* 316
LXXIII. *Avis à ce sujet aux Maîtresses des Novices.* 318
LXXIV. *Des pratiques de piété.* 319
LXXVI. *Des retraites.* 321
LXXVII. *De la fidélité à la grace.* 322
LXXX. *Suivre l'esprit de Jesus-Christ.* 326
LXXXI. *De la fidélité aux bonnes inspirations.* 327
LXXXIII. *Régle pour discerner les inspirations qui viennent de Dieu.* 329
XCII. *Artifice de l'amour propre pour éluder les inspirations de Dieu.* 341
XCIII. *Des personnes qui ne vont pas sincerement avec Dieu.* 342
XCIV. *Ce que c'est que marcher dans la vérité & la simplicité.* 343
XCV. *Des differens mouvemens de la nature & de la grace.* 345
XCVI. *De la mortification.* 347
C. *De la mortification de l'esprit.* 349
CI. *De la mortification de la volonté.* 350
CII. *De la mortification des sens.* 351
CVI. *Combien la mortification est nécessaire pour pratiquer la charité & l'obéissance.* 356

TABLE
CVII. *Des Religieuſes immortifiées.* 357
CIX. *De l'ordre qu'on doit garder dans la mortification.* 358
CXI. *Que les Saints n'ont goûté les conſolations divines ſans s'être exercés dans la mortification.* 361
CXII. *Qu'il faut ſoutenir les auſtérités de la regle par un eſprit de mortification.* 362
CXIII. *Qu'on trouve à ſe mortifier même dans les régles moins auſteres.* 364
CXIV. *Qu'on doit ſouffrir par eſprit de mortification toutes les incommodités de la vie.* 365
CXV. *Qu'il faut mettre à profit les moindres occaſions de ſe mortifier.* 366
CXVI. *Avis là-deſſus aux jeunes Religieuſes.* 366
CXVIII. *Avis aux Novices.* 370
CXIX. *De la mortification qu'on peut pratiquer dans le tems de la maladie.* 371
CXX. *Des auſterités corporelles & des regles qu'on y doit obſerver.* 372
CXXIII. *Des faux prétextes d'une Religieuſe immortifiée.* 376
CXXIV. *Des fruits qu'on retire de la mortification.* 377
CXXV. *Qu'on ne peut être parfaite Religieuſe ſans mortification.* 379
CXXVIII. *De la vie cachée avec J. C. en Dieu.* 384
CXXXII. *Que les Religieuſes expoſées à des occupations extérieures peuvent mener cette vie cachée.* 388
CXXXIV. *Differens états de la vie cachée avec J. C. en Dieu.* 391

CXLIII. *Qu'il faut tenir cachées les graces qu'on reçoit de Dieu.* 398
CXLIV. *Des confidences particulieres & du rendement de compte à la Superieure.* 400
CXLIX. *Ne point publier aiſément au dehors les graces extraordinaires dont Dieu favoriſe quelquefois ſes ſeruantes.* 405
CL. *Se contenir extérieurement dans les tranſports qu'on ſent de l'amour de Dieu.* 405
CLI. *Les perſonnes véritablement interieures ſont portées à la vie cachée.* 406
CLII. *Que les ſaints qui ont beaucoup agi à l'extérieur n'ont pas laiſſé de mener une vie cachée.* 408
CLIII. *Du ſilence.* 411
CLXI. *De la préſence de Dieu.* 417
CLXII. *Des élevations du cœur à Dieu.* 418
CLXIX. *Du récueillement & de ſes effets.* 423
CLXXVIII. *De l'eſprit de priére.* 436
CLXXXI. *De l'Office divin.* 439
CLXXXII. *Avis aux ſœurs Converſes.* 439
CLXXXIII. *Suite de l'Office divin.* 440
CLXXXIX. *Des prieres de dévotion.* 445
CXC. *De l'oraiſon mentale.* 447
CXCV. *De la préparation éloignée.* 453
CXCVI. *Avis aux Novices.* 455
CXCVII. *Qu'une Religieuſe doit être toûjours prête à faire oraiſon.* 456
CXCVIII. *Ne point déſirer les états extraordinaires d'oraiſon.* 456
CXCIX. *Etudier la vie & les maximes de Jeſus-Chriſt.* 457
CCI. *De la ſageſſe évangelique & de la connoiſſance de ſoi-même.* 459

TABLE DES MATIERES.
CCIII. *De la componction & des ſaintes larmes.* 462
CCVI. *Des conſolations & des ſechereſſes.* 465
CCVIII. *De l'oraiſon de recueillement & de ſes dégrés.* 467
CCXII. *Des croix.* 474
CCXVII. *Des maladies.* 477
CCXXIII. *Des tentations ordinaires & extraordinaires.* 482
CCXXXI. *Des tentations contre la foi & la pureté.* 494
CCXXXIII. *Des antipathies.* 496
CCXXXIV. *Des ſcrupules.* 497
CCXXXVIII. *Recourir à J. C. dans les peines intérieures.* 502
CCXXXIX. *Du reſpect envers le Très-Saint Sacrement.* 504
CCXLII. *De la Communion.* 505
CCLVIII. *De l'amour de Dieu.* 519

Fin de la Table.